19 PUBLICATIONS DU CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE • DIRECTION: GERMAIN LEMIEUX

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

BELLARMIN

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Autres ouvrages de Germain Lemieux

— *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons*, Collection « Documents historiques », 45 et 46, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1963.

— *De Sumer au Canada français sur les ailes de la tradition*, Collection « Documents historiques », 51 et 52, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1968.

— *Placide-Eustache. Sources et parallèles du conte-type 938*, Collection « Archives de Folklore », 10. Presses de l'Université Laval, Québec, 1970.

— *Les jongleurs du billochet.* Conteurs et contes franco-ontariens, Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973.

— *Les vieux m'ont conté*, Volumes 1 à 18, 1973–1982, Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris. Quinze de ces volumes présentent des contes et des récits franco-ontariens. Le volume 6 présente des contes et des légendes de l'Ontario et du Manitoba.

— *Chansonnier franco-ontarien* 1 (1974) et 2 (1975). Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury.

— *Le four de glaise*, Prise de Parole, Sudbury, 1982.

— *La vie paysanne*, Prise de Parole, Sudbury, Éditions FM, Montréal, 1982.

Publications du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE
Place Saint-Joseph
Sudbury, Ontario, Canada

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Tome 19

récits traditionnels

(Répertoire de Jos Hudon, Gédéon Cliche, Adélard Pelletier)

recueillis et annotés

par

GERMAIN LEMIEUX, PH.D.

directeur du Centre

Les Éditions Bellarmin
8100, boulevard Saint-Laurent
MONTRÉAL

1983

Maisonneuve et Larose
11, rue Victor-Cousin
Paris

Tous les textes du présent ouvrage sont conservés dans les archives sonores du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE, Place Saint-Joseph.

GR
113.5
05V53
V.19

Couverture: Pierre Peyskens

Dépôt légal: 1er trimestre 1983
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Copyright © Centre franco-ontarien de folklore, 1982

ISBN 2-89007-490-0

D9301582

REMERCIEMENTS

— au Conseil des Arts du Canada qui, en 1965, 1966, 1967 et 1969 et de 1972 à aujourd'hui a financé, en grande partie, la transcription et le remaniement littéraire de plusieurs contes de ce volume ;

— à tous nos conteurs qui ont si charitablement reçu l'enquêteur lors de l'enregistrement des textes sur bande sonore ;

— à Monsieur Luc Lacourcière, fondateur des Archives de folklore de l'Université Laval, qui a bien voulu analyser la plupart de nos contes d'après la classification Aarne-Thompson.

PRÉSENTATION

Notre documentation orale sort peu à peu de nos dossiers. Nous avons la nette impression que ce dix-neuvième tome a sensiblement dépassé la moitié de notre collection de contes qui comprendra un peu plus de trente volumes.

Au cours de cette deuxième partie de notre route, il nous faut revenir à certaines constatations évidentes : nos contes ne sont pas de création canadienne ; ils sont plus vieux que notre jeune pays. Chaque région a conservé un certain nombre de versions de récits internationaux.

À cette période-ci de notre course à travers les contes, il nous faut nous rendre compte, une fois de plus, de l'influence du rôle des chantiers de bûcherons dans la diffusion des récits folkloriques à travers notre vaste pays. Une version beauceronne entendue, au milieu de l'hiver, dans les chantiers du Montana, pouvait se raconter deux mois plus tard, en Colombie canadienne et en Acadie. Il va sans dire que le canevas de ces deux versions, racontées à des milliers de kilomètres, sera sensiblement le même ; cependant la forme littéraire — l'ordonnance du récit, les descriptions, le style, le rythme de la phrase — aura passablement varié ; le nombre des épisodes de la version racontée en Acadie aura peut-être diminué à cause de la mémoire défectueuse du conteur. Par contre, le folkloriste qui visitera ce conteur, un mois plus tard, enregistrera une version peut-être plus conforme à celle du Montana.

Ce dix-neuvième tome offre au lecteur des titres de contes qu'il a probablement lus ou entendus ailleurs. Cette découverte ne devrait pas lui inspirer la certitude qu'il connaît déjà tel récit, donc qu'il perd son temps à lire la version que propose le présent volume. Ce dernier apporte au lecteur des échantillons de régions aussi différentes que la Beauce, la Gaspésie et le Nouveau-Brunswick. Encore une fois, ces régions ont conservé des thèmes de contes ou de légendes de portée internationale, mais racontés dans la langue et le style de tel coin du Canada français.

Ce volume n'apprendra rien au lecteur, sauf peut-être un élargissement du répertoire canadien-français et surtout une meilleure connaissance d'un trait particulier de notre culture ancestrale.

Germain LEMIEUX

1 — LE PRINCE DE MARINKA

Il me fait plaisir de vous raconter une histoire. Il s'agit du roi et de la reine du pays nommé Marinka. Ils n'avaient pour toute famille qu'un jeune prince. Le roi, obligé de partir à la guerre, le jeune prince de Marinka défendit le royaume et les droits de son père. Mais, après quelques années, le roi mourut et le prince hérita du royaume et de la couronne.

On sait que, durant la guerre, le temps s'écoule très vite. Le jeune prince, maintenant âgé de 25 à 30 ans, revenait chaque année pour passer des vacances au château de son père, où sa vieille mère vivait toujours, et chaque fois, il prenait une partie de chasse dans la forêt. Un jour, il y découvre une jeune fille égarée, presque nue. Elle avait été enlevée et transportée dans les bois. Il l'aborde et l'amène au château paternel.

Une fois au château, le prince demande à sa mère si elle consent à le laisser épouser cette fille. La vieille reine s'oppose carrément au mariage de son fils avec cette inconnue, ramenée de la forêt. Le prince prend donc la jeune fille, la conduit dans la localité voisine, la place dans une maison d'éducation et part de nouveau pour la guerre.

Chaque année, il revenait en visite et payait les frais d'instruction de la jeune fille ; mais d'année en année, il la trouvait toujours de plus en plus belle. Elle avait repris ses couleurs, amélioré ses formes et portait de magnifiques habits de princesse ; bref, elle était d'une beauté peu ordinaire.

Un bon jour, la guerre prend fin ; le prince reçoit son congé et revient chez sa mère. Il renouvelle sa demande d'épouser la jeune fille ou « l'oiseau de la forêt ». La vieille reine hésite, mais finit par consentir, pour que son fils revienne vivre au château et prenne possession de la couronne et du royaume de son père. Le prince épouse donc la jeune fille et vient habiter le château.

La vieille reine trouvait la jeune princesse charmante et très belle. Tout le personnel, les engagés, les servantes, tous n'avaient qu'attention pour elle.

Six ou sept mois après son mariage, voilà qu'on rappelle le prince sous les armes. Il doit quitter son château et se rendre dans un pays éloigné pour guerroyer. Son absence dura encore un an, et pendant ce temps, la princesse mit au monde un enfant d'une beauté merveilleuse. Sur son bras gauche, l'enfant portait l'effigie d'un soleil d'or.

À la vue d'un prince si joli, dont la beauté est encore augmentée par un soleil d'or, la vieille reine devient jalouse de sa bru. Elle prend l'enfant, l'emmaillote soigneusement, le remet à un domestique en lui disant : « Va dans la forêt, à la limite du domaine, et tue cet enfant ; comme preuve de sa mort, tu me rapporteras sa langue ».

Le domestique prend l'enfant dans ses bras, et, se croyant obligé d'obéir aux ordres de la vieille reine, se dirige vers la forêt. Il marche toute la journée dans les bois, de-ci, de-là, sans pouvoir se décider à tremper les mains dans le sang innocent de cet enfant. Il se demande s'il doit se détruire lui-même ou détruire cet enfant innocent.

Mais, tard le soir, à sa grande surprise, il aperçoit un petit chien qui l'a suivi dans la forêt ! Il l'appelle, attrape le petit animal et se rend sur la berge escarpée d'une rivière rapide et jette l'enfant tout emmailloté dans le courant des eaux bouillonnantes. Ensuite, il tue le petit chien, lui coupe le bout de la langue qu'il enveloppe dans son mouchoir et s'en retourne au château.

Très tard dans la nuit, il rentre à la demeure royale. La reine se précipite à sa rencontre et lui dit : « Valet, t'es-tu acquitté de la tâche que je t'ai demandé d'accomplir ?

— Certainement, bonne reine, dit-il. Je suis obligé d'obéir à vos ordres ! »

Tout de suite, il tire son mouchoir de sa poche et le tend à la reine. Cette dernière déplie ce bout de toile et s'empare de la langue. Et, tout en louant l'obéissance de son domestique, bien certaine que l'enfant a été tué, elle jette la langue au feu.

Pendant ce temps, la jeune princesse pleurait à chaudes larmes la disparition de son enfant ; elle ne savait pas ce qu'il était devenu ; elle avait beau s'enquérir autour d'elle, personne n'était au courant du sort du jeune prince.

À la vue du désarroi de la maman, la vieille reine se dit : « S'il fallait que le roi revienne de guerre et que la princesse lui raconte sa peine, je serais sévèrement punie ! » Elle décide donc d'écrire au roi, de lui dire que sa femme a mis au monde un petit chien qui aboie jour et nuit, qu'elle se livre à la débauche, que des vauriens rentrent par les fenêtres et passent la nuit avec elle. Elle lui demande quoi faire de la jeune reine. S'il retarde trop à lui répondre, à elle, sa mère, il la trouvera morte à son retour. Elle souffre beaucoup de voir les événements prendre une mauvaise tournure pendant la trop longue absence de son fils.

Le jeune roi lit ce message et répond immédiatement à sa mère : « Faites ce que vous voudrez du petit chien, mais prenez bien soin de la jeune reine. Je verrai, de retour au château, à lui infliger une sévère punition ! »

Dans un conte, le temps s'écoule rapidement... Un an après son départ, le jeune roi revient au château et trouve la jeune reine dans ses appartements. Il apprend qu'elle y vit comme une sainte. Il constate qu'elle n'a jamais même pensé à introduire des visiteurs louches par les fenêtres. La réalité est tout autre ! La vieille reine est jalouse de sa bru et elle veut s'en débarrasser.

Le jeune roi cause avec son épouse. Cette dernière ne lui souffle mot de la conduite injuste de la vieille reine à son égard. Elle ne souffle mot de la disparition de son enfant. Le jeune roi la trouve admirable de délicatesse, de beauté et d'intelligence. Il ne peut ajouter foi aux dires de la vieille reine, et donc, sans aucune arrière-pensée, il cause librement avec son épouse. Cependant, ni le roi ni la jeune reine ne fait allusion au chien dont a parlé la belle-mère.

Après un stage de six ou sept mois au château, le jeune roi doit encore s'absenter pour s'occuper de guerre. Pendant cette autre absence de son mari, la jeune reine met au monde une petite fille dont la beauté n'a encore jamais été égalée sur terre. De plus, elle porte l'effigie d'un soleil d'or sur le sein gauche. La vieille reine, encore plus jalouse, répète son geste meurtrier de l'année précédente. Elle commande au même domestique d'aller détruire la petite princesse.

Comme preuve de son obéissance, il devra rapporter la langue de l'enfant qui a été mise à mort. La vieille reine ajoute une menace sévère à son ordre : « Si tu ne t'acquittes pas de ta mission, tu paieras ta désobéissance de ta propre vie ! »

Le domestique charge sur son épaule la fillette emmaillotée et se dirige vers la forêt. Mais l'expérience de l'année précédente le rend moins nerveux. Il prend le temps d'aller se procurer un jeune chien dans une ferme voisine, et s'en fait accompagner dans son voyage à travers bois. Il se dirige, son paquet sur l'épaule, vers la rivière où il s'est débarrassé de l'autre enfant, et lance la fillette dans l'eau bouillonnante du torrent. Il s'empresse de tuer le petit chien et d'en prendre la langue. Il fait demi-tour et se dirige vers le château.

En apercevant le domestique de retour, la vieille reine se précipite à sa rencontre et lui réclame la preuve de la mort de l'enfant. Le commissionnaire lui tend son mouchoir contenant une langue. La jalouse lance cette autre preuve dans le feu, et écrit à son fils : « Je ne sais que faire de ton épouse ! Tu m'avais bien dit qu'elle était une femme trouvée dans la forêt. Je ne savais pas ce qu'était un tel gibier, mais je commence à l'apprendre. Elle n'a aucune notion des convenances sociales ; les vagabonds ont libre accès, jour et nuit, aux appartements de ta femme. Les portes ne suffisent pas à leur livrer passage ; ils pénètrent même par les fenêtres. »

Les années s'écoulent, et le jeune roi revient au château. Insulté par les détails contenus dans la lettre de sa mère, à propos de son gibier de forêt, le roi, en mettant les pieds dans le château, commande à deux domestiques d'aller garrotter sa femme à une colonne de l'église. « Prenez, leur dit-il, une corde de soie de quinze mètres de longueur, de deux centimètres et demi de diamètre, et allez à l'église ligoter la jeune reine à une colonne, depuis la chevelure jusqu'aux pieds. Si les femmes veulent lui porter secours en l'abriant ou en la nourrissant, libre à elles ! Mais les hommes et les jeunes gens seront obligés, chaque fois qu'ils entreront dans l'église, de jeter la pierre à ma femme ! »

Jeter la pierre, c'était une expression qui signifiait, cracher sur la jeune reine, secouer les pipes ou les cendres sur elle, lui cracher à la figure, la pincer et l'outrager de différentes façons.

Maintenant libéré de la guerre, le jeune roi vit seul dans son château en compagnie de sa mère et des domestiques. Quant à la jeune reine, elle est ligotée à la colonne de l'église et les femmes lui portent secours sans relâche.

Mais laissons là le château et suivons les deux enfants qui ont été jetés dans le courant de la rivière...

En aval de ce cours d'eau, avant sa jonction avec le fleuve, on avait installé un moulin à farine. Un jour, la roue du moulin s'arrête brusquement. Le meunier va faire une inspection par en arrière du moulin et découvre que la dalle est bloquée par un paquet. Il s'aperçoit qu'il ne s'agit pas d'un simple amas de guenille ; il retire le paquet de la dalle et va le porter à sa femme, dans sa demeure particulière. La meunière développe le paquet et y trouve le petit prince, enfant d'une beauté unique.

La femme du meunier avait, elle aussi, un bébé de quelques jours. Elle adopte donc le nouvel enfant trouvé dans la dalle du moulin et en prend soin comme s'il s'agissait d'un jumeau.

Un an, dans un conte, c'est un laps de temps vite écoulé ! À peu près un an après la trouvaille de l'enfant inconnu, la roue du moulin à farine s'arrête de nouveau d'elle-même. Le meunier fait une inspection et découvre dans la dalle un autre paquet semblable à un enfant emmailloté. Il va porter le paquet à sa femme, et elle se rend compte qu'il contient une petite princesse d'une grande beauté. « Ces deux enfants trouvés, se disent le meunier et sa femme, ne peuvent être que le frère et la sœur. D'ailleurs, ils ont des traits de ressemblance et même des marques corporelles qui sont très rares ! »

Le meunier et la meunière prirent donc soin des deux enfants trouvés comme s'ils étaient leurs propres enfants. Après quelques années, les deux petits commencèrent à fréquenter l'école, en même temps que les enfants des deux artisans. Les deux enfants trouvés se montraient d'emblée plus doués et plus éveillés que les autres enfants de leur âge. Les enfants du meunier étaient beaucoup plus lents que les deux orphelins.

La petite princesse avait maintenant dix ans, et son frère, onze ans. Ils fréquentaient l'école. Souvent, les deux orphelins et les enfants du meunier s'échangeaient des propos blessants. Ils revenaient de l'école en racontant un nouveau sujet de mésentente. La femme du meunier était un peu mal à l'aise pour apaiser ces chicanes.

Les deux enfants atteignent l'âge de douze et treize ans. Un jour où une discussion de famille l'a un peu secouée, la femme du meunier dit à son mari : « Je te ferai remarquer que l'orphelin a maintenant treize ans et l'orpheline douze ans. Nous les avons élevés, ils sont passablement instruits, vu leur grande intelligence ; ils sont maintenant capables de gagner leur vie, je crois que nous leur avons donné ce que nous pouvions. Si tu partages mon opinion, il serait temps de les inviter à nous quitter ! »

Sans avoir entendu cette conversation, l'orphelin et sa sœur sont déjà au courant de l'histoire de leur vie. Ce soir-là, au retour de la classe, les étudiants reviennent avec

un nouveau problème de chicane. La meunière les exhorte à se conduire comme les membres d'une famille unie. « Écoutez ! réplique l'orphelin, je me suis chicané pour répondre à mon frère — en nommant le fils du meunier — qui m'a dit la vérité. Il dit que je ne suis pas son frère, que ma sœur n'est pas sa sœur. D'après son témoignage, vous nous avez trouvés dans la dalle du moulin, enveloppés dans des maillots et vous nous avez élevés par pitié. C'est choquant d'apprendre de tels ragots, c'est la raison de nos discussions et de nos chicanes.

— Puisque mes enfants vous l'ont dit, je ne vous dirai pas le contraire. C'est un fait. Nous vous avons trouvés dans la dalle du moulin, nous avons veillé à votre bien-être et à votre éducation parce que vous n'aviez pas d'autres parents. Voilà ce qui est arrivé ! »

Le petit prince dit à la fillette trouvée : « Nos traits physiques et nos marques de naissance nous montrent que nous sommes frère et sœur. Si tu veux me suivre, nous allons quitter la famille qui nous a élevés et nous allons essayer de gagner notre vie honnêtement et honorablement ! »

La fillette approuve le plan du jeune homme. Ils donnent la main au meunier et à sa femme, ils saluent les enfants en pleurant et quittent leur famille adoptive en lui restant attachés de cœur. Ils prennent la route et avancent par zigzags, ne sachant trop vers quel but se diriger.

Après trois jours de marche, un soir, ils arrivent à un gros hôtel. La fillette est la première à foncer vers la propriétaire de l'institution : « Vous n'auriez pas besoin d'une domestique qui serve les tables et reçoive les visiteurs ? Je vois que vous avez beaucoup de clients ; vous devez avoir besoin d'aides pour les servir.

— Oui ; notre hôtel est passablement fréquenté, dit la propriétaire, mais nous entretenons déjà un gros personnel. Et puis, vous me semblez bien jeune pour voir au service des tables et au menu de la cuisine ! Mais pour vous venir en aide...

— Écoutez, madame ; nous sommes orphelins. Ce jeune homme est mon frère. Nous n'avons plus de demeure fixe, nous voudrions gagner notre vie ! »

La propriétaire de l'hôtel leur promet un petit salaire et les accepte tous les deux comme domestiques. Le jeune homme est affecté aux écuries. Il faut se rappeler que dans l'ancien temps, on ne connaissait pas les automobiles. On se servait de chevaux pour voyager. Donc, le garçonnet est désigné pour dételer les chevaux, les nourrir et les atteler de nouveau à la voiture. La fillette sert les clients à la table, lave la vaisselle, reçoit les clients et s'occupe de remiser leurs habits. Voilà bientôt un an que les deux orphelins travaillent à l'hôtel et que tous, propriétaires et clients, sont enchantés de leur conduite. Le petit garçon est débrouillard, serviable, dévoué à l'égard des voyageurs qui font halte à l'hôtel. Il a le don de se plier aux exigences de chaque visiteur.

Pareillement, la fillette se montre affable à tous les clients, à table, au vestiaire, à la porte ou à la cuisine. Comme leur salaire est minime, les clients leur sont sympathiques et les récompensent des services rendus en leur donnant d'intéressants

pourboires. Ces petites sommes, perçues quotidiennement, doublaient leur humble salaire et formaient un revenu inespéré. Le frère et la sœur pratiquaient l'économie ; ils se contentaient d'habits abandonnés à l'hôtel, ils étaient nourris par leur employeur, de sorte que pas un sou n'était dépensé par caprice. Tout était mis à profit grâce au talent de la fillette qui prenait soin de l'argent et qui conseillait son frère d'après des principes bien définis.

À l'hôtel, les deux orphelins s'amassent un bon capital. Les années passent. Un bon jour, le frère et la sœur discutent de leur avenir et décident de quitter l'hôtel. Ils veulent se bâtir un foyer. Les deux employés retirent l'argent de leur salaire, font leurs adieux à leur patronne et se mettent en route.

Après une longue marche à travers la forêt, un bel après-midi de dimanche, les deux jeunes voyageurs examinaient les espaces de verdure. Tout à coup, ils aperçoivent, au pied d'une haute montagne, un coin de forêt de grande beauté. Les arbres y étaient d'une hauteur et d'une abondance peu communes. C'est là qu'ils bâtiront leur demeure, ils en prennent la décision ! Ils défrichent l'emplacement de leur future maison et dessinent les plans d'une luxueuse habitation, ou plutôt d'un château. Ils font revoir leurs plans par des architectes et confient l'exécution de ces plans à un entrepreneur.

Les deux orphelins retournent à leur emploi, à l'hôtel ; comme leur réputation est excellente, ils empochent un bon magot en peu de temps. Un jour, l'entrepreneur avertit le frère et la sœur que les travaux de leur château sont terminés. On les invite à aller vérifier, en présence du constructeur, la qualité de la nouvelle habitation.

Les jeunes propriétaires se rendent sur les lieux et sont émerveillés de l'allure du château et de la fidélité avec laquelle on a respecté les plans. Ils paient les sommes réclamées par l'architecte et l'entrepreneur. Ils se lancent ensuite dans la construction d'une double route. Un côté de la route servirait aux gens qui se rendaient à l'église de la ville, et l'autre côté, aux chasseurs qui voulaient poursuivre le gibier dans la grande forêt et revenir loger au château. « C'est une façon, se disent les jeunes propriétaires, d'attirer les capitaux chez nous ! »

Chaque dimanche, les fidèles, en se rendant à l'église, faisaient un long détour pour admirer le nouveau château au milieu de cette verte forêt que surplombait la montagne. Cette curiosité allongeait la route des voyageurs, mais elle faisait grand plaisir aux propriétaires du château qui voyaient augmenter leur clientèle et leurs recettes.

Un jour, le jeune homme bûchait du bois de chauffage dans la forêt. La jeune fille était seule au château. Soudain, un coup de cloche à la grande porte ! La fillette va ouvrir et aperçoit une bonne vieille mendiante et la fait entrer. « Bonjour, ma petite ! commence la visiteuse. Il y a bien longtemps que je voulais te rendre visite, mais les circonstances m'en ont toujours empêchée ! »

La visiteuse était lamentablement décrépite ; son visage était couvert de plis, même de mousse. La fillette est toute nerveuse à la vue de cette visiteuse qu'elle

attendait si peu. « Vous jouissez d'une belle propriété, continue la vieille dame. Voyez donc ce beau château, ces belles chambres, ces belles salles, ces longs corridors ! Il ne vous manque, près de ce château, qu'une seule attraction. Il vous faudrait un beau lac rempli de plusieurs sortes de poissons, devant le château, à la place de ce bocage de verdure. Un lac, ma petite ! Toute l'atmosphère de ce château en serait changée ! Et, à propos... où est ton frère ?

— Ah ! mon petit frère est dans la forêt ; il y prépare du bois de chauffage pour le foyer.

— J'aurais bien aimé le rencontrer, enchaîne la vieille visiteuse, mais ce sera pour une autre fois ! »

Sur les entrefaites, la vieille tire de son doigt une petite bague et la tend à la fillette : « Tiens, ma fille ! Porte cette bague à ton doigt ; quand je reviendrai, elle te fera souvenir de moi. Si tu m'as oubliée, je te dirai que je suis la vieille mendiante qui t'a fait don de ta bague ! »

La fillette accepte la bague en remerciant chaleureusement la vieille visiteuse. Cette dernière reprend sa route et disparaît pendant que la jeune fille court à la fenêtre pour voir son frère travailler au bord de la forêt. Tout en se déplaçant, elle glisse la petite bague dans son doigt. À l'instant même, elle se trouve transformée en statue de sel, près de la fenêtre. Toute vie semble l'avoir quittée.

Quelque temps plus tard, le jeune garçon revient au château. Il adresse la parole à sa sœur, il l'appelle, il ne la voit pas ; personne ne répond. Le jeune homme commence à s'alarmer, et parcourt le château à la recherche de sa sœur. Il l'aperçoit soudain à l'autre bout d'un corridor, près d'une fenêtre, mais, à sa grande surprise, il se rend compte que sa sœur est changée en statue de sel. Il s'approche d'elle, l'embrasse, il pleure, il ne sait plus que faire. « Je vais mourir, s'écrie-t-il, si je suis seul ici ! Je vivais avec ma petite sœur, la vie m'était agréable à ses côtés, mais maintenant me voilà seul, doublement orphelin ! »

Tout en évoluant autour de la statue, tout en lui parlant et en l'embrassant, il aperçoit la petite bague dans le doigt de sa sœur. Ce bijou attire d'autant plus son attention qu'il n'a jamais vu la jeune fille porter une telle parure. Il retire, à l'instant, la bague du doigt de sa sœur. Aussitôt, la jeune fille reprend vie et revient à son état normal. Elle raconte à son frère qu'elle a reçu la visite d'une vieille dame.

Cette vieille dame était à la fois fée et marraine de la reine de Marinka. C'est elle qui avait conseillé à la reine les mauvais plans destinés à détruire les enfants du jeune roi. C'est elle également qui avait appris à la vieille reine le sauvetage des enfants dans la rivière et leur éducation chez le meunier. La fée savait aussi qu'ils demeuraient dans un château bâti par leurs soins dans la forêt. Instruite de ces faits, la vieille reine craignait que sa conduite ne soit découverte, avec le temps, et qu'elle n'en soit sévèrement punie. La reine était allée visiter la fée et lui avait dit : « Vous qui êtes fée et qui êtes ma marraine, vous seriez capable de les faire disparaître sans avoir recours à de longs procédés ! » C'est à la suite de cette démarche de la vieille reine que la fée,

sous les apparences d'une mendiante, avait rendu visite à la jeune fille pour la détruire.

Près de sa sœur qui vient de reprendre vie, le jeune garçon prend connaissance du message et de la conduite de la vieille ; il en discute avec la jeune fille : « Écoute, ma petite sœur, lui dit le jeune homme ; dorénavant, quand je serai absent du château, tu verras à fermer ta porte à clef. S'il se présente un visiteur, si éminent soit-il, qu'il sonne, qu'il crie ou parle, ne va pas lui ouvrir. Dis-lui de venir me trouver dans la forêt, là où j'abats des arbres ! C'est moi qui répondrai aux visiteurs ! »

Une couple de jours plus tard, la fée, en consultant ses fumées et en observant ses vipères, découvre que le petit prince a rendu la vie à la princesse et que celle-ci a retrouvé son état normal. Elle avertit la vieille reine des résultats de sa première tentative et reprend la route du château pour détruire le frère et la sœur.

Elle se présente à la porte du château et sonne la cloche, frappe et crie, mais la jeune princesse n'ouvre pas. Elle lui transmet ce message : « Si tu as affaire à mon petit frère, va le trouver dans la forêt. Il m'a défendu d'ouvrir la porte du château ! »

La fée se dirige alors vers la forêt et s'approche du jeune bûcheron. « Bonjour, mon petit ! s'exclame la vieille visiteuse. Il y a longtemps que je voulais te rendre visite, mais j'en ai toujours été empêchée ! Aujourd'hui, je prends enfin le temps de venir te voir ! Pauvre petit, voilà longtemps que je te connais ; mais toi, tu ne me connais pas !

— En effet, bonne grand' mère, je ne vous connais pas, rétorque le jeune prince.

— Ah ! de reprendre la fée, vous faites de grosses affaires, ici. Vous avez un beau château, une belle avenue bordée de verdure, une belle propriété en pleine forêt ! Ah ! si vous pouviez creuser un beau lac rempli de poissons, à la porte du château, votre revenu en argent doublerait !

— Oui, répond le jeune homme, mais vous savez ce qui nous en coûterait pour creuser ce lac, y réunir les poissons, et compléter l'installation ?

— Le coût importe peu ! Toute la population environnante passerait par le château pour y contempler ce beau lac et y faire la pêche. Les visiteurs vous donneraient l'argent à pleine main. Tout votre temps passerait à ramasser l'argent et à l'entasser dans le château. Ce gain veut bien quelques déboursés !

— C'est très beau de parler de gros gains, mais je considère que cette entreprise est impossible à réaliser.

— Ah ! ah ! insiste la fée, si tu veux bien me faire confiance, je te dirai, moi, comment t'y prendre pour devenir propriétaire d'un beau lac !

— Allez-y, grand' mère, je vous écoute !

— Tu vas te rendre au sommet de cette grosse montagne. Tu sais comme elle est haute ! Tu vas mettre une longue journée à en gravir la pente. Au sommet de cette montagne, tu vas découvrir un gros château gardé par trois génies. Une fois arrivé au

château, ouvre la porte et fonce. Un génie va te demander ce que tu viens chercher. Tu lui diras que tu es venu chercher le lac merveilleux et le poisson d'or magique.

— Oui, bonne grand' mère ; je vais tenter ma chance, soyez-en certaine !

— Tu es donc décidé à grimper sur la montagne ? insiste la vieille.

— Oui, oui, je vous promets d'y aller ! » répond le prince.

La fée le quitte en lui souhaitant la chance de réussir. Pourtant, elle est sûre qu'il sera détruit par les génies à son arrivée au château de la montagne. Elle va rapporter à la vieille reine le bon coup qu'elle vient de faire. Quant au jeune prince, il vient rejoindre sa sœur. Il lui fait part de sa décision : « Demain matin, très tôt, il faudra que tu me prépares à déjeuner et aussi une certaine quantité de galettes pour mon dîner. Je dois faire l'ascension de la montagne ! »

Il continue de lui préciser la décision qu'il a prise d'aller chercher le bassin contenant le poisson d'or magique pour s'en faire un lac merveilleux. D'après les renseignements obtenus, le poisson magique porterait sur son corps des écailles qui sont de vrais miroirs de cinq mètres de hauteur sur un mètre de largeur. « On peut se mirer, dit le jeune homme, dans ces écailles-miroirs ! »

Le lendemain matin, avant le lever du jour, le jeune prince est sur pied. Il avale un gros déjeuner et s'apporte un sac de galettes en guise de dîner. Il avertit sa petite sœur de tenir sa porte solidement verrouillée. « Même si je reviens tard, je serai au château, ce soir ! » dit-il à sa sœur, comme dernier mot d'encouragement. Le jeune prince disparaît bientôt sous les arbres de la montagne.

L'ascension de cette longue pente est lente. Une fois au sommet de la montagne, il aperçoit un petit sentier ; il le suit et arrive en vue d'un immense château dont la porte mesure plus de cinq mètres. « Mais comment vais-je faire pour ouvrir cette porte ? se demande le jeune voyageur. Le loquet de la porte est à une hauteur que je ne puis atteindre ! » Même en réfléchissant, il se rend compte qu'il est trop petit pour manipuler la clenche du loquet et ainsi ouvrir la porte.

Le jeune voyageur fait le tour du château. Soudain, il découvre une longue baguette. Il s'en empare et frappe à tours de bras sur la clenche de la porte. Celle-ci s'ouvre. Le jeune homme s'aperçoit que le château est bâti d'immenses blocs de pierre taillée. Il se crée un puissant courant d'air, dans l'ouverture de la porte, et le jeune homme est poussé à l'intérieur par ce déplacement d'air.

Un génie se lève et marche vers le visiteur. « Ah ! ver de terre, que viens-tu faire ici ? crie rageusement le génie.

— Je viens chercher le bassin qui contient le poisson d'or magique.

— Tu es brave, jeune homme, pour t'être introduit dans ce château ! Tu n'as donc pas eu peur de te faire dévorer ? Sache que je suis le plus doux des trois génies de cette bâtisse, et pourtant j'aurais dû te dévorer en te voyant entrer. Et mes frères sont plus voraces que moi !

— Ah ! monsieur le génie, ne me dévorez pas ! Ma petite sœur pleurerait de se voir seule au monde. Nous sommes orphelins, ma sœur et moi. Ne la privez pas de son seul parent, je vous en prie !

— Tu es tellement brave, mon garçon, que je vais t'aider. Je vais te dire comment t'y prendre pour t'emparer de ton bassin et de ton poisson. Si tu ne suis pas mes instructions, il t'arrivera un grand malheur ! commence le génie.

Ouvre la porte de la première salle, ici ; tu vas y voir un bassin dans lequel nage un beau poisson. Ce poisson va se dresser sur sa queue, et va te dire, en se tenant debout : « Beau prince de Marinka, emporte-moi ! Je suis le poisson que tu désires acquérir ! » Prends bien garde de t'en emparer. Il est beau, mais ne le prends pas !

File à la deuxième salle ; tu y trouveras un poisson encore plus attrayant, mais ne le prends pas. Rends-toi à la troisième porte. Là, tu verras un bassin tout rouillé et malpropre qui retient captif, dans une sorte de boue, un poisson apparemment mourant. Empare-toi du bassin. Le poisson ne dira pas un mot. Apporte le bassin ici et je te dirai quel parti tu pourras en tirer ! »

Le jeune prince accepte d'obéir aux conseils du génie. Il ouvre la première porte et voit, dans la salle, un bassin. Un beau poisson s'y dresse sur sa queue et s'adresse au visiteur : « Beau prince de Marinka, emporte-moi, je suis le poisson que tu recherches ! »

Le poisson était une belle pièce qui attire un instant les regards du prince. Cependant, le jeune homme passe à la troisième salle. Il y aperçoit un vieux bassin tout rouillé dans lequel un peu de vase de lac retient immobile un poisson qui peut à peine donner signe de vie. Le poisson est muet. Le jeune visiteur réfléchit un instant sur les conséquences de son choix : « Si je choisis un autre poisson, m'a dit le génie, il m'arrivera un grand malheur ! Je vais donc emporter celui-ci, et je verrai bien ce qui en résultera ! »

Il s'empare du bassin rouillé et l'emporte dans ses mains. L'eau contenue dans le bassin répand une odeur nauséabonde de pourriture. Le prince porte le bassin dans la cuisine où l'attend le gardien. « Eh bien ! dit le génie, tu as agi comme je te l'avais conseillé. Si tu avais agi à ton gré, si tu avais choisi un autre bassin, il te serait arrivé malheur !

Maintenant, jeune homme, apporte le bassin chez toi. Ce soir, tu placeras le bassin et le poisson sur le réchaud du poêle. Demain matin, au lever du soleil, il va falloir que tu sois debout et que tu transportes ton bassin devant la façade du château, à l'endroit où tu veux voir apparaître un lac. Jette le bassin au lieu de ton choix.

Voici maintenant un petit sifflet. Chaque fois que tu porteras ce sifflet à tes lèvres, ton poisson sortira de l'eau et viendra vers toi.

Il faut toutefois que tu me promettes de ne jamais remettre les pieds ici. Si tu reviens, il t'arrivera malheur. Cette fois-ci, je me suis laissé attendrir. Mais ce poisson,

sache-le bien, constitue un immense trésor que tu nous enlèves ! Nous ne voulons plus te revoir dans ce château, ou gare à toi ! »

Le jeune prince promet de ne plus reparaître au château des génies, et, sans perdre de temps, il reprend la forêt en direction de sa demeure. Il regagne son château en pleine nuit. Sa petite sœur l'attend depuis longtemps, dans une grande inquiétude. Quand la fillette se rend compte de la qualité du bassin, elle dit à son frère : « Qu'as-tu rapporté de ton excursion ? Un vieux bassin qui empeste l'air et un poisson qui n'est même pas bon à manger ! Il est immobilisé dans la vase...

— Quoi qu'il en soit, reprend le prince, plaçons ce bassin sur le réchaud du poêle et patientons jusqu'à demain matin ! »

Le lendemain, le jeune homme se lève avec le soleil, attrape le bassin et gagne la porte principale du château. Il prévoit l'emplacement d'une large rue pour laisser circuler les voitures devant le château, s'avance à l'endroit où il souhaite voir un lac et renverse le bassin, abandonnant derrière lui le poisson, la vase et le réceptacle. Dès qu'il s'est retiré vers le château, il aperçoit devant lui un lac merveilleux dans lequel nage un poisson possédant, à la place d'écailles, de larges miroirs prêts à refléter l'image de tous ceux qui veulent s'y mirer. Le prince porte à sa bouche le sifflet reçu du génie. Le poisson vient à la surface du lac et y produit l'effet d'un immense coup de vent. Il s'arrête sur le rivage et se dresse droit sur sa queue, en criant : « Beau prince de Marinka, viens m'admirer. Je suis le poisson que tu as rêvé de posséder ! »

Le jeune prince admire quelques minutes ce beau poisson, le trouve merveilleux, court au château et avertit sa sœur de venir contempler ce phénomène. « Pour nous, c'est une richesse inespérée, ma petite sœur ! de dire le jeune homme.

— Évidemment ! » réplique la sœur.

Le passe-temps favori des deux orphelins consiste à appeler hors de l'eau le poisson merveilleux et à le laisser retourner dans le lac après l'avoir admiré.

Un jour, le jeune prince fait publier dans la ville une invitation à venir observer un poisson merveilleux dans le lac du château. Toute la population peut venir contempler ce poisson dont les écailles forment d'immenses miroirs dans lesquels les spectateurs peuvent se mirer des pieds à la tête. Le jeune homme invite chaleureusement la population à voir le poisson, et pour ce, suggère aux fidèles, le dimanche, de passer par la route qui longe la façade du château, et ensuite de continuer leur voyage vers l'église.

Chaque dimanche, et même plusieurs fois par semaine, les touristes, les voyageurs se laissent gagner par la curiosité et passent par le château pour admirer le poisson. La fillette doit passer des journées entières sur la galerie du château et lancer un coup de sifflet destiné à faire venir le poisson au rivage et le faire admirer. Les pourboires sont nombreux et généreux. Les billets de cinquante, vingt-cinq ou dix dollars abondent dans la caisse de la fillette.

La vieille fée Rossine, en consultant ses fumées et le mouvement des vipères, apprend que le jeune prince a réussi à obtenir le lac au poisson merveilleux. Elle s'empresse de porter cette nouvelle à la reine-mère et de lui faire part d'une grave inquiétude : « Je suis à peu près certaine, ma chère filleule, que toutes nos démarches louches vont être mises au grand jour. Il se pourrait qu'il t'arrive malheur !

— Écoutez-moi, marraine ! Vous êtes assez puissante pour faire disparaître à jamais ces enfants dangereux !

— Oui ; mais je ne puis les détruire moi-même. Il faudrait qu'un autre le fasse à ma place ! Mais je vais tout de même essayer un autre moyen ! »

La vieille Rossine file au château des deux orphelins. Ce jour-là, tous les deux sont sur place. La visiteuse sonne la cloche. Le jeune prince va lui ouvrir : « Bonjour, bonne grand-mère !

— Bonjour, mon petit ! Tu te souviens de ce que je t'avais recommandé au sujet du lac et du poisson. Je ne t'ai pas trompé ! Tu as réussi à les découvrir !

— Oui ; j'ai réussi, mais après bien des difficultés. J'ai fini par les avoir !

— Mais tu ne dois pas te contenter de cette seule richesse. Il en reste une autre au même endroit ; c'est la cage qui contient l'oiseau d'or artiste-chanteur ! C'est une richesse encore plus considérable que le poisson et le lac. Il manque encore cet oiseau pour combler votre bonheur. Jeune homme, tu devras aller t'en emparer !

— Je comprends, mais le génie m'a fait promettre de ne plus retourner au château de la montagne. Il m'a même menacé d'un grand malheur. Si je veux ambitionner, il peut m'ôter la vie !

— Tu vois bien qu'il t'a adressé cette menace pour te faire peur, pour t'empêcher d'y retourner. Mais va le visiter de nouveau. Sois certain qu'il ne t'arrivera aucun mal ! »

Après son long entretien avec les deux orphelins, la vieille fée tourne le dos et sort du château. La jeune princesse dit à son frère : « Si j'étais à ta place, je ne suivrais pas le conseil de la vieille visiteuse. Le génie t'a interdit l'entrée de son château sous peine de te mériter un grand malheur. Tu ne devrais donc pas y retourner. On ne sait pas ce qui peut arriver !

— Ah ! même s'il y a du danger, je suis décidé à retourner au château des génies. Cet oiseau d'or est la seule richesse qui nous manque. Après cette conquête, notre avenir est assuré pour toujours ! »

Le lendemain matin, le jeune homme se prépare de nouveau à visiter les génies. Il emporte un sac de galettes pour son dîner, et, tôt le matin, il se dirige vers le sommet de la montagne. En arrivant au château des génies, il a recours au moyen employé lors du premier voyage. Il fait sauter la clenche de l'immense porte, grâce à un bâton. Le courant d'air créé par la porte ouverte lance le jeune homme au fond de la cuisine, là où le génie l'attend. Ce dernier se lève et avance vers le visiteur. « Beau prince de

Marinka, comment se fait-il que tu reviennes dans ce château après avoir promis de ne plus y revenir, et au risque d'attirer sur toi un grand malheur ?

— Écoutez-moi, génie ! Il me manque une seule parure dans mon château : l'oiseau d'or artiste-chanteur ! Je suis donc venu le chercher ! Je ne vois pas qu'il soit nécessaire de m'enlever la vie pour si peu !

— Non ; je ne t'ôterai pas la vie à cause de ta bravoure de prince. Mais il va te falloir suivre à la lettre les conseils que je vais te donner !

En entrant dans la première salle, tu vas y voir un oiseau dans une cage, un oiseau de grande beauté. Il va te crier : « Beau prince de Marinka, emporte-moi donc ! Je suis l'oiseau que tu cherches ! » Ne l'emporte pas ! Rends-toi à la seconde salle. Tu y trouveras un oiseau encore plus attrayant et qui va te tenir le même langage. Mais n'y touche pas !

File à la troisième salle. Là, tu verras un autre oiseau qui ne paie pas de mine. Il est dans une cage de fer toute rouillée et il se cache la tête sous l'aile. On dirait qu'il agonise dans une malpropreté dégoûtante. Empare-toi de cette cage et transporte-la ici, je te dirai ce que tu en feras ! »

Le jeune homme accepte d'obéir au génie. Il tourne le dos et va ouvrir la porte de la première salle. Il y aperçoit un oiseau enfermé dans une belle cage en or. L'oiseau saute sur un perchoir et s'écrie : « Beau prince de Marinka, tâche donc de m'emporter ! Je suis l'oiseau que tu cherches ! » Le jeune homme est charmé par l'attitude de l'oiseau, mais il passe sans tarder à la seconde salle. Il y découvre un oiseau plus attrayant que le premier. Du haut de son perchoir, il crie au visiteur : « Beau prince de Marinka, prends-moi avec toi ! Je suis l'oiseau que tu cherches !

— Oui, répond le jeune prince, je crois que mon choix va tomber sur toi ! Mais auparavant, il me faut visiter l'autre oiseau ! »

Il fonce dans la troisième salle et y découvre un oiseau d'une malpropreté dégoûtante. Il a la tête sous l'aile ; il ne bouge pas ni ne parle. La cage est toute rouillée. « Ah ! se dit le visiteur, j'ai peur de me salir les mains ! Je vais choisir l'oiseau et la cage de la seconde salle ! » Il revient sur ses pas, et, en mettant la main sur la cage dorée, il est changé en masse de sel près de l'oiseau.

Le soir, le jeune prince n'est pas de retour au château. La petite sœur pleure désespérément la disparition du jeune homme. « C'est bien certain, se dit la fillette, que mon frère a été dévoré par le génie, puisque le génie l'avait prévenu d'un grand malheur, s'il retournait sur la montagne. C'est, sans doute, ce qui est arrivé ; mon frère a été détruit par les génies ! »

La jeune fille ne peut fermer l'œil, cette nuit-là. Très tôt le lendemain matin, la fillette se trémousse dès l'aube. Elle prend un bon déjeuner, prépare quelques galettes en vue de son dîner, et part, en pleurant, à la recherche de son frère.

Elle parvient au faîte de la montagne et suit le sentier qui conduit au château des génies. Elle se rappelle le procédé raconté par son frère pour s'introduire dans le

château. Elle se rend à la porte de l'édifice. Elle aperçoit cette immense porte et la clenche à une hauteur inabordable, mais elle trouve un bâton abandonné dans ces parages. Elle attrape le bâton et parvient à faire basculer la clenche. La porte s'ouvre et livre passage à la jeune visiteuse. Le génie l'attend à la cuisine : « Belle princesse de Marinka, dit le génie, que venez-vous faire ici ? »

La jeune fille s'immobilise et hésite un peu avant de répondre. « Mais pourquoi, demande-t-elle, au génie, m'appelez-vous princesse de Marinka ?

— Précisément parce que tu es princesse de Marinka !

— Très bien ! Mais mon frère, comment se fait-il qu'il ne soit pas revenu ? Aurait-il été victime des génies ?

— Malheureusement oui ! Il n'a pas obéi à mes recommandations et le malheur prédit s'est abattu sur lui.

— Écoutez-moi bien, génie ! Je suis venue chercher mon frère et vous allez être assez bon de me dire où il est. Nous sommes deux orphelins. Que deviendrai-je sans mon frère ? »

La jeune fille accompagne ce plaidoyer de pleurs et de lamentations. Le génie daigne la consoler en lui venant en aide : « Rends-toi à la première salle ; tu vas y trouver un oiseau dans une cage. Du haut de son perchoir, il va te crier : « Belle princesse de Marinka, prends-moi donc avec toi ! Je suis l'oiseau que tu cherches ! » Mais prends bien garde de l'emporter ! File à la deuxième salle.

Là, tu vas entendre un autre oiseau, un bel oiseau, qui va te crier du haut de son perchoir : « Belle princesse de Marinka, emporte-moi avec toi ! Je suis l'oiseau que tu cherches ! » Ne t'occupe pas de son discours, mais regarde bien autour de cette salle. Tu vas y observer neuf masses de sel, neuf personnes qui ont été métamorphosées pour avoir voulu désobéir en s'emparant de cet oiseau. La masse de sel la plus rapprochée de la cage, c'est ton frère. Prends ce petit cruchon rempli d'onguent et tu en frotteras la masse de sel de long en large. Dès que tu auras enduit de cet onguent la masse de sel, ton petit frère va revenir à son état naturel ! Mais ne t'empare pas de la cage de cet oiseau. Si tu veux rapporter un oiseau qui soit utile et qui n'attire aucun malheur, va à la troisième salle ! »

La fillette est décidée d'obéir aux recommandations du génie. Tout en pleurant abondamment, elle pousse la première porte. L'oiseau de cette salle lui adresse le discours dont a parlé le génie. À la deuxième porte, elle aperçoit un oiseau plus attrayant que le premier ; il s'adresse encore à la princesse de Marinka. À chaque fois qu'on prononce le titre de Marinka, la fillette devient songeuse. Princesse de Marinka ! Elle ne connaît personne de ce nom, sauf le roi, le roi de Londres, celui, dit-on, qui a fait attacher sa femme à la colonne de l'église. Les deux orphelins se sont toujours gardés de passer par cette église pour n'être pas forcés de jeter la pierre à cette malheureuse reine. « Je me suis souvent informée de cette lignée de Marinka, pense la jeune fille, du roi de Marinka et de sa femme attachée à la colonne. Je ne puis croire que je sois apparentée à cette famille. Mon frère et moi, nous sommes de sang

royal, je le sais, mais je croirai difficilement que notre père soit le roi cruel dont j'ai entendu parler ! »

La fillette roule ce problème dans sa tête, pendant qu'elle frotte le bloc de sel d'où bientôt sort son frère. Aussitôt revenu à la vie, le jeune homme ne pense plus à la cage d'oiseau qu'il voit près de lui. Il pousse la troisième porte et attrape la cage rouillée dans laquelle l'oiseau semble agoniser. Il tourne précipitamment les talons et gagne la cuisine du château en compagnie de sa petite sœur. Le génie leur fait un bref discours : « Écoutez-moi, prince et princesse de Marinka ! Je ne veux plus vous revoir dans notre château ! Sinon, nous serons forcés de vous dévorer. Ce sont nos trésors que vous venez chercher. Nous vous laissons la vie sauve aujourd'hui, parce que vous êtes orphelins et que la fée vous a envoyés vers nous pour vous faire disparaître à jamais. Pour la contrarier, nous vous laissons vivre. Mais sachez que c'est la dernière fois que nous vous protégeons ! »

Le frère et la sœur remercient à plusieurs reprises le génie qui les a si bien accueillis. Ils se dirigent ensuite tous les deux vers leur château. À leur arrivée, ils placent la cage sur le réchaud du poêle, et, le lendemain, au lever du soleil, le jeune prince transporte la cage hors du château. Il ouvre la cage et dépose l'oiseau sur la balustrade de la galerie. L'oiseau entonne les romances les plus artistiques de l'univers. Le volatile prend des traits d'une beauté peu commune. Son plumage dégoûtant est maintenant changée en or véritable. C'est un régal pour l'œil !

La princesse de Marinka, qui accompagne son frère sur la galerie, demande à l'oiseau de lui chanter un couplet de chanson. « Princesse, chantez la première, et je vous répondrai ! » La fillette entonne plusieurs chants, et, à chaque fois, l'oiseau improvise une suite de couplets rapportant la naissance de sa mère et sa vie ; l'oiseau raconte, en poésie et en musique, la naissance de la princesse, l'épisode où le domestique la conduit dans la forêt et la jette à la rivière... Tout y passe. L'oiseau chante les malheurs et les joies de la jeune fille.

Dans un conte, le temps passe toujours rapidement ! À la suite de l'aventure des deux orphelins à propos de l'oiseau chanteur, les visiteurs affluent, le dimanche et sur semaine au château, pour y admirer le poisson et le merveilleux oiseau.

Un beau dimanche, le roi de Marinka, qui avait pris connaissance de ces curiosités par ouï-dire et par les journaux, décide de profiter de son voyage à l'église pour visiter les attractions annoncées. Tôt le dimanche matin, il fait atteler deux chevaux gris pommelés à son carrosse lamé d'or massif. Juché sur le devant du carrosse, le cocher conduit le roi et fait un détour par le château du prince et de la princesse. Une fois au château, le roi constate qu'il a amplement de temps avant de se rendre à l'église. Il demande donc au jeune homme de lui faire voir les curiosités annoncées par les journaux. L'orphelin se rend à la rive du lac et lance un coup de sifflet. Le poisson sort de l'eau, se tient sur sa queue, au rivage, et s'écrie : « Mon maître, que voulez-vous ? » Le roi examine attentivement le poisson, se regarde de toute sa hauteur dans les écailles de verre réfléchissant. Puis, le jeune homme renvoie le poisson dans le lac.

Vient le temps de visiter l'oiseau. La jeune fille tire son oiseau chanteur de sa cage et lui fait chanter les mélodies les plus douces qu'il n'a jamais été donné au roi d'entendre. Le temps s'écoule, le roi oublie d'aller à la messe tellement il est charmé par le chant de l'oiseau.

Quand le roi se rend compte qu'il est trop tard pour se rendre à l'église, il s'attarde un peu à causer avec les propriétaires du château. « Je suis enchanté par les curiosités que vous m'avez fait voir, dit-il aux jeunes orphelins. Si vous voulez continuer à me faire plaisir, fermez vos portes à clef et montez dans mon carrosse. Je vous ferai voir des curiosités qui vous intéresseront certainement. Ce sera peut-être votre seule chance de voir sortir de leurs tentes une armée de soldats armés de pied en cap. Un seul mot de commandement les oblige à s'habiller tous ensemble, un autre mot les amène à faire le salut militaire tous ensemble, et un seul mot les fait se préparer tous ensemble à faire feu. J'ai une armée de huit cents soldats sous des tentes. Une telle démonstration militaire constituerait pour vous deux un événement du plus haut intérêt. »

Le jeune homme accepte l'invitation sans discussion. Mais la jeune fille pose une condition à ce voyage. « Si j'ai été bien renseignée, Sire mon roi, c'est votre reine qui est attachée à la colonne de l'église. Moi, j'ai promis à Dieu de ne jamais passer dans les parages de cette église pour soustraire mon frère à l'obligation de jeter la pierre à la reine qui y est attachée. Sire mon roi, nous ne pouvons accepter votre invitation à cause du respect que j'ai pour votre reine. N'était de cette objection, il nous ferait plaisir de voir manœuvrer vos soldats avant de revenir ici, ce soir.

— Puisqu'il s'agit d'une promesse, je ferai une exception pour vous deux. Vous ne serez pas obligés de jeter la pierre à la reine, même si vous passez par l'église. D'ailleurs, nous n'entrerons pas à l'église, ni à l'allée ni au retour. Je vous accorde ce privilège ! »

Le jeune homme et sa sœur revêtent leurs habits de sortie, ferment leurs portes à clef et montent dans le carrosse du roi. La jeune fille avait obtenu du roi la faveur de prendre avec elle son oiseau parleur, pour protéger ce dernier contre l'ennui. Tout le monde monte en voiture, et l'oiseau parleur se juche à l'arrière du véhicule.

On arrive au château du roi. La reine-mère, assise sur le balcon, se berce lentement en compagnie des serviteurs et des servantes, en jetant un coup d'œil sur la grand'rue. Dès que le carrosse s'immobilise, des domestiques conduisent les chevaux à l'écurie. Des servantes distribuent du vin au roi et à ses jeunes invités.

Le roi envoie des sentinelles avertir les soldats de se costumer, de sortir des tentes, armés de pied en cap. Les deux adolescents sont ébahis de voir tant de soldats faire le même geste sous l'action d'un seul mot. Le frère et la sœur, maintenant âgés de dix-sept ou dix-huit ans, après avoir été émerveillés par la précision des gestes des soldats, vont s'asseoir en compagnie du roi sur le balcon de la façade du château et commencent à causer, en se berçant.

Tout à coup, le roi dit à la jeune fille : « Belle princesse, j'aimerais entendre de vous un couplet de chanson !

— Non, merci ! Je ne m'en sens pas capable, mais je pourrais faire chanter mon oiseau parleur. Si vous le permettez, Majesté, mon oiseau va entonner un couplet de chanson et vous donnerez la réponse aux problèmes qu'il soulèvera !

— Accepté ! » dit le roi.

L'oiseau se perche sur l'épaule de la fillette et s'écrie : « Sire le roi, alors que vous étiez en guerre, n'avez-vous pas rêvé, une fois, que votre épouse avait donné naissance, ici même, à un prince dont le bras gauche portait l'effigie d'un soleil d'or ? »

Le roi baisse la tête et réfléchit un moment. « Oui, répond le roi, une fois, au cours d'une guerre, j'ai rêvé que la reine, au château, avait donné naissance à un prince qui portait l'effigie d'un soleil d'or au bras gauche. Mais je n'ai pas osé en parler. J'ai bien fait, parce que ma femme a donné naissance à un chien sauvage. On l'a fait détruire ! »

L'oiseau fait un autre saut sur l'épaule de la fillette et s'écrie : « Roi de Marinka, une fois, durant une guerre, n'avez-vous pas rêvé que votre reine, au château, avait donné naissance à une princesse qui portait, sur son sein gauche, l'effigie d'un soleil d'or ?

— Oui, répond le roi, en baissant la tête, un jour, quand j'étais en guerre, j'ai rêvé que la reine avait donné la vie à une princesse portant l'effigie d'un soleil d'or sur le sein gauche. Mais ma femme a accouché d'une chienne que l'on a été forcé de détruire !

— Vous croyez, Majesté ? interroge l'oiseau. Beau prince de Marinka, dit-il au jeune homme, tire donc ta manche de chemise et fais-nous voir le soleil d'or dont ton bras gauche est orné ! »

Pour obéir à cet ordre, le jeune homme tire sa manche de chemise vers l'épaule. Tous les invités du roi peuvent contempler l'effigie d'un soleil d'or sur le bras gauche du prince.

L'oiseau s'adresse ensuite à la jeune fille : « Belle princesse de Marinka, découvrez donc votre poitrine et faites-nous voir votre sein gauche pour vous prouver que je dis la vérité ! » À ces mots, la princesse obéit à l'oiseau. Le roi jette un coup d'œil sur l'effigie dorée, et montre un visage empreint de découragement. « Donc, s'écrie le roi, la reine ne mérite pas d'être attachée à la colonne de l'église ! »

L'oiseau merveilleux commence à débiter au roi tous les événements qui se sont succédé pendant son absence du château. Il révèle à tout l'auditoire que la grande responsable est la reine-mère qui a fait transporter les enfants dans la forêt en vue de les détruire. Les domestiques apportent leur témoignage : ils ont lancé les enfants à l'eau, et, pour sembler obéir à la reine-mère, ils ont tué des chiens et en ont rapporté

les langues. À partir de cet aveu des domestiques, l'oiseau apprend au roi que les enfants ont été sauvés et élevés par un meunier. On connaît le reste de cette histoire.

Sur-le-champ, le roi commande à des domestiques d'atteler les plus beaux chevaux au carrosse et d'aller chercher la reine qui est attachée à la colonne de l'église. De plus, ils devront passer par la ville et en ramener les meilleurs médecins qui fassent tout leur possible pour soigner la reine affaiblie. « Et maintenant, prince et princesse de Marinka, dit le roi, je suis certain que vous êtes mes enfants. Vous allez choisir quel genre de mort on va imposer à votre grand-mère.

— Quant à nous, répondent le prince et la princesse, nous vous laissons libre de lui imposer le genre de mort qu'elle mérite. Nous, nous avons notre château, et jamais nous ne viendrons vivre dans le vôtre. Nous sommes des adultes, vous n'avez jamais déboursé un sou pour notre éducation. Nous nous en sommes tirés comme bon nous a semblé. Nous croyons ne rien vous devoir ! Vous allez donc nous ramener dans notre château, comme convenu, et vous, vous allez continuer à vivre ici ! »

Le roi commande donc à ses domestiques de se préparer à reconduire le prince et la princesse dans leur demeure. Avant leur départ, le roi fait périr la reine-mère par la corde et en fait brûler le cadavre sur un bûcher d'érable sec. Ainsi la vieille reine fut privée de la vie pour avoir voulu faire périr le jeune prince et la jeune princesse.

L'exécution de la reine-mère terminée, le roi monta dans son carrosse lamé d'or attelé de deux beaux chevaux gris pommelés et reconduisit ses deux enfants dans leur château. Si ceux-ci ne sont pas morts, ils vivent encore !

LE PRINCE DE MARINKA

Récit populaire raconté le 25 août 1960, à Petits-Méchins, comté de Matane, par Jos Hudon (64 ans), né à Ste-Anne-des-Monts, comté de Gaspé-Nord ; c'est un conte que M. Hudon a appris dans sa famille vers 1920. Le conteur est rentier ; il a déjà su lire et écrire.

Enregistrement no 1483. Contre-type 707 I a (prince épouse fille trouvée), II a (belle-mère), b, c, III a, b (poisson d'or, oiseau d'or musique), c, d, IV a, b, c.

Enn' fois c'ést bon d' vous dire et d' vous raconter donc, c'été' in roi et enn' reine, on vâ dir' qu'i' ava'ent pour tout portag' d'enfant, un jeun' prince. Le roi été' en guerre, on vâ dir' qu' le jeun' prinç' défendé't le roéyaume et la couronn' de son pére.

Pendant que'que' années qu'il éta' en guerre, on vâ dir' que le vieux roi ést mor' [mort] et que lui a pris possession d' la couronne et d' la royaum' de son pére, qui porta't l' nom du jeun' prinç' de Marinka.

Ar'venons que te'jours que... on vâ dire, dans lés années de guerre, le temps s'écoul' vite. Le jeun' homme été' âgé, on vâ dire, de vingt-cinq à trente ins [ans]. À tous lés ins [ans], i' v'na't pâsser dés vacances, on vâ dire, au château d' son pére en minm' tem [temps] avec sa vieill' mér' qui exista' au château. À tout's lés voéyag's de prom'nad' qu'i' faisé't che' z-eux, on vâ dir' qu'i' allé't fére in tour dans lés forêts, in tour de chasse.

In bon jour qu'i' voé' enn' jeun' fill' qu' été' évaporée [égarée] dans lés forêts, presquement flambant nue. On vâ dir' qu'i' s' hâte à la rapprocher. Et p'i' on vâ dir' que c'été' enn' fill' qu' avé' été volée et p'is qu' avé' été transportée dans lés forêts. Ar'venons qu'i' prend la jeun' fille et p'is qu'il l'emmène au château d' son pére. I' d'mande à sa mér' pour voèr si 'a gu'i deunn' son consent'ment pour marguier [épouser] l'oiseau d' forêt qu'i' ava't trouvé dans lés forêts. Ça fa't que, donc, que la vieill' rein' voula't pâ' attend' [entendre] parler qu' son jeun' prince marie, on vâ dire, in oéseau d' forêt.

Final'ment que i' a pris la jeun' fille, il l'â transportée dans la paroèss' voésine [voisine] et p'is de d' lâ, il l'â mi' aux étude' et p'is que lui s'ést rentourné, on vâ dire, combatt'e à la guerre. Pendant l' parcours d'enn' coupeul d'années, à tous lés an i' v'na't fér' son tour ; i' gu'y allé't payer le temps, on vâ dire, d'instruction d' la jeun'

fille. Mé', d'enne année à l'aut'e, il la trouvé't te'jours de plus belle en plus bell' parç' qu'alle ava't r'pris sés couleurs, alle avé't rengraissé ; 'a porta't dés ma'nifiqu's bell's habits de princesse ; on vâ dir' qu'alle éta't belle in peu râre.

Te'hours qu' ar'venons qu' in bon jour, qu'il ést r'marcié d' la guerre et qu'i' se r'envien à son château. Et lâ, i' d'mande encôre à sa mér' le consent'ment d' marguier l'oéseau d' forêt qu'i' ava't trouvé dans lés forêts. Et donc que la vieill' rein' voula't pâs trop consentir, mé' pour qu'i' vienne à resté' au château et prend' possession d' la couronne et d' la royaum' de son pére, et donc, 'a a consenti. On vâ dir' que le jeun' prince a épousé la jeun' princesse et de d' lâ, i' s'ést en-v'nu au château. Donc que la vieill' reine l'â trouvée b'en d' son goût, 'a pensé't jama's que c'été' enne aussi bell' princesse. Final'ment qu'elle éta't portée su' la main au château par la vieille, et ensuit' par lés engagé' et lés engagéres.

Ar'venons, te'jours, que dans l' parcours d'in six à sè' [sept] moâs, j' suppose, qu'il éta' à son château, v'lâ encôre in command'ment d' guerr' qui s' leve, on vâ dire, cont' lui. I' ést ôbligé de laisser son château et s'y rentourner, on vâ dire, dans lés vieux pays, combatt' la guerre. Ar'venons qu'il ést encôre in an parti ; dans l' parcours de l'année qu'i' â été parti, la vieill' [jeune] reine a fait' trouvâill'[1] d'in prince. Il été't terribeulment beau prince ; i' porté't su' son brâs gauch' le soleil dépein [dépeint] en or massif su' l' brâs gauche.

Ar'venons, te'jours, que la vieill' reine in peu jalous' d'in si beau prinç' que gu'y avé' au château avec la r'marque en or su' l' brâs gauche, on vâ dir' que la vieill' reine en été't presquement jalouse. Te'jou's que, lâ, 'a r'commande un dés domestiqu's de prend' le jeune enfant — all' l'emmaillot' comme i' faut, et p'i' i' y avé' enn' grand forêt su' l' haut d' la seigneurie du roi — on vâ dir' que lâ la vieill' rein' deunn' çâ à in d' sés domestiques, c' paquet, en disant : « Vâ immoler c't enfant-lâ, et comm' preuv' que tu l'â' immolé, tu m'emmèn'râs la langue ! »

Te'jour' ar'venons que le domestique, ôbligé d'obéir sour lés ord's d' la vieill' reine, prend l'enfan emmailloté, p'i' on vâ dir' qu'i' prend lés forêts. Apra' avoèr marché, on vâ dire, enn' grand journée d' temps dans la forêt su' in sen [sens] ou su' l'aut'e, i' s' senta't presquement pâs capab' de tremper lés mains dans l' san [sang] innocent de c' jeune enfant-lâ. Te'jours qu'i' sava't pâs quoi fér' de lui ; i' sava't pâs si i' d'va't l'immolé' ou b'an [bien] don s'immoler lui-minme à la plaç' de l'enfant parç' que i' éta't pâs capab' de tremper lés mains dans l' san innocent.

Mé', à sa grand' surprise — on vâ dir' qu'il éta't rendu pâs mal târd le soèr — à sa grand' surprise, qui c' qu'i' voét darguié' lui ? In p'tit chien qui l'ava't sui' [suivi]. Ça fa't qu'on vâ dir' qu'i' appell' l' p'tit chien et p'i' il l' fa't venir à lui. Et de lâ, i' prend l'enfant qui été' emmailloté — il été't su' l'bord d'enn' grosse écore[2] à enn' riviér' qui descendé't d'in couran épouvatab'e — i' prend l'enfant tout emmailloté

1. *Trouvaille* (faire) : Donner naissance à...
2. *Écore* (ou écorre) : Rive escarpée d'une rivière.

p'i' il l' jette au courant d' la riviére, p'is lui, prend l' p'tit chien p'is tue l' chien et p'i' i' coupe l' bout d' la langue, met çâ dans son mouchoèr de poche, p'i' i' s'en vâ.

I' arrive au château pâs mal târd le soèr, la vieill' reine r'guien de plus pressé, qu' 'a s'en vien en avant d' lui. P'i' 'a dit : « Domestique, âs-tu fait' l'ouvrag' que j' t'ava's dit d' fére ?

— Çartain'ment, i' a dit, bonn' reine, que je sui' ôbligé d'obéir sour vos ord's ! »

Donc qu'i' hal' [haler][3] son mouchoèr de poche et p'is qu'i' deunne à la vieill' reine. La vieill' reine, on vâ dire, 'a l' déplie et p'is qu' 'a prend la langu' que gu'y avé't dans l' mouchoèr. Tout en gu'i répétant qu'i' ava' obéi' aux ord's tel qu'i' foula't [fallait] qu'i' fèz' [fasse]. On vâ dir' qu' 'a prend la langue, alle éta't b'en çartain qu'il éta' immolé, 'a jett' la langue au poêle, on vâ dire, et p'is que, 'a continue, on vâ dire, au château, mé' de d' lâ, la vieill' reine... la jeun' princesse, elle, qui pleura' à chaud's larm's de voèr son jeune enfant qui éta't disparu, qu' 'a sava't pâs minm' quel bord qu'il éta't pri' et p'is qu' 'a l' demanda't p'is tout çâ, mé' on vâ dir' que en vain... 'a obtient r'guien.

Quant' la vieill' rein' voét çâ, 'a dit : « In moment denné qu' mon prince arriv'ra' écitte, lâ, le jeune roi, et p'is qu' la jeun' rein' gu'i racont'ra't son histoère, 'ted b'en que j' s'ra's punie sévèr'ment ! » Te'jours, on vâ dir' que, de d' lâ, alle écri' en guerre, alle écrit, on vâ dire, à son fils, le jeune roi, tout en gu'i disant que sa femme a fait' trouvâill' d'in p'tit chien au château, et que ce chien-lâ fa' 'ien qu' japper jour et nuit' et p'is qu'alle ést r'virée au vagabondage, et de lâ, on vâ dir' que lés gens's rent'nt par lés f'nêt's du châssis, et p'is qu'i's pâss'nt lés nuite' avec la jeun' reine. Et d' gu'i dire immédiat'ment de quoi c' que c'ést qu' 'a vâ 'n en fér' de... Que si i' gu'i dit pâs quoi n'en fére, que elle, 'a vâ êt' mort' mecqu'i' r'vienn', parç' que 'a trouve l' temps trop long.

Final'ment que le jeune roi, i' a dit — oui, p'is qu'alle ava't trouvé in jeun' chien hein ! j' vous ai dit çâ — Bon ! I' a dit de fér' de quoi c' que c'ést qu' 'a voudra't du jeun' chien, mé' d' la reine, de 'n avoèr b'en soin. À son r'tour, punition sévère alle a'râ !

Te'jours, ar'venons que dan enne histoère, le temps s'écoul' vite, hein ! On vâ dir' que au bout' d' l'année que le jeune roi s'en vien au château. Et donc, i' vâ voèr la jeun' reine qu'i' éta' à sa chamb'e, c'éta't comme enn' sainte, on vâ dir' qu'alle ava't jama' eu l'idée de fér' rentrer lés vagabonds par lés f'nêt's de châssis. C'éta't complèt'ment l' contraire, c'éta't parç' que sa bell'-mére l'haguissa' [haïssait] et p'is qu' 'a voula't gu'i faire ôter la vie.

Ar'venons, te'jours, que 'a fa't... 'a donne aucun signe, on vâ dire, au roi, quand i' ést r'venu, que la vieill' reine avé' été dur' pour elle. 'A gu'i parl' minm' pâs de son jeune enfant qu' avé' été disparu. Le jeune roi la trouve assez fine, assez belle, assé' intelligent' qu'i' ôs' pâs crèr' de quoi c' que sa mèr' gu'i avé't dit d'elle. On vâ dir'

3. *Haler* : Tirer.

qu'i' gu'i en port' pâs rancune et de lâ, i' s' ma' à parlé' avec elle, mé' i' gu'i parl' pâs du prinç' qui s' trouva't le jeun' chien ou ni elle, ni elle, la jeun' rein' gu'i en parle.

Ar'venons qu'il ést in six sept moâ' à sa méson, à son château. Et de lâ, i' ést encôre obligé d' partir pour la guerre. Te'jours, en étant, on vâ dire, en étan encôre en guerre, avec le temps, la jeun' rein' fa' encôr' trouvâill' d'enn' p'tit' fille au château. La plus bell' p'tit' princess' qu'i' pouvé't gu'y a'oèr su' 'a couronn' du saleil. Alle avé't l' saleil dépan [dépeint] en or su' l' sein gauche ; alle éta' bell' terriblement.

Donc, on vâ dir' que la vieill' reine en éta' encor' jalouse. 'A fa't comm' qu' ava't fait' dans l'année d'avant, on vâ dire, que 'a command' le minm' domestiqu' de prend c'tte enfant-lâ et donc de gu'y aller l'immoler, comme preuve, de gu'i emm'ner la langue. Que si i' fa't pâs l'ouvrag' tel qu' 'a gu'i a dit d' fére, qu' à son tour, ça s'râ lui qu' a'râ la vie ôtée.

Te'jours, ar'venons qu' le jeun' domestique ést encore ôbligé d' partir avec le paquet. Mé' de c' coup-lâ, i' commença' à êt'e in p'tit peu accoutumé. Lâ, on vâ dir' qu'i' prend l' temps de gu'y eller su' lés voésins et de s' greillé' in p'tit jeun' chien p'is qu'il l'emmène avec lui. I' s'en vâ la minm' direction, éioù c' qu'i' ava' été avec le premier paquet, l'année d'avant. Rendu lâ, i' prend l' paquet, p'i' il l' jette encôre à la minm' riviér' dessus lés courants d' la riviére et p'is que i' prend le chien p'i' i' immol' le chien à la place ; p'i' i' prend la langu' p'i' i' s' le renvient.

En arrivan au château, r'guien de plus pressé que la vieill' rein' vâ en avant pour a'oèr la preuve. Et de lâ, i' gu'i denn' son mouchoèr et p'is qu' 'a prend la langu' que gu'y ava't d'dans, comm' c'éta't la preuve, on vâ dire, qu' 'a la jette au poêle. Et p'is lâ, alle écri' encôre au jeun' prinç' de quoi c' qu' 'a vâ fair' de sa femme ? Comme qu' 'a gu'i â te'jours dit que... comm' qu'i' gu'i avé't te'jours dit qu' c'été' in oéseau d' forêt, 'a voula't pâs l' croére, mé', de lâ, 'a l' créya't qu' c'éta' in oéseau d' forêt qu' avé' été él'vé dans lés forêts, qu'alle ava't pâs vu jama's c' que c'ta't qu' le monde, parç' que lés vagabonds rent'nt jour et nuit' par lés f'nêt'e' et lés portes. Lés port's n'en sont pâ' assez grand's faut qu'i's pâss'nt par lés f'nêt's de châssis.

Ar'venons, te'jours que dans l'histoère, le temps s'écoul' vite. V'lâ encôr' lés années qui s'écoule' et don, le jeun' prinç' s'y renvien à son château. En arrivan au château, lâ, i' éta't b'en insulté de quoi c' que sa mér' gu'i ava't fait' demandé' à propos de son oéseau d' forêt. Ar'venons qu'en arrivan à son château, t'ut suite i' command' deux domestiqu's de prend' la [jeune] reine et p'is de gu'y eller la m'né' à la colonn' de l'église et de l'attaché' à la colonn' de l'église avec enn' corde en soie de quarant' pieds d' long, corde en soie d'un pouç' cârré d' quarant' pieds d' long et d' la garrotté' à la colonn' d' l'église, de la longueur de sés ch'feu' au bout dés pieds. Et si lés femm's veul'nt gu'i porter secours, i's 'n en s'ront l' bienv'nu de gu'i denné' à mangé' et d' l'abrillé [abrier][4] à la colonn' de l'église. Mé' tous lés hommes, lés jeuness's[5] sont obligés, à tous lés dimanches, à tous lés fois qu'i's rentreront dans

4. *Abrier* : Mettre à l'abri, recouvrir.
5. *Jeunesses* (les) : Les jeunes gens.

l'église, de gu'i ch'ter [jeter] la pierre. Gu'i ch'ter la pierre, c' éta't de cracher su' elle, de s'couer leu' pip' su' elle, ch'ter lés bouts d' cigarettes, d' gu'i craché' à la fégure, la pincer, on vâ dire, de gu'i fér' tous lés martyres, lés cruautés.

Te'jours, on vâ dir' que lâ, le roi ést r'marcié d' la guerre. Il ést à son château, i' vi' a'ec la vieill' rein' t'ut seul au château, dés engagé' et dés engagéres. La reine ést à la colonn' de l'église. Laissons-la lâ, si lés femme' en ont soin, comm' qu'i' 'n n-ava'ent b'en soin, qu'i's gu'i porté' secours jour' et nuit'.

Ar'venon aux deux p'tits enfants qui ont 'té j'té' au courant d'la riviére. Dans l' bâs de c'tta riviér-lâ, on vâ dire, su' l' rang du fleuve, que gu'y avé' un gros moulin, qu' ava' in gros moulin à scie.

In bon jour que la dall'[6] du moulin ést bloquée, le moulin s' trouve à arrêter, donc, i' vâ voèr à sa dall' par en arguiér' du moulin, i' aperçoé' in paquet. Prend l' paquet, i' hale l' paquet de d' lâ ; i' rent'e à sa maison privée, et de lâ, i' mont' çâ à sa femme ; sa femm' dév'loppe l' paquet : c'éta' in maillot d'enfant, et donc c'été't le plus beau p'tit prinç' qui pouva' exister qu'i' gu'y avé't dans c' paquet-lâ.

Te'jours que r'venons qu' lâ, i' ont pris le jeun' prince, lés aut's, p'i' ils l'on [ont] él'vé. La femm' du mugnié' [meunier] ava't justemen in bebé à pe' pras dans lés minm's âges ; ça a pâssé qu'il éta't comm' jumeau. Et de d' lâ, on vâ dir' qu'il â été mi' en éleuv' [élève][7] su' l' mugnier. Mé', pour gu'y ellé' au plus court — d' enne histoère, l' temps s'écoul' vite — b'e'tô' in an ést encôre écoulé ; la minm' chose encôre â arrivé au moulin.

Donc, enn' bonn' journée, v'lâ encôr' la dall' du moulin qui ést bloquée. S'en vâ voèr, on vâ dire, à la dall' du moulin, encôre in pareil maillot, in pareil enfant qu' arrive à la dalle. Don, on vâ dir' qu'i' a pri' encôr' l'enfant, il l' â emm'né à sa femme. Et p'is ça s' trouvé't la plus bell' p'tit' princess' qu'i' pouvé't gu'y avoèr. La femm' du mugnié' et l' mugnier lui-minme a dit : « Ça peut pâ' êt' d'aut' chos' que le frére et la sœur par lés r'ssemblances, lés attra'ts [traits], minm' lés r'marqu's qu'i's port'nt su' 'és aut's. »

Te'jours, ar'venons que, lâ, lés aut's lés on él'vés pareil comm' si ça a'ra' été à 'és aut's propre. Lés enfan ont grandi, et donc b'e'tôt qu'i' on été mi' aux écoles. Il' apprena'ent, c'été' par admirâtion, lés enfants du mugnier qu'il éta' à pe' pras dans lés minm's âges, éta'ent pâs, apprena'ent pâs minme aussi b'en.

Te'jours que lés années sont écoulées, b'e'tô' on vâ dir' que la p'tit' fille été't rendue dan enn' dizain' d'année' et le p'tit garçon de onze ans, et p'is qu'i's gu'y alla' encôre à la clâsse. De temps en tem [temps] il' éta' excités pâs mal, de temps en tem i' avé't dés môts, on vâ dire, de haine in p'tit peu, enteur lés enfants du mugnier p'is lés aut's. Donc, la hain' prené't p'i' en s'en v'nant dés écoles, don, i's s' chicana' in peu. La femm' du munié' ava' in p'tit peu d' misère avec çâ.

---

6. *Dalle* : Canal qui amène l'eau à la roue à aubes d'un moulin.
7. *Élève* (en) : Veiller à l'éducation, à l'entretien d'un enfant.

Mé', te'jours que rendu que l' p'tit gâ' avé't treize ans, la p'tit' fille ava't douze ans. Enn' bonn' journée, la femm' du mugnié' été' in peu énarvée de d' çâ. 'A di' à son mari, 'a dit : « T'apprendrâs, 'a dit, que un ést rendu à treize ans, l'aut'e à douze ans, on l'â fait' not' pârt, on lés â él'vés, on lés â mis capab's de gâgner leu' vie, minme i's sont b'en instruits parç' qu'i's sont b'en intelligents. Not' pâr' ést faite ; si tu voudra's dir' comm' moé, 'a dit, on lés laiss'ra't... on lés envoèra't. »

Mé', le p'tit gârs p'is la p'tit' fille attend'nt pâs çâ. Quand i' arriv'nt de la clâss' le soèr, donc la femm' du mugnier lés dispute' in peu à caus' qu'i's s'éta'ent chicané' encôre en s'en v'nant d' la clâsse. Mé' le p'tit garçon, i' dit : « Écoutez don, i' a dit, j' me su's chicané par rapport que mon p'tit frére — en parlant dés enfants du mugnier — me dit qu'on l'ést pâs sés fréres, qu'on l'ést pâs son frére et p'is qu' ma p'tit' sœur, lâ, 'a ést pâs sa sœur. I' dit, qu' vous nous avez trouvé' emmaillotés dans la dall' du moulin à farine et donc que vous nous avé' él'vés par cherrité [charité]. C'ést çâ qui nous choque' et c'ést pour çâ qu'on discute ensemb'e, et minm' qu'on s' chicane !

— Ah ! la femm' du mugnié' 'a dit, puisque més enfants vous l'ont dit, vous apprendrez, 'a dit, qu' c'ést b'en la vérité. Vous êt's dés enfants trouvés, qu'on vous â él'vés par charité, qu'on vous â ramassé' à la dall' du moulin. On vous â fait instruire, et aujo'rd'hui... »

Donc, le p'tit garçon di' à sa p'tit' sœur : « De minme, i' dit, par nos attra'ts [traits], nos r'marques, i' dit, on s'ra' à pe' pras le frére et la sœur. Si tu veux m'en croère, i' a dit, on vâ partir tous lés deux pour gâgner not' vie honnêt'ment p'i' honorablement. » Donc que la p'tit' fill' consentit. I's deunn'nt la main au vieux mugnier, p'i' à la femm' du mugnié' et à tous lés enfants, en pleuran à chaud's larmes, i's s' laisse' on vâ dire, mé' i's s' considéra' encôr' be'coup [beaucoup].

Te'jour' ar'venons qu'i's prenn'nt le chemin p'is qu'i's s'en alle' en gabotant[8] d'in côté et d' l'aut'e, on vâ dire, de la rue. I's sava'ent pâs trô' [trop] éguioù aller. Rendu in soèr, ça faisé't t'oâs jours qu'i's marché', i' arrive à enn' grosse hôtel. La p'tit' fille ést la premiére à s' présenté' à l'hôtel. 'A d'mande à la femm' d' l'hôtel pour voèr si alle a'ra't pâs besoin d'enn' sarvant' pour sarvir lés tab'es, ôter lés tab'es r'cevoèr le monde. « Comme j' voés, 'a dit, qu'enn' pareille hôtel, vous avez beaucoup d' monde, vous a'rez b'en besoin, 'a dit, dés engagér's pour lés r'ce'oèr !

— Mé' la maîtress' d'hôtel dit, 'a dit : Oui ! mé', 'a dit, on 'n â plusieurs déjâ. Ça s'ra't seul'ment pour vous rend' sarvice, 'a dit, vous m'avez d' l'air encôr' tout' jeun' pour sarvir lés tab'e' et minm' fair' l' manger.

— Ça fa't qu' te'jours, 'a dit, écoutez b'en, madame, 'a dit, qu'on l'ést dés orphelins. Çâ, 'a dit, c'ést mon p'tit frére. P'i' 'a dit, on ést dans l' chemin, dans la rue, p'i' 'a dit, on voudra' asseyer à gâgner not' vie. »

Donc, i's leu' deunne in p'tit salair' p'is lés prenn'nt tous lés deux. Un é' [est] homm' d'écurie comm' qu'on sé't [sait] qu' dans l'ancien temps, c'éta't pâs dés châs

8. *Gaboter* : Flâner, aller sans but apparent de côté et d'autre.

ni dés automobiles, c'éta't dés ch'faux qui marcha'ent dans lés rues. Ar'venons que l' p'tit garçon é' [est] homm' d'écurie pour soègner lés ch'faux, lés détt'ler, lés ratt'lé' et p'is la p'tit' fille, on vâ dire, ést à la sall' pour sarvir lés tab's, lés ôter, laver la vaisselle et eur'cevoèr le monde, lés dégreiller [dégréer][9].

Ar'venons que dan in histoère, le temps s'écoul' vite, ça fa't b'e'tô' in an qu'i's sont à l'hôtel et i's sont aimés que'qu' chos' d'épouvantab'e. Le p'tit garçon ést terribeulment vigilant, smatt'[10], av'nant pour tout l' mond' qu'i' vien à l'hôtel. I' sava't beaucoup comment s'y prend' pour plaire à tout l' monde et de plus, on vâ dire, que la p'tit' fill' faisa' à pe' pras semblab'e, on vâ dire, à la cuisin' pour er'cevoèr son monde, à lés dégreiller, mett' lés tab's, sarvir lés couverts, enfin pour plaire à tout l' monde. P'is leu' salaire éta't pâs b'en haut, le mond' lés avé't tout' en pitié, comm' qu'i's sarva'ent d'in côté et d'aut'e, qu' c'éta'ent dés orphelins qu'i' halé' dés tipp' [tips][11] à tous lés jours qu'i's remboursé' l' doub' de leu' salaire. Ça fa't que l'argent rentré't terriblement, il' éta'ent pâs gaspilleux. I's s'habillé' avec le vieux ling' qu'i' y avé' à l'hôtel ; il' éta'ent nourris su' leu's engag'ments. Ça fénissé't que, i's dépensa'ent pâ' enn' cenn' pour eur'guien. Tout éta't mi' à profit, et doncque la p'tit' fill' qui ava't soin de tout' l'argent, qui ava't soin, qu' 'a dirigé't son p'tit frér' d' la magniér' qu'all' l'attenda't [entendait].

De d' lâ, on vâ dir' que i's s' ramassé' in trésor, on vâ dire, à l'hôtel. Lés années s'écoulent. Lés enfants, in bon jour, on vâ dire, se parle' ent' l' 'és aut's, i's s' dis'nt que c'ést l' temps d' partir pour(e) s' fére in che'-z-eux, s' ramassé' in foyer. Donc que lâ, i's s' font payé' à l'hôtel, lés deux, et p'i' i's s' deunn'nt la main, bonjour, bonjour ! On vâ dir' que lés v'lâ parti' en voéyage. Apra' avoèr marché enn' b'en longu' distance, in beau dimanch' d' l'apro-médi qu'il' été' [étaient] dan 'és ch'mins d' forêt qu'i' examiné', on vâ dire, lés vardeurs d'in côté et d'aut'e, i's voeill'nt dans l' pied d'enn' terribeul gross' montagne, in beau plaqué[12] qui éta't beau terriblement, lés arb'e' éta'ent lon [longs] et forts.

Lâ, i's s' décid'nt de s' bâtir lâ. I's défrich'nt le terrain, i's fon in plan du château qu'i' voula' avoèr ; c'éta' enn' bell' maison, c'éta't comme in château. I's fon in plan de d' çâ ; i's prenne' on vâ dir' dés archétec's [architectes]. I's font djobber [to job][13] le château à bâtir tel que l' plan. Et lés aut's, [le frère et la sœur] s'y rentourn'nt travailler, on vâ dire, à la ville. Comm' qu'il' été' aimés, il' éta'ent considérés. L'argent rentré' à vue d'œil dans leu's poches. Te'jours, enn' bonn' journée, au bout' d'un an qu' le château ést djobbé, i's sont d'mandés de gu'y ellé' eur'cevoèr leu's ouvrages.

Donc, i' gu'y ell' lâ. I's trouv'nt c'ést terribeulment beau, c'ést tel qu'ils l'ont d'mandé, le plan, tout exist' tel qu'i' éta't compris. De d'lâ, on vâ dire, qu'i' ont payé

---

9. *Dégréer* (se dégreyer) : Remiser les vêtements des visiteurs.
10. *Smart* (angl.) : Débrouillard, doué, intelligent.
11. *Tip* (angl.) : Pourboire.
12. *Plaqué* : Ensemble de marques faites à la hache pour indiquer la direction d'un chemin. Ici, une forêt de choix.
13. *Job* [*to*] (angl.) : Entreprendre un travail pour un prix convenu.

leu's archétec's, i' ont payé la main-d'œuvr' de tout çâ. Et lâ, i' ont fa't défriché' in ch'min doub'e, su' in sen [sens] c'éta't pour gu'y allé' à l'églis' d' la ville, su' in aut' sens, c'éta't pour que tout's lés gens' peuve' allé' à la chasse, p'is s' réfugié' à leu' château si i's voula'ent. Donc que: « De minme, on f'râ d' l'argent ! »

Ar'venons toujours que tous lés dimanches, b'en dés gens, ça lés rallongea't b'en gros, mé' pour voèr la curiosité de c' château-lâ, voèr la bell' forêt, lés bell's vardeurs du pied d' la montagne, on vâ dire, qu'i's s'y rallongea'ent. I's passa'ent par lâ, lés enfants 'n été' enchantés; l'argent faisa't de promiér' clâsse, tout' rentra' au château.

Un' bonn' journée que l' p'tit gâ' été't [était] dans lés forêts, l' p'tit gâ' été't dans la forêt, qui bûché' du boâs d' chauffage, on vâ dire, et p'is la p'tit' fille été't seule au château, qu' arrive à la port' du château, qui sonne à la grand porte, enn' bonn' vieill' de mandienn' [mendiante]. Ça fa't te'jours, que la p'tit' fill' vâ p'i' 'a rouv' la port' du château. La bonn' vieill' qui rent': « Bonjour, 'a dit, ma p'tit' fille. V'lâ si longtemps, 'a dit, que j' voula's v'nir te voèr, p'is ça adeunné't jama's. »

La vieille été' terribeulment vieille, 'a 'n ava' enn' mouss' dans l' visage, alle éta't tout plissée. Ar'venons que la p'tit' fill' qu' ça surprend terriblement par le fait qu' 'a s'attenda't pâs d'eunn' vésit' si râre. « Mé', 'a dit, vous êt's b'en installé' écitte ! R'gârdez don, 'a dit, c' beau château, c'tte bell' maison, lés bell's chamb's, lés bell's appartements, lés beaux corridors d'in côté et d'aut'e. 'A dit, i' vous manque 'ien qu' enne affére, écitte, au château. I' vous manque 'ien que, 'a dit, lés vardeurs coupées p'i' in beau lac, 'a dit, écitte avec tout's sort's de poéssonages, 'a dit, d'vant la porte, d'vant l' château. Çâ, 'a dit, par 'zemp'e, ça voudra't la peine ! »

Te'jours que, 'a dit: « Ioù c' que ton p'tit frére?

— 'A dit, mon p'tit frére ést allé dans l' boâs, i' ést apras bûcher du boâs d' chauffag' pour(e) s' chauffer.

— B'en, 'a dit, j'a'ra's b'en aimé l' voèr, mé', 'a dit, ça adeunn' pâs ! »

Ça fa't que, te'jours, qu' ar'venons qu' 'a pren enn' p'tit' bagu' qu'alle avé't dans l' doigt p'i' 'a denn' çâ à la p'tit' fille. 'A di' à la p'tit' fille, 'a dit: « Quiens ! 'a dit, avecque ce p'tit' bagu'-lâ, 'a dit, mecqu' je r'vienne écitte, tu t' rappell'râs d' moé. Si tu t'en rappell's pâs, 'a dit, j' te dirai qu' c'ést la vieill' de mendienn' qui t' â denné enn' p'tit' bague ! »

Donc, la p'tit' fill' prend la p'tit' bague, 'a r'marcie la vieill' grand-mér' comme i' faut. P'is la bonn' femme, on vâ dire, prend l' chemin p'i' 'a s'en vâ. La p'tit' fill' pâr' à la course, s'en vâ à la f'nêt' du châssis pour voèr si 'a voèra't son p'tit frér' dans l' boâs. Mé' tout en s'en allan à la f'nêt' du châssis, 'a met c' p'tit' bagu'-lâ dans son doigt, 'a tombe emmorphosée en mass' de sel à la f'nêt' du châssis. Et donc, alle ést comm' morte.

Eul l' p'tit garçon avec enn' moyenne escousse [14], on vâ dire, par apras, arrive au château. Et lâ, i' parle à sa p'tit' sœur, la p'tit' fille, i' 'a voét pâs, 'a vient pâs, 'a exiss'

14. *Secousse*: Espace de temps.

[existe] pâs. L' p'tit gârs s' ma' à pleurer p'i' i' s' ma' à charcher partou' à la grandeur du château. Mé', à sa grand surprise, quand qu'i' arrive au bout' de c' corridor-lâ, i' 'a voé' à la f'nêt' du châssis, mé' alle ést emmorphosée en mass' de sel. Donc, i' été' apra' elle, il l'embrasse, i' pleure, i' sé't [sait] pâs quoi fére. « M'en vâ mourir, moé, t'ut seul écitte ! De voèr que j'éta' avec ma p'tit' sœur... On s' désennuya't b'en, et de d' lâ, me v'lâ rendu tout fin seul arphelin ! »

Mé', tout en étan à l'entour de elle, p'i' en gu'i parlant, p'i' en l'embrassant, i' s'aperçoét qu'alle â enn' p'tit' bagu' dans l' doigt ; 'a 'n n'avé't jama' eu. Et p'i' i' s'aperçoét de d' çâ. Donc, i' s'en vient, p'i' i' ôt' c'tte p'tit' bagu'-lâ qu'alle avé't dans l' doigt. Mé' en ôtant la p'tit' bague, donc que la p'tit' fille 'a r'vien à sa nature, tell' qu'alle éta' auparavant.

Et lâ, 'a rencont'e [raconte] à son p'tit frér' la grand vésit' qu'alle avé' eue d'enn' bonn' grand-mére. La bonn' grand-mére, lâ, ça s' trouvé't la mârrain' d' la vieill' rein' de Marinka, p'is c'éta' ell' qui gu'i avé't fait' fér' tout l' mal à propos dés enfants. Et de d' lâ, on vâ dir' que la vieill' reine, sa mârraine [filleule] avé' été la voèr p'i' 'a s'éta' informée d' cés enfants-lâ. De d' lâ, qu'elle ava't su qu' lés enfan avé' été j'té' à la riviér' p'is qu'i' avé' été ramâssés par in mugnier [meunier], et qu' lés enfan avé' été el'vés, et lâ, il' éta'ent bâtis dans in château dans la forêt. Et puis que plus târd qu'on sé't pâs comment ça pourra't r'virer, çâ ; ça peut v'nir qu' à se r'connaît'e ! Et donc, la vieill' rein' s'ra't sévèr'ment punie de quoi c' qu'alle â fait !

Lâ, la vieill' rein' di' â sa mârraine, 'a dit : « Écoutez ! Mé', 'a dit, vous qu' êt's fée, vous êt's ma mârraine, mé' 'a dit, vous êt's capab' d' lés dégendrer [15] p'is ça s'râ pâs long ! » C'éta't le coup qu' la vieill' bonn' de mendienne ava' essayé' à dégendrer la p'tit' fille.

Ça fa't qu' te'jours que lâ, l' p'tit garçon éta' avec sa p'tit' sœur, qu'il l'ava't faite r'venir et p'i' i's se r'pâss'nt çâ à l'idée tous lés deux de quoi c' que la bonn' grand-mér' leu's ava't dit. « B'en, i' a dit, écoute, ma p'tit' sœur, mecque j' sort' du château, tu bârr'râs ta porte. Qu'i' vienne qui ça voudrâ, qu'i's sonn'nt, qu'i's cogn'nt, qu'i' crille, [crient] qu'i's parl'nt, tu leu' dirâs qu'i's vienne' m' trouvé' à la forêt, que j' bûch' du boâs. Et doncque moé, j' m'arrang'rai avec 'és aut's. »

Te'jours que, final'ment, au bout d'enn' coupeul de jours, la bonn' vieill' de mendienne éta't, on vâ dire, dans sés arsénie' et sés vipéres [16]. Tout en jonglant, 'a trouv' que l' p'tit prince a démorphosé la princesse et qu'alle ést r'venue à sa nature. Donc qu' 'a vâ dir' çâ à sa figuegue [filleule], on vâ dire, la vieill' reine. Et de d' lâ, 'a r'pârt de nouveau pour gu'y eller [aller] lés trouver pour asseyé' à lés dégendrer, lés détruire.

Toujours qu' 'a s'en vâ au château. En arrivan au château qu' 'a sonne à la porte, qu' 'a cogne à la porte, 'a crie. Mé' la p'tit' fille, on vâ dire, gu'i rouv' pâs la porte,

---

15. *Dégendrer* : Détruire.

16. *Arsénies et vipères* : Formule qui dépeint la sorcière à la recherche de secrets, au moyen de l'ancienne alchimie.

minme 'a gu'i dit : « Si t' â' affére à mon p'tit frére, vâ l' trouver, i' bûch' du boâs dans l' boâs. Mé' pour moé, écitte, mon p'tit frér' m'â défendu d' rouvrir la port' du château. »

Donc, on vâ dir' que la bonn' fée s'en vâ au boâ' à la forêt, vâ trouver l' p'tit garçon. Alle arrive au p'tit garçon : « Quiens ! 'a dit, bonjour, 'a dit, mon p'tit garçon. V'lâ si longtemps que j' voula's v'nir te voèr, p'is, b'en, 'a dit, ça a jama' adenné, j'ai jama's pu v'nir te voèr, mé' 'a dit, lâ, 'a dit, j' su's v'nue. Pauv' p'tit garçon, 'a dit, v'lâ longtemps, 'a dit, moé, que j' te conna's, p'i' 'a dit, toé, tu m' conna's pâs !

— Ah ! i' dit, non, bonn' grand-mére, i' dit, j' vous conna's pâs.

— 'A dit, vous faisez d' l'argent, hein ! 'A dit, vous avé' in beau château, vous avé' enn' belle av'nue en vardeur, vert, 'a dit, dans lés boâs. C'ést terribeulmen intéressant. 'A dit, quoi c' que c'ést qu' vous f'rez le doubel d'argent, ça s'ra't si vous a'ré' in lac poissonneu' écitt' devant la port' du château.

— Oui, mé', i' dit, vous savez, i' dit, c'ést malaisé à fére exister çâ, i' dit, un pareil lac poéssonneu' avec le poesson là-d'dans, tout à net'.

— Oui, mé', 'a dit, tout l' mond' pâss'ra't par écitt' pour v'nir voèr ce beau lac, v'nir fér' la pêche au poessonnage, et p'is qu'i' vous laiss'ra't d' l'argen à plein' man [main] tout l' tem en pâssant. Ça prendra't vot' tem à râmasser l'argent pour la rentré' au château. Ça fa't, 'a dit, ça voudra't b'en la pein' de l'avoèr !

— Oui, mé', i' dit, quand on n'ést pâs capab'e !

— B'en, 'a dit, si tu voudré's m'écouter, 'a dit, j' te dirai' b'en comment fére, moé.

— Oué ?

— B'en, 'a dit, tu vâs monter su' 'a montagne, écitte, lâ, c'ést terribeulment haut. 'A dit, tu vâs monter su' c'tta montagn'-lâ, ça pren enn' gran [grande] journée d' marche. 'A dit, i' y â in gros château qui exist' su' c'tta montagn'-lâ ; il ést gardé par t'oâs giants. Tu vâ' arrivé' au château, 'a dit, tu vâ' ouvert [ouvrir] la porte, tu vâs rentrer, i' y a in génie qui vâ t' demander quoi c' que c'ést qu' tu viens fére ? Tu vâs dire : « J' su's v'nu charcher le bassin qui contien un lac merveilleux, le poésson mystérieux ! »

Ça fa't que toujours, on vâ dir' que l' 'tit garçon, i' dit : « Oui, bonn' grand-mére, i' a dit, j' vâs gu'y eller çartain !

— 'A dit, oui ?

— I' di' oui, çartain ! »

Te'jours, on vâ dir' que la bonn' grand-mér' gu'i souhait' b'en d' la chance et du succès, tout en pensant qu'i' vâ êt' détruit par lés geunies [génies] en l' voéyan arrivé' au château. On vâ dir' que elle 'a r'pârt, p'i' 'a s'en vâ porter lés nouvelle' à la vieill' reine et p'is que le p'tit garçon s'en vien au château.

Le lend'mon matin, bon matin, i' vâ trouver sa p'tit' sœur p'i' i' gu'i racont' l'histoère. I' a dit: « Demon matin, drés l' matin, i' a dit, faudrâ qu' j'eille [j'aie] l' déjeuner, que tu m' greille in 'tit lunch [17] de galettes, i' a dit, pour mon dîner. Faut que j' mont' la montagne... » Donc, i' gu'i racont' l'histoère, faut qu'i' gu'y ell' [aille] charcher le bassin qui contient le lac, lâ, qui contient le lac d' l'oiseau-d'or-mesique [musique]. Toujours — le poisson d'or mesique — ar'venons, te'jours, que l'écaille, l'écaill' qui ava't que l' poésson ava't su' l' cor' éta't dés glaç's de miroèr' de quinz' pieds d'hauteur par t'oâs pieds d' largeur. Qu'i's s' mira'ent dans lés 'cailles.

Toujours, ar'venons, te'jours, que le lend'mon matin, i' fa' encôr' b'en noèr, que l' p'tit garçon ést su' pié' et p'is qu'i' a pri' in ma'nifiqu' déjeuner p'i' in p'tit lunch de galettes. I' r'command' b'en à sa p'tit' sœur de qu'nir lés port's du château b'en bârrée' et d' pâs s'occuper d' lui, qu'il ést çartain que quand minm' qui s'ré't târd, qu'i' s'ra't de r'tour pour le soèr. Mé', on vâ dir' que le p'tit garçon prend la montagne et, donc, i' s'en vâ.

Ça gu'i prend du temps pâs mal à monter la montagne. Rendu su' l' bord de cett' terribeul montagne, lâ, i' voé' in p'tit ch'min d' pied [18], i' prend l' p'tit ch'min p'i' i' suit çâ. B'e'tôt, i' aparçoé' in terribeul gros château, 'ien qu' la porte, alle â quinz' pieds d' hauteur. Mé', i' dit: « Comment c' m' âs faire? La clenche ést haut' terrib'ment, la clench' d' la porte! Comment c' m' âs fér' pour ouvrir çâ? » I' commence à examiner i' ést pâ' assez grand pour ouvert [ouvrir] çâ! Fa't l' tour du château, i' rencont'e enn' grand bayette [baguette]. I' ramâss' la bayett' p'i' i' s'en vient p'i' i' fesse' à deux mains su' 'a clenche. Donc, la port' se rouv'e, mé' l'air d' la porte — c'éta' en pierr' de tâille, çâ, pierr' taillée — on vâ dir' que la port' se rouv'e et p'is l'air d' la porte l' rent'e en d'dans!

In génie qui s' leve: « Comment, i' a dit, ver de terre, i' a dit, de quoi c' que c'ést qu' tu viens fére écitte?

— I' a dit, j' su's v'nu charcher le bassin qui contient l'oéseau-d'or-mesique [musique]... le poésson-d'or-mesique! »

Te'jours, ar'venons que le geunie dit: « T' és pâs mal brav' de t'avoèr aventuré de v'nir écitte. P'i' i' a dit, t' avé' pâs pêur de t' fér' dévorer? I' a dit, c'ést moé qui ést le plus doux dans nos quat'e, p'i' i' a dit, més frér's sont encôr' pir's que moé. P'is j' devra's t' dévoré' en t' voéyan arriver!

— Ah! mé', i' a dit, fesez pâs çâ. I' a dit, ma p'tit' sœur brâill'ra't, p'is, i' dit, elle... p'i' 'a s'ra' orpheline, i' dit, on ést déjâ orphelin. On é' 'ien qu' tous lés deux, faisez pâs çâ!

— Non, i' a dit, t' és t-assez brav' que j' me vâs te dir' comment fére. Mé', si tu fa's pâs tel que j' m' âs vous t' dir' de fére, grand malheur vâ t'arriver! I' a dit, tu vâs rouvrir la promiér' porte, écitte, lâ, lâ — c'été' enn' chamb'e — i' a dit, tu vâs voèr in

17. *Lunch* (angl.): Collation, repas léger.

18. *Chemin de pied*: Sentier.

bassin, lâ, i' a dit, avec in beau poésson qui vâ sauter su' sa queue, en l'air, debout', qui vâ dire : « Beau prinç' de Marinka, prends-moé don ! J' su's l' poesson qu' tu désir's d'avoèr. » Mé', i' dit, prends-lé pâs, i' ést beau, mé' prends-lé pâs ; i' ést beau, mé' prends-lé pâs ! Vâ à la deuxièm' chamb'e, i' y en â in deuxieum' qu' ést encor' plus beau, mé' prends-lé pâs ! Vâ à la troâsieume ; i' y â in bassin qu' ést tout rouillé, tout sale. I' y â in poésson qui fa' à jeun d'arguien [19] qu'il ést à mo'quié mort. P'i' i' dit, i' ést pris dan enn' magniér' de vas' de lac, lâ. I' a dit, prends l' bassin que gu'y â lâ ; l' poesson t' parl'râ pâs. I' a dit, emmèn'-lé écitte, j' te dirai quoi fére avec. »

Donc, le p'tit garçon di' oui. I' s'en vâ p'i' i' rouv' la promiér' porte. En rouvrant la promiér' porte, lâ i' voé' in bassin qu' éta't lâ. In beau poésson qui saut' su' sa queue en criant : « Beau prinç' de Marinka, prends-moé ! J' su's l' poésson qu' tu désir's d'avoèr ! » Ah ! Mautadit ! il l' trouv' charmant pâs mal, il l' trouv' b'en d' son goût. Mé' i' pensé' à quoi c' que l' génie gu'y avé't dit. I' vâ à la deuxieum' chamb', mé' in deuxieum' qui été' encor' plus beau, minm' plus gros qui saute encôr' su' sa queue en gu'i criant : « Beau prinç' de Marinka, prends-moé don, j' su's l' poésson qu' tu désire' avoèr ! » Il argâr' [regarde] pâs mal.

Mé' en tout câs, i' vâ à la t'oâsieum' chamb'e, i' aperçoét ce vieux bassin qui ést tout rouillé, in poésson qui ést pris dans d' la vas' de lac, lâ, p'i' i' grouill' qués'ment pâs. I' fa' à jeun de r'guien. Le p'tit garçon pense enne escousse à son affére. I' a dit : « Le geunie m'â dit que si j' prena's l'aut' poésson, grand malheur allé't m'arriver. M'â' asseyer celui-lâ, p'is, b'en, j' voèrai quoi c' ça vâ fére ! »

Te'jours, i' ramâsse l' bassin p'i' i' pâr' avec. L'eau que gu'y avé' dans l' bassin éta't pâs mal, on vâ dire, pourrie, 'a empesta't. Sor' [sort] à la cuisine avec çâ. Le geunie qui éta't lâ, qui l'attenda't : « Oui, i' a dit, t' âs fait' çâ tel que j' t'ai dit d' fére. Si t' a'ra's fait' au contraire, si t' a'ra's pri' in aut' bassin, i' dit, in grand malheur t' a'ra' arrivé. Ar'venons, te'jours que le p'tit garçon, lâ, i' a dit : « Tu vâs t'en aller che' vous. Tu vâ' emm'ner l' bassin. I' a dit, tu l' mettrâs su' l' réchaud du poêle à soèr, (e) l' bassin avecque l' poesson là-d'dans. Mets çâ su' l' réchaud du poêle. Demain matin, comm' le soleil levain [levant], lâ, i' a dit, faudrâ qu' tu soeill's [sois] debout' p'is tu ramâss's ton bassin, et tu gu'irâs le ch'té' éioù c' que tu décid's d'avoèr un lac, lâ, tu j'tt'râs ton bassin lâ.

V'lâ in p'tit siffla' icitte. À chaqu' fois qu' tu lâch'râ' in coup d' sifflet, ton poésson s'râ rendu à toé.

— C'ést correck ! »

I' ramâss' le... « Mé', faut qu' tu m' promess's [promettes] de jama's r'venir écitte. Si tu r'vien ici, grand malheur t'arriv'râ ! Parç' que c'tte foi' écitte, j' te l' l'ai pardonné. Mé', pour avoèr venu charcher ce lac-lâ, ce poésson-lâ qui vaut dés trésor' immenses, donc c'ést dés trésors que tu t' trouve' à nous ôter. On veut p'us te r'voèr écitte. Grand malheur t'arriv'ra't si tu r'viendra's ! » Ça fa't qu' te'jours que l' p'tit

19. *Jeun (faire à)* : Faire semblant.

garçon dit qu'i' r'viendrâ p'us, p'is tout çâ. Lâ, on vâ dir' qu'i' prend la port' p'is s'en vâ, p'i' i' s' dépêche.

Et puis lâ, i' prend la montagne en descendant, et donc qu'i' s'en vâ à son château, p'i' i' arriv' lâ, i' éta't terribeulment târd le soèr, p'i' i' faisa't noèr. La p'tit' sœur, all' l'attenda't, ça faisa't longtemps, 'a trouva't l' temps b'en long. Te'jours qu' ar'venons que l' p'tit garçon arriv' avecque c' bassin-lâ. « Mé', la p'tit' fill' dit, 'a dit, quoi c' que t' â' emm'né lâ? 'A dit, ça pue p'is ça empess' [empeste], çâ, 'a dit, c' vieux bassin-lâ, p'is c'st in poésson. Mé', 'a dit, i' ést pâs mangeab' seul'ment! 'A dit, i' ést pris dans la vas' de lac, tout çâ...!

— I' a dit, en tou' 'és câs, mets çâ su' l' réchaud du poêle, lâ, p'i' atten au lend'mon matin. »

Mé', le lend'mon matin, i' fa't tel que le génie gu'i ava't dit, on vâ dire, le giant. Lâ, i' s' leve et p'is comm' que, on vâ dire, la l'vée [le lever] du saleil, lâ, i' ramâsse l' bassin p'i' i' s' sauve en avant du château ent' la gal'rie p'is d'où c' qu'i' met son lac, lâ, i' laiss' juste in beau ch'min, enn' bell' grand rue d' voétur's pour lé' 'oétures. P'is lâ, i' ranvarse l' bassin, lâ, i' lâch' tout' çâ lâ.

Mé' à la menut' que tout ést lâché, lâ, c' qu' appara't devant lui, on vâ dir' qu' c'éta' in terrible beau p'tit lac, que gu'y â in poésson là-d'dans que tout l'écaill' de poesson qu'i' a su' l' corps c'ést dés glaç's de miroèr' de quinz' pieds d' hauteur par t'oâs pieds d' largeur, qu'i' s' mir' dans tous lés 'caill's que l' poésson â su' l' corps. Mé', en lâchan in coup d' siffla' avec son sifflet que le génie gu'i ava't donné, le poésson vient, pareil comme in gros coup d' vent qui arriv'ra't su' l' lac, p'i' i' saut' debout' su' l' bord du rivage, i' saut' debout' su' sa queue en criguiant [criant]: « Beau prinç' de Marinka, prends-moé don, i' a dit, j' su's l' poésson que tu désir's d'a'oèr! »

Mé', apras l'avoèr examiné p'is l'avoèr r'gârdé' enn' bonne escousse, il l' trouva' enchanté. Donc, i' avé' été charcher sa p'tit' sœur, p'i' i' gu'i ava't montré c'tta terribeul belle affére. I' a dit: « Pour nous aut's, c'ést enn' richesse immense, ma p'tit' sœur!

— Ah! 'a di' oui! »

Donc que leu' pâss'-temps c'éta't, on vâ dir' de l' fér' venir su' l' bord du lac et p'is de l' rentourner. Lâ, l' p'tit garçon, i' pârt, lui, p'i' i' vâ mett'e in ban dans la ville, que tous lés genss' qui voudront voèr in poésson marveilleux p'is lés 'caill's qu'i' â su' l' corps, c'ést dés glaç's de miroèr de quinz' pieds d' hauteur par t'oâs pieds d' largeur qu'on s' mir' là-d'dan à not' hauteur. Par curieusité, tout l' mond' qui veul'nt pâsser l' voèr sont lés bienvenus. À tous lés dimanches, que i's pouva'ent pâsser par lâ, on vâ dire, par c'tte rue-lâ et continuer par l'aut' rout' pour gu'y ellé' à l'église. Vous savez, c'éta't ch'min doub'e.

Te'jours, ar'venons que l' mond' faisa't çâ à tous lés dimanche' et minm' souvent's fois su' la s'maine; lés gensses, on vâ dire, comm' de touriste' ou b'e' don dés prom'neux, la curieusité, i's pâssa'ent par lâ pour voèr le poésson. Ça prené't tout

l' temps d' la p'tit' fille, on vâ dire, su' 'a gal'rie du château, 'ien qu' pour lâché' in coup d' sifflet pour fér' venir(e) l' poésson et leu' montrer c' beau poésson admirable. Et on vâ dir' que lés tippe' [tips] r'vola'ent[20], c'éta' in cinquant' piasses, c'éta' in vingt-cinq piasses, in dix piasses. Donc, la p'tit' fill' ramâssa't çâ; l'argent rentré't comm' de l'eau.

La vieill' fée Rossine, elle, qu' été't [était] dans sés arsénies p'is dans sés vipéres, 'a trouv' que l' p'tit garçon â réussi à avoèr le lac du poésson. 'A vâ trouver la vieill' reine. Et donc qu' 'a racont' çâ à la vieill' reine, 'a dit: « J' su's b'en çartain, 'a dit, qu' ça peut s' déclârer, p'is, 'a dit, i' pourra't t'arriver malheur.

— 'Cou' don, mé', 'a dit, vous qu' êt's ma mârraine, 'a dit, vous êt's capab' de dégendrer çâ, cés enfants-lâ! Mé', 'a dit, c'ést pâs malaisé pour vous d' 'és dégendrer.

— Mé', 'a dit, j' peux pâs leu's ôter la vie, faudré't que j' leu' f'ra' ôter! »

Donc, on vâ dir' que la bonn' grand-mér' vâ encôre essayer. Te'jours qu' 'a pârt p'i' 'a gu'y vâ encôre, enn' bonn' journée. En arrivant lâ, r'guien de plus pressé, l' p'tit garçon été' avec sa p'tit' sœur au château. Donc qu' 'a sonne à la porte et p'is que l' p'tit garçon vâ gu'i ouvert la porte: « Quiens! i' a dit, bonjour, bonn' grand-mére!

— Bonjour, 'a dit, mon p'tit garçon! 'A dit, p'is, 'a dit, te'jours quoi c' que j' t'ai dit, hein! 'a dit, t' âs b'en réussi. T' â' emm'né l' poésson p'is, 'a dit, l' lac.

— Ah! i' dit, oui! I' a dit, c'ta' in peu difficulteux[21], mé', i' a dit, j' su's v'nu à bout d' l'avoèr, te'jours!

— Oui, mé', 'a dit, c'ést r'guien! 'A dit, i' a in aut'e, i' a enn' cag' qui contient l'oiseau le plus bel oiseau d'or mesiqu' [musique] qui peut gu'y avoèr encôre à la minm' place. 'A dit, que de c' coup-lâ, 'a dit, si vous avez l'oiseau d'or mesique, 'a dit, ça s'ré' enn' richesse immens' pour tous vous aut'es. 'A di' au p'tit garçon, 'a dit, i' vous manque 'ien qu' çâ. 'A dit, tu devra's gu'y aller l' charcher.

— Oui, mé', i' dit, le géant m' â dit que foula't [fallait] pâs que j' gu'y r'tourne, que grand malheur m'arriv'ra't. I' a dit, si j'ambitionn' trop, comm' de raison, qu'i' peut m'ôter la vie.

— Mé', 'a dit, i' t' â dit çâ, c'ést pour pâs qu' tu gu'y éll's, [ailles], hein! Mé', 'a dit, vâs-y, p'i' 'a dit, tu sé's b'en, 'a dit, qu'i' t' f'râ pâs mal! »

Te'jours que la bonn' grand-mére, apra' avoèr parlé' enn' bonne escousse avec lés aut'es, et donc 'a r'vir' de bord, p'i' 'a s'en vâ. La p'tit' fill' di' à son p'tit frére, 'a dit: « Moé, si j' s'ré' à ta place, 'a dit, j' gu'ira's pâs. Par rapport, 'a dit, qu'i's t'ont dit d' pâs gu'y r'tourner, que grand malheur vâ t'arriver. Mé' 'a dit, tu devra's pâs gu'y r'tourner. 'A dit, on sé't jama's!

---

20. *Revoler*: Être lancé, projeté, se répandre à distance.

21. *Difficulteux*: Plein de difficultés.

— Oui, b'en, i' a dit, j' vâs gu'y eller pareil ! D'abord, i' dit, i' m' manqu' p'u' 'ien qu' çâ, au château. Avec çâ, i' dit, not' richess' vâ êt' faite ! »

Et donc, ar'venons que v'lâ encôre l' p'tit garçon, le lend'mon matin, qui s' greille. Encôre in paquet d' galett's pour son dîner, et p'is qui pârt drés l' matin. P'i' i' monte encôr' la montagne. Donc, i' s'en vâ encôre au château dés géants. En arrivan au château, i' fa't pareil comm' qu'i' ava't fait' l'avant-veuille. On vâ dir' qu'i' pren in bâton p'i' i' ouvr' la clenche. Fess' su' 'a clench' d' la porte avec in bâton, p'is la porte rouv'e, donc, i' rent'e.

Le géan été' encôr' lâ qui l'attenda't. On vâ dir' qu'i' r'vol' dans l' fond d' la cuisine. Le géant se lev' p'i' i' s'en vien en avant : « Beau prinç' de Marinka, i' a dit, comment ça s' fa't qu' t' és rendu encôre écitte, apras t'avoèr dit d' p'us r'venir, que grand malheur t'arriv'ra't ?

— Oui, mé', i' a dit, écoutez don, i' a dit, mon maît'e. I' dit, i' m' manqu' p'u' 'ien qu'in affére. I' dit, i' m' manqu' l'oiseau d'or mesique. I' a dit, comm' de raison, i' a dit, j' su's v'nu l' charcher ! I' a dit, j' voés pâs qu' vou' allez m'ôter la vie pour çâ.

— Non, i' a dit, j' t' la ôt'rai pâs, par rapport, i' a dit, qu' t' és t-in jeun' prinç' brave. Mé', i' a dit, vâ fou'oèr tu fess's [fasses] tel que j' m'en vâs t' dir' de fére. I' a dit, tu vâs rentrer dans la promiére appartement, écitte, lâ, i' y â in oiseau dan enn' cage ; i' ést beau à plein. I' vâ criguier [crier] : « Beau prinç' de Marinka, prends-moé don ! J' su's l'oiseau qu' tu désir's d'avoèr ! » B'en, i' a dit, prends-lé pâs. Vâ à la deuxieum' chamb'e. I' gu'y en â encôre in peu plus beau qui vâ t' dir' la minm' chose. Mé', prends-lé pâs ; vâ à la t'oâsieume ; gu'y en â qui fa' à jeun de r'guien, i' ést d'enn' vieill' cag' de fer tout rouillée, i' â la têt' sour l'aile, p'i' on diré't qu'i' s' mourré't, minm' la plume ést dégoûtant' de salop'rie. Te'jours, ar'venons que : « Prends celui-lâ, p'i' emmèn'-lé écitte, j' te dirai comment fére ! »

Touhours qu' le p'tit garçon dit qu' oui. Et p'i' i' pârt, p'i' i' s'en vâ. I' rouv' la promiér' chamb'e, in oéseau qu' été't battu su' enn' bell' cage en or. L'oiseau saut' su' in beau jouquoué [juchoir] qu'i' y avé't là-d'dans, en criant : « Beau prinç' de Marinka, i' a dit, prends-moé don ! J' su's l'oiseau qu' tu désir's d'a'oèr. » Mé', il l' trouv' beau qu'i' 'n ést encharmé. Mé', i' vâ à la deuxieum' porte. Rendu à la deuxieum' porte, i' y en â encôre in plus beau, p'i' i' saute encôr' su' son jouquoué en criant : « Beau prinç' de Marinka, prends-moé don, j' su's l'oiseau qu' tu désire' avoèr !

— Oué ! I' a dit, j' cré's b'en qu' c'ést toé que j' vâs prend'e, mé', i' dit, d'in aut' côté, m' âs gu'y ellé' 'oèr l'aut'e. »

Ça fa't qu'i' rent'e à l'aut' cage, à l'aut' porte, i' voét c't oéseau-lâ ; la plume ést dégoûtant' de salop'rie, i' a 'a têt' sour l'aile, i' fa' à jeun de r'guien, la cage ést tout rouillée. « Hâ ! i' a dit, c'ést de m' salir, i' a dit, ah ! j' prends l'aut'e. » Te'jours, i' r'vir' de bord p'i' i' prend la bell' cag' que gu'y ava't lâ.

Mé' en mettant la main su' la cag' pour la prend'e, i' tombe en mass' de sel, on vâ dire, à râs la cage. Te'jours que, ar'venons que le soèr, il ést pâs che' z-eux ; la p'tit' fill' pleure à chaud's larmes ; son p'tit frére ést pâs r'venu. « B'en çartain qu'i' a été

dévoré par le genie, tel qu'i' m'ava't dit, qu'i' gu'i ava't dit de p'us r'tourner, grand malheur gu'i arriv'ra't. I' a pâs d' dout' que c'ést çâ qui gu'i â arrivé, et p'is mon p'tit frére i' doi' êt' détruit par cés génies-lâ ! » Donc qu' 'a dôrt pâ' enn' menut' de la nuit'. Le lend'mon matin, bon matin, la p'tit' fille ést d'bout' de bonne heure et p'i' 'a pren in ma'nifiqu' déjeuner p'i' 'a s' pren in paquet d' galett's pour son dîner, p'i' 'a s'en vâ à la r'charch' de son p'tit frére, tout en pleuran à chaud's larmes.

Donc, 'a mont' la montagne et p'is lâ, 'a prend l' p'tit ch'min d' pied, p'is qu' 'a s' dirige, on vâ dire, envers le château que son p'tit frér' gu'i ava' indiqué, tout', tel qu'i' faisa't pour pouvoèr rentré' au château, et que ell' fa't pareil. Alle arrive, on vâ dire, à la porte, c'éta' enn' grand porte, d'enn' quinzain' de pieds d'hauteur. La clenche ést trô' haut, p'is c'ést grô' à plein ; mé' 'a voé' in bâton qu' avé't 'té ch'té lâ. 'A ramâss' l' bâton p'i' 'a fesse, on vâ dire, su' 'a clenche ; la port' se rouv'e et la p'tit' fill' rent'e.

Le génie éta' encôr' lâ, qui attenda' à la cuisine. « Bell' princess' de Marinka, i' a dit, de quoi c' que c'ést qu' vous v'nez fére écitte ? » Alle arrêt' p'i' alle hésite in peu. 'A dit : « Comment ça s' fa't, 'a dit, que vous m'app'lez la princess' de Marinka ?

— Oué, i' a dit, t' és la princess' de Marinka !

— Oué ? P'i' 'a dit, mon p'tit frére, comment ça s' fa't, 'a dit, qu'il ést pâs r'venu ? 'A dit, c'ést-tu vous aut's qui l'avez détruit ?

— Ah ! i' a di' oui ; i' a pâs fait' tel que j' gu'i ai dit d' fére, ça fa't qu' grand malheur gu'i â arrivé.

— Oué, mé', 'a dit, écoutez don, 'a dit, mon maît'e ! 'A dit, j' su's v'nue l' charcher ! 'A dit, tâchez d' me l' denner, me l' laissé' avoèr. 'A dit, on ést 'ien qu' tous lés deux, p'i' on ést dés orphelins. 'A dit, qu'est-c' m' âs fér' t'ut seule ? »

Donc, la p'tit' fill' pleuré't, 'a s' lamenté't. Ar'venons de d' lâ, te'jours qu'i' gu'i dit : « Vâ à la promiér' porte, tu vâs voèr in oéseau, lâ, qui saut' qu' l' jouquoué dans sa cage, en criant : « Bell' princess' de Marinka, prends-moé don ! J' su's l'oéseau qu' tu désir's d'avoèr ! » Mé', prends-lé pâs. Vâ à la deuxieum' cage, à deuxieum' porte, tu vâs voèr, dans la cage, in bel oiseau qui vâ encôr' sauter su' son jouquoué en criant : « Bell' princess' de Marinka, prends-moé don ! J' su's l'oéseau qu' tu désir's d'avoèr. » Mé' fa's-en pâs d' câs ; prends-lé pâs !

Tu r'gard'râs, i' y â ne' [neuf] mass's de sel qu' ést emmorphosé. C'ést tout's dés gen [gens] emmorphosés, çâ, qui on été tricher, on vâ dire, qu'i' ont pris la méchant' cage, p'i' i's sont tout's lâ en mass's de sel. La plus rapprochée d' la cage, c'ést lui ton p'tit frére, çâ ! B'en, tu prendrâs c' p'tit cruchon d'onguent-lâ — enn' p'tit' boêt' qu' été' tout p'tite — prends c'tte p'tit' boêt'-lâ, p'is, i' dit, l' frott'râ' à la longueur p'i' à la largeur. P'i' à la menut' qu'i' vâ êt' tout' frotté à la grandeur avec c'tte sort' d' l'onguent-lâ, i' vâ r'venir à son naturel. Mé', prenez jama's cés cag's-lâ. Si vous voulé' avoèr enn' cag' qui vous ést util' pour pâs qu' 'a vous porté't malheur, allé' à la t'oâsieum' porte ! »

Te'jours que la p'tit' fill' dit: « Oui! Çartain, 'a dit, mon maît'e! » Tout en pleuran à chaud's larmes, on vâ dir' qu' 'a rent'e à la promiére appartement, et l'oiseau fa't tel que ça gu'i ava' été indiqué. À la deuxieum' chamb'e, l'oiseau ést encôr' plus beau, p'i' i' prenonce encôr' le nom de bell' princess' de Marinka. À chaqu' fois qu' 'a attendé't [entendait] dir' çâ, ça la faisé' hésiter pâs mal qu'i' pensé't beaucou' à son affére. Prinç' de Marinka, 'a n'en connaît pâs de Marinka, à pârt que le roi, le roi d' Lond's qui ava't sa reine attachée à la colonn' de l'église, qui ava't pâssé par lâ. I's s'éta'ent te'jour' exemptés d' pâsser par lâ pour pâs j'ter la pierre à c'tte femm'-lâ qui été' attachée à la colonn' de l'église. « J' me su's t-informée mainte et maint' fois de cés genss'-lâ, puis c'été't le roi de Marinka et la rein' de Marinka qu' été' attachée à la colonn' de l'église. J' peux pâs voèr, 'a dit, qu'on s'ra't paren ensemb'e. On ést de sang royal, je l' sé's; mé', 'a dit, j' crèrai [croirai] jama's qu' çâ, c'ést not' pére! »

Te'jours, ar'venons qu' 'a conta't çâ au p'tit garçon. Mé' le p'tit garçon, lui, en autant qu'i' â été frotté, lâ, qu'i' r'vien à sa connaissance, i' r'vien à son naturel, i' pens' p'u' à c'tte cag'-là qu'i' y â lâ. I' rouv' l'aut' port' p'i' i' saut' su' l' bassin lâ, on vâ dire, su' la cage, lâ, qu' éta't tout rouillée, l'oiseau qui s' meurt là-d'dans. Et p'is qu'i' r'vir' de bor' avec sa p'tit' sœur et p'is qu'i's s'en alle' à la cuisine.

Le génie a dit: « Écouté' in peu, lâ! Beau prinç' de Marinka et bell' princess' de Marinka! I' a dit, r'venez jama' écitte. Grands malheurs vont vous arriver tous lés deux, on vâ vous dévorer! On veut p'us vous r'voèr; c'ést nos trésors que vous v'nez charcher. Et p'i' on vous a laissé' vie sauv' parç' que vous éta'ent dés orphelins, et p'is la fée qui vous a envoyé' écitt' voula't vous dégendrer. Pour la tromper, on vous laiss' vie sauve. Mé' c'ést n'us aut's, c'ést nos trésors qui s'en allent! »

Te'jours que lâ, i's r'marciss' [remercient] le genie de mille et mill' fois dés bontés qu'i' on [ont] eues pour l' 'és aut'es. Et p'is qu'i's part'nt tous lés deux, donc, i's s'y r-enalle' [s'en vont] à leu' château.

Rendu' au château, que lâ i's mette' encôr' la cag' su' le réchaud du poêle. Et le lend'mon matin, bon matin, comme l' saleil levain [levant], le p'tit garçon s' leve et p'i' i' ramâsse, on vâ dire, la cag' p'i' 'a sôrt [sort] su' 'a gal'rie. P'i' i' rouv' la cage, p'is prend l'oéseau, p'is l' mat su' l' brâs d' la gal'rie, on vâ dire. L'oiseau s' ma' à chanter lés ramans [romances] lés plus doux qu' avé't jama' été rencontrés sous la couronn' du saleil. Il éta't terribeulment beau, lés plum's qu'i' a su' l' corps, on vâ dire, c'ést pâs la salop'rie qui dégoûte, c'ést l'or massif. Il été't beau, il été' enchanté.

Donc, la bell' p'tit' princess' de Marinka été't sur la gal'rie qui l'accompagné't. La princesse, 'a gu'i d'mand' de gu'i chanté' in couplet d' chanson. L'oiseau gu'i répond: « Chant's-en un, j' te répondrai! » Te'jours que la princess' chanta' in couplet d' chanson et que son oiseau gu'i r'doublé't le couplet d' chanson par dés afféres, on vâ dire, de sa vie, de sa naissance, la naissanç' de sa mére et donc que c' qu'alle a fait', qu'elle â 'té j'tée à la forêt p'is tout çâ, lâ, hein! L'oiseau r'vena' avec tout's cés histoèr's-lâ.

Dan in histoère, le temps s'écoul' vite. On vâ dir' qu'in bon dimanche — lâ, l' mond' plus que jama's, tout l' mond' vient lâ fér' minm' dés tours, su' la s'maine' 'ien qu' pour voèr la curguieusité de c't oiseau-lâ, p'is cés poessons-lâ — te'jours, in beau dimanche, le roi de Marinka lui, qui avé' attendu [entendu] parler d' çâ, ça avé' été mis dans lés journaux, comm' de réson, qu'i' ava't pris not' de d' çâ. In bon dimanche au matin, le roi s'y fa't fort de gu'y ellé' à la mess' lâ, de partir assez matin ; on vâ dir' qu'i' fa' att'ler la tim [team][22] de jouaux pomm'lés su' l' beau cârross' tranché en or massif. Et le cocher su' l' devan et de lâ, on vâ dir' qu'on s'en vâ pâsser vers le château d' la princess' de Marinka et du jeun' prince.

En arrivant lâ, te'jours que, il éta't b'en d' bonne heure encôre, il ava't l' temps d' s'y rend'e à l'églis' pour la messe. Mé', en arrivant lâ, la grand' curieusité que le jeun' prince, on vâ dire, le p'tit garçon — il l' sava't pâs minm' qu'i' éta't prince, mé' lâ, i' s' trouva' à l' savoèr, lâ — on vâ dir' que le p'tit garçon sort su' 'a gal'rie, le roi gu'i d'mand' si i' voudré't gu'i montrer lés curieusités tell's que le journal l'indique.

Lâ, on vâ dir' qu'i' s'en vâ su' l' bord du lac avec son soufflet [sifflet], p'i' i' fa't v'nir son poesson. Le poesson saut' debout' su' sa queue, su' l' bord du lac, en criguiant : « Mon maît'e, c' que vous voulez ? » Te'jours, apras que le roi l'a examiné comme i' faut, i' s'ést miré dans lés glaç's du miroèr qu'i' avé't su' l' cor [corps] à la hauteur. Et de lâ, on vâ dire, qu'il l' ren-'oueille au lac. Et lâ, on vâ dire, que la p'tit' fill' fa't sortir son oiseau enchanteur et p'i' 'a gu'i fa't chanter lés ramans lés plus doux qu' le roi ava't jama' attendu [entendu] chanté' en null' pâr' encôre. Que le temps s'écoule, que le roi minm' perd la messe à écouter cés beaux ramans.

Donc, on vâ dire, avec... apras qu'i' on eu manqué la messe, le roi di' au jeun' prinç' p'i' à la p'tit' princesse, i' a dit : « Apra' avoèr vu tout's vos bell's curieusités que vous avé' icitte, j' trouv' çâ enchanté. Si vous voudra't, i' a dit, m'en croère, vous bârr'rez vos porte' et p'is vous embarqu'ra' avec moé. J' gu'irai vous en montrer dés curieusités, i' a dit, qui ést terribeulment bell' pour vous aut's, que vous avez jama's vues, et p'is que vous voèrez p't-êt' b'en jama's. Avez-vous déjâ vu sortir de sour lés tent's lés armées et lés armées qui sont armées de pié' [pied] en cap ? D'un seul mot, tout ést habillé, d'in seul mot, ça fa't tout le salut militaire, d'in seul mot, on vâ dire, i's sont tout arrangés paré' à fér' feu. J'ai t-in armée de huit cents saldâts p'is sour lés tentes, qui so' [sont] armés de pié' en cap. Pour vous aut's, ça s'ra' enn' gross' curieusité de v'nir voèr çâ. »

Doncque l' p'tit garçon di' oui p'is la p'tit' fille étou[23]. « Mé', 'a dit, si je m' tromp' pâs, 'a dit, mecieu', Sir' mon roi, 'a dit, si je m' tromp' pâs, 'a dit, ça devra' êt' vot' rein' qu' ést attachée à la colonn' de l'église. Et p'is b'en, 'a dit, jama's — j'ai promi' à Dieu — que jama's que j' pâss'rai vers c'tte églis'-lâ pour que mon p'tit frér' jett' la pierre à la rein' que gu'y â lâ. Ça fa't qu' 'a ést assez misérab' d'êt'e attachée lâ, à la colonn' de l'église, qu'on ést pâs pour gu'y eller gu'y ch'ter la pierre.

---

22. *Team* (angl.) : Attelage, paire.

23. *Itou* : De même, pareillement.

Non, 'a dit, Sir' mon roi, 'a dit, o' ést pâs capab' d'obéir à vos ord's pour c'tte seul' raison-lâ. Sans çâ, ça nous f'ra't b'en plaisir de gu'y eller voèr vos curiosité' en autant que vous nous ramen'ré' à not' château pour le soèr.

— B'en, le roi dit, pluss' que [puisque] c'ést comm' çâ, i' a dit, j' m'en vâ' abolir çâ pour vous aut's. Vous aut's, vous a'rez pâs besoin d' gu'i j'ter la pierre, quand minm' vous pass'rez par l'église. Vous renteur'rez pâs, on vâ s'en aller, ça fa't que vous gu'i ch't'rez pâs la pierre. Et p'is, ni en s'en allant, ni en s'en r'venant. M'en vâ' abolir çâ pour vous aut's ! »

Donc, on vâ dir' que lâ, le p'tit garçon se greill' p'is la p'tit' fille. I' embarqu'nt dans l' beau cârross' du roi, et bârr'nt b'en leu's portes. Mé', la p'tit' fille 'a dit : « Sir' mon roi, 'a dit, moé, j' gu'irai si vous voulez, excepté que j'emmèn' mon oiseau parleur. 'A dit, laisser mon oéseau écitte à s'ennuyer t'ut seul, 'a dit, j' pâs capab' d' fér' çâ.

— Mé', le roi dit, oui ! »

Ça fa't qu'on vâ dir' qu'on embarqu' l'oiseau dans l' cârrosse ; i' s' jouque en arguiér' p'i' on vâ dir' qu'i's s'en all'nt sur le roi. En arrivant su' le roi, que la vieill' reine été' assi' su' la gal'rie du château envers la grand rue avec dés engagére' et dés engagés, dés domestiques, et qu'i's s' barçaient tranquill'ment.

Mé' en arrivant lâ, on vâ dir' que vit' lés engagés du roi gu'y ell'nt mett' la tim' de jouaux pomm'lés dans l'écurie. Et p'is de d' lâ, on vâ dire, qu'in verr' de vin qui s' ser' au p'tit prinç' p'i' à la p'tit' princesse. Et p'is vite, on vâ dire, que lés ord's se donne' et qu' lés sentinell's gu'y all'nt fér' sortir lés armées, et lés armées qui sont armées de pié' en cap qui sort'nt de d'ssour lés tentes. Donc, lés deux p'tits enfants trouv'nt çâ terribeulment beau, terribeulment b'en amanché que 'ien qu' d'un seul mot qu'i's font tout's la minm' gess' [geste] tout ensemb'e.

On vâ dir' que lés enfants trouv'nt çâ terribeulment beau. Mé' c'été't dés enfants qu' été' rendus vers dix-sept, dix-huit ans. Te'jours que, apra' avoèr vu tout's lés curiosités, on vâ dire, qu'il' été' assis su' 'a gal'rie vers la grand port' du château et p'is lâ i's s' barcé' tout en parlant tout ensemb'e. Et donc, que le vieux roï dit, i' dit : « Écoutez don, i' a dit, bell' princesse, i' dit, écoutez don ! I' a dit, vous nous chant'rez pâ' in couplet d' chanson ?

— Ça fa't qu' 'a dit, non, 'a dit, j' su's pâs capab'e. Mé', 'a dit, j' pourra's vous en fér' chanté' un par mon oiseau charmant, mon oiseau charmeur. 'A dit, si vous voulez, mon oiseau vâ vous chanté' in couplet d' chanson, p'is vous répondré' à sés ord's.

— I' a di' oui ! »

I' accept' lés ord's. B'en, l'oiseau saut' su' l'épaul' de la p'tit' fille ; en sautan en l'air, i' crie : « Beau prinç' de Marinka ! In jour que vous étié' en guerre, guerre ou pâs guerre, avez-vous rêvé, rêve ou pâs rêve, que la vieill' reine [jeune reine] ava't fait' trouvâill' d'in prince, au château, qu' avé't l' saleil dépein [peint] en or su' l' brâs gauche ? »

Baptême !... le roi baiss' la têt' p'is pense à son affére : « Oui, i' a dit, bell' princesse, i' a dit, in jour que j'été' en guerre, j'ai fait' un rêv' que ma reine ava't fait' trouvâill' d'in prince, au château, qu' ava't l' saleil dépein en or su' l' brâs gauche ! J' voula's jama's le dévoèler. Au contraire, i' a dit, c'ést in chien d' forêt, i' a dit, qu'alle avé't trouvé. Donc, on l'â fait' détruire.

— Oué ? »

L'oiseau saute encôre, on vâ dire, su' l'épaul' d' la p'tit' fille en criant : « Beau roi de Marinka ! Rêve ou pâs rêve, in jour que vous été' en guerre, avez-vous rêvé qu' la reine, vot' femme, ava't fait' trouvâill' d'enn' princesse, au château, qu' ava't l' saleil dépein en or su' l' san [sein] gauche ? »

Le roi baiss' la tête encôre en reponnant [répondant] : « Oui, i' dit, in jour que j'été' en guerre, i' dit, j'ai fait' in rêv' que ma reine ava't fait' trouvâill' d'enn' princess' qu'alle ava't l' saleil dépein en or su' l' sein gauche. Mé', i' dit, au contraire, i' dit, c'éta' enn' chienne, i' a dit, qu'on l' â été obligé d' fér' détruire.

— Oué ? »

L'oiseau di' au jeun' prince : « Beau prinç' de Marinka, i' a dit, r'lev' don ta manch' de ch'mis' qu'on 'oeill' le saleil qu' t' âs su' l' brâs gauche ! »

En disant çâ, qu' le jeun' prinç' lev' sa manch' de ch'mise et p'is que l' saleil éta't dépein en or su' l' brâs gauche. « Bell' princess' de Marinka, i' dit, découv'-toé don p'is mont' don ton sein gauch' comm' de quoi, i' a dit, qu' t' âs le saleil dépein en or su' l' sein gauche. » En disant çâ, on vâ dir' que la princess' mont'e encôre, on vâ dire, sés r'marques, et le roi r'gâr' çâ, tout' découragé.

Et de lâ, on vâ dir' que le roi dit que la reine, alle éta't pâs coupab' pour avoèr été attachée à la colonn' de l'église. Donc, l'oiseau parleur gu'i défrich' tout' çâ, comment ça s'ést fait'. C'ést la vieill' rein' qui l'ava't trahie. Et p'is c'ést la vieill' rein' qu' avé' en-'oueillé' lés enfants, lâ, on vâ dire, à la riviére. Lés domestiqu's sont ôbligés d' parler, on vâ dire, que plutôt qu' d'avoèr tué lés enfants, qu'i' ont tué lés chiens, p'is qu'i' ont denné la langu' dés chiens à la place. Et de d' lâ, on vâ dir' que lés enfan on été él'vés par(e) l' meugnier. J'ai pâs besoin de toute r'commencer çâ, c'ést la minme histoère.

Et p'is, tout' suite, lâ, que le roi command' deux domestiqu's de prend' la tim' [team] de jouaux pomm'lé' et d' gu'y eller charcher la vieill' [jeune] rein' que gu'y avé' à la colonn' de l'église, avec lés meilleurs méd'cins d' la vill' de Lond's. Et don, lés rem'né' au château, la rem'né' au château et p'is lés méd'cin aussi pour qu'i's reste' avec elle au château et la soègner de tout c' qu'i' y â d' bon et d' meilleur. « À c'tte heure, i' a dit, beau prinç' de Marinka et bell' princess' de Marinka, c'ést mon prince et ma princesse. Vou' allez m' dir' de quell' mort que vous voulez qu' vot' vieill' grand-mére, la vieill' reine, meure !

— Ça fa't qu'i' ont dit, pour n'us aut's, vous 'a f'rez b'en mourir d' la magniér' que vous l'attendez. N'us aut's, on l'â not' che' nou' et jama's qu'on rest'râ avec vous

aut'e' écitte ; on l'ést él'vés. Vous avez jama's déboursé enn' cenn' pour n'us aut'es, on s'ést él'vé d' la magniér' qu'on l' â pu, d' la magniér' qu'on l'â attendu. Donc, on vous doét r'guien ! N'us aut'es, on vâ s'y rentourner chez nous, tel compris, et p'is vous aut's, vou' allez resté' icitte ! »

Donc que lâ, command' le vieux roi, don, de voèr à aller lés r'mené' à leu' château. Le vieux roi avant d' partir, i' a fait' pend' la vieill' reine, il l' â fait' attacher sur enn' cord' d'érab' sec, et donc, il l' â fait' brûler par lés domestiqu's su' c'tte cord' d'érab' sec-lâ comm' punition pour avoèr détruit, on vâ dire, le jeun' prince et la jeun' princesse.

Et de d' lâ, on vâ dir' que le roi a r'pris sa tim' de ch'faux pomm'lés su' son beau cârross' tranché en or, et p'is qu'i' a été lés r'mener, on vâ dire, à leu' château. Et de d' lâ, i's vive' encôre, si i's sont pâs morts.

2 — LE VIEUX SOLDAR

Il fait bon de vous dire qu'il y avait, une fois, un roi et une reine. Ils n'avaient jamais eu d'enfants, ni prince, ni princesse, aucun héritier de la couronne et du royaume.

Un bon jour, pour que la vieille reine donne naissance à un prince ou à une princesse qui hérite du royaume, les deux époux font vœu de fonder une bourse qui vienne en aide aux communautés des environs. Finalement, au bout d'un an, la vieille reine accouche d'un prince. C'était un prince d'une beauté peu commune.

Mentionnons ici que des fées vivaient dans une grotte, sur les hauteurs du domaine du roi. De plus, le roi logeait un vieil ermite nommé le Vieux Soldar, à cause de ses services militaires lors d'une ancienne guerre. C'était l'homme de confiance du château. Peu après la naissance du petit prince, le roi commande au Vieux Soldar d'aller avertir les fées de venir au château: le roi désirait que l'une d'elles soit porteuse de l'enfant et qu'une autre en soit la marraine.

Le Vieux Soldar se rend à la grotte des fées. Il n'y trouve que les deux plus jeunes. En l'absence de la doyenne, les deux plus jeunes fées se disent incapables de répondre à l'invitation, faute de permission. À force de les prier en multipliant les instances, les jeunes fées quittent leur grotte et se rendent au château. Après le baptême du petit prince, le roi proclame un ban aux quatre coins de la ville, invitant tous ses sujets, même les infirmes et les éclopés, à venir prendre le souper au château et assister à la grande fête qu'on y célébrait.

Au cours de la journée, arrive à la grotte la plus vieille des trois fées. À la vue du logis vide et fermé, elle commence à se demander où les deux jeunes fées ont bien pu s'enfuir. La vieille fée consulte donc le comportement de certaines fumées et de vipères. Elle découvre que les deux jeunes sont rendues au château royal. Elle file chez le roi et parvient au château sur l'heure du souper. En l'apercevant, le roi se lève promptement de son siège de président de la table. Il veut la recevoir majestueusement. Il explique que, ne l'ayant pas trouvée chez elle, il n'avait pu l'inviter à souper, mais il lui souhaite la plus cordiale des bienvenues. Un peu froissée par la conduite de ses sœurs, sorties sans permission, la vieille fée repousse l'invitation du roi et commande aux deux jeunes fées de reprendre immédiatement leurs habits et de revenir à la grotte.

Le roi insiste pour qu'elle prenne le souper au château, mais c'est impossible ! La fée ne veut pas revenir sur sa parole. Les jeunes obéissent et se préparent à quitter le

château. En les accompagnant toutes les trois à la porte, le roi demande à la marraine du bébé : « Quel beau souhait fais-tu à mon jeune prince ?

— Je lui souhaite d'être le prince le plus aimable, le plus intelligent et le plus beau de tous les princes qui vivent sous le soleil ! »

À la deuxième, le roi demande : « Et toi, quel don accordes-tu à notre jeune prince ?

— Moi, je souhaite qu'il connaisse sept langues et qu'aucun maître d'école n'en sache autant que lui. De plus, qu'il soit d'une intelligence éminemment brillante ! »

Sans qu'on la sollicite, la vieille fée énonce son souhait : « Tout ce qu'il demandera, en mon nom, lui sera accordé ! » Le roi est troublé en entendant ces paroles. Il regrette d'avoir fondé cette bourse pour assurer la naissance de l'enfant. Il considère comme inutiles les nombreuses prières et les grands sacrifices auxquels sa femme et lui ont eu recours pour obtenir du ciel cet enfant princier. Le roi demande à la vieille fée d'annuler son souhait, mais sans plus tarder, les trois fées prennent le chemin de la forêt et s'en retournent à leur grotte.

La reine, il va sans dire, prend bien soin de son bébé, même en ce soir de fête.

Après le départ de tous les invités, le roi fait une courte visite à la chambre de la reine et s'en retourne dans la sienne. La reine demeure donc seule.

Vers onze heures ou onze heures et demie, dans la soirée, le Vieux Soldar quitte sa chambre, au deuxième étage, descend l'escalier et passe devant la chambre de la reine. Il pousse la porte de la chambre et constate que la maman dort profondément.

Il pénètre sans bruit dans la chambre et y jette un coup d'œil attentif. L'enfant dort dans le berceau près du lit de la mère abîmée dans le sommeil.

Le Vieux Soldar se dirige alors vers les bâtiments de ferme. Là, il s'empare d'une brebis et la traîne sur l'aire de battage, la tue et en recueille le sang dans un plat. Il a soin de garder un petit bout d'intestins de l'animal, et, après avoir soulevé un pavé de l'aire, il y enfouit le cadavre de la brebis pour empêcher qu'on ne la découvre. Ensuite, il revient au château. Il pousse doucement la porte de la vieille reine et pénètre dans la chambre. Il tient en main le bout d'intestins de mouton, le trempe dans le plat et macule de sang le plafond de la chambre, au-dessus de la reine, les mains de la reine, sa figure et toute sa lingerie. Il prend ensuite le bébé dans le berceau, l'emmaillote dans des langes et le transporte dans la cuisine. Il revient dans la chambre, asperge le berceau de l'enfant et le couvre entièrement de sang. Quant au tronçon d'intestins de la brebis, il le dépose près du cou de la reine. Après s'être lavé les mains, il empoigne l'enfant emmailloté et l'emporte hors du château.

À cette époque, le mode de transport le plus rapide était assuré par les tramways mus à l'électricité. Le Vieux Soldar se rend dans la localité voisine chez un homme assez âgé qu'il connaissait depuis des années. Ce vieil ami demeurait dans un quartier éloigné de la rue principale, derrière de gros pâtés de maisons, aux limites de la petite ville. En pleine nuit, le Vieux Soldar va demander à son ami de bien vouloir s'occuper

du bébé et de veiller à son éducation. Le vieil ami hésite : il vit dans une affreuse pauvreté et voit à la subsistance de ses propres enfants. Le Vieux Soldar offre à son ami la somme de cent dollars par année pendant quinze ans, donc quinze cents dollars dont la moitié payable immédiatement et l'autre moitié, dans quinze ans, au moment où l'enfant lui sera rendu.

Pour soulager sa pauvreté, le vieil ami accepte le marché. Cet argent lui permettrait de vivre et de s'organiser une meilleure subsistance. Cependant, le Vieux Soldar lui dicte une ligne de conduite : « Même si tu as connaissance que l'on recherche cet enfant, soit par les journaux, soit au moyen d'enquêteurs, il ne faut rien déclarer de notre entente. Tu dois considérer cet enfant comme le tien ! »

Le vieil ami accepte de garder le bébé et de se charger de son éducation. Le Vieux Soldar regagne le château du roi aux petites heures du matin. Il monte à sa chambre, revêt ses habits de travail comme d'habitude et redescend frapper à la porte de chambre du roi. Le vieux monarque veut d'abord savoir qui vient frapper à sa porte si tôt le matin. « Sire mon roi, c'est moi, le Vieux Soldar. Je viens vous visiter pour régler avec vous un problème très grave. Il faut que je vous parle !

— Foi de roi que je suis ! Si tu me déranges si tôt pour une bagatelle, tu seras pendu à la porte de mon château, à neuf heures ! »

Le roi sort de son lit et vient ouvrir la porte au visiteur. Ce dernier dit aussitôt au roi : « Je vous apprendrai, Sire mon roi, que la reine a dévoré son enfant ! En descendant du deuxième étage, j'ai vu que la porte de la chambre de la reine était entrouverte. En jetant un œil inquisiteur, j'ai vu la vieille reine toute maculée de sang, le berceau vide et inondé de sang. Je suis donc venu vous mettre au courant de ces faits.

— Foi de roi ! Si tu ne me dis pas la vérité, tu seras pendu à neuf heures devant la porte de mon château ! »

Le roi endosse rapidement sa robe de chambre et gagne la chambre de la reine. À sa grande surprise, le roi constate que le Vieux Soldar lui a bel et bien dit la vérité. La reine est couverte de sang des pieds à la tête ; elle en a sur les bras, dans la figure. Le sang a giclé jusqu'au plafond et sur le mur, à la tête du lit. Les belles tentures du lit, si blanches, si propres, sont maintenant imbibées de sang. La reine avait bien dévoré son enfant. Il n'en restait qu'un petit bout d'intestins près de la figure de la maman !

Le roi, sans prendre le temps de réfléchir dit au Vieux Soldar : « Dresse une potence devant la porte du château. À neuf heures, ce matin, la reine sera pendue !

— Sire mon roi, reprend le Vieux Soldar, vous ne trouvez pas que cette mort est trop douce pour une mère qui mange son enfant ? Le bébé a souffert bien plus que sa mère va souffrir en mourant sur la potence !

— Quelle sentence lui imposerais-tu, toi ?

— Moi, je la condamnerais à une pénitence plus longue, de manière à la faire souffrir longtemps, elle aussi. Je la ferais attacher à une colonne de l'église, là où tous les hommes seraient contraints de lui jeter la pierre ! »

Jeter la pierre signifiait cracher dessus, la pincer, lui asséner des coups, en passant, comme chacun le désire. Par contre, les femmes qui voudraient lui porter secours auraient droit de lui donner à manger et de la couvrir, surtout l'hiver, même dans l'église, puisqu'elle ne pourrait lutter contre le froid, garrottée qu'elle serait, debout, dans une position fixe, jusqu'à ce que mort s'ensuive !

Le roi, sans hésiter, accepte la suggestion du Vieux Soldar et lui ordonne d'aller à l'écurie atteler au tombereau le gros cheval noir, d'y faire monter la reine et de la transporter à l'église. Des hommes, munis d'un câble de trois centimètres de diamètre et de douze mètres de longueur, iraient l'aider à la garroter à la colonne.

Aussitôt, la reine est étroitement liée à la colonne de l'église, depuis les pieds jusqu'aux cheveux. En conséquence, le dimanche ou sur semaine, tous les hommes, par ordre du roi, et sous menace de punition, tous les jeunes gens et les enfants, en un mot tous les visiteurs sont obligés de jeter la pierre à la vieille reine.

Les femmes, elles, dans leur pitié naturelle, trouvent que la vieille reine est une bien bonne personne. Elles ne peuvent comprendre comment il se fait qu'elle aurait pu manger son enfant, et de quelle manière. Elles vont lui donner à manger tous les jours, soit des bouillons chauds ou encore d'autres mets. La reine ne peut rien faire, vu ses mains garrottées.

Les femmes, donc, lui portent secours en la couvrant, le soir, pour la nuit, et lui prodiguent les plus grands soins. Les hommes, eux, se trouvent obligés de l'humilier.

Le temps fuit rapidement dans une histoire, ce qui veut dire d'une part que l'enfant grandit auprès de ses parents nourriciers. D'autre part, le roi, seul avec le Vieux Soldar, son homme de confiance, n'a plus de plaisir et ne paraît plus en public, en aucune circonstance.

Il y a déjà sept ou huit ans que l'enfant demeure chez l'ami du Vieux Soldar. À l'école, les maîtres ne peuvent rien lui enseigner, mais Balthazar — c'est le nom de l'enfant — parcourt à pied le trajet entre l'école et la demeure de ses parents adoptifs. Le Vieux Soldar avait exigé que Balthazar fréquente l'école. Le père adoptif était tenu d'obéir. À la grande surprise des maîtres, l'étudiant est beaucoup plus savant qu'eux.

Pendant les sept ou huit ans que dure l'éducation de Balthazar, le Vieux Soldar a pris des informations sur ses progrès. Il apprend que le fils du roi profite des dons accordés par les fées. Personne n'interroge l'étudiant sans en recevoir immédiatement une réponse intelligente.

Après cette discrète enquête, le Vieux Soldar revient au château. Le temps passe, passe... Voilà bientôt quinze ans que Balthazar demeure chez ses parents nourriciers. Le Vieux Soldar ne sait trop comment s'arranger pour quitter le château et aller chercher l'enfant. Il se forge donc une lettre venant supposément des vieux pays, peut-être de Londres. La lettre vient d'un frère riche qui lui offre de venir passer le reste de ses jours avec lui. Ce frère, supposément seul et âgé, lui propose l'aisance et la sécurité en le priant de demeurer avec lui pour toujours.

Le Vieux Soldar compose sa lettre et en fait lecture au roi. « Sire mon roi, dit-il au monarque en pleurnichant, c'est à regret que je dois quitter ce château où j'ai passé les plus beaux jours de ma vie. Je suis forcé de me rendre dans les pays d'Europe, y rejoindre mon vieux frère. Ce dernier est riche ; je pourrai vivre sans travailler, et, à la mort de ce frère, c'est moi qui hériterai de sa fortune. Si je réponds à l'invitation de ce vieux frère, la vie sera plus gaie pour lui et pour moi ! »

Quoique de mauvais gré, le roi accepte cette raison, c'était d'ailleurs la seule conduite à suivre ! Le monarque paie donc à notre homme le salaire qu'il lui doit, et lui donne la main en lui faisant ses adieux. Le vieux roi se résigne donc à rester seul au château.

Le Vieux Soldar prépare sa valise et son havresac. Mais, au lieu de quitter le pays, il se dirige droit chez son vieil ami qui a adopté Balthazar. Il arrive là dans l'après-midi et se met à causer avec l'homme et sa femme. Celle-ci était certaine qu'il venait chercher l'enfant. Elle avait le cœur gros. Elle aimait beaucoup le jeune homme à cause de son intelligence et de sa beauté.

À l'heure du souper, l'enfant arrive de l'école. La femme prépare la table, mais en pleurant. L'enfant dit donc à sa mère : « Qu'avez-vous à tant pleurer ?

— Je te le dirai, tout à l'heure !

— Si vous ne me le dites pas tout de suite, je ne mangerai pas !

— Tu ne mangeras pas ? Alors, moi non plus ! Je vais t'apprendre une nouvelle importante.

Mon cher, tu n'es pas mon enfant ! Mon mari et moi, nous ne sommes que tes parents nourriciers. Ton père, c'est le Vieux Soldar qui mange au bout de la table, là-bas. C'est lui, ton père ! »

Balthazar jette un coup d'œil vers le Vieux Soldar, et, sans hésiter, il dit à sa mère : « Non ; je n'ai aucun trait de ressemblance avec cet homme. Je serais surpris qu'il soit mon père !

— Mais c'est lui qui a assumé les frais de ton éducation, c'est lui qui t'a confié à nos soins. Tu lui dois donc obéissance, et tu dois partir avec lui ! »

Le souper terminé, le Vieux Soldar annonce qu'il faut se préparer à prendre le train dans la soirée, à onze heures. Il est donc grand temps de se mettre en route !

Le garçon prépare donc son petit bagage, en remplit son havresac et part à pied en compagnie du Vieux Soldar. Tous deux vont d'une rue à l'autre. Bientôt, ils filent sur une route en direction de la forêt. Ils marchent sur cette route toute une journée. Ils entrent ensuite dans une forêt dont le bois n'a jamais été exploité. Ils marchent trois jours et trois nuits dans la même direction sans rien manger. Après une telle course, l'enfant, peu habitué à marcher de la sorte, peu habitué au dur travail à cause de ses études, l'enfant donc dit à son père : « Écoutez, mon père, je ne suis plus capable de marcher. Voilà trois jours et trois nuits que je n'ai pas mangé, que je

marche sans avoir pris de repos, sans même m'être assis ! Je suis complètement épuisé, je ne peux plus avancer ! »

Le Vieux Soldar s'approche, lui applique trois ou quatre claques à la figure, une couple de coups de pied au derrière et le somme de marcher. Balthazar, à bout de forces, se jette par terre et essaie ainsi d'avancer à quatre pattes pour obéir. Il se traîne lentement, suivi de près par le Vieux Soldar. Tout en avançant péniblement, Balthazar se dit à lui-même : « Cet homme n'est pas mon père ! Mon père ne m'aurait pas forcé à marcher, le ventre vide, en pleine nuit, à travers une forêt vierge. Je lui dis que je suis épuisé, et, loin d'avoir pitié de moi, il me frappe rudement ! Non, ce n'est certainement pas mon père ! »

Le jeune homme s'assoit soudain sur un tronc d'arbre et dit au Vieux Soldar : « Je ne suis pas capable d'aller plus loin ! Faites de moi ce que vous voudrez ! Si vous voulez m'enlever la vie, j'aime autant mourir ici qu'à dix pieds plus loin ! C'est impossible pour moi d'avancer ! »

Le bonhomme persiste à lui ordonner de marcher. Il a beau le bousculer ou lui donner des tapes à la figure, Balthazar ne bouge pas. Les forces ne répondent plus à la volonté. Le Vieux Soldar s'arrête un instant près du jeune homme, baisse la tête et réfléchit. Après quelques minutes de silence, le vieux militaire s'adresse à Balthazar : « Tu vas répéter après moi ce que je vais dire.

— Oui ! répond le jeune homme.

— Je veux qu'apparaisse ici-même un mille carré de terre défrichée, que cette surface soit libre de tout arbre et plane comme la main ! De plus, qu'un foin de trente centimètres de hauteur recouvre ce terrain et ondule au vent ! »

Ces deux souhaits se réalisent sur-le-champ. Le Vieux Soldar constate que la fée a dit vrai. « Maintenant, ajoute-t-il, répète après moi : "Je veux que, dans le milieu de cette prairie d'un mille carré, apparaisse le plus beau château du monde ! Que les cloisons des différentes pièces soient faites de verre de miroir dans lequel on puisse se mirer ! Que ce château soit bien pourvu de provisions de bouche, de lingerie, d'argent, de munitions et d'armes de chasse et de guerre, que le château ne manque de rien ! " »

Aussitôt, apparaît, au milieu de la prairie, un château qui brille comme un diamant. Le Vieux Soldar dit au jeune homme : « Maintenant, tu vois ce château, là-bas. C'est là ma demeure, notre foyer à nous, ma maison à moi. Tu voudras bien t'y rendre ! Moi, je m'en vais manger. Ce château regorge de nourriture ! »

Le vieux militaire abandonne le garçonnet et se dirige vers le château en vue d'apaiser sa faim. Pendant ce temps, notre pauvre Balthazar se traîne, à quatre pattes ou parfois se roule pour s'approcher du château dans l'espoir de calmer sa faim. Après bien des efforts et du temps, il finit par arriver malgré son épuisement.

Le Vieux Soldar, lui, s'attable, en arrivant. La table était prête et remplie de mets en quantité inimaginable. Quand Balthazar pénètre dans le château, le militaire est

déjà assis dans un beau fauteuil et se berce. « Approche-toi de la table, mon garçon, et mange ! » Le jeune homme s'assoit et mange. Son repas terminé, Balthazar glisse sa chaise un peu à l'écart. La table se dessert sans la moindre intervention des deux visiteurs.

Vers le soir, le bonhomme dit au petit prince : « Suis-moi ; je vais te conduire à ta chambre ! » On passe dans un autre appartement ; on arrive à une belle grande chambre. « Tiens ! dit le Vieux Soldar, tu coucheras ici ; ce sera ta chambre ! »

Le jeune Balthazar — il ne savait pas qu'il était prince — se met au lit, sans savoir qui il est.

Le lendemain matin, le bonhomme se lève, prépare un déjeuner qu'il dépose au bout de la table, va réveiller le jeune prince, et les deux convives prennent leur repas ensemble. Après le déjeuner, le Vieux Soldar va chercher un fusil de chasse dans une autre pièce et quitte le château pour aller chasser. Il est absent toute la journée.

Le chasseur revient, le soir, et dit à son compagnon : « Écoute bien ! Je vais t'indiquer ta tâche. Comme chasseur, moi, je quitte le château, chaque matin. Debout à six heures, je prends mon déjeuner. À sept heures, je te quitte pour ne revenir qu'à six heures du soir. Ta tâche consistera donc, à ton lever, à préparer mon déjeuner et à l'apporter sur la table pour six heures. Le soir, il faut qu'à mon retour, à six heures, mon souper soit sur la table. C'est là la seule tâche que je t'impose ! »

La routine du bonhomme contraint le petit garçon à préparer les repas du matin et du soir, à se coucher régulièrement, à se lever très tôt, le lendemain. Le Vieux Soldar, lui, s'enfonce chaque jour en pleine forêt pour chasser.

Le jour tire à sa fin ; le petit garçon a encore passé la journée dans un total isolement. Il a trouvé le temps terriblement long. Il a éprouvé un ennui mortel à se sentir seul dans une si grande demeure, en pleine forêt sauvage, au milieu d'un champ d'un mille carré, isolé de tout visiteur étranger. Aucune route n'aboutissait au château, personne n'y passait, c'était un silence continuel !

Le soir, le bonhomme arrive pour souper et donne ses ordres au petit garçon en vue du déjeuner du lendemain, à six heures. « Écoutez, mon maître ! dit Balthazar au Vieux Soldar. J'en ai assez de m'occuper de votre déjeuner et de votre souper et de votre invitation à aller au lit ! Je ne puis jamais causer avec vous. Je passe mes journées seul, renfermé dans ce château. Je n'ai personne à qui parler. Je ne puis plus supporter cet isolement. Je me meurs d'ennui. J'aime autant mourir tout de suite que plus tard. Demain matin, vous verrez vous-même à votre déjeuner, parce que moi, je ne me lèverai pas pour le préparer. Si vous n'êtes pas satisfait de ma décision, tuez-moi, faites de moi ce que bon vous semblera. Mourir aujourd'hui ou demain, je n'y vois aucune différence ! »

Le bonhomme, assis dans son fauteuil, se berce, réfléchit à ce qu'il va dire et faire. Après réflexion, il s'adresse au jeune prince : « Très bien ! Répète après moi ce que je vais dire ! Allons ! "Je désire que la plus belle princesse de Paris vienne ici, ce soir ! " » Le jeune homme n'a pas aussitôt répété ces mots que l'on sonne à la porte.

Le bonhomme s'empresse d'aller ouvrir. La princesse entre. Ah ! Quelle belle créature en chair et en os ! Elle s'adresse tout de suite au Vieux Soldar : « Mon maître, que puis-je faire pour vous servir ?

— Ce que vous pouvez faire ? Enlevez d'abord vos habits de voyage ! »

Elle enlève son manteau. Le Vieux Soldar va remiser cet habit et dit rudement au petit garçon : « Toi, va te coucher ! » Balthazar obéit aussitôt.

Le Vieux Soldar invite alors la princesse à jouer une partie de cartes avec lui. Les deux joueurs s'assoient à la table, battent et distribuent les cartes. Comme l'horloge sonne neuf heures, la princesse frappe la table de son jeu de cartes et dit au Vieux Soldar : « Chez moi, maître, à neuf heures, on abandonne tous les jeux ; toute activité cesse et l'on va au lit pour se reposer !

— Très bien ! Nous allons suivre le même règlement ici ! »

Le militaire s'empresse donc d'indiquer à la princesse sa chambre à coucher. Avant de la quitter, le Vieux Soldar lui donne ses ordres : « N'oubliez pas que demain matin, à six heures, il me faut mon déjeuner. Vous voyez le garde-manger qu'il y a là ? Vous y prendrez les provisions. Comme chasseur, j'entre dans la forêt au début du jour et j'en sors le soir, à six heures. Demain soir, à six heures, je m'attends bien à ce que mon souper soit sur la table.

— Certainement, mon maître. Je suis ici pour vous obéir ! »

La princesse se couche. Le lendemain matin, elle prépare le déjeuner et le dépose sur la table. Elle fait sa toilette en attendant le déjeuner. Le Vieux Soldar, fidèle à son horaire, se met à table, et invite la princesse à en faire autant. Celle-ci le remercie de son attention ; elle n'est pas habituée à manger si tôt après son lever.

Le déjeuner terminé, le bonhomme prend un poignard de bonne dimension et se dirige vers la jeune fille : « Belle princesse, dit-il, prenez ce poignard ! » La princesse saisit l'arme par le manche. Le Vieux Soldar continue : « Avez-vous vu hier soir le petit garçon auquel j'ai commandé d'aller se coucher ?

— Oui, en effet, j'ai cru voir un jeune homme qui est passé pour aller se coucher.

— Alors, quand vous le verrez apparaître, ce matin, je veux que vous lui plongiez ce poignard au cœur pour le tuer ; sinon, à six heures, ce soir, c'est vous qui recevrez le coup de poignard à sa place !

— Maître, je suis obligée d'obéir à vos ordres. C'est la raison qui m'a amenée ici ! »

Le Vieux Soldar, selon son habitude, appareille ses armes, et retourne en forêt pour y chasser toute la journée. La belle princesse, elle, entend le jeune homme se lever, vers neuf heures. Il n'est pas pressé, ce matin-là. Il a tout ce qu'il faut pour se faire une toilette et il la fait magnifiquement. Il trouve de beaux habits princiers dans la garde-robe de sa chambre. « Ce doit être pour moi, ces habits, se dit-il, puisqu'ils

sont dans ma chambre ! » Il en prend un et s'en revêt avec joie. Le voilà transformé en un petit prince d'une beauté jusque-là inconnue. Il est chic, il est beau à croquer !

À neuf heures, il s'apprête à sortir de sa chambre. Il aperçoit, appuyée près de sa porte, la princesse armée d'un poignard, prête à le darder. À sa vue, la princesse fait deux pas en arrière et baisse son arme. « Belle princesse, dit-il, je vois à peu près quelle tâche mon maître vous a assignée ! Je ne veux pas que vous négligiez d'exécuter ce qu'il vous a commandé. Cependant, pouvez-vous me répéter ce qu'il vous a dit ?

— Je me sens obligée d'obéir à ses ordres, mais je ne suis pas capable de tremper mes mains dans le sang innocent d'un beau prince comme vous ! Oui ! Il m'a ordonné de vous planter ce poignard au cœur à la première rencontre, ce matin ! »

Le prince détache ses habits en se montrant la poitrine. « Plantez-moi, dit-il, ce poignard au cœur ! Ôtez-moi la vie ! J'ai demandé à mon maître de me faire mourir et de préparer lui-même ses repas. Il vous a fait venir pour faire sa cuisine et c'est vous qui devez m'ôter la vie !

— Non, brave prince, je ne commettrai pas le crime de frapper un innocent ! »

Revenus de leurs émotions, la princesse et Balthazar prennent chacun un fauteuil et commencent à causer. La journée se passe comme un rêve, en dehors de la notion du temps. La conversation fait paraître les heures si courtes que la princesse en oublie de préparer le souper.

Alors, le Vieux Soldar de dire, en entrant : « Comment, belle princesse, vous n'avez pas rempli votre tâche ?

— Non, mon maître, je n'ai pu obéir à vos ordres ! Il m'a été impossible de souiller mes mains d'un sang innocent !

— Oui ? Eh bien ! Vous allez voir que moi, je vais agir ! »

Il attrape la princesse par le bras, la pousse en arrière dans une chambre de visiteur, ouvre la fenêtre, fait asseoir la jeune fille sur le rebord du châssis et lui tranche la tête. Il culbute le cadavre de la princesse hors du château. À la vue de cette belle princesse ainsi décapitée, Balthazar pleure à chaudes larmes. Elle avait gagné sa sympathie dès la première rencontre. Il la trouvait jolie, de conversation agréable et d'une éducation raffinée. Bref, elle joignait la finesse à l'amabilité. Balthazar dit, à travers ses larmes, au Vieux Soldar : « Si vous comptez sur moi pour faire votre déjeuner, demain matin, et votre souper, demain soir, vous allez manger tard. Aujourd'hui, vous avez fait disparaître la princesse, demain, ce sera mon tour ! J'aime autant mourir tout de suite que plus tard.

— Bien, mon garçon, encore une fois, je te demande de répéter les paroles que je vais prononcer. « Au nom de la fée, je veux que la princesse de Paris se présente ici, ce soir, à ma porte ! »

L'enfant répète le souhait du chasseur. À l'instant même, on sonne à la porte ; le militaire va lui ouvrir : « Bonjour, belle princesse !

— Bonjour, mon maître !

— Toi, dit le Vieux Soldar au jeune prince, file à ta chambre ! Va dormir ! »

Il reçoit le manteau de la princesse, et lui offre tout de suite de jouer aux cartes. La princesse accepte. Les deux partenaires s'attablent et jouent aux cartes. À neuf heures, la princesse frappe la table de ses cartes et dit au Vieux Soldar : « Chez moi, à neuf heures, tous les jeux s'interrompent. C'est l'heure d'aller au lit !

— Très bien, princesse ! Mais laissez-moi vous désigner votre tâche. Demain matin, préparez mon déjeuner pour six heures ! Je suis chasseur. Je gagne la forêt tôt le matin, et j'en reviens, le soir, pour six heures. Il faudra que mon souper soit prêt sur la table, à mon retour !

— Soyez assuré, mon maître, que vous serez servi à temps. Je suis toute disposée à vous obéir. D'ailleurs, c'est le motif qui m'a amenée ici ! »

Le Vieux Soldar accompagne la princesse à la chambre qu'elle occupera. Les deux se quittent et chacun va au lit de son côté.

Tôt le lendemain, la princesse est debout et prépare le déjeuner qu'elle dépose sur la table. Le Vieux Soldar, à l'heure habituelle, prend son déjeuner, après quoi il saisit le poignard et s'adresse à la princesse : « Belle princesse, avez-vous remarqué la présence d'un petit garçon, à votre arrivée, hier soir ?

— Oui !

— Eh bien ! princesse, prenez cette arme dans votre main, et vous planterez ce poignard dans le cœur du jeune homme dès qu'il sortira de sa chambre, ce matin !

— À vos ordres, mon maître ! »

La princesse dépose le poignard sur la table, près d'elle, et commence à déjeuner pendant que le Vieux Soldar s'éloigne. Le repas terminé, elle se place près de la chambre de Balthazar, le poignard en main, et surveille le moment où la porte va s'ouvrir. Le jeune homme fait comme la veille ; il fait sa toilette et revêt un bel habit de prince. Il ouvre sa porte, et, à sa grande surprise, il aperçoit la nouvelle princesse qui l'attend, armée de son poignard.

Déjà instruit par une autre scène semblable, Balthazar déboutonne le haut de sa tunique, en disant : « Voici, belle princesse, suivez l'ordre de notre maître qui vous a dit de m'ôter la vie, ce matin ! Faites votre besogne ! Je vais vous la faciliter. Autrement, votre propre vie est en danger !

— Non, brave prince, je me sens incapable de me tremper les mains dans votre sang ! »

Elle lance l'arme sur la table et invite le petit prince à manger en sa compagnie. Les deux convives mangent, puis s'assoient, chacun dans son fauteuil, et commencent à causer. La journée se passe.

À l'approche du soir, la princesse se rend compte qu'elle n'a pas encore préparé le souper du Vieux Soldar. D'ailleurs, le jeune prince avait mis la visiteuse au courant de ce qui allait se passer : « Rien ne sert de lui faire à souper ! En constatant que vous n'avez pas obéi à son ordre, il va vous enlever la vie ! À ce compte-là, vous n'avez pas avantage à lui préparer un souper ! »

Le Vieux Soldar, à l'heure de son retour, s'adresse sans tarder à la jeune fille : « Belle princesse, vous n'avez pas rempli la tâche que je vous ai ordonné d'accomplir ?

— Non, mon maître, mes mains ne tremperont pas dans le sang innocent de ce jeune prince !

— Eh bien ! moi, je vais me tremper les mains dans le vôtre ! »

Le Vieux Soldar saisit la princesse par le bras et l'entraîne dans la même chambre que la veille. Là, il ouvre la fenêtre, décapite la princesse, en jette le cadavre hors du château et referme la fenêtre. Balthazar, qui a assisté encore à cette scène, fond en larmes devant tant de cruauté. Au milieu de ses pleurs, il réfléchit et se décide à parler : « Mon maître, ne vous fiez plus à moi pour préparer votre repas demain matin, demain soir, ni un autre jour ! Vous avez ôté la vie à ces princesses-là et je sais que mon tour va venir bientôt ! Aussi bien me tuer sur-le-champ que de me donner la mort plus tard ! »

Le Vieux Soldar se prépare un mince repas, s'installe au bout de la table, et mange sans lever la tête. Tout à coup, il s'adresse à Balthazar : « Répète après moi les paroles que je vais prononcer ! "Au nom de la fée, je désire que la plus belle princesse de France me rejoigne en ce château, ce soir ! " »

Le jeune prince répète ce souhait, et, un instant plus tard, la princesse sonne à la porte. Une princesse élégamment corpulente entre au château.

Aussitôt, le Vieux Soldar crie à Balthazar : « Au lit tout de suite ! » Le jeune homme disparaît dans sa chambre à coucher.

Le vieux militaire aide la princesse à se débarrasser de son habit, va le suspendre dans une armoire, et propose à la visiteuse de jouer une partie de cartes. Elle joue aux cartes jusqu'à neuf heures. Au coup de l'horloge, la princesse tape sur ses cartes, en disant : « Chez moi, à neuf heures, on abandonne le jeu et l'on va se coucher !

— Entendu, princesse ! Demain matin, vous me préparerez mon déjeuner pour six heures ! Je suis chasseur, je gagne la forêt tôt le matin, et j'en suis de retour, le soir à six heures. J'espère bien trouver mon souper sur la table à six heures !

— Soyez-en assuré, maître ! Je suis ici pour vous obéir et je vous obéirai ! »

Le Vieux Soldar conduit la princesse dans la chambre qu'il lui a assignée. La princesse se met au lit ; le Vieux Soldar file à sa chambre et en fait autant.

Tôt le lendemain matin, dès son lever, la princesse prépare pour son maître un appétissant déjeuner ; le chasseur s'amène à table et avale son repas. Aussitôt après, il

ouvre une armoire, y prend un poignard et s'adresse à la visiteuse : « Avez-vous remarqué qu'il y avait, hier soir, un jeune homme en ma compagnie ?

— Certainement, mon maître, je l'ai vu !

— Eh bien ! Il occupe une chambre, près d'ici. Quand vous le verrez sortir de sa chambre, ce matin, vous lui plongerez ce poignard dans la poitrine. Si vous manquez votre coup, moi, ce soir, je n'hésiterai pas à vous poignarder !

— Très bien, maître ! J'obéirai à vos ordres ! Je suis venue ici dans ce but ! »

Le chasseur prend son fusil, franchit la porte et disparaît dans la forêt. La princesse se prépare à déjeuner, place la nourriture sur la table, mais ne mange pas. Toute son attention se dirige vers la porte de chambre d'où doit sortir le jeune homme.

Ce dernier se lève vers neuf heures, fait sa toilette avec grand art. Il était d'une beauté digne d'un conte de fée. C'est cette beauté qui avait charmé les deux princesses.

Un peu après neuf heures, sa toilette terminée, le jeune prince se dirige vers la porte de sa chambre. La princesse l'entend marcher. Elle s'appuie à l'encadrement de la porte de chambre et surveille attentivement, le poignard levé, pour frapper le jeune homme en plein cœur. Balthazar ouvre sa porte prudemment, risque un coup d'œil, bien conscient de ce qui peut arriver. En apercevant la princesse, il lui dit : « Belle princesse, accomplissez la tâche que vous a confiée mon maître ! »

Il déboutonne le plastron de sa tunique et tourne la poitrine vers la princesse : « Allez-y ! Plantez-moi ce poignard dans le cœur, comme vous l'a ordonné mon maître ! Autrement, c'est vous qui allez perdre la vie, de sa propre main, à son retour, ce soir !

— Non, brave prince ; je préfère perdre la vie plutôt que de mettre à mort un homme de cette bravoure ! »

Elle remise le poignard en disant : « Beau prince, assoyez-vous à la table avec moi et venez partager mon repas ! »

Le jeune prince s'assoit à la table, partage le déjeuner de la princesse ; les deux amis prennent leur déjeuner tout en causant de façon détendue. Après le repas, la princesse s'occupe de débarrasser la table et de laver la vaisselle. Les deux s'assoient et commencent à causer. Mais bientôt, la princesse aiguille la conversation vers le merveilleux de la situation. « Écoutez donc, beau prince, dit-elle, voulez-vous me dire pourquoi les cloisons de ce château sont toutes en verre de miroir et d'une seule pièce ? Quand on se mire dans vos murs, on se croirait dans un château de fée !

— Ah ! là, belle princesse, vous me questionnez sur un point que j'ignore. Si vous aviez posé cette question à mon maître, ce matin, il aurait pu vous répondre. Ce château est son chez-soi, c'est sa demeure. Il aurait pu vous éclairer là-dessus ! Moi, je

ne suis au courant de rien dans ce château. Je ne puis donc pas vous enseigner ce que je ne sais pas !

— Réellement, il y a du mystère dans ce château ; je n'arrive pas à comprendre ! »

Elle surveille attentivement à gauche, à droite, et veut tout voir. Elle franchit la porte avec le jeune homme, en lui disant : « Venez avec moi, nous allons faire une promenade dans la prairie où il fait bon se promener parmi le foin qui ondule au vent ! » En quittant le château, ils marchent à travers cette herbe de trente centimètres de longueur et que berce le vent. Ils se rendent compte que le terrain est nivelé comme dans un pays de rêve. « Regardez donc le château, dit-elle. Il est fait d'un seul morceau ! Voyez cette chaîne d'or qui pend à chaque coin ! C'est inimaginable ! Mon père, pourtant roi de France, et l'un des plus riches, est loin d'avoir un château de cette valeur ! »

Ils viennent à passer là où gît le cadavre des autres princesses. Le jeune homme rappelle que l'une d'elles a été décapitée la veille, et l'autre, le jour précédent. « Si vous n'obéissez pas à votre maître, vous irez bientôt dormir à côté de celles-ci !

— Ce sort m'importe peu ! Je me sens incapable de verser le sang innocent ! »

Les deux promeneurs reviennent sur leurs pas. La princesse poursuit son enquête. « Pouvez-vous me dire à quoi on a pensé en bâtissant un château dans ce champ ? Est-ce qu'il était bâti, lors de votre arrivée ici ?

— Ah ! non, princesse ! »

Et le prince raconte son histoire du commencement jusqu'à l'apparition du château. En plein cœur de la forêt, harassé, épuisé, son maître lui a fait répéter, après lui, des paroles toutes simples. Il les a répétées, et tout à coup est apparu ce château-ci au milieu d'une grande plaine, de forme carrée, remplie de foin qui claquait au vent. « Eh bien ! continue la princesse ; il vous a fait répéter des paroles !

— Oui !

— Alors, c'est peut-être vous qui possédez un don merveilleux mais non pas votre maître ! Si c'est lui, il faut qu'il soit un génie, une vipère ou un autre monstre. Mais si c'était vous qui possédiez ces pouvoirs magiques ! Nous allons faire un essai, voulez-vous ?

— Quel essai ? demande le prince.

— Eh bien ! répétez les paroles que je vais prononcer.

— Je les répéterai fidèlement, princesse !

— Je demande, au nom de la fée, qu'apparaisse ici une perle de jardin d'une superficie de deux mille cinq cents mètres carrés. Que ce jardin soit rempli de toutes sortes de fleurs imaginables, avec une grande allée à la longueur du jardin, que cette allée soit fermée d'une barrière. Je désire, en outre, que ce soit le plus beau jardin encore jamais vu dans les régions éclairées par le soleil ! »

Dès que le jeune homme a répété ce souhait, un jardin apparaît à la porte du château, dans toute sa splendeur. À l'entrée, on remarque un chêne de quinze mètres de hauteur et d'un diamètre de trente-cinq à cinquante centimètres. « Comment se fait-il, dit la princesse, que vous n'ayez point découvert ce pouvoir par vous-mêmes? La princesse de Paris et celle de Londres n'ont rien découvert, elles non plus! Maintenant, je suis libérée d'un grand malaise! Suivez-moi, prince! »

Les deux promeneurs retournent à l'endroit où les princesses gisent sous la fenêtre du château. La princesse dit donc au jeune homme : « Répétez à ma suite : "Je souhaite, au nom de la fée, que les deux princesses reprennent vie et retrouvent leurs couleurs vermeilles d'autrefois!" »

Aussitôt, les deux princesses assassinées bondissent sur leurs pieds, arborant une beauté indescriptible. Les quatre personnages rentrent au château et les princesses sont émerveillées des pouvoirs du jeune prince.

La princesse de France prend la parole : « Écoutez-moi, jeune homme ! Le temps est venu pour vous de choisir une princesse parmi nous trois. Quant aux deux autres, vous les renvoyez chez elles!

— Faire mon choix? Vous êtes toutes les trois bien jolies, bien sympathiques et aimables! Cependant, la princesse de France m'est encore plus chère parce qu'elle a découvert le pouvoir dont je dispose. C'est donc vous, princesse de France, que je choisis pour épouse. Quant aux deux autres, je souhaite, au nom de la fée, qu'elles se retrouvent chez elles, à l'instant! »

À ces mots, il ouvre la porte, et les princesses de Paris et de Londres disparaissent dans les airs.

« Maintenant, dit la princesse élue, nous ne pourrons pas toujours demeurer ici tous les deux, n'est-ce pas, surtout s'il s'agit de rester en pleine forêt, loin de toute vie humaine? Nous avons maintenant de l'or et de l'argent en surabondance. Nous pourrions posséder un beau château bien aménagé pour y mener une vie aisée. Non, nous ne demeurerons pas au milieu d'une telle forêt. D'après ce que je puis conclure, vous êtes un homme très instruit. Je ne connais pas votre ascendance, mais vous n'avez aucun trait commun avec le Vieux Soldar qui se dit votre père. Vous n'avez pas son accent, vous n'avez aucune de ses manières. À son retour, ce soir, nous allons clarifier cette situation! »

Le prince et la princesse s'assoient et amorcent une conversation où éclatent le bonheur et la satisfaction. Bientôt, l'horloge sonne six heures, le Vieux Soldar entre. « Belle princesse, dit-il, vous n'avez pas accompli la tâche que je vous ai ordonné de mener à bien!

— Non, mon maître! Je n'en ai pas été capable! »

Le prince se lève et exprime un souhait à haute voix, en face du Vieux Soldar : « Je souhaite, au nom de la fée, que tu deviennes chien canard que tu te tiennes à un peu plus d'un mètre de moi, jamais plus proche, jamais plus loin! » Ces mots à

peine achevés, le Vieux Soldar tombe à quatre pattes, transformé en chien canard, à environ un mètre du jeune garçon.

Ensuite, la princesse s'adresse à Balthazar: « Maintenant, prince, il vous faut connaître votre lignée. Nous allons sortir sur la galerie et vous allez me renvoyer magiquement chez moi. Vous, au nom de la fée, vous allez souhaiter d'être rendu au château de votre père. Vous ne connaissez pas votre lignée, mais je sais que vous êtes un prince, ou encore un fils de lord, de baron ou de marquis. Chose certaine, vous faites partie de la noblesse, peut-être de sang royal !

— Oui, je veux connaître mes origines !

— Mais, je reviens à un autre point. Si vous voulez ma main, selon le choix que vous avez exprimé, ce soir, il faudra que vous reveniez m'épouser d'ici un an et un jour, jour pour jour ! Si vous dépassez cette limite de temps, je serai libre d'épouser qui je voudrai ! Actuellement, j'ai un ami que j'aime bien, un prétendant que j'estime beaucoup. Je vais fixer notre mariage à un an et un jour. Au cas où je ne vous reconnaîtrais pas, je vais vous donner une petite bague que je verrai à votre doigt. Ce sera pour moi une façon de vous reconnaître. Prenez bien garde de perdre ce bijou ou de vous le faire voler ! En perdant cette bague, vous me perdrez et vous perdrez même le souvenir de nos promesses ! »

Elle lui glisse donc au doigt la petite bague qu'elle porte à son propre doigt. Balthazar promet à la princesse que dans un an et un jour, jour pour jour, il ira la rencontrer pour l'épouser.

Le jeune homme exprime le souhait qui transporte magiquement la princesse en France. Peu après, il exprime le désir de rejoindre le château ou la maison de son père. À l'instant même, il arrive, le soir à la brune, accompagné de son chien canard, devant le beau gros château de son père. Le château était dans l'obscurité, sauf une faible lumière, à l'intérieur, jouant le rôle de veilleuse.

Il sonne donc à la porte de cette demeure. Il s'écoule quelques minutes avant qu'un personnage apparaisse à la porte. Le vieux roi en personne ! Celui-ci, en homme cultivé, en homme d'expérience, s'aperçoit qu'il a affaire à un jeune prince, à en juger par sa mine et ses habits soignés. « Bonsoir, jeune prince ! dit-il.

— Bonsoir, Sire mon roi. J'ose vous demander si vous êtes disposé à me donner l'hospitalité pour la nuit !

— Certainement, et avec grand plaisir ! Apprendre que quelqu'un de ma race, de sang royal comme moi, n'arrête pas me voir, constituerait pour moi un grave affront ! Je vous suis tout dévoué, je suis heureux de vous rendre ce service et aussi de pouvoir causer avec vous ! »

Le prince entre au château. Le roi ajoute un couvert à sa table et les deux personnages prennent le repas du soir ensemble. Le chien canard lui, se tient toujours à la stricte distance d'un mètre. Le repas achevé, le prince adresse une remarque au roi: « Sire, vous m'avez l'air seul dans un si grand château ?

— Ah ! certainement, tout à fait seul !

— Êtes-vous célibataire ou veuf ? Votre reine est-elle décédée ? Comment expliquer une pareille solitude ?

— Jeune prince, il m'est pénible d'humilier ma noblesse en vous mettant au courant de ce qui s'est passé ici autrefois...

— Oui, mais, en somme, Sire, vous êtes de sang royal et moi de la noblesse. En ma qualité de prince, ne croyez-vous pas que je sois capable de recevoir vos confidences sur les événements survenus dans ce château ?

— Ah ! les faits sont passablement difficiles à rapporter ! Des événements désastreux sont survenus, ici, dans notre ménage, entre moi et la vieille reine, naturellement...

— Oui ? Demeuriez-vous seul, au château, avec votre reine ?

— Non ! J'avais un homme de confiance qui était comme un autre moi-même. C'est lui qui avait la garde de mes trésors et qui les administrait en mon nom. Jamais, il n'avait dérobé un seul sou noir, c'était un homme parfait !

— Ah ! Si vous pouviez revoir cet homme de confiance... Comment l'appeliez-vous, jadis ?

— Dans le temps, on l'appelait le Vieux Soldar, parce que, dans son jeune âge, il avait fait la guerre. Alors, on lui a conservé ce nom, en souvenir de son passé !

— Oui ? Si le Vieux Soldar se présentait devant vous, le reconnaîtriez-vous ?

— Ah ! oui, certainement ! »

Le prince formule intérieurement un souhait, pour empêcher le roi d'entendre : « Je désire, au nom de la fée, que le Vieux Soldar reprenne sa forme naturelle d'autrefois ! »

Aussitôt, le chien canard disparaît, et, à sa place, on peut voir le Vieux Soldar. « Sire mon roi, est-ce que c'était là votre homme de confiance ?

— Mais oui ! »

Le vieux roi se lève en pleurant et s'élance vers le vieux militaire pour lui serrer la main. « Arrêtez un peu ! dit le prince. Attendez un instant ! Je demande, au nom de la fée, que le Vieux Soldar fasse lui-même le récit de ce qui s'est passé ici, depuis le premier instant de son arrivée au château jusqu'au moment de son départ ! »

Le Vieux Soldar est bien forcé de raconter son histoire, du commencement jusqu'à la fin. Inutile de la répéter ici.

Le pénible récit achevé, le vieux roi devient tout nerveux, et commande aux domestiques de courir à l'écurie et d'y harnacher la plus belle paire de chevaux gris, de les couvrir de housses à frange d'or et de les atteler sur le plus élégant carrosse

possible. Que l'on s'empresse ensuite d'aller chercher la vieille reine encore vivante, bien qu'attachée à une colonne de l'église et jouissant encore du souffle. Aussitôt, on utilise les moyens les plus modernes pour réunir au château du roi les meilleurs médecins de la ville en vue de porter secours à la vieille reine. Celle-ci est déjà transportée au château et repose sur un lit confortable, où on la nourrit au bouillon en attendant les soins attentifs des médecins.

Quant au vieux roi, tout bouleversé qu'il est par tant d'émotions, il a la joie de savoir que le jeune prince est son fils. Le Vieux Soldar le lui a révélé au cours de son récit. Le monarque donne donc son royaume et sa couronne au jeune prince Balthazar. Il songe aussi au sort du chien canard. Le vieux roi demande à son fils : « Quel genre de mort veux-tu lui imposer ?

— Ce n'est pas à moi, répond le nouveau roi, à prononcer sa sentence. Je vous ai emmené ici le coupable, pour que vous le punissiez vous-même. Alors, sa sentence dépend uniquement de vous !

— Eh bien ! il sera écartelé par quatre paires de béliers et son cadavre brûlé sur un tas de bois d'érable séché. »

On s'empresse d'exécuter la sentence prononcée par le vieux roi. On s'occupe également de la santé de la vieille reine. Malgré le total épuisement où elle se trouve, on parvient, avec le temps à la remettre sur pied.

Dans une histoire, le temps passe toujours rapidement... Le jeune roi Balthazar a commencé à vaquer à l'administration du royaume. Une nuit, il fait un rêve : la princesse qui lui a promis d'être sa femme est à la veille d'épouser un autre prince. Il se réveille en sursaut ; il médite sur ces faits. Il n'avait pas eu le temps de penser à cette princesse, distrait qu'il avait été par de nombreux problèmes : la maladie de la reine, le transfert des pouvoirs du roi et la punition du Vieux Soldar, si bien que la princesse de France était totalement sortie du champ de ses préoccupations.

Tout de suite, il a recours au transport le plus rapide de ce temps-là. Il attelle une belle paire de chevaux pommelés à un beau carrosse lamé d'or. Il se dirige donc le plus rapidement possible vers la France pour y épouser la princesse. Devant le château du roi de France vers dix ou onze heures de l'avant-midi, il constate qu'il est en retard : la princesse est mariée depuis huit ou neuf heures, le matin. Il évolue lentement devant la porte du château dans son carrosse conduit par un cocher bien en vue à l'avant de la voiture. Il descend à la porte où avait lieu la noce de la princesse.

La mariée est éblouie par l'éclat de ce beau carrosse lamé d'or. Elle s'approche de la fenêtre pour mieux voir, et elle rencontre, à sa grande surprise, le jeune prince Balthazar à qui elle avait promis sa main, par serment. Mais que faire ? Déjà mariée, elle ne peut pas dévoiler ce secret sans risquer d'être mise à mort par le roi, son père ou son beau-père.

Le jeune prince, après avoir fait une couple de rondes devant le château, se décide d'entrer. Il s'excuse de s'introduire dans le cadre de la noce sans avoir été invité, mais, il donne comme prétexte que, parmi ces gens de sang royal et ces nobles,

il ne se considère pas comme un étranger. Il se dit heureux de pouvoir fêter les noces de la princesse en compagnie des invités.

La princesse est assise au salon dans un fauteuil de grand style en compagnie de son mari, joli prince, lui aussi. Notre visiteur royal passe au salon et met en évidence la petite bague qu'il porte au doigt, de façon à attirer l'attention de la mariée. En se tournant la tête soudainement, la princesse capte un rayon dirigé vers elle. Elle se rend compte que ce reflet vient de la bague du prince visiteur. Elle s'approche de lui et lui demande à jeter un coup d'œil sur la bague. Elle reconnaît aussitôt le bijou dont elle a fait cadeau autrefois à un prince qui l'a choisie pour épouse.

La princesse glisse au visiteur quelques mots d'explication sur cette situation délicate : elle s'est mariée parce qu'il a trop attendu. Elle va trouver le roi, son père, pour le mettre au courant d'un événement récent : le visiteur est ce jeune prince à qui elle a déjà été promise. Le roi connaissait déjà cette promesse, mais il apprenait que, après être resté silencieux, le prince venait d'apparaître dans le château, deux heures après le mariage de la princesse qu'il avait choisie pour épouse. « Eh bien ! dit le roi, il est encore temps d'annuler le mariage de ce matin ! »

En effet, les nouveaux mariés venaient d'arriver de l'église et n'avaient pas consommé leur mariage. Comme la princesse avait promis sa main par serment au prince nouvellement arrivé, on profita de la présence des prêtres et des évêques au nombre des invités, pour faire annuler le mariage du matin et marier Balthazar à la princesse du roi de France. Le prince dont le mariage vient d'être annulé retourne chez lui avec sa parenté, avec son père, le roi de Londres et avec la reine.

Arrivé chez lui, le vieux roi de Londres annonce aux quatre coins de la ville qu'il déclare la guerre au roi de France et que, dans les quarante-huit heures, le château de France sera rasé.

Le prince Balthazar ignorait tout de la déclaration de guerre du roi de Londres. Après une joyeuse veillée, les mariés se retirent dans la chambre nuptiale. Le roi de France est informé de la menace de guerre de l'autre monarque, seulement le lendemain matin. •

Il vient donc frapper à la porte du prince Balthazar, pour lui annoncer la menace de guerre dirigée contre le royaume. Le moment était mal choisi pour parler au prince : celui-ci se reposait des fatigues de son long voyage. De son lit, le prince répondit qu'il se levait, mais le roi de France attendait, dans le corridor, l'apparition du prince, pour lui transmettre la nouvelle. Le prince Balthazar ne se hâtait pas de sortir.

Il est neuf heures, quand le prince ouvre sa porte. Le vieux roi était tout en sueurs ; en plus d'avoir attendu longtemps le lever du prince, il savait qu'il serait vaincu par le roi de Londres appuyé par une armée prête à la guerre, alors que lui, il n'avait pas un seul soldat sous les armes. Il se sentait donc écrasé à jamais !

En apercevant Balthazar, le roi lui apprend la terrible nouvelle de la guerre. « Oui ? répond le prince. Eh bien ! nous allons d'abord déjeuner et ensuite, nous nous préparerons à rencontrer l'ennemi demain !

— Mais, proteste le vieux roi, je n'ai pas un seul soldat, tandis que l'autre roi dispose d'armées entraînées et équipées. Penses-tu pouvoir défendre le pays, seul contre des armées ?

— En tous les cas, je ferai mon possible ! »

À cette époque, à la guerre, on utilisait couramment la cavalerie. Le prince Balthazar se procure un cheval de selle, un poignard et un sabre. Le lendemain matin, il bride et selle son cheval, part à la rencontre du roi qui croit déjà posséder la couronne et le pays du roi de France.

Il va donc rencontrer l'armée ennemie à la frontière des royaumes de France et de Londres. Là, il demande, au nom de la fée, que son sabre acquière des vertus magiques. À l'approche des soldats ennemis, le sabre à la main, Balthazar se promène le long de l'armée ennemie et crie à son sabre : « Mille sur un sens, quinze cents en sens inverse ! » À ce rythme, veuillez m'en croire, il en tranche des têtes ! Décimée par ce sabre magique, l'armée du roi ennemi, en peu de temps, est passablement réduite. Le roi de Londres voit son armée fondre devant ce cavalier unique.

Avant qu'il ne soit trop tard, le roi ennemi vient proposer la paix au prince Balthazar. La guerre prend fin ; le roi de Londres daigne même remercier le vainqueur. Le jeune prince remporte les honneurs de la victoire et s'en retourne chez son beau-père en France, où on le croyait mort depuis quelques heures.

À l'occasion de ce haut fait, le roi de France remet entre les mains du prince Balthazar et de celles de la princesse, sa couronne et son royaume. Les deux héritiers de ce pays ont eu quatre-vingt-dix-neuf petits princes et autant de petites princesses. Ils vivent encore, s'ils ne sont pas morts !

LE VIEUX SOLDAR

Récit folklorique raconté, le 31 août 1960, à Petits-Méchins, Comté de Matane, Québec, par Joseph Hudon (64 ans) qui l'avait appris vers 1912 du conteur Alexis Thibault de Cap-Chat, Gaspésie. Le conteur Thibault dépassait alors les 70 ans.

Enregistrement no 1495. Conte-type 652 (variante) I a (fée-marraine), b (fée donne le pouvoir de souhaiter ce qu'il veut), II a (Vieux Soldar), b, c, III a (prince devient amoureux d'une princesse), c (prince transforme Soldar en canard), IV d.

B'en, enn' fois, c'ést bon d' vous dire et d' vous raconter, donc, c'éta' in roi et enn' reine. On vâ dir' qu'i' ava'ent jama' eu d'enfant, ni prinç' ni princesse, au château, à qui c' qu'i's denn'ra'ent la couronne et le royaum' qu'i's prétenda'ent.

In bon jour qu'i' ava'ent fait in vœu, qu'i' ava'ent promi' enn' bours' d'argent, on vâ dire, dans lés communautés pour fér' que la vieill' rein' fèz' [fasse] trouvâill' [1] d'in prince ou d'enn' princesse à qui i's denn'ra'ent la couronne et le royaume. Final'ment, qu'au bout' d'in an, la vieill' reine â fait' trouvâill' d'in prince. C'éta' in terribeul beau p'tit prince.

I' y ava't dés fées qu' habita'ent le haut d' la seigneurie du roi. T'ut' suite, on vâ dir' que le roi ava' in vieux t-armit' [ermite] qui resta't lâ. Donc, i' porta't l' nom de Vieux Saldâr, i' ava' été soldât dans la guerre ancienn'ment. Final'ment qu'i' â commandé son Vieux Saldâr, son homm' de confiance, de gu'y eller [aller] d'mander lés fées qu'i's s'en vienn'nt pour être, enn' matrône [2], p'is l'aut'e, on vâ dire, pour fér' baptiser l'enfant.

Te'jours, r'venons que le Vieux Saldâr s'en vâ à la grott' dés fées, et de d' lâ, on vâ dir' que il lés emmène au château, et p'is, i' 'n en manqua' un' qui éta't sortie. Lés plus jeune' éta'ent pâs capab's de sortir sans sa parmission. Mé' le Vieux Saldâr éta' apras lés aut's, qui lés tourmente. On vâ dir' te'jours qu'i' ont laissé leu' grott' p'is qu'i's sont en-v'nue' au château, et de d' lâ i' ont fait baptiser l'enfint [enfant], et p'is le roi â mi' in ban [3] aux quat' coins d' la ville : i' â tout invité lés gens d' la ville, tortus, bossus, qui ça soit, de v'nir prend' le soupé' au château, le soèr, comm' c'été' [c'était] enn' grand fête.

---

1. *Trouvaille* (faire) : Donner naissance à.
2. *Matrone* : Porteuse de l'enfant que l'on va faire baptiser.
3. *Ban* : Proclamation royale.

R'venons dans l' parcours du temps d' la journée, que l'aut' fée â arrivé à la grotte, qui s' trouvé't [trouvait] la plus vieill' dés t'oâss' ; en arrivant, que la grotte éta't farmée et puis lés deux aut' éta'ent parties ; lâ, on vâ dir' qu' 'a s'ést mi' à charcher de quel bord qu'il' éta'ent pris. Mé', dans sés arsénies [4], sés vipéres [5], alle a trouvé qu'i' éta'ent rendue' au château du roi. Final'ment qu' 'a s'ést transportée au château du roi, alle â arrivé presquemen à l'heur' du souper. En arrivan au château, donc, que le roi s' lev' vit'ment — i' éta' assi' au bout d' la tab'e — et qu'i' vâ la r'cevoèr dans tou's lés grandeurs, en gu'i disant qu' 'a éta't pâ' à sa grotte, qu'i' ava't pâs pu l'inviter de v'nir au souper, mé' qu'alle éta't la bienv'nue. Alle éta' in peu choquée ; on vâ dir' qu' 'a r'fus' le vieux roi et 'a commande à sés sœurs de s' gréyer [6] tout d' suite et de se rentourné' à la grotte.

Le roi éta' in peu transporté pour asseyé' à la garder, pour asseyé' à d'i fair' prend' son soupé' au château, mé' c'éta' impossib'e : la parol' de la fée ést donnée. Te'jours, on vâ dir' qu' sés sœurs se greille' [se gréer] et i's part'nt pour s'en aller. Le roi vâ lés conduire à la porte en disan à la marrain' du bébé, i' dit : « Quel beau souhait donn's-tu à mon jeun' prince ?

— 'A dit, j' souhaite, 'a dit, qu' ça soeill' [soit] le prinç' le plus fin, le plu' intelligent, le plus beau qu'eill' [qui ait] jama' été vu encôr' sour la couronn' du saleil ! »

Le roi di' à la deuxième, i' dit : « Toé, i' a dit, quel beau don deunn's-tu à not' jeun' prince ?

— B'en, 'a dit, moé, j' souhait' qu'i' soeill' instruit de sè' [sept] sort's de langu's sans qu'aucun maît' d'écol' peuve gu'i en montrer, et puis qu'i' soeill' le plus intelligent qu'i' peut gu'y avoèr ! »

L' t'oâsieume, lâ, 'a gu'i denn' le don que tout c' qu'i' d'mand'râ, à son nom, gu'i soit accordé. Et donc, que le vieux roi ést transporté quand i' attend [entend] dir' cés parol's-lâ, de voèr qu'i' ava't denné enn' bourse immens' pour avoèr le jeun' prince. Et ça faisa't b'en longtemps qu'i's faisa'ent dés priguiéres [prières], lui et la vieill' reine, dés mortificâtions pour avoèr in enfant. Il ést apra' ell' pour gu'i fair' dédir' cés paroles ; mé', au contraire, on vâ dir' qu' 'a prend lés forêts p'i' i's s'y rentourn'nt tous lés t'oâsse à leu' grotte.

Et lâ, on vâ dir' que l'enfant... la mére â l'enfant p'is qu' 'a 'n n-â b'en soin... 'a 'n n-â b'en soin, le soèr.

R'venons que le Vieux Saldâr, apras que tout's lés gens sont partis... le vieux roi, on vâ dire, vâ voèr la vieill' reine et de d' lâ i' s'y rentourn' dans sa chamb'e ; et la vieill' reine ést t'ut seule à sa chamb'e.

---

4. *Arsénies* : Du vieux mot ARSER (brûler). Dans les contes ce mot est pris au sens de fumées produites par des objets que les alchimistes brûlaient.

5. *Vipère* : Produit pharmaceutique tiré de la vipère.

6. *Greyer* (se) : S'habiller, revêtir ses habits.

Vers lé' onze heures, onze heure' et d'mie, j' suppose, le Vieux Saldâr, couché' à la deuxième étage, et p'is la chamb' d' la reine éta't drette au pied d' l'escalguier [escalier]. Ça fa't que r'venons qu'i' descend l'escalguié' et quand i' arrive aux à-vis [vis-à-vis] d' la chamb'e, i' pousse in peu la port' d' la chamb'e, i' aparçoé't qu' la vieill' rein' dôrt d'in profond sommeil.

Donc, lâ, on vâ dir' qu'i' rent'e à la chamb' tranquill'ment, i' r'gâr' comme i' faut : l'enfant dôrt dans son barceau, et la vieill' rein' dôrt d'in prafond sommeil. I' pârt, p'i' i' s'en vâ aux bâtiments [7]. En arrivan aux bâtiments, on vâ dir' qu'i' y ava't dés brebis, lâ, dés moutons. I' pren [prend] enn' moutonn' p'i' i' la tue, il l'emmèn' dans la batt'rie [8] p'i' i' ramâss' tout l' sang, et p'i' i' met çâ dan in plâ' [plat] avec in bout d' trip' qu' éta' à pe' pras long d' minme, et de d' lâ, i' lev' le pavé d' la batt'rie p'i' i' en-'oeill' la moutonn' sour le pavé pour pâs qu' 'a soeill' vue par parsonne, p'i' i' r'met lés pavés, p'i' i' s'en vien au château. Et lâ, i' pouss' la port' d' la chamb' d' la vieill' reine, et p'is quand i' arriv' dans la chamb'e, i' prend son bout d' trip' de mouton, p'i' i' sauç' çâ dans l' plât d' sang, p'i' i' enrôs' [arrose] la chamb'e, on vâ dire l' plafon aux à-vis [vis-à-vis] d' la vieill' reine, p'i' i' gu'i bêurr' tout's lés mains, la fegure, tout' son linge et p'i' ensuite, i' prend l' bébé qui été't [était] dans l' barceau, lâ, p'i' il l'emmaillot' comme i' faut dan 'és linges, p'i' il l' sôr' [sort] à la cuisine, p'i' i' embibe l' barceau d' sang, pareil, met çâ roug' de sang partout, et p'i' i' gu'i tortille l' bout d' tripe, on vâ dire, entour du cou p'i' i' s' lav' lés mains, p'i' i' prend c' paquet-lâ, p'is prend la port' p'i' i' s' sauve.

On vâ dir' que dans c' temps-lâ, c'éta't, on vâ dire, lés p'tits châr' électriques, là ; ça transporta't vite, hein ! Te'jours, on vâ dir' qu'i' s'en vâ dans la paroèss' voésine. De d' lâ, i' y ava' in vieux qu'i' connaissa't b'en, qui éta' un d' sés amis depu's b'en dés années. I' resta' en arguiére, on vâ dire, d' la p'tit' ville, en arguiér' dés maisons, hein ! dés blocs [9] — i' éta't pâs su' 'a grand rue — et lâ, i' s'en vâ lâ, p'i' i' d'mande — c'éta't dans l' parcours d' la nuit' — i' d'mande, on vâ dire, à son ami si i' voudra't prend'e c' bébé-lâ en éleuv' [10]. L'aut'e, ça gu'i coûta't pâs mal : i' éta't terribeul'ment pauv'e, p'i' i' 'n n-ava't déjà, lui aussi, dés enfints [enfants]. Mé', on vâ dire, qu'i' vâ gu'i denner cent piass's par année pour l' l'él'ver jusqu'à l'âg' de quinze ans, ça gu'i denn'ra't quinz' cents piass's. « Don [donc], m' âs t' payer la mo'quié t'ut' suite, et puis l' reste, quand j' viendrai l' charché' à l'âg' de quinze ans, j' te paierai l' ress' ! »

Final'ment que l' vieux accept' lés offres, parç' qu'il éta't terribeul'ment pauv'e. T'ut' suite, on vâ dire, ça gu'i denna't d' l'argent pour viv'e, pour partir in peu. Et lâ, quand minm' qu'i' viendré't... lés r'charch's de c't enfant-lâ s'ra'ent fait's de n'emporte quell' magniére, par journaux, on vâ dire, qu'i' s'ra't charché de n'emporte quell' magniére, i' fa't défens' de parler de c't enfant-lâ... c't enfant-lâ, pareil comm' si i' leu's aparquiendra' [appartiendrait] en pur don.

---

7. *Bâtiments* : Toutes les constructions dépendant d'une ferme.
8. *Batterie* : Partie de la grange où l'on bat le grain.
9. *Bloc* : Pâté de maisons circonscrit par des rues.
10. *Élève (prendre en)* : En parlant d'un enfant, veiller à son entretien, à son éducation.

Te'jours, r'venons qu'i' ont pris l'enfant, p'i' ils l'on [ont] él'vé; p'is l' Vieux Saldâr s'ést rentourné au château. Donc, en arrivan au château du roi, b'en, c'été't [c'était] qués'ment l' jour. Ça fa't qu'i', on vâ dire, qu'i' mont' dans sa chamb'e, p'i' i' s' dégreill' [dégréer], p'i' i' s' ma', on vâ dire, en ling' d'ouvrag' comm' qu'i' ava't coutum' de fér' l'ouvrag' du château, p'i' i' r'descen aussitôt, et p'i' i' s'en vâ cogné' à la port' d' la chamb' du vieux roi. Le vieux roi d'mand' lequel que c'ést que gu'y â à sa port' de chamb'e aussi matin?

I' â dit: « C'ést moé, le Vieux Saldâr, Sir' mon roi! I' â dit, j' su's t-écitt' par grant' affére, j' voudra's vous parler.

— Foi de roi j' suis! I' a dit, si tu m' fa's l'vé' aussi matin pour r'guien, i' â dit, tu s'râs pendu à la port' de mon château à neuf heures! »

Te'jours que le roi s' lev' de son lit' et qu'i' s'en vient gu'i rouvrir la porte. I' â dit: « Sir' mon roi, i' â dit, vous apprendrez qu' la vieill' reine â mangé son enfint [enfant]! I' â dit, j' viens d'abord du grignier [grenier], on vâ dire, d' la deuxième étage, p'is, i' a dit, en descendant, j'ai vu qu' la port' d' 'a chamb'e éta' in p'tit peu ouvarte. I' dit, j'ai r'gardé, i' dit, la vieill' reine ést plein' de sang, p'is l' barceau ést plein d' sang, p'i' i' dit, i' y â p'us d'enfant dans l' barceau. Ça fa't qu'i' a dit, j' su's v'nu vous avartir!

— Le roi dit, foi de roi que j' suis! I' a dit, si c'ést dés mensong's que tu m' contes, i' dit, tu s'râs pendu à neuf heur's devant la port' de mon château, pareil! »

Te'jours, r'venons que le vieux roi saut' dans sa rob' de chamb'e, p'i' i' cour' à la chamb' d' la vieill' reine. Mé', à sa grand surprise, quand qu'i' arriv' lâ, c'ést absolument la vérité: la vieill' reine ést bêurrée d' sang, on vâ dire, d'in bout à l'aut'e, et p'is lés brâs, la fegure, p'is ça a r'volé jusque dans lés plafonds, à la têt' du lit'; minm' le lit' qu' éta't tout en blanc, qu' éta' propeurment, on vâ dir' que le lit' éta't bêurré d' sang. Pluss' que çâ, all' l'ava't tout' mangé p'i' i' ava't resté in bout d' trip' comm' preuv' qu'all' l'ava't b'en mangé... c' bout d' trip'-lâ...

Ah! ça fa't que, lâ, tout suite, i' a di' au Vieux Saldâr, i' a dit: « C'ést d' gréyé! [11] enn' potenç' devant la port' du château. À neuf heures, à matin, 'a s'râ pendue!

— Le Vieux Saldâr i' a dit: Sir' mon roi, i' dit, vous trouvez pâs qu' la mor' [mort] ést trop douç' pour, i' dit, enn' mér' qui mang' son enfint [enfant]? L'enfin â pâti b'en pluss' qu' 'a vâ pâtir, elle, la monter su' 'a potence!

— Le roi dit, i' a dit, quell' sentenç' que tu gu'i denn'ra's, toé?

— I' â dit, moé, i' a dit, j' gu'i denn'ra' enn' sentenç' qui dur'ra't plus longtemps qu' çâ, pour qu'alle ait l' temps d' pâtir elle itou [12]. I' a dit, je l'attach'ra' à la colonn' de l'église, lâ, p'is, i' a dit, tout l' mond' qui gu'iron à l'égliş' s'ron obligés de gu'i ch'ter [jeter] la pierre. »

---

11. *Gréyer*: Installer, disposer, préparer.
12. *Itou*: Aussi.

Gu'i ch'ter la pierre, donc, c'éta't de cracher d'ssus, d' la pincer, vous savez, dés claques, dés tapes, en passant, dés pincées, n'emporte comment ; et p'is, lés femmes, 'és aut's, qui voudra'ent gu'i porter secours, a'ront droit d' gu'i porter secours, donc, gu'i denné' à mangé' et l'abrier [13]. L'hiver, i' fa't comm' frett', co' minm' [quand bien même] qu' c'ést dans l'église... l'abrié' à la colonn' de l'églis' du mieux qu'i's pourra' et qu' 'a soeill' garrottée du bout' dés pié' [pieds] à la longueur de sés ch'feu' [cheveux] à la colonn' de l'église, droett' debout', fixe, tant qu' 'a vâ viv'e ! »

Final'ment que te' [tout de] suit' le roi accept' du Vieux Saldâr, et p'is command' le Vieux Saldâr de gu'y ellé' att'ler le gros ch'fal noèr, que gu'y avé' à l'écurie, su' in tomb'reau, et d' mett' la vieill' rein' dans l' tomb'reau et d' la transporté' à la colonn' de l'église, avec dés homm's pour gu'i édé' [aider] à la gârotté' avec enn' cord' de quarant' pieds d' long, d'in pouç' de gros.

Donc, r'venons qu'alle ést transportée à l'église, alle ést gârottée à la colonn' de l'église, la longueur de sés ch'feux, on vâ dire, au bout' dés pieds, et p'is lâ, tout's lés homm's qui rente' à l'église, lés jeunesses [14], lés enfants, n'emporte qui, sur semaine ou dimanche, sont ôbligés, donc, de gu'i ch'ter [jeter] la pierre, sous peine, on vâ dire, d' la punition du roi. Obligés d'obéir aux ord's du roi, donc que lés gens's sont... i's gu'i jett'nt la pierre.

Mé', lés femmes, 'és aut's, en sont terribeulment bonnes. I's trouv'nt qu'alle éta' enn' bonn' parsonne, parç' que l'aventur' qu'alle a'ra't pu manger son enfint [enfant], i's peuv'nt pâ' 'oèr de quell' magniér' que ça a'ra't pu arriver. Du moins, i's gu'i denne' à manger : à tous lés jours, i' y en â que'qu's-une' avec dés bouillons chauds, avec d'aut's mets, on vâ dire, pour gu'i deunner, et puis, i' 'a faisa'ent manger. Comm' de raison, elle, alle ava't lés mains gârottées.

Lâ, i's gu'i porta'ent secours, i's l'abriguia'ent [abriaient] l' soèr pour la nuit'. En tout câs, i's 'n n-ava'ent b'en soin. Mé' lés homme' été' obligés d' gu'i ch'ter la pierre.

Te'jours, r'venons que — dan in histoère, le temps s'écoul' vite — l'enfint [enfant], on vâ dire, ést en nourrice, l'enfant grandit, le Vieux Saldâr reste au château ; i' ést seul au château avec le roi. Le roi, on vâ dire, â p'us d' plaisir, i' sôrt p'us d'aucun' magniér' quelconque, i' reste avec, on vâ dire, son homm' de confiance, le Vieux Saldâr.

Te'jours, r'venons que — dan in histoèr, ça s'écoule vite — on vâ dir' que ça fa't b'e'tôt, on vâ dire, in sept huit ans qu' l'enfin ést lâ. L'enfin â 'té mi' aux écoles ; il ést b'en gardé par le vieu' armite, mé', il â 'té mi' aux écoles, mé' qu' seul'ment qu' lés maît's sont pâs capab's de gu'i en montrer. Mé', final'ment, i' vâ aux écoles, pareil ; i' marche à l'école. Donc, le Vieux Saldâr ava't deunné lés ord's que foudra't qu'i' gu'y a'lle à l'école. Ça fa't qu'i' été' obligé de l' tenir, mé', i' y ava' aucun maît' qui pouva't gu'i en montrer, par 'zemp', d'aucun' magniér' quelconque.

---

13. *Abrier* : Couvrir, mettre à l'abri.
14. *Jeunesse* (une) : Un jeune homme.

Ça fa't qu'on vâ dir' que, au bout de sept à huit ans qu'i' ava' été s'informer du p'tit garçon, le p'tit garçon apprené't par marveille : il l' savé't par cœur avant, i' y ava't parsonn' qu' éta't capab' d' gu'i poser d' quession ; on vâ dir' qu'i' réponné't [répondait] san hésiter su' tout'. Donc, le Vieux Saldâr s'aparçoét que lés souhaits d' la fée ont arrivé.

Et, donc, que le Vieux Saldâr s'y renvien au château, et p'is, on vâ dir' que le temps s'écoul' vite. V'lâ b'e'tôt quinze ans qu' l'enfin [enfant] ést en éleuv' su' le vieu' armite. Au bout' de quinze ans, le Vieux Saldâr sava't pâs trop comment fér' pour laisser le château, pour d'aller charcher son jeune... son enfint. Donc, que lâ, i' forge enn' lett'e, par lui-minme, qui vient dés vieux pays, qui vient d' Lond's, d'in d' sés frér's qu' éta't riche, fortuné, et qui l' demand' de gu'y eller pâsser le ress' de sés jour' avec lui. Comm' qu'i' s' faisa't vieux, son frére ava't l' moyen, i' éta' 'ien qu' tous lés deux qui viva'ent, de fréres, donc, i' a'ra't voulu qu'i' a'ra't 'té pâsser le ress' de sa vie avec lui.

Te'jours qu'i' ava't forgé c'tte lett'-lâ, p'i' i' s'en vâ montrer çâ au roi. « Sir' mon roi, i' â dit, c' qui m' fa't b'en d' la peine — minme i' 'n en brâillé't [15] — i' a dit, que j' su's t-ôbligé d' laisser l' château éioù c' que j'ai pâssé à pe' pras lés plus beaux jours de ma vie. I' a dit, j' su's t-ôbligé d'aller trouver mon frér' qu' ést dans lés vieux pays, qui s' fa't vieux comm' moé, p'is qu'i' ést riche, donc, que j' f'rai pâ' in pouç' d'ouvrage, et p'is mecqu'i' soeill' mort, c'ést moé qui hérit'râ' d' l'héritage ; donc, i' a dit, que ça s'ra't plus désennuyant pour lui et pour moi-minme ! »

Final'ment, que le roi voula't pâs trop, mé' foula't b'en. Te'jours, i' s'en vâ. Le roi l' peill' [paie] tout c' qu'i' gu'i d'va't, i's s' denn'nt la main, p'is bonjour... bonjour ! Et p'is, on vâ dir' qu'i's s' séparent. Donc, le vieux roi ress' seul au château.

Mé', au lguieu [lieu] de s'en aller, le Vieux Saldâr, on vâ dire, ramâss' sa valis' p'is son pacsac [16], et p'is s'en vâ trouver son ami le vieu' armite. Donc, en arrivant lâ, c'éta't dans l'apro-médi ; i' s' mè' à parlé' avec le vieu' armit' p'is la femme, on vâ dire. La femme, 'a savé't qu'i' v'na't charcher l'enfint ; on vâ dir' qu'alle ava't l' cœur b'en gros, parç' qu'all' l'eumé' [aimait] énormément : l'enfan été' intelligent terrib'e, p'i' i' éta't beau à plein.

Te'jours que ça vient l' temps de l'heur' du souper, l'enfin [enfant] arriv' d' l'école, et p'is la femm' met la tab'e, mé' la femme, on vâ dire, 'a pleura't. Te'jours que l'enfint, i' a di' à sa mére, i' dit : « Quoi c' que c'ést qu' vous avé' à pleurer ?

— Ah ! 'a dit, j' te l' dirai b'e'tôt !

— I' a dit, si vous m' dit's pâs c' que vous avé' à pleurer, i' a dit, j' mang'rai pâs !

— Tu mang'râs pâs ? B'en, 'a dit, moé non plus ! »

Ça fa't qu' quand qu' la femm' voét çâ : « B'en, 'a dit, t'apprendrâs, 'a dit, mon cher, que t' és pâs mon enfant ! Moé, 'a dit, j' su's t-enn' nourrice, pour toé, p'i' 'a dit,

15. *Brailler* : Pleurer, se lamenter.
16. *Pack sack* (angl.) : Havresac.

ton pére, c'éta't seul'men in pér' nourricier. 'A dit, ton pére, 'a dit, c'ést le Vieux Saldâr qu'i' y â lâ, au bout d' la tab'e, qui éta' apras manger. 'A dit, çâ, c'ést ton pére ! »

Le p'tit garçon jett' l'œil, on vâ dire, su' son pére, mé', à sa grand surprise, i' di' à sa mér' qu'i' â jama' eu d' sés attrè' [traits], et que ça l' surprendra't b'en qu' si i' s'ra't son pére. Mé', final'ment, c'ést lui qu' â payé son él'vage, c'ést lui qui l'â mis lâ, et i' ést ôbligé de l'écouter, p'i' i' ést ôbligé de l' suir'e [suivre]. Final'ment, te'jours qu' apras que l' soupé' ést parcouru, le Vieux Saldâr gu'i dit de s' greyé' et p'is qu'i' foulé't [fallait] qu'i' part' pour prend' le train, l' train, on vâ dire, pour onze heures, le soèr ; c'ta't l' temps d' s'en aller.

L' p'tit garçon fa't, on vâ dire, son pacsac, et p'i' i' s' greill' lui 'tou ; i' pâr' avec, on vâ dire, son pére, et p'i' i's sont à pied, qui travars'nt d'enn' rue à l'aut'e. Mé', b'e'tô' i's prenne' in ch'min d' forêt, comme enn' route, on vâ dire, p'is ça marche enn' journée dans c'tta rout'-lâ.

B'e'tôt, i's rent'nt dan in grand boâs d'bout' [17], p'is ça fa't t'oâs jours p'is t'oâs nuit's qu'i's march'nt dans l' boâs d'bout' sans r'guien à manger. Mé', au bout' de t'oâs jour' et d' t'oâs nuit's, c't enfant-lâ, i' éta't pâ' accoutumé à marcher, i' éta't pâ' accoutumé à travailler, i' ava't te'jour' été à la clâsse, i' savé't pâs fér' d'aut' chose. Et lâ, i' â di' à son pére, i' a dit : « Écoutez don, mon pére, i' a dit, j' su's p'us capab' de marcher ! Ça fa't t'oâs jours p'is t'oâs nuit's que j'ai pâs mangé, j' me su's pâs r'posé, j' me su's pâ' assis. Lâ, i' a dit, j' su's t-épuisé complèt'ment ; j' su's p'us capab' de marcher ! »

Le Vieux Saldâr s'en vient, p'i' i' gu'i denn' t'oâs quat' claqu's par la tête et p'i' enn' coupeul de coups d' pieds dans l' darguiére en gu'i disant d' marcher. Le p'tit garçon éta' épuisé terriblement ; i' s' jette à quat' pattes, p'i' i' marche à quat' patt's pour asseyé' [essayer] à fére encôre in bout' pour plaire au bonhomme. Mé', tout en s'en allant comm' çâ, à quat' pattes — le Vieux Saldâr(e) l' suiva't — i' s' di' en lui-minme : « C'ést pâs mon pére ! Si ça a'ra' été mon pére, i' m'a'ra't pâs fait' çâ : apras m' fér' marcher d' minm' sans manger, en plein' nuit' dans dés pareill's forê' à travers du boâs d'bout'. Et puis j' gu'i dis que j' 'ta's 'puisé, et p'i' i' m' bâ' encôr' par d'ssus l' marché ! Il ést trop çartain qu' c'ést pâs mon pére ! »

Te'jours que l' p'tit gârs s'assit su' in corps [18] mort que gu'i y ava't lâ, en disant, i' a dit : « Mon pére, j' su's pâs capab' d'aller p'us loin ! Don, i' a dit, faisez [faites] d' moé c' que vous voudrez ! Si vous voulez m'ôter la vie, j'eume autant mourir écitte, comm' mourir à dix pieds p'us loin ! I' a dit, j' su's p'us capab' de marcher ; c'st impossib'e ! »

Eul l' bonhomm' vient l' fér' marcher, l' bonhomme l' bo'scule in peu, i' gu'i denn' dés tap's par la tête, quiens bon ! Mé' l' p'tit garçon éta't pâs capab' de

17. *Bois debout* : Forêt non attaquée par la hache.
18. *Corps mort* : Arbre tombé dans la forêt.

marcher. I' faisa't tout' son possib'e, mé', i' éta't p'us capab'e. L' bonhomm' s'arrête in instant, au râs lui, la têt' bâsse, p'i' i' s' ma' à pensé' à son affére. Apra' a'oèr pensé que'qu's menutes, i' a dit: « Tu vâs répéter par darguiér' moé c' que j' vâs dire!

— Ça fa't que l' p'tit garçon di' oui!

— I' a dit, j' veux que gu'y eill' [qu'il y ait] in mill' de terr' cârré, icitte, lâ, qu'i' soeill' défriché', qu'i' eill' p'u' in morceau d' boâs, que l' terrain soeill' [soit] planch'[19] comm' la main; p'is pluss' que çâ, que l' foin eill' in pied d' long, qu'i' batte au vent!»

Mé', en disant la parole: « Que l' mill' de terr' cârré existe, que l' foin in pied d' long qu'i' bâ' au vent » l' Vieux Saldâr s'aparçoét qu' c'ést b'en la vérité de quoi c' que la fée ava't dit. I' a dit: « À c'tte heure, i' a dit, tu répèt's par darguiér' moé: J' veux qu' dans l' mill' de terr' cârré, dans l' milguieu [milieu], que gu'y eill' [ait] le plus beau château, qu'i' soeill' fait' en glaç' de miroère, lés croèsons [cloisons] de d'dans soeill'nt [soient] faite' en glaç' de miroèr, qu'on peuve s' mirer dans tou's lés croésons, que gu'y eill' tout en abondance: des provisions, le linge, l'argent, la mounition [munition], lés arm's pour fér' la guerre, la chasse ou n'emporte, tout exist' dans l' château!»

Mé', en disant la parole, mecieu', qu'i's voeille' l' château qui r'luit comme in diamant dans l' milguieu du mill' de terr' cârré. Le bonhomm' di' au p'tit garçon, i' a dit: « À c'tte heure, 'oés-tu, i' a dit, l' château qui exist' là-bâs, lâ? I' a dit, c'ést moé qui ress' lâ! C'ést not' che'-nous, çâ! C'ést ma maison, moé, çâ! Bon, b'en, i' a dit, tu t'en viendrâs lâ; moé, lâ, i' a dit, j' m'en vâs manger. Lâ, i' a dit, lâ, on â d' quoi à manger!»

Doncque l' bonhomm' laiss' le p'tit garçon lâ, p'i' i' pârt, p'i' i' s'en vâ au château pour manger. Durant c' temps-lâ, le p'tit garçon, on vâ dire, à quat' patt's par bout', d' temps en temps, on vâ dir' qu'i' s' roulé't pour asseyé' envers le château pour s' transporter lâ pour asseyé' à manger lâ, lui aussi. I' fa't b'en dés efforts, mé' avecque l' temps, i' vien à bout d' s'y rend', mé' ça prend b'en du temps parç' que i' éta't b'en épuisé.

En arrivan au château, le Vieux Saldâr, la tab'e éta't mi', i' y ava't du manger su' 'a tab'e à sa'oèr quoi n'en fére. Le Vieux Saldâr éta' assis dan in beau fauteuil, p'i' i' s' barça't. Te'jours, le p'tit garçon rent'e. L' bonhomme, le Vieux Saldâr, gu'i dit de s' mett'e à la tab' p'is d' manger. L' p'tit garçon s'assi' à râ' 'a tab' p'i' i' mange, et p'is quand i' â féni d' manger, i' s'assit. La tab' se ramâss'[20], tout' se ramâss' marveilleus'ment.

Te'jours que, rendu au soèr, le bonhomme, le Vieux Saldâr di' au p'tit garçon, i' dit: « Tu vâs m' suir'e [suivre], m' âs t' montrer ta chamb'e!» Donc, i' pâss' dan in

19. *Planche*: Uni, dont la surface est égale.
20. *Table* (ramasser la): Desservir la table.

appartement, enn' bell' grand chamb'e. Ça fa't : « Quiens ! i' a di' au p'tit garçon, ça s'râ ta chamb'e ; tu couch'râ' écitte !

— I' dit, oué ! »

Ça fa't qu' le jeun' prince — c'éta' in prince, lâ, hé ! mé', il l' sava't pâs. Son nom c'éta't Balthazâr, mé', i' sava't pâs qu'i' éta't prince — ça fa't que, on vâ dir' que Balthazâr s'en vâ à la chamb'e, l' p'tit garçon, lâ, p'i' i' s' couche, mé' i' sava't pâs son nom.

Ar'venons te'jours qu' le lend'main matin, l' bonhomm' se leve et p'i' i' fa't l'ver l' p'tit garçon et i' gu'i greille à déjeuner, met çâ su' l' bout d' la tab'e, p'i' i' déjenne. Apras qu'i' â féni d' déjenner, i' s'en vâ dan in appartement qu'i' y ava't lâ, p'i' i' pren in fusil d' chasse, p'is, don, i' rouv' la port' p'i' i' s'en vâ chasser. I' ést tou' 'a journée parti ; i' arriv' le soèr.

Rendu au soèr, i' a di' au p'tit garçon, i' a dit : « Écout' b'en ! Tu vâ' a'oèr ton ouvrage ! Moé, i' a dit, j' su's t-in chasseur. J' pâr'(e) l' matin ; comm' six heures, je m' leve, j' déjenne, p'i' à sept heures, j' m'en vâ's, et p'is je r'viendrai pour six heur's du soèr. Ton ouvrage, ça s'râ l' matin d' te l'ver, fér' mon déjenner pour qu' mon déjenner soeill' su' 'a tab' pour six heures. C'é' 'a seule ouvrag' que t' â' à fére ! »

Te'jours, (e)r'venons que l' bonhomme, l' matin, l' soèr, lâ, l' p'tit garçon gu'i greille à souper, p'is l' bonhomm' soupe, p'is fa't pâsser l' p'tit garçon à la chamb'e, p'i' i' s' couche. L' lend'mon matin, l' petit garçon s' lev' b'en matin, p'is qu'i' gu'i greille enn' bouchée à manger, p'i' i' met çâ su' 'a tab'e, p'is l' Vieux Saldâr s' lev' p'i' i' prend son déjeuner, p'i' apras l' déjeuner parcouru, on vâ dir' qu'i' prend la forêt p'is s'en vâ chasser.

I' rent'e, l' soèr, l' p'tit garçon â 'cor' pâssé la journée tout fin seul au château ; i' trouva't l' temps terribeulment long, i' s'ennuyé' énormément de s' 'oèr t'ut seul dan enn' pareill' bâtisse, dan in pareil, on vâ dire, dan in boâs sa'vage, on vâ dir' qu'i' y ava' 'ien qu' le mill' de terre, hé ! i' y ava't pâs d'aut' chose ; (e) l' restant c'éta' en boâs d'bout', parsonn' pâssa't par lâ. I' y ava't pâs d' chemin, i' y ava't pâs d' monde, i' y ava't pâs r'guien.

Eur'venons, te'jours que, rendu au soèr, le p'tit garçon, l' bonhomme arriv' p'i' i' prend son souper, p'i' i' a dit : « D'mon matin, i' a dit, tu te l'v'râs pour fér' mon déjeuner pour six heures !

— I' a dit, écoutez, mon maît'e ! I' a dit, ça fa' assez longtemps, i' a dit, que j' fa's çâ, vot' souper, l' soèr, vot' déjeuner, l' matin, p'i' i' a dit, en arrivant vous déjeunez [soupez], p'is moé, vous m' faisez coucher. Donc, i' a dit, j' peux pâs parlé' avec vous. Dans l' jour, j' pâss' lés journées tout fin seul, renfarmé dans c' château-lâ. Parsonne ! J' voé' aucun' parsonn' pour parler ! J' trouve l' temps long, j' m'en vâs mourir d'ennui écitte ; j'eume autant mourir tout d' suit' comm' mourir plus târd ! I' a dit, demon matin, vous f'rez vot' déjeuner, parç' que moé, j' me lev'rai pâs l' fére. Si vous êt's pâs satisfa't d' çâ, ôtez-moé la vie, faisez d' moé c' que vous voudrez. J'eume autant mourir t'ut suit' comm' mourir demain ! »

Ça fa't que l' bonhomme ést assis dan in fauteuil p'i' i' s' barce, p'i' i' jongla't [21], i' pense à son affére. Apra' a'oèr b'en pensé à son affére : « B'en, i' a dit, tu vâs dire, tu vâs répéter par darguiér' moé c' que j' vâs dire ! »

Te'jours que l' bonhomm' dit, l' Vieux Saldâr, i' a dit : « J' veux qu' la princess' la plus bell' princess' de Paris soeill' rendue écitte à soèr ! » L' p'tit garçon répèt' par darguiér' lui, mé' en disant la parole, ça sonne à la porte. L' Vieux Saldâr se lèv' p'i' i' s'en vâ rouvrir la porte. La princess' qui rent'e. Ah ! c'éta' in beau morceau d' viand' terrib'e ! Te'jours, on vâ dir' que lâ, la princess' s'en vien en d'mandan au Vieux Saldâr, 'a dit : « C' que gu'y â pour vous, mon maît'e ?

— Que gu'y â pour vous ? I' a dit, dégreillez-vous ! »

Ça fa't qu' 'a s' dégreille, p'i' i' vâ serrer [22] son linge, p'is, i' di' au p'tit garçon : « Toé, vâ t' coucher ! » Ça fa't que l' p'tit garçon pârt se coucher.

Et lâ, i' di' à la princesse, i' dit : « Vou' allez v'nir prend'e enn' partie d' carte' avec moé ! » Ça fa't qu'i' s' mè' à la tab'e avec la princesse, p'i' i's joue' enn' partie d' cartes. Mé', à neuf heures, comm' l'harlog' sonn' neuf heures, la princess' frappe l' jeu d' cart's su' 'a tab'e, en disant : « Mon maît'e, che' nous, 'a dit, à neuf heures, lés jeux s' farment, tout s'arrête, p'i' 'a dit, on s' couche, on se r'pose !

— Oué ! B'en, i' a dit, ça vâ fér' pareil écitte ! »

Te'jours, on vâ dir' que lâ, i' vâ gu'i montrer sa chamb'e, p'i' 'a vâ s' coucher. Mé', i' â dit : « R'marquez b'en que d'mon matin, pour six heures, faut qu' mon déjeuner soeill' fait'. Voyez la dépens' [23] que gu'y â lâ ? I' dit, çâ, c'ést plein d' provisions ! Vous gu'irez lâ, vous prendrez lés provisions, vous m' f'ré' à déjeuner pour six heur's d'mon matin. Moé, i' a dit, j' su's t-in chasseur. J' prendrai l' boâs, j' renteur'rai à six heur's demain soèr ; faudrâ qu' mon souper soeill' su' 'a tab'e !

— Çartain'ment, 'a dit, mon maît'e ! J' t-ôbligée d'ôbéir à vos ord'es ! »

Te'jours, (e)r'venons qu' 'a vâ s' coucher. L' lend'mon matin, on vâ dir' que la princess' se lèv' p'is qu' 'a gu'i fa't son déjeuner, p'i' 'a met çâ su' 'a tab'e et p'i' 'a fa't sa toélette en l'attendant. Te'jours, v'lâ le Vieux Saldâr qui sôrt de sa chamb'e, et p'i' i' s'assi' au bout d' la tab'e, on vâ dir' qu'i' d'mand' la princess' pour prend' son déjeuner quante lui ; ça fa't qu'all' le r'marcie ; i' ést trop matin pour elle, alle ést pâ' habituée à çâ !

I' prend son déjeuner. Apras qu' son déjeuné' ést parcouru, i' s' lev' p'i' i' pren in po'gnârd qui ést long comm' çâ, p'i' i' s'en vient, i' a dit : « Bell' princesse, prenez c' po'gnârd-lâ ! » Ça fa't qu' la princess' prend l' manch' du po'gnârd. I' a dit : « Avez-vous vu, hier à soèr, le p'tit garçon qu' â été s' coucher, i' a dit, j' l'ai en-'oeillé' s' coucher, lâ ?

---

21. *Jongler* : Concentrer sa pensée, réfléchir, penser intensément.
22. *Serrer* : Remiser une chose à la place qui lui est assignée.
23. *Dépense* : Garde-manger.

— Oué, 'a dit, j'ai cru d' 'oèr qu'i' y ava' in jeune homm' qui ést pâssé s' coucher.

— B'en, i' dit, mecque vous l' voyié' apparaît'e, à matin, j' veux qu' vous gu'i plantiez c' po'gnârd-lâ au cœur, pour(e) l' détruire ; ou b'en don, à six heures, à soèr, ça s'râ vous qu' a'râ l' coup d' po'gnâr' à sa place !

— 'A dit, mon maît'e, j' t-ôbligée d'obéir à vos ord's ! J' t-écitt' pour çâ. »

Ça fa't que l' Vieux Saldâr, on vâ dire, se greill' p'i' i' prend la forêt, i' s'en vâ chassé' encôr' tout' la journée. La bell' princesse, elle, vers neuf heure' l' p'tit garçon s' leve. Il éta't pâs pressé c' matin-lâ. I' s' leve, dans sa chamb'e, i' ava' à pe' pras tout c' qu'i' foulé't [fallait] pour fér' sa toélette, donc, i' s' fa' enn' magnifiqu' toélette. I' r'gârd' dans l' garde-robe, i' voét dés bell's habits d' prince. « C'ést b'en pour moé, i' dit, c'ést ma chamb'e ! » Pren in habit d' prince p'i' i' s' met çâ su' l' corps. C'ést le plus beau p'tit prince qu' â jama' été vu : b'en habillé, il ést souell' [swell] [24], enn' bell' toélette, le p'tit gârs, il ést mangeab'e à forç' qu'il ést beau !

Te'jours que lâ, à neuf heures, i' s'en vient pour sortir, la princesse ést accotée [25] apras l' câd' d' la port' p'i' alle a l' po'gnârd pour(e) l' darder. Ça fa't qu'i' rouv' sa porte ; tout d'in coup, i' aparçoét la princess' qui â c' po'gnârd-lâ. Mé', la princesse, en l' voyan apparaît'e, 'a fa't deux pâs d' raculons p'i' 'a baisse l' po'gnârd. « Bell' princesse, i' a dit, j' voé' à pe' pras quel ouvrag' que mon maît' vous â denné ! J' veux pâs, i' a dit, que vous r'fusez de fér' l'ouvrag' que mon maît' vous a dit d' fére ! I' a dit, êt's-vous capab' de l'expliquer c' qu'i' vous a dit ?

— 'A dit, j' t-ôbligée d'ôbéir à sés ord's, mé' j' su's pâs capab' de tremper lés mains dans l' san [sang] innocent d'in jeun' prinç' comm' vous ! Oué, 'a dit, i' m'â dit d' prend' c' po'gnârd-lâ, p'is d' vous l' planté' au cœur, en vous voyan apparaît', à matin ! »

B'en, on vâ dir' qu'i' s' détach' [détache ses habits], p'i' i' a dit : « Plantez-moé l' po'gnâr' au cœur, ôtez-moé la vie, i' dit, j' gu'i ai d'mandé de m'ôter la vie, ou b'en don d' fér' son manger lui-minme. B'en, i' dit, i' vous â fait venir vous fér' son manger, p'i' i' dit, c'ést vous qui vâ m'ôter la vie !

— Non, 'a dit, beau prinç' brave, 'a dit, i' y a pâs d' danger que j' tremp' més mains dans l' san [sang] innocent ! »

Te'jours, on vâ dir' qu'i's s'assis'nt tous lés deux dans chacun, on vâ dire, in fauteuil, p'is la journée s' pâsse, c'ést comme enn' rosée, i' ont pâs connaissanç' d' la journée. Te'jours, le soèr, le Vieux Saldâr rent'e, mé', en rentrant, alle ava't pâ' eu l' temps d' fér' son souper ni r'guien. I' ava't parlé avec l'aut'e, le temps s'éta't pâssé assez court qu'alle ava't pâs pensé à çâ.

Ça fa't que l' Vieux Saldâr rent'e : « Comment, i' a dit, bell' princesse, i' dit, vous avez pâs fait' vot'e ouvrage ?

---

24. *Swell* (angl.) : Bien mis, chic.
25. *Accoté* : Appuyé.

— Non, 'a dit, mon maît'e, j'ai pâ' été capab' d'obéir à vos ord's : j' 'ta's pâs capab'e, 'a dit, d' tremper més mains dans l' san innocent !

— Oué ? B'en, i' a dit, vou' allez voèr que moé j' m'en vâ' êt' capab'e ! »

Ça fa't qu'on vâ dir' qu'i' la prend par le brâs, il la pâss' dan enn' chamb' de résarv' que gu'y ava' en arguiére, i' rouv' la f'nêt' du châssis, et p'i' i' 'a met su' l' bord d' la fenêt' p'i' i' gu'i fa't sauter la tête, on vâ dire, i' jett' çâ en dehors d' la f'nêt' du châssis. Ça fa't que l' p'tit garçon, lui, qui voét fér' çâ, i' pleure à chaud's larm's de 'oèr enn' si bell' princess' p'is qu' parla't si b'en, qu'i' trouvé't qu'alle éta't, on vâ dire, si b'en instrui', il l'euma' 'ien qu' pour la promiér' fois qu'i' 'a voyét, il l'euma't terriblement parç' qu'alle éta't fine, alle éta' eumab'e. L' p'tit garçon pleure à chaud's larmes. « Vous apprendrez, i' a dit, mon maît'e, si vous fiez su' moé pour fér' vot' déjeuner, d'mon matin, p'is vot' soupé' à soèr, vous allez souper târd, parç' que, i' a dit, lâ, i' a dit, c'ést la princess' p'is b'e'tôt, i' a dit, ça s'râ moé qui s'râ' à sa place ; j'eume autant mourir t'ut' suit' comm' mourir plus târd ! »

Ça fa't qu', b'en, l' p'tit bonhomme, i' a dit, le Vieux Saldâr, i' a di' au p'tit garçon, b'en, i' a dit : « Répèt' lés parol's que j' vâs dire. I' dit, j' veux qu' la princess' de Paris soeill' rendue à ma porte écitte, à soèr, au nom d' la fée ! » Ça fa't qu' te'jours, on vâ dir' qu' la princesse arrive, ça sonne, vâ gu'i rouvrir la porte. « Bonjour, bell' princesse !

— 'A dit, bonjour, mon maît'e !

— Toé, l' p'tit garçon, i' a dit, vâ t' coucher ! Prends ta chamb' vâ t' coucher ! »

Ça fa't qu'i fa't dégreiller la princesse, i' gu'i d'mand' pour joué' enn' partie d' cartes. Donc, la princesse accepte. I's s' mette' à la tab' p'is prenne' enn' partie d' carte' ensemb'e. Mé', à neuf heures, lés jeux s' frappent, p'i' 'a dit : « Mon maît'e, 'a dit, che' nou' à neuf heures, lés jeux s' farm'nt p'i' 'a dit, on s' couche !

— Oué ! B'en, i' a dit, bell' princesse, vot' ouvrage, ça s'râ d' fér' mon déjeuner d'mon matin pour six heures, et p'is j' su's t-in chasseur : j' prends lés forêts, p'is j' renteur'rai pour six heur's demain soèr. Foudrâ qu' mon souper soeill' su' 'a tab' pour six heures.

— Çartain'ment, mon maît'e, 'a dit, j' su's parée à obéir à vos ord's, j' su's t-écitt' pour çâ ! »

Donc, que lâ, 'a prend sa chamb'e, i' vâ gu'i montrer sa chamb'e, et p'i' 'a vâ s' coucher, p'is lui aussi. Le lend'mon matin, bon matin, la bell' princesse ést d'bout' p'i' 'a gu'i fa' in magnifiqu' déjeuner, p'i' 'a met çâ su' la tab'e. Le Vieux Saldâr se lev' comm' six heur's p'is vient s' mett'e au bout d' la tab'e, p'i' i' pren in magnifiqu' déjeuner. P'is, apras qu' son déjeuné' ést parcouru, i' prend l' po'gnârd, i' a dit : « Bell' princesse, i' dit, avez-vous vu l' p'tit garçon, hier à soèr, qui â rentré écitte, quand vous avez rentré écitte, lâ ?

— Ah ! 'a dit, oui !

— Bon, b'en, i' a dit, mettez la main su' l' po'gnârd, p'i' i' a dit, vous gu'i plant'ré' au cœur mecqu' vous l' voyié' apparaît'e, à matin.

— Oué ! 'A dit, j' t-ôbligée d'obéir à vos ord's ! »

Ça fa't qu' te'jours, on vâ dir' qu' 'a met l' po'gnârd su' l' bout' d' la tab'e au râ' elle, p'i' 'a s' ma' à tab' p'i' 'a déjeune ; l' Vieux Saldâr s'en vâ. 'A déjeune, p'is, apras qu' son déjeuné' ést parcouru, on vâ dir' que 'a s' met proch' d' la chamb' du p'tit garçon, proch' d' la porte, p'is lâ, 'a l' guette avecque c' po'gnârd-lâ. L' 'tit garçon fa't comme i' ava't fait' la veuille [veille]. Pâs pressé, i' s' lev' vers lés neuf heures, i' fa' enn' magnifiqu' toélette, et p'i' i' i' s' ma' encôre enn' bel habit d' prinç' su' l' corps, p'is s'en vient pour sortir, mé', encôre à sa grand' surprise, la princesse ést lâ, avecque l' po'gnârd, qui l'attend.

Mé', lâ, il éta' au courant dés afféres, on vâ dir' qu'i' s' déboutonne, p'is : « Quiens ! i' a dit, bell' princesse, mon maît' vous a dit d' m'ôter la vie en m' voyant, de m' parcé' au cœur en m' voyant, à matin, b'en, i' dit, j' vous denn'rai pâs d' misére, i'a dit, faisez vot'e ouvrage, ou b'en don, si vou' 'a faisez pâs, vot' vie vâ êt'e au bout' !

— Oué ! B'en, 'a dit, beau prinç' brave, 'a dit, j' su's pâs capab'e, 'a dit, d' tremper lés mains dans vot' sang ! »

Ça fa't qu' 'a prend l' couteau, l' po'gnârd, p'i' 'a l' jett' su' la tab'e, et p'i' 'a invit' le p'tit jeun' prinç' de prend' le déjeuné' avec elle. Ça fa't qu' te'jours, i's s' mette' à la tab'e, i's prennent l' déjeuner, et lâ, i's s'assis'nt dans chacun in fauteuil, p'i' i's s' mette' encôre à parler tous lés deux. La journée s' pâsse, c'ést enn' pensée ! Le temps s'écoul' terribeulment vite. Il éta' enchantés d' leu's paroles, tant qu'un et l'aut'e.

Donc, rendu au soèr, la bell' princesse ava't pâ' encôr' faite l' souper du Vieux Saldâr, mé' le jeun' prinç' l'ava't mi' au courant de quoi c' qui alla't s' pâsser. « Ça ser' à r'guien que tu gu'i faise' à souper, d'abord, en t' voyant, mecqu'i' rent'e, que t' âs pâs fait' ton ouvrage, i' vâ t'ôter la vie ! » Ça fa't qu' tant qu' à gu'i ôter la vie, ça sarvé' [servait] à r'guien d' gu'i fére à souper.

Le Vieux Saldâr, comm' de fait', qui rent'e à six heures : « Bell' princesse, vous avez pâs fait' l'ouvrag' que j' vous ai dit d' fére ?

— Non ! 'A dit, mon maît'e, j'ai pâ' été capab'e, 'a dit, de tremper lés mains dans l' san [sang] innocent de c' jeun' prinç'-lâ !

— Oué, b'en, il â dit, moé, i' a dit, vou' allez voèr, i' a dit, que j' su's capab' de m' tremper lés mains dans l' vôt'e, vot' sang ! »

I' 'a prend par le brâs, i' 'a transporte à la chamb'e éioù c' qu'i' ava' été la veuille [veille], et lâ, i' rouv' la f'nêt' du châssis, p'i' i' la prend, on vâ dire, par le brâs, p'is, i' gu'i fa't sauter la tête, p'i' i' 'a jette en déhors d' la f'nêt' du châssis, p'i' i' farm' la f'nêt'e. L' 'tit garçon qui voé' encôr' fér' çâ, i' pleure à chaud's larm's de voèr dés affér's criminell's comm' çâ. Donc, i' ést assis, on vâ dire, p'i' i' pense à son affére, p'i'

i' pleure à chaud's larmes. « Mon maît'e, i' a dit, fiez-vous pâs su' moé pour fér' vot'e ordinaire[26], d'mon matin, ni d'mon matin, ni d'main soèr, ni jama's, par rapport[27], i' a dit, qu' vous avé' ôté la vie de cés princess's-lâ, p'i' i' dit, j' sé's que j' vivrai pâs longtemps, moé non plus ! P'is j'eume autant qu' vous m'ôtez la vie tout' suit' comm' plus târd ! »

Le Vieux Saldâr, on vâ dire, se fa' enn' bouchée à manger, p'i' i' s' ma' à la tab'e, p'i' i' mange. Mé', tout en mangeant, i' ava't la têt' bâsse. I' di' au p'tit garçon, i' a dit : « Tu vâs répéter par darguiér' moé c' que j' vâs dire. J' souhaite, au nom d' la fée, que la plus bell' princess' de Franç' soeill' rendue au château, écitte, à soèr ! » En disant çâ, qu' ça sonne à la porte. Le Vieux Saldâr se leve, vâ encore ouvrir la porte. C'ést encore in beau morceau d' viand' qui rent'e !

Te'jours, (e)r'venons que i' di' au p'tit garçon, i' a dit : « Vâ t' coucher ! » Donc, le p'tit garçon pârt p'i' i' vâ s' coucher. I' fa't dégreiller la princess' p'i' i' vâ serrer l' ling' d' la princesse, et lâ, on vâ dire, qu'i' gu'i d'mand' pour prend'e enn' partie d' carte' avec elle, p'i' 'a joue aux cart's jusqu'à neuf heures. À neuf heures, donc, 'a frappe l' jeu en disant : « Che' nous, à neuf heures, lés jeux sont farmés p'i' on vâ s' coucher ! »

Te'jours, lâ, i' gu'i dit qu' faut qu' 'a fais' son déjeuner pour six heur's du matin ; et lui, i' ést in vieux chasseur, donc, i' vâ prend' le boâs, i' renteur'râ pour six heur's du soèr. « Faudrâ qu' mon souper soeill' su' 'a tab'e !

— Çartain'ment, 'a dit, mon maît'e ! J' t-écitt' pour obéir à vos ord's, p'i' 'a dit, j' vâ' obéir aussi ! »

Te'jours, (e)r'venons que i' gu'i mont' sa chamb'e, p'i' 'a vâ s' coucher. Le Vieux Saldâr aussi. Donc, le lend'mon matin, d' bon matin, la princess' se lev' p'i' 'a greille in magnifiqu' déjeuner pour le Vieux Saldâr, qui s' trouva't son maît'e, et p'is quand le Saldâr arrive, i' s' ma' à la tab'e, p'i' i' prend son magnifiqu' déjeuner. Apras l' déjeuner parcouru, i' s' lev' p'i' i' rouv' l'armoère, prend l' po'gnârd : « Bell' princesse, i' dit, avez-vous vu le p'tit garçon qu'i' y ava' écitte, hier à soèr ?

— Ah ! 'a dit, çartain'ment, mon maît'e, je l'ai vu !

— Bon, b'en, i' dit, i' couch' dans c'tte chamb'-lâ. Mecqu' vous l' voyié' apparaît'e, qui sort d' la chamb'e, à matin, i' a dit, prenez c' po'gnârd-lâ, p'i' i' a dit, vous gu'i plant'ré' au cœur. Si vous gu'i plantez pâs c' po'gnârd-lâ au cœur, mecqu' vous l' 'oyié' apparaît'e à matin, i' a dit, à soèr, i' a dit, moé, j' s'rai pâs gêné d' vous l' planté' au cœur !

— Oué ! 'A dit, mon maît'e, j' t-ôbligée d'obéir à vos ord's ! 'A dit, j' su's t-écitt' pour çâ ! »

Eur'venons que l' Vieux Saldâr prend sa carabine, p'is prend la porte, p'is s'en vâ chasser. Te'jours, elle, 'a fa't son déjeuner, p'i' 'a met çâ su' 'a tab'e, mé' 'a déjeun'

---

26. *Ordinaire* : Cuisine, préparation des repas.
27. *Rapport que* : Parce que.

pâs : 'a guette l' p'tit garçon. L' 'tit garçon, i' s' lev' vers lés neuf heures, et p'is, i' s' fa' encore enn' magnifiqu' toélette, et il été't [était] beau, c'éta' enne affére enchantée. Doncque, c'ést çâ qui lés charma't comm' de raison !

Eur'venons que, vers neuf heures, le p'tit garçon, sa toélette ést fait', p'i' i' s'en vient pour sortir d' la chamb'e ; la bell' princess' l'attenda't [entendait] marcher. Alle éta' accotée apras l' câd' d' la porte, p'i' 'a l'ouatch [to watch][28], p'i' alle a l' couteau en l'air, p'i' 'a guett' çâ pour pâs manquer son coup. Mé' l' p'tit garçon, en ouvrant la porte, on vâ dir' qu'il la rouv' d'aguette[29] et p'is qu'i' r'gâr' p'i' i' savé' à pe' pras c' qui éta't pour arriver. Lâ, on vâ dir' qu'il l'aparçoét, lâ. « Bell' princesse, i' a dit, fait's l'ouvrag' que mon maît' vous a dit d' fére ! »

I' déboutonn' sa ch'mis' p'i' i' rouv' sa ch'mise : « Ti'ns [tiens] ! i' a dit, plantez-moé-lé au cœur, i' a dit, tel que mon maît' vous a dit d' fére, parç' que, i' a dit, i' s'râ pâs gêné d' vous ôter la vie, à soèr, mecqu'i' rent'e !

— Non ! 'A dit, beau prinç' brave ! 'A dit, j'eume autant, 'a dit, pard' la vie, 'a dit, comm' vous ôter la vie, parç' que, 'a dit, vous êt's trop brav' pour çâ ! »

Te'jours, (e)r'venons qu' 'a serre l' couteau : « Beau prince, 'a dit, v'nez vous mett'e à la tab'e, que j' sépar' mon déjeuné' avec vous ! » Ça fa't qu' final'ment qu'i' s'assi' à la tab'e, p'i' 'a gu'i fa' enn' pârt de son déjeuner, p'i' i's déjeun'nt tous lés deux, tout en causant tranquill'ment.

Apras que l' déjeuné' ést parcouru, 'a ramâss' sa vaisselle, 'a lav' sa vaisselle, et de d' lâ, on vâ dir' qu'i's s'assisent, i's s' mette' à parler, mé' ça parl' pâs longtemps. La princesse ést enchantée. La princesse 'a dit : « Écoutez don, jeun' prince ! Voulez-vous m' dir' de quoi c' que ça veut dir' que lés croèsons [cloisons] que gu'y â écitt' d'dans sont en glace de miroèr tout' d'in seul marceau ? I' y a pâs d' planche, i' y a pâs d' marceaux ! 'A dit, r'gârdé' 'és croèsons, c'ést comme enn' glaç' de miroèr ! 'A dit, on s' mir' là-d'dans, p'i' 'a dit, c'ést d'in seul marceau. C'ést in affére enchantée !

— Ah ! i' a dit, bell' princesse, vous m' demandé in affér' que j' sé's pâs. Vous a'ra' b'en dû l' demandé' à mon maît'e, à matin. Mon maît'e, i' dit, c'ést son che' z-eux, c'ést sa maison ; i' a'ra't pu vous mett'e au courant d' çâ. Mé', i' dit, moé, j' su's pâs capab' vous mett'e au courant de r'guien. J' pâs capab' vous rend' p'us savant qu' moé, i' a dit, je l' sé's pâs !

— 'A dit, c'ést in affére enchantée que j' peux pâs comprend'e ! »

Donc, on vâ dir' qu' 'a examine à bout d' sés yeux, in peu d'in bor' à l'aut'e, et lâ, 'a prend la porte a'ec son beau prince, 'a dit : « V'né' avec moé, on vâ gu'y eller fére enn' march' dans la plairie [prairie]. 'A dit, i' y â enn' bell' plairie d' foin, le foin bâ' au vent, 'a dit, on vâ gu'y eller fére enn' march' dans la plérie ! »

Mé', tout en sortant du château, on vâ dir' que l' foin qui ava' in pied d' long, qui batta' au vent, i's s'en all'nt [vont] là-d'dans tous lés deux, i's trouv'nt le terrain assez

28. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter, observer.
29. *Aguette* (d') : D'aguet — nerveusement, prudemment.

plât, assé' uni que c'st encôre in affére enchantée. « R'gârdez don, 'a dit, le tour du château, ilést fait' d'in seul marceau. R'gardé' à chaqu' coin, 'a dit, i' y â enn' chaîne en or qui pen [pend] à chaqu' coin du château. Mé', 'a dit, c'ést dés afféres, 'a dit, incompréhensib's. Mon pére, 'a dit, c'ést le roi le plus rich' de France ; p'is, 'a dit, not' châteauést pâs d' minme, 'a dit, i' s'en manqu' b'en ! »

Te'jours, quand i's s'adenne' à pâsser d'où c' que lés princesses : « R'gârdez, i' dit, lés princesses, i' dit, qui ont 'té j'tée' écitte, higuièr [hier], p'i' enne, avant-héguièr [avant-hier]... I' a dit, vous faisez pâs vot' ouvrage, mé', i' a dit, à soèr, i' a dit, vous allé' êt' avec lés aut's !

— Ah ! 'a dit, ça m' fait r'guien pâ'-en-tout', par rapport, 'a dit, j' su's pâs capab' de tremper lés mains dans l' san [sang] innocent ! »

Donc, i's r'vir'nt de bord tout's lés deux, p'is, tout en r'virant d' bord de minme : « Mé', 'a dit, voulez-vous m' dire, 'a dit, comment c' que ça s' fa't que tout exist' comm' çâ, ce château-lâ ? Quant' vous avé' arrivé écitte, le château éta't-i' bâti ?

— I' dit, non ! I' a dit... »

Lâ, i' gu'i racont' l'histoère, du commenç'men à la fin, à v'nir jusque lâ : qu'il éta't dans lés forêts, il éta't manqué [30], il éta' épuisé, et puis que son maît' ava't dit dés paroles, p'is qu'il l'ava't fa't répéter par darguiér' lui. I' â dit : « Çâ, ça a existé, c' château-lâ. P'is, i' a dit, l' mill' de terr' cârré, écitte, que l' foin ava' in pied d' long, qui batta' au vent...

— 'A dit, oui ! P'is, 'a dit, i' vous a fait' répéter cés parol's-lâ ?

— Oué !

— Mé', 'a dit, ça s'ra't 'ted b'en vous, 'a dit, qu' a'ra't l' don... ça s'ra't 'ted b'en pâs lui ! Si ça s'ra't lui, 'a dit, foudré't qu' ça s'ra' in génie, in vipére, que'qu' chose. Mé', 'a dit, c'ést 'ted b'en vous qu' avez c' don-lâ ! 'A dit, asseillez [essayez] don, voèr !

— I' dit, que c' que c'ést qu' vous voulez qu' j'asseille [essaie] ?

— B'en, 'a dit, répétez par darguiér' moé.

— I' dit, oui !

— B'en, 'a dit, j' souhaite, au nom d' la fée, que gu'y eill' [ait] in terribeul beau jardin écitte, in arpent carré. Que ça soeill' in jardin d' fleurs de tout's sort's de fleur' imaginab's, avec enn' bârguiére qui rent' dans l' jardin, p'i' enn' grant' allée qui fa' à la longueur du jardin, et p'is que ça soeill' le plus beau jardin qu' eill' jama' été vu su' 'a couronn' du saleil encôre ! »

Mé', en disant çâ, l' p'tit garçon répète, le jardin existe à la port' du château. C'éta' in terribeul beau jardin, avec in chên' qu'i' y ava' à la porte, in chêne, on vâ dir'

30. *Manqué* : Fatigué, à bout de forces.

qu' ést dan 'és cinquant' pieds d' long, et p'is qui â dan 'és quinz' vingt pouç's de grosseur. « Dis-moé donc, la princesse, 'a dit, que vous avez pâ' été capab' de découvrir çâ pour vous-minme? Ni la princess' de Paris, ni la princess' de Lond's [Londres]? 'A dit, j' su's p'u' en peine ! 'A dit, v'né' a'ec moé ! »

I's r'vir'nt de bord, le p'tit garçon avec elle, p'i' i' s'en vâ trouver lés deux princess's qu'i' y ava't lâ. 'A a dit : « Répétez par darguiér' moé : j' souhaite, au nom d' la fée, qu' lés deux princess's soeill'nt [soient] b'en vivantes, varmeill's tell's qu'il' éta' auparavant ! » Mé', en disant çâ, qu' lés deux princess's qu' lés deux princess's saut'nt debout, t' sé's. Ça flott' dan in rayon d' beauté, et de d' lâ, on vâ dir' qu'i's rent'nt tout's lés quat'e au château et lâ, i's sont enchantés de voèr que c'ést le p'tit gârs qu' â c' don-lâ.

La princess' de France, 'a dit : « Écouté' in peu ! 'A dit, à c'tte heure, vou' allez fér' vot' choix dans nos t'oâsse, et p'is lés deux aut's, vou' allez lés renvoyer che' z-eux.

— B'en, i' a dit, fér' mon choix dans lés t'oâsse ! Vous êt's tout's lés t'oâss' b'en belles, b'en fines, b'en aimab'es. Mé', i' a dit, la princess' de France ést encôr' plu' aimab' parç' que c'é' ell' qui â découvri [découvert] le secret que j' prétenda's. Ça fa't, qu'i' a dit, m' âs vâs vous garder ! » P'is lés deux aut's, b'en, i' souhaite, au nom d' la fée qu'i's soeill'nt rendues chequin che' z-eux. Ça fa't qu'on vâ dir' qu'i' rouv' la port' p'i' i' ont disparu tout's lés deuss' dan 'és airs.

'A dit: « À c'tte heure, 'a dit, n'us aut's, ô' ést pâs pour resté' écitte 'ien qu' tous lés deux, hein ! 'A dit, on resta' en plein' forê' éioù c' que gu'y a pâs d' monde. On a'ra't d' quoi viv'e : on a d' l'or, on â d' l'argent savoèr quoi n'en fére. On a'ra' in beau château, on a'ra't b'en dés affér's pour viv'e. Mé', 'a dit, ô' ést pâs pour resté' écitt' dan enn' pareill' forêt ! 'A dit, d'apras c' que j' peux voèr, t' és t-in homm' b'en instruit. J' conna's pâs ta lignée. Le Vieux Saldâr, i' prétend qu'il ést ton pére, mé', t' â' aucun attrait [trait] d' lui, aucune accent, aucun' magniér' qu'i' peu' a'oèr, lui ! 'A dit, mecqu'i' rent'e, à soèr, on vâ s'occuper du restant ! »

Lâ, i's s'assisent, p'i' i's s' mette' à parler ; p'is lâ, i's sont contents ! Lâ, i' ont du fonn' [fun][31] p'i' i' ont du plaisir ! Mé', te'jours, on vâ dir' que le temps s'écoule : à six heures, le Vieux Saldâr qui rent'e ! « Bon, b'en, i' a dit, bell' princesse, i' dit, vous avez pâs fait' l'ouvrag' que j' vous ava's dit d' fére ?

— Non, 'a dit, mon maît'e ! J'ai pâ' été capab' de fér' l'ouvrag' que vous m'avez dit d' fére ! »

B'en, le p'tit garçon s' leve, i' a dit : « J' souhaite, au nom d' la fée, que tu soeille' en chien-canârd, à quat' pieds d' moé, p'is jama's plus loin, p'is jama's plus proche ! » En disant çâ, qu' le Vieux Saldâr tombe à quat' pattes : il ést à quat' pieds d' lui, il ést en chien-canârd !

---

31. *Fun* (angl.): Plaisir, bonheur, joie.

Lâ, on vâ dir' que la princesse, 'a dit : « À c'tte heure, 'a dit, écout' b'en ! Tu vâs connaît' ta lignée. 'A dit, on vâ sortir su' 'a gal'rie, p'i' 'a dit, moé, 'a dit, tu vâs m'envoyer che' nous ; p'is toé, tu vâs souhaiter, au nom d' la fée, que tu soeill's [sois] rendu au château d' ton pére. Tu conna's pâs ta lignée, mé', 'a dit, j' sé's qu' t' és t-in prince ou b'en don in fils de lor' [lord], de bâron ou d' marquis, 'a dit, en tou' 'és câs, de sang royal, de noblesse !

— I' a dit, oui !

— Mé', 'a dit, par 'zemp'e, si tu veux ma main, tel que tu m' âs gardée, écitte, à soèr, b'en, 'a dit, foudrâ qu' tu vienn's m'épousé' enteur ci un an et un jour, jour pour jour. Si tu dépâsse' in an et un jour, j' marierai n'emporte qui c' que j' voudrai. Mé', à date, 'a dit, j'ai t-in cavalier[32] qu' j'eum' b'en, qu' j'estim' b'en gros. M'âs vâs le r'tarder jusqu'à un an et un jour. 'A dit, pour preuv' que ça soeill' toé, en câs que tu me r'connaîtra's pâs, 'a dit, j' m'en vâs t' denné' enn' p'tit' bague, p'i' 'a dit, j' la voirai [verrai] dans ton doigt. Mé', prends b'en garde à toé que la bagu' seill' volée ou que tu 'a pardes. En pardant la bague, tu m' pardrâs, et p'is, tu pens'râs p'u' à moé ! »

Donc, 'a pren enn' p'tit' bagu' qu'alle avé't dans l' doigt, qu' éta't b'en p'tite, et p'is qu' 'a gu'i met dans son doigt. Et lâ, i' gu'i promet qu' enteur ici [entre ci] un an et un jour, jour pour jour, qu'i' gu'irâ la rencontrer pour la marguier [marier].

Te'jours, (e)r'venons que lâ, i' 'a souhaite, au nom d' la fée, rendue en France, son che' z-eux, et p'i' alle ést disparue. Et lui, i' s' souhait' rendu devant le château d' son pére, château ou maison ordinaire, en tous lés câs, devant la propriété d' son pére, avec son chien-canârd. P'i' en disant çâ, il ést transporté à 'a menut' minme, et p'i' i' arrive. C'éta't l' soèr, i' faisa't brun, i' arriv' devan in beau gros château où c' qu'i' y ava't presquement pâs d' lumiére, enn' p'tit' machin' bâss' là-d'dans.

Te'jours, on vâ dir' qu'i' s'en vâ sonné' à la port' du château. Ça prend pâs mal du temps, mé', c' qu' arrive ? Le vieux roi, qui vient gu'i rouvrir la porte. Mé', en l'apparaissant — le vieux roi éta' in homm' b'en instruit, c'éta't pâ' in fou, c'éta' in homm' b'en intelligent — i' s'aparçoét qu'i' a affére à in jeun' prinç' b'en mis, b'en souell [swell] et b'en habillé. « Bonsoèr, i' a dit, jeun' prince !

— Bonsoèr, i' a dit, Sir' mon roi ! I' â dit, j' demand'ra's si vous s'rez capab' de m' denné' in [à] couvert pour à soèr ?

— Ah ! i' a dit, çartain'ment, avec in grand plaisir ! I' dit, du mond' de ma race, de sang royal, i' a dit, comm' moé, i' a dit, qu' ça m'a'ra't plutôt fait enn' grosse affront qu' vous a'ra't pâssé san arrêter m' voèr ! Mé', i' a dit, j' su's zélé, j' su's content de vous rend c'te sarviç'-lâ, et minm' de parlé' avec vous ! »

Doncque le jeun' prinç' rent'e au château, et le vieux roi gu'i fa't sarvir, on vâ dire in couvert, et p'i' i' pren in soupé' avec le vieux roi. Mé' le chien-canâr' éta't te'jour' à quat' pieds d' lui, jama's plus loin p'is jama's plus proche. Apras que

32. *Cavalier* : Amoureux, prétendu.

l' soupé' ést parcouru, i' a dit : « Sir' mon roi, mé', i' dit, vous m'avez d' l'air seul, i' dit, dan in pareil grand château ?

— Ah ! i' a dit, çartain'ment, oui !

— B'en, oui, mé', i' a dit, vous êt's pâs marguié [marié], êt's-vous veuve ? Vot' reine ést-i' morte ? Comment ça s' fa't ?

— Ah ! i' a dit, jeun' prince, i' a dit, la cruauté, i' a dit, c'ést d'abaisser ma nobless' de vous mett'e au courant de quoi c' qui s'ést pâssé écitte in jour.

— Oué ? Mé', i' a dit, Sir' mon roi, i' a dit, vous êt's de sang royal, moé, i' a dit, j' su's d' noblesse, moé aussi, j' su's t-in prince. Pensez-vous, i' a dit, dans la minm' lignée, qu' vous s'rez pâs capab' de m' mettre au courant de quoi c' qui s'ést pâssé ?

— Ah ! i' a dit, c'ést in peu difficulteux [33]. I' dit, i' â arrivé de terribeuls afféres, écitte, i' dit, dans not' ménage, enteur moé et ma vieill' reine, p'i' i' a dit, comm' de raison...

— Oué ? I' dit, éta't-vous t'ut seul avec vot' vieill' reine, écitte ?

— Non ! I' dit, j'ava' in homm' de confiance à qui c' que j' me fia's tant, in homme, i' a dit, que j' gu'i laiss' més trésor' en main d' la magniér' que j' voula's. Jamais, i' a dit, i' a'ra't dérobé in sou noèr pour (e)r'guien ; c'éta' in homm' parfait'.

— Ouè ! I' a dit, si vous le r'voiriez votre homm' de confiance, i' dit... quel nom qu'i' porté't ?

— Ah ! i' dit, on l'app'lé't le Vieux Saldâr, parç' que, i' a dit, c'éta' in homm' dans sa jeune âge, i' dit, qui alla' en guerre : i' éta't saldâr. Ça fa't qu'i' dit, i' ava't resté avec le nom.

— Oué ? Si vous le r'voirez l' Vieux Saldâr, i' dit, le r'connaîtrez-vous ?

— Ah ! i' a dit, çartain'ment qu' oui !

— B'en, i' a dit, j' souhaite, au nom d' la fée — mé' en lui-minme, pour pâs que l' bonhomme attend' [entende] — que tu seille' en vieux saldâr, tel que t' éta' avant ! »

En disant çâ, qu' le chien-canârd dispara't ; à la place, on vâ dir' qu' c'ést l' Vieux Saldâr ! « Sir' mon roi, i' a dit, c'éta't-i' votre homm' de confiance ?

— Mé', oui ! »

Mé', le vieux roi s' leve en pleurant, p'i' i' vâ gu'i deunner... « Arrêté' in peu ! » I' vient pour gu'i deunner la main, mé' le jeun' prinç' l'ar'tarde. I' a dit : « J' demande, au nom d' la fée que le Vieux Saldâr racont' l'histoèr' qui s'ést pâssée écitt' depu's qu'il ést à gage' au château, et à date... jusqu'à v'nir à dat' qu'i' â parti du château, qu'i' racont' tout c' qui s'ést pâssé ! »

---

33. *Difficulteux:* Plein de difficultés.

Te'jours que, lâ, le Vieux Saldâr a raconté l'histoère. J'ai pâs besoin d' vous raconter... c'é' ell' que j' conte, c'ést l' minm' conte. Bon ! i' racont' l'histoèr' du commenç'men à la fin.

Apras qu' l'histoère ést racontée, on vâ dir' que le vieux roi ést transporté te' suite, on vâ dir' qu'i' command' lés domestiqu's de gu'y ellé' att'ler la plus bell' tim [team][34] de jouaux pomm'lés qu'i' y ava' à l'écurie, dés nette' [nets][35], en frang' d'or massif, su' l' corps dés jouaux, su' le plus beau cârross' que gu'i y a lâ, et de gu'y eller charcher la vieill' rein' qu' éta't pâ' encôr' morte, à la colonn' de l'église. Mé', final'ment, alle ava't p'u' 'ien qu' le souff' [souffle]. Et de d' lâ, te' suite, on vâ dir' que c'ést lés téléphon's qui march'nt pour avoèr lés meilleurs méd'cins, qui pouva'ent gu'y a'oèr jusque dans Paris, soeill'nt rendus lâ pour, on vâ dire, secourir la vieill' reine.

Lâ, la vieill' reine, alle ést transportée au château, alle ést m'née dans son lit, i' y â dés méd'cins pour la soégner, alle ést au bouillon, on vâ dir' que, bon, i' 'a soègn'nt de leu' mieux.

Ar'venons que le vieux roi, apras que tout' çâ ést fait', le jeune homme, le jeun' prince, lâ, lui, lâ, b'en le roi éta' au courant qu' c' été't son prince, lâ, hein ! i' ava't... l'aut' ava't tout' conté l'histoère. Lâ, r'venons que le roi â denné la couronne et le royaum' de tout c' qu'i' prétenda't, au jeun' prinç' Balthazâr, et p'is que le chien cânard, le roi, i' dit : « De quell' mort que tu veux qu'i' meure ?

— Le jeun' prince i' a dit, c'ést pâ' à moé deunner sa sentence. Moé, j' vous l'ai ram'né écitt' pour que vous gu'i dennez sa sentence. B'en, i' a dit, dennez-y sa sentence !

— Oué ! b'en, i' a dit, on vâ l' fére écartiller par quat' pér's [paires] de belguiers [béliers], p'i' on vâ l' fér' brûler su' enn' cord' d'érab' sec ! »

Doncque lâ, i's l'ont fait brûler su' enn' cord' d'érab' sec, p'i' i's s' sont mi' à soégné' 'a vieill' reine. Ça prena't b'en du temps : alle éta' épuisée in affére épouvantab'e. Mé', dan in histoèr' le temps s'écoul' vite. On vâ dir' que le jeun' prinç' qui vaqua' in peu à son accupâtion, la couronne et le royaum' du roi, tout d'in coup, dans la nuit', i' rêv' que la reine, la princesse, lâ, qui gu'i ava't promis la main par sarment, lâ, i' rêve, dans la nuit' que la vieill' reine [la princesse], 'a s' marie, lâ, qu' 'a s'râ marguiée [mariée]. Mé', i' s' réveille en sursaut, p'is lâ, i' s' ma' à pensé' à çâ. I' gu'i ava't pâs pensé' à çâ. I' gu'i ava't pâs pensé enn' fois, i' ava' eu trop d'accupâtions : sa mér' qu' éta't malade, le roi mal amanché, le Vieux Saldâr, on vâ dire, l' fér' griller comm' çâ... Te'jours que i' ava' ôbligué [oublié] complèt'ment la bell' princesse.

Lâ, t'ut suite, on vâ dir' que dans c' temps-lâ, c'éta' 'ien qu' lés ch'fau' à pe' pras qui marché'. I' attelle enn' bell' tim' [team] de jouaux pomm'lés su' in beau cârross' tranché en or, p'is s'y transporté' au plus vit' qu'i' peut, on vâ dire, en France, pour

34. *Team* (angl.) : Paire, attelage.
35. *Net* (angl.) : Résille, housse à mailles très lâches.

marguier la princesse. Te'jours, il ést pâs rendu en temps ; il ést rendu, on vâ dir' vers dix heure' onze heur's d' l'avant-médi, et la bell' princesse ést marguiée vers, on vâ dire, huit heures, huit neuf' heur's du matin. Ça fa't que, mé', en pâssan en avant d' la port' du château a'ec son beau cârrosse, le coché' ést su' l' devant qui mèn' sés ch'faux, et lâ, i' s'y transporte à la maison du roi, qui s' trouva't la maison d' la princesse éioù c' qu' 'a s' marguié't.

Te'jours que la princesse, 'a voét pâsser c' terrib' beau cârross'-lâ tout' tranché en or de minme. Ça r'luisé't, çâ. 'A s'en vien au châssis p'i' 'a r'gârd' çâ. Mé', à sa grand' surprise, 'a r'conna't le jeun' prinç' Balthazâr qu' 'a gu'i ava't promis la main par sarment. Mé', c' que vous voulez ? Alle ést marguiée p'i' alle ést pâs pour dévoèler çâ, à peu' êt' mi' à mort te' suite, v's savez, par le roi, son beau-pére ou son pére !

Donc, le jeun' prince, on vâ dire, apra' avoèr fait enn' coupell' de rond's devant l' château, i' s' fait fort de rentré' au château. I' s'excus' comm' de quoi qu'il éta't pâ' invité au château, mé' que c'éta't d' son monde, on vâ dire, in dés gens de sang royal, dés rois, p'is dés princes, dés princesses. Donc, on vâ dir' qu'i' s' fa't fort de rentrer fêter la princesse avec lés aut's.

La bell' princesse éta' assi dan in beau fauteuil avec son mari, in beau prince, lui aussi, on vâ dire, au salon ; on vâ dir' que lui, comm' prince, i' pâsse au salon, lui aussi, mé' qu'i' fa't briller... v's savez, sa p'tit' bagu' pour qu' 'a... d'enn' magniére, pour qu' 'a la voeille. Mé', tout d'in coup, tout en s' virant la fégure, qu'alle aparçoè' in réon [rayon] qui para't d'van elle. 'A r'gâr' in peu partout, alle aparçoét qu' c'ést la bagu' du jeun' prince. Mé', lâ, on vâ dir' qu' 'a s'approch' de elle [lui] et p'i' 'a gu'i d'mand' la bague. Prend la bague, i' gu'i mont'e, c'ést b'en çâ !

Lâ, on vâ dir' qu' 'a gu'i coul' que'qu's paroles, en disant que c'ést pâs mal difficile, qu'alle ést marguiée p'i' il a pâ' été lâ en tin [temps]. Ça fa't qu' te'jours que, on vâ dir' que lâ, 'a vâ trouver le roi, son pére, p'is, b'en, on vâ dir' qu' 'a gu'i cont' çâ. Mé', 'a gu'i ava't déjâ conté d'avance. Seul'ment qu'i' ava't pâ' été en temps, que le jeun' prince, à qui alle ava't promis la main par sarment, éta't rendu' écitte, que c'éta't lui direc que gu'y ava't lâ, et p'is, 'a dit : « J'ai t-épousé l'aut'e.

— Le roi dit, oui ? Mé', i' a dit, i' ést encôre l' temps d'annuler l' marguiage. »

Donc, i' ava'ent pâ' encôr' couché' ensemb'e : i' arriva'ent d' l'église, bon ! Ça fa't qu' t'ut suite, on vâ dir' qu'i' y ava't dés prêt's, i' y ava't dés monseigneurs, i' y ava't... tout éta' invité à cés noc's-lâ. Te'jours, comm' qu'alle ava't la main promis par sarmen avec l'aut'e, i' on annulé l' marguiage [mariage] et p'is c'ést l'aut' qui a resté avec, le jeun' prinç' Balthazâr. Donc que le jeun' prince, [dont le mariage est annulé] lui, i' éta't lâ avec tout' sa lignée d' parenté, son pére, le roi, p'is la reine. I's s' sont rentournés che' z-eux.

Mé', en arrivant che' z-eux, le vieux roi â l'vé in ban aux quat' coins d' la ville, qu'i' tenta't guerre au roi de France, enteur ci deux fois vingt-quatre heures, que la plus haut' pierr' de son château n'en s'râ la plus bâsse.

Ça fa't que lâ, i' s'en vient cogné' à la port' d' la chamb' du jeun' prinç' Balthazâr

pour annoncer la nouvelle, comm' de raison, que enn' gross' tentativ' de guerr' qui s' présent' conteur lui. Te'jours, le jeun' prince éta't fatigué d' son voyage, ça gu'i coûta't d' se l'vé' aussi matin. Batèche ! i' gu'i disa't qu' oui, mé' ça r'tardé't te'jou's. P'is l'aut'e attendé' à la port' dans l' corridor, qui attenda't, à la port' d' la chamb'e, qu'i' sorte, pour gu'i annoncer la nouvelle. Mé', l'aut'e éta't pâs trop pressé.

Te'jours, on vâ dir' qu'i' sôrt de d' lâ, i' ést neuf heures. Le vieux roi éta't tout en nage, i' éta't fatigué terribeulment de l'avoèr attendu lâ, hein ! avec qu'i' sava't, comm' de raison, qu'i' pouvé't jama' arrivé' avec l'aut'e roi, de saldâts qui éta' armés de pié' en cap, tandiss' que lui n'ava't pâ' in homm' sour lés armes. Ça fa't qu'i' savé't b'en que c'ést féni !

Te'jours, on vâ dir' que vers neuf heur's du matin, v'lâ, on vâ dire, le jeun' prinç' qui s' leve avec sa femme, et p'is le roi gu'i annonç' la parole en l' voyan apparaît'e. « Oui ? Ah ! b'en, i' â dit, on vâ déjeuner, p'i' i' dit, n'us aut' on vâ s' préparé' aujo'rd'hui pour demain. Ça vâ êt' demain !

— Ça fa't qu' le roi dit, oui ! Mé', i' dit, j'ai pâ' in homm' sour lés armes, p'is lui, i' â dés armées p'is dés armées qui sont armées de pié' en cap. C' que tu veux fére, i' dit, toé t'ut seul avec çâ ?

— Oué ! Ah ! b'en, i' dit, en tous lés câs, i' a dit, j' f'rai mon possib'e ! »

Te'jours, (e)r'venons que lâ, dan 'a journée, i' s' prépare in peu pour s'avoèr in ch'fal de selle. Dans c' temps-lâ, ça s' batté't, vous savez, la guerre, s' faisa' en caval'rie. Ça fa't qu'i' s' prépare in peu pour s'avoèr in joual de selle, et p'i' in po'gnârd, et p'is l' lend'mon matin, on vâ dir' qu'il ést su' pied, qu'i' bride et sell' son ch'fal, p'i' i' embarque à selle, p'is qu'i' s'en vâ rencontrer l'armée du roi qui s'en v'né't prend', on vâ dir', la couronne et le royaume, le matin.

Ça fa't qu'i' s'en vâ lés rencontré' à la séparâtion d' Franç' p'is d' Lond'e' [Londres] et i' s'en vâ s' mett' dedans la séparâtion. Te'jours, en arrivant lâ, i' ava' in sâb'e ; d'mande, au nom d' la fée, qu' son sâb' soeill' vartueux. Donc, que l'armée s'approché' envers lui, et lui, ava't son sâb'e à la main, son ch'fal s' prom'né' l' long d' l'armée, et lui, criguié' [criait] à son sâb'e : « Mill' su' in sens, quinz' cents su' l'aut'e ! » B'en crèr' que çâ, ça décoll' dés têtes : mill' su' in sens p'is quinz' cents su' l'aut'e, en r'venan avec le sâb'e. Ça fa't que, dans peu d' temps, que l'armée du roi éta' évaporée pâs mal, et donc que le roi 'oéyé't [voyait], on vâ dire, demenuer son armée que'qu' chos' d'épouvantab' cont'e lui qu'il éta't seul. Mé' c'éta't son sâb' qu' éta't vartueux.

Et lâ, le roi, vit'ment, quand qu'i' s'aparçoét de d' çâ qu'i' s'y transport' contr' le jeun' prince, et p'is, on vâ dir' qu'i' gu'i d'mand' grâce. On vâ dir' que la guerre â été tarminée, et p'i' avec dés r'marciements, i' apporté't l' drapeau d' victoère et p'i' i' s'ést rentourné su' son beau-pére [père] en France. Et donc, en arrivan en France, lâ, i's pensé' qu'il été't mort, ça f'sa't longtemps, 'és aut's, lâ.

Et lâ, le roi d' France gu'i r'denné't la couronne et le royaum' qu'i' prétenda' avec la princesse, et p'i' i' on eu quatre-vingt-dix-neuf p'tits princes, autant d' p'tit's princesses, p'i' i's vive' encôr', si i's sont pâs morts !

3 — LA CHIENNE BLANCHE DE PARIS

Il me fait plaisir de vous parler d'un roi et d'une reine qui n'avaient jamais eu d'enfant. Ils n'avaient donc ni prince ni princesse qui puissent recevoir, en héritage, la couronne royale. « Serons-nous forcés, se disaient le roi et la reine, de donner la direction de notre royaume à des roturiers, et de déshonorer ainsi la noblesse de notre lignée ? »

Les deux époux se rendent donc chez l'évêque et lui font la promesse de créer une fondation de bienfaisance, si le ciel leur accorde un prince ou une princesse dans l'intervalle d'un an. Et en effet, un an plus tard, la reine donne naissance à un prince.

Le roi envoie son intendant inviter les trois fées qui habitent une grotte un peu en deçà des limites du domaine royal. La plus jeune des trois accepte d'être marraine du jeune prince.

Le soir, tous les citoyens, à la suite d'un ban royal proclamé aux quatre coins de la ville, se réunissent au château pour y prendre le souper. C'est fête chez le roi, et toute la ville est décorée de drapeaux.

Le souper terminé, les fées se préparent à retourner à leur grotte. Le roi va les reconduire jusqu'à la porte du château, et, avant de se séparer de ces trois invitées, il demande à la marraine : « Quel don fais-tu à mon prince ?

— Je lui souhaite, répond-elle, qu'il sache parler sept langues, et qu'il soit savant au point de n'avoir jamais besoin d'aucun maître d'école. »

Le roi s'adresse ensuite à la deuxième fée : « Quel cadeau, toi, fais-tu à mon prince ?

— Je désire qu'il soit d'une beauté inégalable, d'une intelligence supérieure et d'une grande amabilité à cause de ses gracieuses manières ! »

Restait la plus vieille des trois, la fée Rosine. « Quel don fais-tu à mon prince ? lui demande le roi.

— Je lui souhaite d'être dévoré par la chienne blanche de Paris, le jour de son vingt et unième anniversaire ! »

Le roi se jette aux genoux de la fée, crie, se lamente, lève les yeux au ciel en suppliant Dieu de changer les sentiments de la fée et de préserver son fils, son unique fils, contre les propos maléfiques de la sorcière. Cette dernière ne tient aucun compte des craintes du roi et s'élance vers la forêt en compagnie de ses deux sœurs.

Une atmosphère de profonde tristesse règne au château. La malédiction prononcée contre le prince hante, chaque jour, la mémoire du roi. Pendant la période qui précéda le quinzième anniversaire du jeune prince, l'atmosphère du château était encore respirable. Mais dès que le prince eut quinze ans, le roi et la reine se laissèrent gagner par l'inquiétude et la tristesse, à la pensée que leur prince serait dévoré à vingt et un ans par la chienne blanche de Paris. Ils avaient la certitude que ce mauvais souhait se réaliserait, puisque les deux autres avaient été efficaces : le prince parlait sept langues, et, sans avoir fréquenté l'école, il était plus instruit que le plus brillant instituteur. Il pouvait, sans hésiter, donner la bonne réponse à tous les problèmes qu'on lui soumettait.

L'inquiétude du roi et de la reine croît sans cesse au château. Le prince, maintenant âgé de dix-huit ou dix-neuf ans, surprend souvent ses parents à pleurer. Dans les salles ou les corridors et même à table pendant le repas, les larmes montent aux yeux des parents, dès que ceux-ci regardent leur prince.

Un bon jour, le jeune prince se décide à demander à sa mère la raison si terrible qui, à sa connaissance, leur fait verser des larmes, à elle et au roi, au cours de certaines conversations. Le roi et la reine n'avaient jamais soufflé mot au prince du danger qui le menaçait. Le prince insiste auprès de la reine : « Écoutez-moi bien ! Si vous ne me communiquez pas la cause du malaise qui empoisonne votre vie, je quitterai définitivement le château. »

Pour empêcher son fils de la quitter et pour l'aider à se préparer à la mort d'une façon chrétienne, à l'âge de vingt et un ans, la reine raconte au prince ce qui s'est passé à sa naissance et au cours de sa croissance. Le prince dit à son père et à sa mère : « Ne vous tourmentez pas à mon propos ! Je verrai à ne pas jeter de discrédit sur votre lignée royale en me laissant dévorer par la chienne blanche de Paris, sous les yeux de vos sujets ! Quand le temps sera venu, je quitterai la ville pour que personne n'ait connaissance de ma mort, au moment où je serai dévoré par la chienne blanche de Paris. Soyez sans crainte, je n'entacherai aucunement votre réputation ! »

Dans un conte, le temps s'écoule toujours rapidement... Voilà notre prince à l'âge de vingt ans ! À peine son vingtième anniversaire arrivé, le jeune prince prépare sa malle, y entasse de beaux habits, beaucoup d'or et d'argent ; ainsi pourvu, il quitte le château paternel avec l'idée de n'y plus revenir, tellement il est certain d'être dévoré, avant un an, par la chienne blanche de Paris.

Il se rend à la gare, y achète son billet de passage, monte en voiture de chemin de fer et s'éloigne de sa ville natale. Après trois jours et trois nuits de chemin de fer, le prince juge qu'il est assez éloigné de chez lui pour épargner à son père la connaissance des malheurs personnels qui pourraient lui arriver. Il descend à une gare et se fait conduire à travers la ville sans but précis. Soudain, il aperçoit un immense château. « Voici, se dit le prince, des gens de sang royal, donc de mon rang. Je vais aller causer avec ces nobles, tout en me désennuyant ! »

Il sonne à la porte principale du château. L'intendant du roi vient ouvrir : « Bonjour, beau prince ! dit l'intendant à la vue du visiteur vêtu d'habits princiers.

— Bonjour, intendant ! Je désirerais avoir une entrevue avec le roi. »

L'intendant conduit le prince aux appartements du roi. Ce dernier le fait asseoir et l'on entame une conversation détendue. Le roi s'informe de plusieurs points : son pays d'origine, sa race, son père, son lieu de résidence. Le jeune prince répond au meilleur de sa connaissance. Finalement, le prince s'adresse au roi : « Je ne sais pas où je pourrais loger ; je ne connais personne dans votre ville. Si vous acceptiez mon plan, je demeurerais ici, en payant ma pension, et je me reposerais chez vous ! »

Le vieux monarque accepte avec plaisir la proposition du jeune prince qu'il trouve très joli et supérieurement intelligent. Le vieux roi, qui se croyait très cultivé, avait peine à suivre les conversations du visiteur.

Le jeune prince prend donc place au château du roi et devient un sujet d'intérêt pour tout le personnel.

Le roi était père d'une princesse dont la beauté semblait répandre certains rayons. Aussi, très peu d'étrangers avaient la permission de lui rendre visite.

Le roi se disait : « Si ma princesse voyait ce joli prince, elle en deviendrait amoureuse ! »

Un bon jour, le roi a une conversation avec le prince. Il lui pose quelques questions et lui déclare qu'il a une princesse excessivement jolie : « Mais, continue le roi, ce ne sont pas tous les princes, les barons ou les marquis qui ont la permission de lui rendre visite. Si vous désirez faire la connaissance de ma fille, je serai heureux de vous la présenter ! »

Le jeune prince ne manifeste aucun empressement à rencontrer la princesse. Tenaillé par l'inquiétude, il ne ressentait aucun désir de connaître la fille de son hôte royal. Un soir, cependant, le roi invite le jeune prince à se rendre au grand salon pour causer intimement. La jolie princesse était également invitée à passer la soirée au même salon, en compagnie du roi et de la reine.

Le jeune prince se rend au salon et prend place près de la porte. Tout à coup, la princesse fait son entrée, s'excuse de passer devant le prince tout en lançant vers lui des yeux attentifs. On cause quelque temps. La princesse se rend compte que le prince est très intelligent, joli, délicat et aimable. Les deux jeunes personnages s'échangent quelques paroles et ressentent une certaine sympathie l'un pour l'autre.

Le vieux roi continue à vanter les qualités de sa fille au jeune prince, mais ce dernier ne montre aucun enthousiasme, à cause de la prophétie de la vieille fée. À force d'écouter les propos et les promesses du roi, le prince se décide à lui livrer son secret : « Sire mon roi, il m'est impossible d'épouser votre princesse, empêché que je suis par le sort que m'a jeté la fée Rosine ! Même si vous me promettiez deux couronnes et deux royaumes en plus de tout votre or et de votre argent, je ne pourrais épouser votre princesse, puisque je suis destiné à être dévoré par la chienne blanche de Paris, lors de mon vingt et unième anniversaire de naissance. Je vous dirai qu'il ne me reste que six mois de vie ! C'est pour cette raison que je suis en repos dans votre château : j'attends que ma destinée s'accomplisse !

— Écoute, jeune prince ; tes craintes sont vaines ! Tu n'as pas besoin de te décourager pour si peu ! Ta situation peut se régler facilement. Je dispose de nombreuses armées qui vont entourer le château à une distance de deux ou trois arpents ; quand la chienne blanche de Paris tentera de venir te dévorer le jour de tes vingt et un ans, sois certain qu'elle ne pourra pas passer à travers l'armée pour pénétrer dans le château.

De plus, je puis vous faire bâtir un château derrière le mien, de façon qu'il faille passer d'abord chez moi avant de pénétrer dans le second que je bâtirai. Du côté nord de votre château, c'est le lit profond de la rivière. Personne ne peut aboutir à votre château de ce côté. Du côté sud, votre château sera protégé par le mien ; personne ne peut vous attaquer de ce côté. Il resterait seulement deux côtés à surveiller ; ce serait la responsabilité de l'armée de protéger ces deux parties vulnérables. Enfin, le château que je me propose de vous bâtir aura quatre étages, mais seul le quatrième étage sera muni de fenêtres et de portes. »

Ébranlé par toutes les promesses du roi, le prince épouse la jolie princesse, laissant au roi le soin d'entraver la venue de la chienne blanche de Paris.

Sans tarder, le roi lance un appel aux entrepreneurs en construction pour se choisir un constructeur. Il réunit architectes et ouvriers. On signe un contrat garantissant la construction du château dans un délai de six mois.

En dernier lieu, le roi fait apporter sur place une grande quantité de matériaux et lance les ouvriers à l'ouvrage. Pendant ce temps, le jeune prince, marié à la jolie princesse du roi, savoure une vie amoureuse avec sa belle épouse, et vit dans le grand luxe, comblé de toutes les prévenances du roi et de la vieille reine.

Au bout de six mois, le château est construit et remis entre les mains du roi. Aucune commodité ne manque dans le château ; il est meublé de la cave jusqu'au quatrième étage. Un escalier extérieur donne accès à la porte d'entrée placée au quatrième étage. Personne ne peut s'introduire de force dans ce château.

Un soir, le prince se couche en disant à sa femme : « C'est demain que j'atteindrai mes vingt et un ans ! »

Le lendemain matin, le prince se lève comme d'habitude et fait soigneusement sa toilette, et, vêtu d'une chemise blanche, il fait les cent pas dans la cuisine du château. À son tour, la princesse se lève, fait sa toilette avec grand soin et vient s'asseoir dans une chaise berçante près de la fenêtre qui fait face au sud. Près de la fenêtre, la princesse s'occupe à tricoter pendant que le prince se promène entre la princesse et la fenêtre qui donne sur la rivière, tout en jetant de temps en temps un coup d'œil aux fenêtres de la pièce.

Toute la troupe royale disposée en rangs, armée de pied en cap, formait un cordon de garde à deux arpents du château du prince et de la princesse. Mais, il faut savoir qu'à cette époque, les soldats n'étaient armés que de pioches, de bâtons, de flèches et d'armes improvisées selon les besoins de la guerre.

Tout à coup, on voit accourir, dans la partie voisine de la prairie du roi, la chienne blanche de Paris ! On aperçoit d'abord une sorte de masse blanche qui file à grande vitesse, la gueule ouverte, la langue pendante, on perçoit une respiration bruyante. Elle se prépare à franchir la clôture qui entoure la prairie. À un arpent de la clôture, la chienne fait un bond prodigieux, franchit les limites de la prairie et se précipite à une vitesse incroyable vers le château. Une immense clameur monte des combattants : « La voilà, la voilà ! En garde ! Il faut l'empêcher de passer ! »

Le jeune prince, tout en se promenant, ne détourne pas les yeux de l'animal. Il constate que la chienne s'en vient. Elle s'approche maintenant de l'armée. En deux sauts, elle a passé au-dessus de la tête des militaires, et un autre bond l'amène au niveau de la fenêtre du quatrième étage. La chienne pose ses pattes antérieures sur le rebord de la fenêtre près de laquelle se berce la princesse. En apercevant l'animal en train d'entrer par la fenêtre, la princesse lui lance son tricotage à la tête et s'évanouit de frayeur. Le tricotage pénètre dans la gueule grande ouverte de la chienne. Les longues broches soutenant le tricot perforent la gorge de l'animal qui dégringole aussitôt au pied du mur du château. La chienne fait encore quelques bonds, repasse au-dessus des rangs de l'armée et s'effondre temporairement dans la plaine. Quelques soldats la poursuivent, gauchement armés, qui d'une fourche, qui d'un bâton. L'animal attrape quelques coups, mais sans gravité. La chienne reprend son élan en criant : « Je reviendrai me venger demain à la même heure ! »

Le jeune prince, à la vue de la chienne qui se montre à la fenêtre, se donne un élan vers la fenêtre opposée donnant sur la rivière, passe à travers les carreaux et tombe dans le courant rapide du cours d'eau. Projeté par la violence du courant, le prince se mouille à peine, flotte facilement à la surface de l'eau et est poussé d'un tourbillon à un autre à une vitesse surprenante. Il descend la rivière sur un parcours de cinq ou six kilomètres, puis il est projeté par les vagues sur une bande de rochers de la plage.

Le prince se relève, secoue rapidement ses habits, et commence à marcher dans l'espoir de découvrir un peu de nourriture. Il découvre des légumes et des fruits sauvages qui croissent sur la berge de la rivière. Il calme sa faim en passant d'un buisson à l'autre. Tout à coup, il aperçoit, à travers les souches d'arbres morts, un étroit sentier qui se dirige vers la montagne. Il suit ce sentier pendant trois ou quatre heures et arrive en vue d'une sorte de hutte en billots non équarris.

C'était une masure recouverte d'une épaisse couche de mousse, de faibles dimensions, dont la porte était constituée de deux parties d'un sapin fendu. Le prince s'avance près de la cabane, une baguette en main, et en heurte la porte pour s'assurer de la présence d'un humain. Il entend, en effet, une voix faible qui l'invite à entrer. Il pousse les deux battants de la porte rustique et fonce dans la cabane.

À sa grande surprise, il aperçoit, dans un coin, un tas de feuillages et de racines qui semblent être là depuis très longtemps. Sur ce tas de vieilles feuilles et de racines se tient couché un vieillard au visage couvert d'une sorte de mousse et dont la barbe blanche descend jusqu'à la ceinture. Le vieillard se met sur ses jambes et demande au jeune prince en quoi il peut lui venir en aide. Le visiteur lui résume son histoire et

avoue à son hôte qu'il a grand'faim. « Je dois t'avertir, répond le vieillard, que la nourriture est très rare, chez moi. Je dois t'annoncer que j'attends ta visite depuis très longtemps. Il y a de nombreuses années que j'ai été constitué comme ton gardien.

Si tu as grand'faim, continue le vieillard, je vais essayer de la calmer un peu ! »

Le vieil anachorète franchit la porte de sa hutte et se dirige vers les arbres ; il revient avec une poignée de feuilles vertes et de racines fraîches. Il s'assoit à un bout de la table, divise sa poignée de nourriture en deux parties, en garde une pour lui et dépose la seconde à l'autre extrémité de la table. « Maintenant, dit le vieillard, viens manger ! »

Le prince n'avait jamais mangé de racines ni de feuilles d'arbre. Il pouvait difficilement se décider à mordre dans ces herbages. Mais comme le vieillard semble lui offrir de bon cœur cette nourriture, il s'attable en face du vieillard et l'imite en rongeant ces racines et ces feuilles. Il sent subitement un appétit vorace qui lui fait absorber cette vulgaire nourriture presque à pleine bouche. Le repas ne dure pas longtemps. Cependant, grâce à ces quelques bouchées, le prince constate que sa faim est complètement disparue. Maintenant rassasié, le prince s'assoit près du vieillard, le long de la table, et l'hôte redemande au visiteur de lui raconter l'histoire de sa vie depuis sa naissance jusqu'au moment de son arrivée à la hutte.

Le prince lui raconte sa vie et finit par le dernier accident, à savoir qu'il a été forcé de sauter dans le torrent au moment où la chienne blanche de Paris a tenté de le dévorer.

Le lendemain matin, le vieillard dit au prince : « Ce matin, tu vas retourner à ton château. La chienne blanche devait te dévorer hier, le jour de ton vingt et unième anniversaire. Mais aujourd'hui, tu as vingt et un an et un jour ! »

Le prince consent à retourner à son château, mais il en ressent une grande crainte. Le vieillard, avant de congédier son visiteur à la porte de la cabane, lui donne certains renseignements encourageants : « Rends-toi à la rivière. Moi, ici, je possède une grosse chienne jaune. Elle est partie à la chasse ; c'est elle qui me procure ma nourriture. Toi, suis le sentier en direction de la rivière. Dès que ma chienne sera de retour, je vais l'envoyer à ton aide.

Sur la berge de la rivière, j'ai caché mon canot. Dans mon jeune temps, je me servais de cette embarcation pour faire la pêche, à la rivière. Maintenant, je tiens mon canot bien abrité sous les branches. Ma chienne sait où se trouve le canot. C'est elle qui va te conduire à mon embarcation.

Dès que tu seras en possession de mon canot, tu le lanceras à l'eau et tu y monteras. Ne te surprends pas si tu vogues à rebours du courant.

— Oui, mais, bon vieillard, proteste le prince, vous savez bien que je ne pourrai jamais vaincre le fort courant de cette rivière !

— N'aie aucune crainte ! Mon canot connaît depuis longtemps cette difficulté ! »

Les deux hommes se donnent une poignée de mains et se font leurs adieux. « Je te souhaite bonne chance ! » dit le vieillard, au dernier moment. Le vieillard regagne sa hutte pendant que le prince se dirige vers la rivière en sanglotant.

Soudain, un gros chien jaune passe à la course à côté du prince et continue à trotter dans le sentier. Le prince s'écrie : « C'est une chienne jaune ! Elle est de taille aussi imposante que la chienne blanche de Paris ! » Il suit la chienne jusqu'à la rivière. Là, l'animal rentre dans les broussailles et se dirige vers un tas de branches d'épinette qui abrite un beau canot. La chienne fait tourner l'embarcation, quille vers le bas, et s'apprête à la traîner. Le prince lui apporte son aide, mais l'animal est assez vigoureux pour s'occuper seul du canot.

On parvient à la rivière. La chienne jaune monte la première dans le canot et s'installe à l'avant ; le jeune prince s'installe à l'arrière et saisit l'aviron dans ses mains. Le canot file maintenant contre le courant. Le comportement de l'embarcation tient de l'enchantement. Le canot rebrousse le courant aussi aisément que s'il s'y était laissé entraîner, en le descendant. Le canot remonte la rivière rapidement ; de temps en temps, des bouillons de vagues sont projetés dans l'embarcation. Après deux heures de trajet, les deux compagnons mettent pied à terre au bas de la falaise que domine le château.

L'armée du roi est toujours déployée en cercle autour du château, en vue de surveiller, comme la veille, la venue de la chienne blanche.

Le prince descend du canot, la chienne jaune l'imite. Ils éloignent un peu de l'eau le canot merveilleux, le tournent face en bas, au pied du mur qui monte jusqu'au château. Le prince se met en marche vers sa demeure ; la chienne jaune le suit. Le prince pénètre dans le château du roi, son beau-père, emprunte l'escalier et se rend au quatrième étage de son propre château.

C'était tôt le matin, peu après l'aurore. La princesse était encore au lit. Le prince entrouvre sans bruit la porte du château et jette un coup d'œil par l'entrebâillement de la porte. En face de lui, la porte de sa chambre est ouverte, la princesse dort sur le lit, et la chienne blanche de Paris est étendue sur le tapis le long du lit. C'est la scène qui se présente au prince lors de son premier coup d'œil par l'entrebâillement de la porte. La chienne jaune se tient près du prince et surveille, elle aussi, les lieux et les gens. Le prince se demande s'il doit foncer ou s'éloigner par crainte de la chienne blanche. Le prince entrebâille encore une fois la porte du château pour mieux observer ce qui se passe chez lui. La chienne blanche se sent observée ; elle s'élance dans la direction du prince. Celui-ci tente de refermer la porte, mais la chienne jaune se fraie un passage par l'entrebâillement de la porte et pénètre dans le château.

La chienne jaune va rencontrer la chienne blanche de Paris et provoque une bataille pour la vie ou la mort. Bientôt, le sang gicle en abondance, puis les gueules se remplissent du poil de l'adversaire, enfin la chienne blanche s'affaisse sous la dent de la chienne jaune qui continue à secouer comme une mitaine le cadavre de son ennemie. La chienne victorieuse tient maintenant son adversaire à la gorge et continue à l'étrangler.

Pendant cette altercation sanglante, la princesse sort du lit, s'habille et file rapidement à la cuisine pour constater que la chienne blanche de Paris a été dévorée et que son cadavre gît sur le parquet en lambeaux et en miettes. Au même instant, le prince ouvre la porte du château et contemple cette scène avec une certaine satisfaction. En apercevant sa femme, le prince lui crie : « Tu sais que la chienne blanche de Paris a été détruite. Mais ce ne sont pas les armées de ton père qui ont été capables de l'anéantir. Cette chienne jaune, par ses propres moyens, a réussi à nous débarrasser de la chienne blanche ! »

La princesse se retourne vivement vers son mari, non pas pour le féliciter, mais pour le rabrouer : « Sache, dit-elle, que tu as enlevé la vie du plus beau prince de l'univers ! Apprends que, dans le jour, ce prince prenait la forme de la chienne blanche de Paris, mais que, à la tombée de la nuit, il devenait le plus joli prince de la terre. J'ai passé la dernière nuit à ses côtés, je puis t'en parler en connaissance de cause ! »

Le jeune prince fait demi-tour, et va chercher le roi, son beau-père. Des domestiques et des valets s'occupent de ramasser les restes de la chienne blanche et de remettre de l'ordre dans la pièce où a eu lieu la bataille.

Le soir arrivé, le prince et la princesse se retirent dans leur chambre et se mettent au lit. La chienne jaune ne veut pas sortir du château, et même elle va s'étendre sur le tapis de Turquie le long du lit princier. La princesse tourne le dos à son prince et ne s'en préoccupe nullement. Au contraire, elle semble chagrinée de ce que la chienne blanche de Paris ait perdu la vie.

Pendant la nuit, la princesse cherche un plan pour assassiner son jeune mari. Quand elle constate le profond sommeil du prince, elle se lève furtivement, va chercher une aiguille et l'enfonce dans le cou de son mari, à la base du cervelet. Le prince est frappé de paralysie et donne tous les symptômes de la mort.

Le lendemain matin, elle regarde son mari, le pousse... il est bien mort ! Sans tarder, elle se lève et descend chez son père pour lui apprendre la mort de son mari : « Vous savez, lui dit-elle, qu'il devait être dévoré par la chienne blanche de Paris. La chienne blanche ne l'a pas mis à mort, mais son heure est arrivée. Il a bel et bien perdu la vie ! »

Le roi monte aux appartements de sa fille, se rend compte de la mort de son gendre.

On fait demander une équipe préposée à cette besogne ; on lave le cadavre, on lui fait une brillante toilette, on l'ensevelit et on procède à la veillée funèbre. Mais la chienne jaune ne quitte pas la chambre mortuaire ; elle se tient couchée près du cercueil, et personne ne peut la déloger de la chambre, malgré des tentatives répétées.

Le roi ordonne de ne plus l'inquiéter, puisque le prince était son maître bien-aimé. Quand le défunt sera enterré, elle sera naturellement forcée de le quitter.

Le jour des funérailles arrive — après trois jours de veilles continuelles — on porte le cercueil à l'église, on y chante un service solennel, et l'on se dirige enfin vers

le cimetière. La chienne jaune ne quitte pas le cercueil d'un pas. Après que l'on a descendu la tombe dans la fosse, le bedeau commence à remplir l'excavation où repose le défunt. Mais la chienne jaune ne tarde pas à débarrasser le cercueil de cette terre ; elle attrape le cercueil par le coin du couvercle, et le replace sur le bord de la fosse.

Au moyen de ses dents et de la force de ses pattes arc-boutées dans le sol, la chienne fait voler le couvercle du cercueil en morceaux, attrape le prince par ses habits à la hauteur du buste, le tire du cercueil et le place sur un monceau de sable meuble. Elle retourne le prince la face contre terre et commence à promener son museau dans le dos du prince.

Le curé regarde la scène, la foule, le roi, tous les amis qui ont assisté à la cérémonie veulent chasser l'animal sous prétexte qu'il va dévorer le prince. L'un d'eux menace la chienne de son bâton, un autre brandit une arme pour tenter d'éloigner la chienne jaune. Mais celle-ci gronde et se montre furieuse. Personne n'ose avancer.

Les mouvements brusques imprimés au cadavre du défunt provoquent un écoulement d'eau rousse dans le cou du prince. La chienne ne cesse de mordiller le cou de son maître et finalement parvient à retirer l'aiguille qui provoque une sorte de léthargie. Ainsi libéré de l'aiguille, le prince ouvre les yeux et s'assoit.

La foule des spectateurs ne peut facilement s'expliquer ce phénomène. Le roi se précipite vers le prince, lui serre la main, l'aide à se mettre sur ses pieds et lui demande ce qui s'est passé. « Sire le roi, depuis trois jours, j'ai eu connaissance de tout ce qui s'est passé ; je vous ai vus agir, j'ai eu connaissance de ce qui se passait dans le château, mais je n'étais pas capable de bouger un doigt ou de prononcer un mot. Cette léthargie, c'est la princesse qui en est la cause ! Voyez ce que ma chienne tient dans sa gueule ; voyez l'aiguille qu'elle m'a retirée du cou. Regardez vous-même derrière ma tête ; c'est là que la princesse a planté cette aiguille pour m'attaquer le cervelet. C'est ce qui a causé ma paralysie ! »

Le roi prend le prince par le bras et le conduit au château. Une fois au château, le roi dit à son gendre : « Maintenant, tu vas prononcer une sentence contre la princesse, ton épouse ; peu importe la sentence de mort que tu prononceras, elle sera exécutée !

— Pourvu qu'elle me promette d'être une bonne épouse comme par le passé, et si elle consent à vivre avec moi, je veux qu'elle demeure ma femme ! »

La princesse promet par serment au prince qu'elle veut être sa compagne fidèle comme auparavant et qu'elle fera son bonheur. La vie du prince et de la princesse revient normale dans leur château et tout va à merveille entre les deux époux.

Un matin, à l'heure du lever, la chienne jaune sort du château. Le prince la suit vers la rivière. Arrivé au canot, le prince le retourne dans sa position normale et le glisse à l'eau. Au moment de monter dans le canot, la chienne dit au prince : « Dis-toi bien, beau prince, que c'est par une permission divine que j'ai été déléguée pour te sauver la vie. Le vieillard, ou saint Joseph, qui t'a reçu dans sa cabane, c'était moi.

J'ai reçu comme mission de veiller sur toi depuis ta naissance et c'est pourquoi je savais que tu étais menacé d'être enterré vivant sous l'effet de cette aiguille ! »

Le jeune prince remercie longuement son protecteur et finit par lancer le canot dans le courant. La chienne jaune disparaît rapidement dans le bouillonnement de la rivière et regagne sa masure, pendant que le prince revient à son château.

Le prince et la princesse vivent encore, s'ils ne sont pas morts !

LA CHIENNE BLANCHE DE PARIS

Récit folklorique raconté le 5 septembre 1960, par M. Jos Hudon de Petits-Méchins, comté de Matane, natif de Ste-Anne-des-Monts, comté de Gaspé; conte que M. Hudon a appris vers 1910, de son grand-père, Maxime St-Laurent, alors âgé de 75 ans. Le conteur avait 64 ans en 1960.

Enregistrement no 1515. Contes-types 939–1949 (fatalité) et motif de métamorphose du T. 425 I b et lutte de deux chiennes: blanche, un prince, et jaune, saint Joseph.

Enn' fois, c'ést bon d' vous dire et d' vous raconter qu' c'éta' in roi et enn' reine; don, i' ava'ent jama' eu d'enfint [enfant], ni prinç' ni princesse au château à qui c' donn'râ la couronne et la royaum' qu'on prétend[1]. « On va-t-i' êt'e ôbligé de denner çâ à dés gens qui ne sont pâs d' sang royal, à qui c' qui... qu'on abaiss'ra't not' noblesse? »

Et don, on vâ dir' que, lâ, i' ont 'té voèr l'évêque et p'is qu'i' ont fa't enn' promess' d'enn' bours' d'argent si i's f'ra'ent trouvâill'[2] d'in prince ou enn' princesse au château enteur ci in an. Mé' comm' de fait', au bout' d'in an, on vâ dir' que la reine a fait' trouvâill' d'in prince.

Lâ, i' a fait' venir lés t'oâs fées qu'i' éta' en armitag' [ermitage] su' l' haut d' la seigneurie du roi, par le grand Désir [Vizir], et la plus jeun' dés fées, la t'oâsième on vâ dire, s'ést trouvée la mârrain' du jeun' prince. Le soèr, gu'y a eu in ban de mi' aux quat' coins d' la vill' que tous lés gens d' la ville éta' invités de v'nir prend' l' soupé' au château, grand réjouissanç' que tout's lés pavillon éta'ent lissés [hissés] dans la ville.

Don, on vâ dir' qu' après que l' soupé' a été parcouru, lés fées voulé' s'y r'tourné' à leu' grode [grotte] et donc le roi vâ lés r'conduire à la porte, et rendu à la porte, i' a di' à la mârraine: « Quel beau souhait denn's-tu à not' prince?

— Alle a dit, j' souhait' qu' ça soeille in prinç' qui soeille instruit de sè' sort's de langues, sans qu' aucun maît' d'écol' peuv' gu'i en montrer.

— Le deuxième, le roi dit: Toé, i' a dit, quell' sort' de don deunn's-tu à mon prince?

---

1. *Prétendre*: Ici, a le sens d'avoir des droits d'héritage.
2. *Trouvaille* (faire): Être les parents, donner naissance à...

— Moé, 'a dit, tout c' que... que ça soeille in terribeul beau prince, fin p'i' intelligent, aimabl' de tous lés magniéres.

— La t'oâsieume, le roi dit : Toé, i' a dit, quel souhait deunn's-tu à not' prince ?

— Moé, 'a dit, j' souhait' qu'i' soeill' dévoré par la chienn' blanch' de Pari' [Paris] à l'âg' de vingt et un ans. »

Et donc que le roi, on vâ dire, se jette à sés g'noux, i' crie, i' s' lamente, i' lev' la vue vers le ciel en d'mandan à Dieu de changer l'idée de la fée d' gu'i ôter c' don-là, c' souhait'-lâ à son jeun' prinç' comm' qu'i' ava' 'ien que c' prince, fils uniqu'-lâ. Mé', on vâ dir' que la fée écout' pâs ; 'a prend la forêt p'i' 'a s'y rentourne avec sés sœurs.

Don, on vâ dir' qu'i' ress' dan enn' tristesse épouvantab'e au château, à tous lés jours de l'année on vâ dir' que tout çâ lui a pâssé' à la mémoère. Pendant l'espaç' de, on vâ dire, d'enn' quinzain' d'années, c'éta't pâs trop pire encore au château. Mé', quand que l' p'tit gârs vieillissa't, rendu à enn' quinzain' d'années, lâ, i' prena't, on vâ dire, d' l'inquiétud' terriblemen avec in ennui, enn' pein' terrib' de voèr que le jeun' prince alla' êt' dévoré' par la chienn' blanch' de Pari' à l'âg' de vingt et un ans. Il éta't b'en çartain qu'i' alla' êt' dévoré, par rapport [3] que lés aut's souha' exista'ent. I' éta' instruit de sè' [sept] sort's de langu's p'is sans gu'y allé' aux écoles, aucun maît' d'école éta't capab' de gu'i en montrer. I' réponné' [répondait] à tout' quequ'cion [question] sans hésiter d'aucun' magniére.

Toujour' (e)r'venons que, lâ, l'inquiétud' lés prené't [prenait] de plus en plus fort. Le p'tit garçon — dan enn' histoère, le temps s'écoul' vite — le p'tit garçon éta' âgé de dix-huit, dix-neuf ans, j' suppose ; i' trouvé't [trouvait] souvent's fois sa mére à pleurer, avec son pére, on vâ dire, dans lés salles, dans lés corridors, d' temps en temps, il lé' 'oéya't, même à la tab' qui, quant' j' éta' apras prend' leu' r'pâs, qu'i's j'té [jetaient] la vue su' l' jeun' prince, que lés larm's leu' parta'ent des yeux.

Enn' bonn' journée, le jeun' prinç' se fa't fort de d'mandé' à sa mér' de quoi c' que gu'y â de si grand, que souvent's fois qu'i' lés pren à pleurer tous lés deu' et tête-à-têt' qu'i's s' parla'ent. C' fa't qu'i' ava'ent jama's voulu gu'i raconté' aucun' chos' de c'tte histoèr'-lâ. Mé' final'ment qu' le p'tit garçon dit, i' a dit : « Écouté' in peu ! Si vous m' mettez pâ' au courant d' la gratitud' [inquiétude] que vous avez dans l' cœur, i' a dit, moé, j' m'âs laisser l' château, p'is je r'viendrai p'us ! » Final'ment pour pâs qu'i' s'en a'lle et minm' pour qu'i' prenn' sés précautions pour l'âg' de vingt et un ans, et s' tenir en étât d' grâce, on vâ dir' que, lâ, la vieill' rein' gu'i racont' l'histoèr' du commenç'men à la fin. Le p'tit garçon i' a di' à sa mér' p'i' à son pére : « Vous avez pâs besoin de prend' de peine, i' a dit, j'abaiss'rai pâs vot' noblesse au point de m' fér' dévorer par la chienn' blanch' de Pari' à vot' vue devant tous lés gens d' la ville, écitte. I' a dit, quand ça s'râ l' temps, j' quitt'rai la vill' pour qu' aucun' parsonne eill' [ait] connaissanç' que j' vâ' êt' dévoré par la chienn' blanch' de Paris. Don, j'abaiss'rai pâs vot' noblesse. »

---

3. *Rapport* (que) : Parce que.

Final'ment que — dan in histoèr' le temps s'écoul' vite, hein — v'lâ b'e'tôt [bientôt] le p'tit garçon rendu à l'âg' de vingt ans. Rendu à l'âg' de vingt ans, i' greille enn' valise, on vâ dir' qu'i' s' ma' assez d'or, d'argint [argent] là-d'din [dedans] et p'is dés bell's habits. P'is, lâ, on vâ dir' qu'i' quitte l' château d' son pér' pour l'étarnité. On vâ dir' qu'i' r'viendrâ p'us ; i' vâ êt' dévoré par la chienn' blanch' de Paris dan un an.

Don, lâ, on vâ dire, qu'i' s' fa't transporté' à la gare, p'is lâ, i' prend son ticket[4], p'i' i' prend lés châr[5] p'i' i' s'en vâ. Apra' avoèr marché' in t'oâs quat' jours, j' suppose, jour et nuit', i' s' carcula' [calculait][6] assez loin pour pâs qu' son pére eill' connaissanç' d'aucun' chos' qui vâ s' pâsser. Final'ment qu'i' débarqu' du train et p'is qu'i' pren in taxi, i' s' fa't m'ner d'in bor' à l'aut' d' la ville. B'e'tôt, i' voét qu'i' arriv' devan in gros château, i' s' dit : « C'ést dés gens d' sang royal, de mon sing [sang] et d' ma race, j' m'en vâs rentrer causé' in peu avec 'és aut's tout en m' désennuyant. »

Final'ment qu'i' s'en vâ sonné' à la grand port' du château. Le Désir [Vizir] du roi qui vâ gu'i rouvert [ouvrir] la porte. « Bonjour, beau prince ! » Par sés habits, i' 'oèya't qu' c'éta' un prince. « Bonjour, beau prince !

— Bonjour, i' a dit, Grand-Désir ! J'a'ra' absolumen affére au roi ! »

Final'ment qu' le Grand-Désir le condui' à la sall' du roi et de d' lâ, on vâ dir' qu'i' s'assi' avec le roi qui s' ma' à causer tranquill'men et posément. Le roi gu'i pôs' de tout's sort's de quéq'cions [questions] : de ioù c' qu'i' d'vient, de quell' nâtion... de quell' raç' qu'il ést, de son pére, d'ioù c' qu'i' â te'jours résidé. Enfin, te'jours que l' p'tit garçon le ma' au courant dés affére' autant comm' qu'i' peut. Final'ment qu'i' d'mande au roi, i' a dit : « J' sé's pâ' ioù aller, j' conna's parsonne écitte, de par écitte, dans c'tte vill'-lâ, i' a dit, si vous voudra's, i' a dit, j' rest'ra' écitte en pension pendan enne escousse, en me r'posant. »

Donc, le vieux roi, avec grand plésir, l'arçoét [le reçoit] largement parç' que c'éta' in terribeul beau prince, qu'il éta't fin et intelligent terribeul'ment. Minm' le roi s' carculé't b'en instruit, mé' i' éta't pâs capab' d'arrivé' à parlé' avec, presquement. Te'jours, (e)r'venons que le roi l' garde on vâ dire, p'is c'éta' in seul désennui pour lés aut'e' au château. Le roi avé' enn' princess' qui éta't bell' terribeulment qu'i' s' montra't pâ' à la vue d' tout l' mond' par sés ré'ons [rayons] d' beauté.

Ar'venons qu' le roi disé't : « Si ma princess' voèra't c' si beau prince, 'a 'n en s'ra't charmée ! » Te'jours, in bon jour que le roi ava't pôsé plusieurs quèqu'cion au jeun' prince, i' gu'i ava't minm' dit qu'i' avé' enn' terribeul bell' princesse, que c'éta't pâs tous lés prinç's ni lés barons ni lés marquis qui la voéya'ent ; que si i' voula't 'n en fér' connaissance, qu'il éta't capab'e, on vâ dire, de gu'i introduire[7]. Et don, ç'all' l'entéressa't [intéressait] pâs du tout, par rapport, on vâ dire, à sa cruauté

4. *Ticket* (angl.) : Billet de chemin de fer.
5. *Chars* (prendre les) : Monter en voiture de chemin de fer.
6. *Calculer* (se) : Se croire, se penser, se compter.
7. *Introduire* : Présenter.

[inquiétude], lâ, lui, ça l'intéressa't pâs. Final'ment, te'jours qu' in soèr le roi l'invite à la grand sall' de gu'y eller, on vâ dire, causé' avec lui, et en minm' temps que la jeun' princesse éta' invitée de gu'i rend' visite à son pére et à sa mére, la vieill' reine, à la grand salle.

Le jeun' prince été' assi' à la port' d' la salle, quant' la bell' princess' rent'e, tout en s'excusan avant le jeun' prince, 'a gu'i jette in regârd. Alle aparçoét qu' c'été' in homm' terribeulmen intelligent, beau, fin, p'i' eumab'e. Donc que, i's s'échang'nt que'qu's paroles ; lés parol's d' la princess' sont charmant's pour le jeun' prince, mé' lés parol's du jeun' prinç' n'en sont pâs moins pour la princesse.

Ar'venons, te'jours, que le vieux roi courtise in peu le jeun' prinç' pour sa fille, mé', il éta't pâs capab' par le sort qu'i' porta't. Final'ment qu' le roi à forç' de l' travailler, à forç' de l' jâser, i' vien à déclarer, l' secret qu'i' porta't, au vieux roi. « Sir' mon roi, i' a dit, j' su's pâs capab' d'épouser vot' bell' princess', quand minm' que vous m' denn'rez deux fois la couronne et le royaume, l'or, l'argent de tout c' que vous avé' écitt' pour épouser vot' princesse, parç' que, i' a dit, j'ai t-in sort souhaité par la fée Rosine ! Donc que j' su's dû d'êt' dévoré par la chienn' blanch' de Pari' à l'âg' de vingt et un ans. J' veux vous dir' qu'i' m' reste à peu près six moâ' à viv'e. C'ést pour la raison qu' j' su's t-en r'pô' à vot' château pour en autant que j'arrive à ma destinée. »

Te'jours, (e)r'venons que le roi dit : « Mé', i' a dit, écout' don, jeun' prince, c'ést r'guien pâ'-en-tout', t' âs pâs besoin d' te câsser la tête avec tout çâ. C'ést in affér' qui ést bien facile à régler. J'ai dés armée' et dés armées, sour lés armes, qui vont rentourer le château, on vâ dir' de deu' ou t'oâs arpents d' grain [grand] et quand qu' la chienn' blanch' de Pari' arriv'râ écitte au château mecqu' t' eill's [tu aies] vingt et in ans, j' te garantis qu' 'a pâss'râ pâ' au travers d' l'armée pour v'nir te dévorer dans l' château.

Et en arguiér' [arrière] de mon château, écitte, j' peux t'en fér' bâtir in, que faut qu' tu rent's dans mon château pour rentrer dans l' quien. Le bord du nord de ton château, c'ést la gross' riviér' que gu'y â lâ, qu'i' peut v'nir parsonn' de c' côté-lâ. Du côté sud, ça s'râ mon château : i' peut pâs v'nir parsonne encôre [non plus] ! I' aura't seul'ment qu' de deux côtés. Donc, l'armée guett'ra't, gard'ra't cés deux côtés-lâ. Final'ment que le château que j' te f'ra's bâtir, a'ra't quat' étages. I' a'ra' aucun châssis ni aucun' port' jusqu'à la quatrieume. »

Te'jours que le jeun' prince, d'après tout's lés bébell's que le roi gu'i pôse, consenti' à marguier [marier] la princesse et p'is que le roi verrâ pour la chienn' blanche. Te'jours, ar'venons que le roi te' [tout de] suit' lanç' dés appels, on vâ dire, pour djobber [to job][8] c' château-lâ. Te' suit' lés archétec' [architectes] et p'is lés ouvriers, on vâ dire, s'en vienne' et p'is que i's sign'nt le contrât : dans six moâs, tout' s'râ prêt !

Final'ment que le v'lâ, le roi fait tout' venir su' la place, tout's lés matériaux qu' faut, en jolimen[9] et p'is que v'lâ lés homme' en ouvrage. Durant c' temps-lâ, le

8. *Job* [to] (angl.) : Entreprendre la construction, accepter une tâche moyennant rémunération.
9. *Joliment* : Beaucoup. *En joliment* : En grande quantité.

jeun' prince, lui, i' épous' la bell' princess' du roi et p'is, on vâ dir' que i's s'aima'ent comm' deux tendeurs [tendres] amoureu' et p'i' i's vivé' dans tou' lés grandeurs, et il' éta'ent portés su' la main par le roi et la vieill' reine.

Final'ment qu' au bout dés six moâs, le château ést r'çu par le roi. I' manque r'guien dans l' château. Il ést jusque meublé à la quatrieume étage. I' a in escalguier [escalier] qui monte à la quatrieume étag' p'is la port' pour entrer d'dans son côté, éta' à la quatrieume étage. Aucun' parsonn' peut vainqu' [vaincre] cont' çâ !

Donc, enn' bonn' journée, le soèr i's s' couchent. Le lend'mon [lendemain] matin, i' â di' à femme : « J'a'rai vingt et un ans, jour pour jour. » Le lend'mon matin, i' s' lev' comm' d'habitude, i' fa' enn' manifiqu' [magnifique] toélette, il étè' en ch'mis' blanche, qui s' prom'né' à la grandeur de la cuisin' d' la maison.

À la quatrieume, du côté sud, on vâ dire, que gu'y ava' in châssis. La bell' princess' se leve, fè' enn' manifiqu' [magnifique] toèlette, p'i' 'a s'assit dan enn' chais' barçante à la f'nêt' du châssis ; et le châssi' éta' ouvert. La princess' tricote avec in tricotage, au châssis. Lui, i' s' promèn' d' la princesse à c' châssis-lâ, à l'aut' châssis qui s' trouvé' en faç' d' la riviér' par l'aut' côté ; i' s' prom'né't d' lon [long] et d' large, qui guetté't [guettait] d'in châssi' à l'aut'e.

Final'ment que tout' l'armée été' en rangs, qui rentoura't l' château pâs moins qu' à deux arpents d' tour, tout' armée de pié' en cap. Si vous savez ce que c'éta't qu' lés arm's dans c' temps-lâ ; c'éta'nt dés pioches, c'éta'ent dés bâtons, c'éta'ent dés flèches, c'éta'ent, on vâ dire, de tout's sort's d'affér's de minm' pour fér' la guerre.

Donc que, in moment denné, i's voeill'nt venir dans l' haut d' la pleurie [prairie] du roi, i's voeill'nt venir la chienn' blanch' de Paris : in tapon [10] blanc qui s'en vient, la gueul' tout grande ouvarte, la langue ést sortie, 'a souffle énormément, 'a 'oéya't lés cleture' en avant d'elle. In arpent d'vant d'arrivé' à la cleture, 'a saut' par l'aut' côté d' la cleture, 'a s'en vient dan enn' brise [11] épouvantab'e.

Lâ, on vâ dir' que l'armée s' mè' à criguier [crier] : « La v'lâ, la v'lâ, guettons-lâ, faut pâs qu' 'a pâsse ! » Mé' le jeun' prince éta't piqué' lés yeux d'ssus p'is qu'i' s' promèn' tout l' temps, mé' qui la guett' venir. Dans peu d' temps, alle ést rendue à l'armée. Mé', dans deux sauts, alle a sauté l'armée p'is lés patt's de d'vant gu'i saute' à la quatrieume étag' du château, lés deux patt's su' l' bord d' la fenêt' éioù c' que la princess' se barça't.

Mé' de frayeur, quant' la princess' voé' arriver la chienn' blanch' su' l' bord d' la f'nêt'e, de frayeur 'a gu'i gorroche [12], on vâ dire, son tricotage, p'i' 'a perd presquement connaissance. La chienn' qui ava' 'a gueul' tout grand' ouvarte, le tricotag' gu'i rent' dans la gueule et tout's lés broch's gu'i pâsse' au travers d' la gorg' p'i' 'a r'tombe en bâs. Et p'i' on vâ dir' qu' en arrivan en bâs, 'a fa' encôr' t'oâs quat'

10. *Tapon* : Paquet, tas, masse.
11. *Brise* (d'une) : En vitesse.
12. *Garrocher* : Lancer, projeter à la façon d'une roche.

sauts p'i' 'a saut' l'aut' bord d' l'armée. I's gu'y elle' [vont] avec in bâton, enn' pioche, i' 'a fesse' in peu, mé' i's gu'i font pâs mal, te'jours qu' 'a s'y rentourne. Mé' 'a crie : « Vengeanç' demain à la minme heure ! » en partant.

Donc, le jeun' prince, lui, dans c' parcours de temps-lâ, qui s' prom'né't [promenait] d' minme, quant' il l'â vue sauter su' la f'nêt' du châssis, i' a arrivé à l'aut' fenêt', i' s'ést denné in élan p'i' i' a pâssé au travers du châssis. P'i' il ést tombé à la riviér' par l'aut' côté, lui. I' s'en vâ su' lés courants, on vâ dire, de la riviére. I' cal' [13] pâs, p'i' i' mouill' presquement pâs, la riviére ava't trô' in gros courant rapide. Te'jours, on vâ dire, qu'i' saut' d'enne houppée [14] à l'aut' su' 'a riviér' p'is ça descend. Apra' avoèr descendu, on vâ dire, in deux t'oâs milles, t'oâs quat' milles, i' arriv' su' enn' grand batture [15], que l' courant d' la riviér' le jett' su' la batture.

Et lâ, on vâ dir' qu'i' se r'lev' su' 'a batture, i' s'escoue [se secoue] in peu, i' s' ma' à marcher pour 'oèr si i' trouvèra't pâs que'qu' chos' pour manger. Et donc, i' ava't, on vâ dire, dés légumes, dés fruitag's qui éta'ent poussés, dés fruits sauvag's qu' éta'ent poussés l' long d' la riviére. I' s' ma' à manger de d' çâ. Mé' tout en mangeant çâ, i' voé' in p'tit ch'min d' pied [16] dans lés ordures, dans lés arb's, qui s'en vâ, on vâ dire, vers le pied d'enn' gross' montagne.

Ça fa't qu'i' prend l' p'tit ch'min d' pied-lâ, p'i' i' continue dans l' p'tit ch'min d' pied. Apra' avoèr marché j' suppose in t'oâ' à quatre heures, j' suppose, i' arrive à enn' p'tit' grode [grotte], in p'tit campe en boâs [17] rond qu'i' éta' assez vieux qu' la mousse ava't pâs moins qu' quat' pouc's d'épa's su' c' p'tit camp'-lâ ; c'éta't tout petit. Donc que la porte éta't fait' avec deux marceaux d' boâs, in sapan [sapin] fendu en deux qui faisa't la porte. Et lâ, i' s'en vient, pren in p'tit boâs p'i' i' frapp' dans la port' pour voèr si i' y â que'qu's-ins lâ. Mé', comm' de fait', i' attin [entend] enn' p'tit' voix b'en feub' [faible] qui gu'i dit d' rentrer. I' pouss' lés éclâts d' boâs, et p'i' i' rent'e. À sa grand surprise, i' y avé't [avait] dans l' coin d' la p'tit' grode, in tâs d' feuillag's de racinag's qui éta'ent lâ, ça faisa't vieux, qu' éta'ent b'en vieux, in vieillârd qu' éta't couché su' c' tâs d' racinag's-lâ. B'en vieux, le vieillâr' i' 'n n-avé' enn' mouss' dans la fégure, enn' grand barb' blanch' qui descen à la ceinture.

Le vieillard se r'leve, i' d'mand' de quoi c' que gu'y â au sarviç' du jeun' prince. Le jeun' prinç' gu'i raconte in p'tit peu son histoère et p'i' i' gu'i dit qu'i' â b'en faim. Le vieillârd dit : « T'apprendrâs, i' a dit, mon jeune homme, que j'ai pâs grand-chose à mangé' écitte. I' dit, t'apprendrâ' aussi que ça fa't longtemps que j' sé's qu' t' és pour venir écitte. J' su's t-écitte, i' a dit, comm' ton gardien v'lâ b'en dés années. »

Te'jours, ar'venons que le vieu' i' a dit : « Si t'âs b'en faim, i' a dit, m'â' asseyé' à t' trouvé' enn' bouchée à manger. Don, i' sôrt déhors, i' vâ câssé' enn' po'gnée d' feuill's p'is d' rossinag's [racinages] varte' et p'i' i' rent'e avec çâ à la grode [grotte].

---

13. *Caler* : S'enfoncer.
14. *Houppée* : Tourbillon, vague, monticule.
15. *Batture* : Partie du rivage qui s'assèche à marée basse.
16. *Chemin de pied* : Sentier.
17. *Bois rond* : Poutres non équarries.

I' s'assi' au bout d' la tab' p'i' i' 'n n-avé' enn' p'tit' pincée, on vâ dir' qu'i' sépar' çâ en deux, i' 'n en ma' in p'tit brin à in bout' d' la tab' p'is, lui, l' restan ést à l'aut' bout'. Donc, i' envit' [invite] le jeun' prinç' de gu'y eller prend'e enn' bouchée à manger. Le jeun' prince avé't jama's mangé' d' râcinag's p'is d' feuillages, i' trouva't çâ in peu dur de gu'y eller manger çâ. Mé', final'ment, comm' le vieillârd gu'i offra't çâ d' bon cœur, i' fa't comm' le vieillârd.

Le vieillâr' été' [était] assi' au bout d' la tab'e, on vâ dir' qu'i' rongé't [rongeait] cés boâs-lâ, cés râcinag's-lâ. I' s'assi' à l'aut' bout' p'i' i' fa't pareil. Mé', tout en rongeant çâ, on vâ dire, le goût gu'i r'vient et p'is qu'i' s' ma' à manger çâ presquemen à plein' bouche. Mé', i' 'n n'ava't pâs gros ; mé', quant' i' â eu féni d' manger c'tta pincée-lâ, la faim éta't partie, p'i' i' ava't p'us faim pâ'-en-tout'.

Donc que lâ, i' s'assi' au côté d' la tab'e avec le vieillâr' et le vieillârd gu'i fa't conter son histoèr' depu's l'âg' de sa naissance à v'nir à date. Te'jours, on vâ dir' que lâ, i' gu'i avé't raconté qu' la chienne éta't v'nue pour(e) l' dévorer p'i' i' avé't [avait] sauté à la riviére. Te'jours, ar'venons que lâ, le lend'main matin, le vieillâr' i' a dit : « Tu vâs t'y rentourner che' vous, à ton château. I' a dit, la chienne, 'a éta't pour te dévoré' hier, mé', i' a dit, lâ, t' âs pluss' que vingt et un ans, lâ, jour pour jour. Lâ, t' âs vingt et un an et un' journée... vingt et un an et un' journée. »

Ça fa't qu' te'jours, lâ, le jeun' prinç' consentit don de s'y rentourner, mé' i' avé' in peu fréyeur. Te'jours, le vieillârd vâ le r'conduire à la port' de sa grode, i' â dit : « Tu vâs t'en allé' à la riviére. Moé, écitte, i' dit, j'en ai un in gros chien, lâ, i' dit, i' ést pâ' écitte, p'is c'st enn' gross' chienn' jaune, i' dit, de c' coup-lâ. Lâ, i' dit, 'a ést pâ' écitte : 'a fa't la chasse ; c'ést elle, i' dit, qui m' fa't viv'e. 'A m'emmèn' d' la chass' pour viv'e. Mé', i' a dit, prends l' p'tit ch'min d' pied p'is vâ-t'en à la riviére ; i' a dit, dré' [dès] qu' 'a vâ êt' arrivée, ma chienne, i' dit, m'âs te l' l'envoyer. Et p'is, j'ai t-in canot, lâ, i' dit, moé, à la riviére. Dans l' temps qu' j' éta's plus jeune, i' a dit, j' m'en sarvé's [servais] p' fair' la pêche, i' a dit, dans c'tte riviér'-lâ, d' mon canot. Il ést b'en serré[18], il ést b'en abriguié [abrié][19] sour dés branches.

Donc que la chienn' sé' [sait] où c' qu'il ést. M' âs te l' l'envoyer, 'a gu'irâ te m'né' au canot, tu prendras mon canot, tu l' mettrâ' à la riviére, t'embarqu'râs, et p'is, accup'-toé pâs de r'monté' à l'arbours [à rebours] du courant...

— Oué, mé', i' a dit, vous comprenez b'en, i' a dit, bon vieux, que j' su's pâs capab' de r'monté' à l'arbours du courant ! La riviére â b'en qu' trop gros courant pour que j' peuve [puisse] r'monter çâ.

— Accup'-toé pâs ! Mon canot conna't tout çâ ! »

Te'jours, ar'venons d' lâ, qu'i's s' denn'nt la main et p'is : « Bonjour !

— Bonjour !

— P'is bonn' chance ! »

---

18. *Serrer* : Remiser, placer à l'endroit destiné à quelque chose.
19. *Abrier* : Mettre à l'abri, couvrir.

On vâ dir' que lâ, i's s' laissent, et p'is le vieillârd rent' dans la grode, mé', à la menut' qu'il ést rentré dans la grode, on vâ dir' que le jeun' prinç' sanglota't. I' s'en vâ à la riviére.

Quiens ! Tout d'en coup, i' arrive in gros chien jaun' qui pâsse, à la course, au côté d' lui, p'i' i' r'gâr' çâ en avant dans l' p'tit ch'min d' pied : gross' chienn' jaune. I' dit : « 'A ést aussi gross' comm' la chienn' blanche ! » Te'jours, i' r'gâr' çâ, i' 'a suit d' pâ' à pâs. Rendue à la riviére, la chienne, on vâ dire, rent' dans l' bord dés broussâilles ; i' y avé' in tâs de branch's d'épinettes, lâ. Alle arrive et p'i' 'a r'trouss' lés branch's d'épinette : i' y ava' in beau canot qu' été't sour cés branch's-lâ. Prend l' canot p'i' all' l'arvir' [le revire] la gueule en l'air, et p'is l' jeun' prinç' se po'gne après l' canot, mé' la chienne été't [était] p'us capab'e [20]. En arrivan à la riviére, la chienne ést la promiér' sautée à bord, qui vâ s'assir' su' l' devant ; et p'is le jeun' prinç' s'assi' en arguiére, i' ramâss' l'aviron dans sés mains, p'is, on vâ dir' que lés v'lâ parti' à l'arbours du courant.

C'été' [c'était] in affér' qués'men enchantée : le canot r'monte à l'arbours du couran aussi vit' comm' si i' ava't 'té su' l' sen [sens] du couran en r'descendant. Mé', ça mont' que lés bouillons, on vâ dire, r'vol'nt [21] temps en temps dans l' canot. Mé', dan enn' coupell' d'heures, i' ont faite l' trajet, p'is lés v'lâ rendus, on vâ dire, au château, juss' qui faisa't le pin [pan] d' la riviére, hein ! le mur.

Donc qu'on vâ dir' que le canot s'en vâ frapper terre, drett' au coin d' son château. L'armée du roi été' encôr' toute organisée à 'entour du château pareil' comm' la veuill' [veille], qui gardé' encôr' la chienn' blanche.

Ar'venons que le jeun' prinç' saute à terre, la chienn' jaun' saute avec ; p'is lâ, i's po'gn'nt le canot, i's l' montent, on vâ dire, l' long du château, i's l' mett'nt la gueule en bâs, et p'is le jeun' prinç' s'en vâ, et la chienn' jaune, 'a l' suit par en arguiére. En arrivan à la port' du château du roi, donc, c'éta't son che'-z-eux, i' rent'e, prend l'escalguier [escalier] p'i' i' monte à la quatrieume étag' de son château.

C'éta't le matin, dré' l' matin, qués'ment comme à l'a'ror' [aurore] du jour, et la princesse éta't pâ' encor' levée. Te'jours, ar'venons que l' prinç' vâ tranquill'ment pour ouvrir la porte. I' rouv'e enn' p'tit' craqu' [22] d' la port' du château, p'i' i' jette in œil ; i' voé' en faç' de lui qu' la port' de sa chamb' été' ouvarte, donc le long d' son lit', que la princesse été't couchée su' l' lit', la chienn' blanch' de Pari' été't couchée su' l' tapis, (e) l' long du lit.

Ça fa't qu'i' rouv'e enn' p'tit' craqu' d' la porte, p'i' i' aparçoé't tout çâ. La chienn' jaune été' en arguiér' de lui, qui guetta't lâ, elle aussi. Te'jours, i' sava't pâs si i' d'vé't rentré' ou raculer, par le fa't qu'i' voya't la chienn' blanche. Te'jours, in moment denné, qu'i' rouv'e encôre in p'tit brin la port' pour voèr ; la chienn' blanch' s'en aparçoét. 'A s' leve, on vâ dire, en gangnant vers lui, mé', lui, s'en vient pour

20. *Capable* : Fort, vigoureux.
21. *Revoler* : Jaillir, être projeté.
22. *Craque* : Fente, fissure, crevasse.

farmer la porte. Mé', la chienn' jaun' s'élanç' dans la craque, et p'is qu' 'a rent' dans la craqu' d' la porte.

'A rent'e en avin [avant] et p'is qu' 'a s' po'gne avec la chienn' blanch' de Paris, p'i' on vâ dir' que v'lâ la chican' pri' [prise]. B'e'tôt, c'ést l' sang qui r'vole, b'e'tôt c'ést lés gueulées d' pouel [poil], b'e'tôt c'ést la chienn' blanch' qui s' fa't dévorer : la chienn' jaune, all' l'escoue comme enn' mitaine, et p'is qu'all' l'étrangue [étrangle].

Donc que la bell' princesse, dans toute l' parcours de c' temps-lâ, elle, 'a s' lev' p'i' 'a s'habille, p'i' 'a s' sauv' vit'men à la cuisine. En arrivan à la cuisine, 'a voét qu' la chienn' blanch' de Pari' â été dévorée, p'is qu' lés marceaux sont en aiguillett's dans la place [23] et p'is que le jeun' prince a ouvert la port' p'is qu'i' r'gâr' çâ p'i' i' ést content. En la 'oéyan arriver : « La bell' princesse, t'apprendrâs, i' a dit, qu' la chienn' blanch' de Pari' ést détruit ! C'ést pâs l'armée d' ton pér' qu'i' y avé't sour lés armes, i' dit, qui â été capab' d' la détruire. Tu voés, i' a dit, seule, i' a dit, c'tte chienn' jaun'-lâ l'â détruit [détruite]. »

Te'jours que la bell' princess' s'arvir' [se revirer] vers le jeun' prince, mé' non pâ' en gu'i faisant dés gloères, en gu'i faisant dés cruauté' épouvantab's : « T'apprendrâs, 'a dit, qu' t' â' ôté la vie du plus beau prinç' qui peu' exister sour la couronn' du saleil ! T'apprendrâs, 'a dit, que dans l' jour, il ést en chienn' blanch' de Paris, mé', t'apprendrâs que, dré' [24] qu' la nuit' noèr' prend, il ést en prince, p'is c'ést le plus beau prinç' qu'i' peut gu'y a'oèr ! J'ai pâssé la nuit' avec lui, j' sé's comme i' faut comment c' qu'il éta't ! »

Lâ, le jeun' prince r'vir' de bord, i' s'en vâ charcher l' vieux roi, son pére, et il l' ramène à son château, et de d' lâ, on vâ dir' que lés engagé' et lés engagér's ramâss'nt lés marceaux d' la chienne, et p'is lav'nt le château, et puis la noèr' nuit' prend, on vâ dir' qu'i's s' greill'nt [gréer] pour aller s' coucher.

Le jeun' prinç' pâss' dans sa chamb'e avec sa femme, la princesse, et p'i' i's s' couchent. Mé', la chienn' jaun' veut pâs sortir du château : alle ést couchée l' long du lit su' le tapis d' Tirquie [Turquie] que gu'y ava't l' long du lit du roi. Ar'venons te'jours que dans la nuit', la bell' princess' gu'i vir' le dos, 'a fa't pâs d' câs d' lui, alle ést plutôt châgrinée d'a'oèr ôté la vie d' la chienn' blanch' de Paris.

Dans l' parcours d' la nuit', 'a s' pâss' dans l'idée comment fér' pour détruir' son jeun' prince, son mari. Donc que, quand 'a voét qu'i' dôrt d'in profond sommeil, 'a s' lev' p'i' 'a vâ charché' enne aiguille, p'i' 'a gu'i piqu' dans l' fosset [la fossette] du cou, p'i' 'a gu'i attaqu' la çarvell' par lâ. L'aut'e, on vâ dire, paralys' p'i' i' tomb' comme in homm' mort.

Donc que l' matin, comme l' jour prend, all' l'argâr' [le regarde], il ést b'en mort. Final'ment que t'ut suite, 'a s' lev' p'i' 'a vâ au château du roi son pére et p'is qu' 'a gu'i apprend la nouvell' que son prince ést mort : « D'abord, 'a dit, vous savez qu'il

23. *Place* : Plancher, sol d'une chambre.
24. *Dré' que* : Dès que.

éta't pour êt' dévoré par la chienn' blanch' de Paris, p'is, b'en, 'a dit, son heure été' arrivée. La chienn' blanch' l'a pâs dévoré, mé', ilést mort pareil parç' que son heure été' arrivée ! »

Donc que le roi monte au château et p'is lâ, on vâ dire, qu'i' ont lés gens's qu'i' faut, p'i' ils l' lavent, i' gu'i fon [font] enn' magnifiqu' toélette, et don, ils l'ensevelisse' et p'i' i's l' veillent. Mé', la chienn' jaune ést couchée l' long du çarcueil dans la chamb' mortuaire, p'i' on vâ dir' qu'i' y â pâ' enn' parsonn' pour approcher lâ. I's veul'nt l'envoyer, i's veul'nt la fér' sortir, mé' impossib'e ; 'a sôrt pâs !

Donc, le roi denn' lés command'ments d' la laisser fére. D'abord, c'éta't son maît'e, la chienne eum' son maît'e ; mé', quand i' s'râ enterré, comm' de raison qu' 'a s'râ ôbligée de l' laisser. Final'ment qu' au bout' de t'oâs nuits qu'ils l'ont veillé, on vâ dir' que, lâ, i's l' porte' à l'église, i's gu'i chante' in magnifiqu' sarvice, et p'is, apras, ils l'enterr'nt dans l' cimiquiére. Mé', la chienn' jaune, elle, suiva't le çarcueil de pâ' à pâs. Final'ment quand qu'i' arriv'nt p'i' i's mettent l' çarcueil dans la fosse, et p'is l' bédeau commenç' pour enterrer, mé', la chienn' jaune, on vâ dire l' déterre aussi vite ; 'a po'gne l' çarcueil par (e) l' coin du couver' [couvercle] et p'i' all' l' fa't sauter su' l' bord du trou.

Donc que, lâ, 'a s' griffe apras l' couvert, p'i' avec sés dents p'i' r'boutée [arc-boutée] avec sés pattes, on vâ dir' qu' 'a arrache l' couvert par marceaux, et p'is qu' 'a po'gn' le jeun' prinç' qui éta't mort, comm' de raison, dans l' çarcueil. All' l' ramâsse enn' gueulée à l'estomâc, p'i' 'a l' sôrt du çarcueil p'i' all' l'en-'oueill' su' l' tâs d' terr' que gu'y ava't lâ, et de d' lâ, 'a l' vir' la face en bâs ; et p'i' 'a commence à l' fouillé' avec son nez partout. On vâ dir' que mecieu l' Curé éta't lâ, et p'i' enn' foul' d'aut's gens's, le roi, on vâ dire, avec tous lés gens's qu' ava' assisté au sarvice, qui veule' envoyer la chienne : « 'A vâ l' dévorer ! » Un â in bâton, p'is l'aut'e a in aut' arme, p'i' i' asseille' à l'envoyer, mé' la chienn' gronde, p'is la chienne ést farieuse [furieuse], donc ça gu'ieu [leur] coût' d'avancer.

Mé', tout en l' fouillant comm' çâ, i' gu'i sorta' in p'tit peu d'eau rouss' de dans l' fôsset du cou. Avec, on vâ dire, sés dents, à forç' de gravouiller [25], 'a gu'i arrach' l'aiguill' que la princesse avé't [avait] plantée lâ. Donc, il éta' 'ien qu'en éthargie [léthargie]. L'aiguille en étant sortie de d' lâ, le jeun' prinç' se rouv' lés yeux, et minme i' s'assit.

Mé', lâ, tout l' mond' trouv' çâ épouvantablement curguieux [curieux]. Le roi s'en vient vit'ment, p'i' i' l' prend par la main p'i' i' l'arleve, i' gu'i d'mand' de quoi c' que gu'y â. « Vous apprendrez, Sir' le roi, i' a dit, que j' vous ai te'jours vu, j'ai vu c' que vous m'avez fait', j'ai vu tout' c' qui s'ést pâssé dans mon château, mé' j'ta's pâs capab' de grouillé' in doigt, p'is j'ta's pâs capab' de prononcé' in mot. Final'ment, i' a dit, de quoi c' que c'ést qu' â arrivé, c'ést la princess' qui l'â fait arriver. Vous voyez, i' a dit, de quoi c' que ma chienne â dans la gueule ? R'gârdez l'aiguill' que gu'y a lâ. 'A m'â hâlé [26] çâ d'écitte. R'gârdé' en que'qu' pâr' écitte, i' dit,

25. *Gravouiller* : Gratter.
26. *Haler* : Tirer.

'a m'ava't planté l'aiguill'-lâ qui m'â attaqué la çarvelle. Et p'is final'ment que j'ai tombé comm' paralysé ! »

Donc que lâ, on vâ dir' que le roi ramâss' le jeun' prince et qu'il l' remmène au château. En arrivan au château, i' a di' au jeun' prince, i' a dit : « Tu vâs denner la sentence à ta princesse, ta femme, n'emporte [n'importe] quell' sentenç' que tu veux qu' 'a meure, et p'is ça s'râ écouté !

— Final'ment qu'i' a dit, d'abord qu' 'a m' s'râ bonn' femm' comm' qu' 'a m'â te'jour' été auparavan et p'is qu' 'a veut viv'e avec moé, j' veux la garder comm' ma femme ! »

Et lâ, on vâ dir' que, elle, alle a promis, alle a fait' dés sarmen [serments] au jeun' prinç' qu' 'a allé't [allait] gu'i êt' bonn' tell' qu' alle ava' été auparavant, et p'is qu'i' s'râ heureux avec elle. Donc, on vâ dire, apras qu'i's son [sont] arrangés de nouveau au château et que tout' vâ à marveille, la chienn' jaun' de Paris, in bon matin qu'i's s' leuvent — la chienn' jaune, j' dis b'en — qui sôrt, on vâ dire, du château. Le jeun' prinç' la suit, arrive au bord d' la riviére, le jeun' prinç' vir' le canot d' bord, p'is l' pousse à la riviére. La chienn' jaun' saute à bord, et p'i' i' denne enn' poussée au canot.

Mé', avant que l' canot décolle [décoller][27], la chienn' jaune a dit : « R'marqu' b'en, 'a dit, beau prinç' que moé, j'ai été envoyée par admirâtion [permission] de Dieu pour (e) t' sauver la vie. J' sava's... c'ést moé, i' a dit, qu' éta's le vieux vieillârd qui porta't l' nom d' saint Joseph, qui t'a te'jours présarvé depu's qu' t' és su' 'a terre, que tu vis, et c'ést pour la raison que j' savé's que t' avé' in aiguill' qui t'emmorphosa't, que t' a'ra't 'té enterré vivant. »

Et de lâ, on vâ dir' que le jeun' prinç' le r'marcie mille et mill' foi' et p'is que la chienn' blanch' [jaune] dispara't su' lés courants d' la riviére, p'i' i' s' rentourne à sa grode [grotte], et, lui, rent'e à son château.

Et p'is, on vâ dir' qu'i's vive' encôr', si i's sont pâs morts !

27. *Décoller* : Partir en grande vitesse.

4 — LES MOUTONS BLANCS

Il me fait plaisir de vous dire qu'autrefois, vivait un vieux cultivateur, horriblement pauvre, mais dont toute la famille se limitait à trois garçons, Pierre, Jacques et Ti-Jean.

Un bon jour, le paysan dit à ses fils : « Vous allez partir tous les trois sur la route, et vous allez vous trouver un emploi chez le roi. Le plus économe de vous trois va rapporter la plus grosse somme d'argent. C'est à lui que je ferai don de ma ferme, de mes bâtisses, de mon troupeau, enfin de tous mes biens. Cet héritier nous hébergera chez lui et nous fera vivre ! »

Ti-Jean, le cadet de la famille — il n'avait que treize ans, c'était encore un enfant — était bien certain de ne pas hériter des biens paternels, mais il se croyait cependant obligé d'obéir à son père. Les trois frères préparent leur petit bagage et quittent la maison paternelle.

Après une longue journée de marche, les trois voyageurs arrivent chez le roi, et chacun obtient un emploi ; l'un sera berger, l'autre travaillera dans la cour, et le troisième verra au nettoyage des écuries.

Le temps passe. Les trois frères sont au service du roi, qui apprécie bien leur dévouement. Cependant, Ti-Jean, à cause de son jeune âge, de sa rapidité à la besogne et de son intelligence, est le préféré du roi. Pierre et Jacques se disent bientôt l'un à l'autre : « C'est Ti-Jean qui va hériter de la ferme paternelle ! Tout le château l'adore et notre jeune frère reçoit son salaire et est comblé de cadeaux et de pourboires de la part du personnel ! »

Un jour, le roi commande à Pierre d'aller conduire ses moutons au pâturage. Le jeune homme se prépare à obéir. Le roi insiste sur un détail : « Tu n'oublieras pas de me ramener, chaque soir, un échantillon de la nourriture que mes moutons auront mangé au cours de la journée !

— Entendu ! répond Pierre, je suis capable de vous rapporter l'échantillon d'herbe dont se nourrissent vos moutons !

— Foi de roi que je suis ! rétorque solennellement le monarque, si tu ne me rapportes pas, ce soir, un échantillon de la nourriture de mes moutons, tu seras pendu demain matin à neuf heures, à la porte du château ! »

Tôt le matin, Pierre se prépare, fait sortir les moutons de la bergerie et accompagne le troupeau qui est habitué à suivre le même sentier sur la ferme royale.

À midi, les moutons parviennent à une prairie coupée par une grosse rivière. Sans hésiter, les moutons traversent tous le cours d'eau, gagnent l'autre rive et filent au loin.

Pierre s'approche de l'eau, hésite à se lancer dans la rivière de peur de mouiller ses habits. « Je vais attendre ici quelques instants ! » se dit le berger. Les moutons s'éloignent de l'autre berge de la rivière et finissent par disparaître.

Quelques instants plus tard, Pierre voit revenir les moutons. « Ah ! se dit-il, s'ils étaient assez gentils pour regagner la berge où je suis actuellement, je ne serais pas forcé de mouiller mes habits ! Quant à l'herbe, qu'elle pousse ici ou de l'autre côté de la rivière, c'est la même herbe ! »

Les moutons s'approchent, se lancent à la nage, franchissent de nouveau la rivière et reprennent le sentier conduisant à la bergerie du roi. Pierre cueille une poignée d'herbe, en bourre son mouchoir de poche, et suit le troupeau.

Au moment où le berger approche du château, il voit le roi qui se promène de long en large sur sa galerie. Bientôt, le roi s'adresse directement à Pierre : « M'as-tu rapporté un échantillon de la nourriture que mes moutons ont mangée aujourd'hui ?

— Certainement, Sire mon roi ! » répond Pierre.

Il tire son mouchoir de sa poche et dit, en le présentant au roi : « Regardez !

— Ah, non ! s'écrie le roi. Ce n'est pas la nourriture qu'ont mangée mes moutons ! Tu seras donc pendu demain matin à neuf heures à la porte du château ! »

Profondément troublé par cette condamnation, Pierre se jette aux genoux du roi et tâche d'en obtenir grâce : « Sire, j'ai pensé que c'était la nourriture qu'avait broutée votre troupeau de l'autre côté de la rivière. Moi, je n'ai pas traversé le cours d'eau, mais j'ai pensé que l'herbe était la même sur une rive que sur l'autre !

— Non ! Ce n'est pas l'herbe dont s'est nourri mon troupeau ! Tu seras donc pendu, demain matin, à la porte du château ! »

Pierre sanglote et se lamente sur tous les tons. Tout à coup, il s'adresse au roi d'une façon plus rassurée : « Mon frère Jacques m'a confié qu'il serait capable, lui, de conduire vos moutons au pâturage et de rapporter un échantillon d'herbe dont le troupeau se nourrit au cours de la journée !

— Ah ! oui ? Foi de roi ! s'il l'a dit, je vais le forcer à accompagner mes moutons ! Et pour te récompenser de m'avoir transmis ce renseignement, je te fais grâce de la vie, mais quitte le château immédiatement ! Retourne chez toi, et ne reparais plus en ma présence ! »

Pierre s'empresse de déguerpir. Le roi fait demander le frère de Pierre. « Jacques, lui dit-il, tu t'es vanté de pouvoir conduire mes moutons au pâturage, et de me rapporter, chaque soir, un échantillon de leur nourriture.

— Non ! Sire mon roi, cette idée ne m'est même jamais venue dans la tête !

— Foi de roi ! tu l'as dit ! Demain matin tu seras responsable de mon troupeau, et si tu ne me rapportes pas un échantillon de sa nourriture, tu seras pendu, le jour suivant, à neuf heures, à la porte du château !

— Soit ! Sire mon roi ! »

Toujours obligé d'obéir au roi, Jacques se lève tôt le lendemain matin, fait sa toilette, prend un bon déjeuner et file vers le parc du troupeau. Les moutons sortent de l'enclos et s'engagent sur le sentier qu'ils sont habitués de suivre. Ils se dirigent vers le haut du domaine royal.

À midi, ils parviennent à la grosse rivière, se lancent à l'eau, nagent l'un derrière l'autre jusqu'à l'autre rive, et disparaissent à l'horizon. À la vue de la rivière, Jacques décide de ne pas tenter de gagner l'autre rive : « L'eau est trop profonde. Je vais être obligé de tremper mes habits. Je vais faire une halte près du cours d'eau, et je verrai plus tard à suivre mes moutons ! »

Il attend un bon moment près de la rivière. Soudain, il voit revenir le troupeau. Il constate que les moutons avaient une longue course à faire. Ils prenaient une demi-journée pour atteindre la rivière. L'autre demi-journée était consacrée au retour. Il ne restait pas aux moutons une longue période de temps pour se nourrir.

Les moutons traversent la rivière de nouveau en se dirigeant vers le château. Jacques se dit à lui-même : « L'herbe est la même de ce côté-ci de la rivière que de l'autre côté ! » Il cueille une poignée d'herbe qu'il enserre dans son mouchoir de poche, et suit les moutons en sifflant.

Au château, les moutons entrent dans l'enclos de la bergerie ; Jacques tire la barrière de l'enclos, pendant que le roi fait les cent pas sur sa galerie. « Eh bien ! mon Jacques, dit le roi, as-tu rapporté l'échantillon de la nourriture que mes bêtes ont mangée aujourd'hui ?

— Certainement, Sire mon roi ! C'est dans ce but que vous m'avez obligé à être berger ! »

Il tire son mouchoir, développe l'herbe et la présente au roi. « Non ! s'écrie le roi, ce n'est pas de cette herbe-là que mes moutons ont mangée aujourd'hui ! Tu seras donc pendu demain matin à neuf heures, à la porte de mon château ! »

Ah ! bonne sainte Vierge ! Quel coup épouvantable pour ce pauvre Jacques ! Le jeune homme se jette aux pieds du roi et le supplie de lui accorder son pardon. Il multiplie les formules pour attendrir le cœur du roi. Tout à coup, il pense à un autre moyen : « Sire mon roi, Ti-Jean s'est vanté de pouvoir aller chercher un échantillon de l'herbe dont se sont nourris vos moutons, dans la journée.

— Ti-Jean ? Foi de roi ! si Ti-Jean s'est vanté d'une telle mission, je vais le forcer à garder mes moutons ! Quant à toi, je te fais grâce, en récompense de ta déclaration de vantardise de Ti-Jean. Mais, décampe d'ici au plus tôt ! Je ne veux plus te revoir au château, sinon il t'arrivera grand malheur ! »

Jacques quitte, à l'instant, le château du roi, et reprend la route de la maison paternelle. Le roi fait venir Ti-Jean, le préposé aux écuries. Ti-Jean prend son temps, en essayant de deviner à quelle besogne le roi veut l'employer. « Sire mon roi, dit Ti-Jean, vous m'avez fait demander ?

— Oui, je t'ai fait demander ! Tu t'es vanté de pouvoir conduire mes moutons au pâturage et de me rapporter, chaque soir, un échantillon de l'herbe dont mes bêtes se sont nourries pendant le jour. Si tu peux me ramener cet échantillon, tu deviendras roi à ma place, et, en plus, je te donnerai ma princesse pour épouse. Mais si tu ne peux me rapporter l'échantillon exigé, tu seras pendu à la porte du château ! »

La récompense n'était pas à dédaigner. La punition était d'une extrême rigueur. Ti-Jean répond au roi : « Sire mon roi, je ne me suis jamais vanté d'une telle entreprise, parce que je ne sais vraiment pas de quelle herbe se nourrissent vos moutons ; on ne m'a jamais mis au courant de ce détail ! »

Quoi qu'il en soit, le lendemain matin, aux petites heures, Ti-Jean se lève après une nuit sans sommeil. Il avait été continuellement préoccupé par cette terrible punition. Ti-Jean se dit : « Mourir immédiatement ou plus tard, quelle différence ? Et il me faut obéir au roi ! »

Ti-Jean se rend donc à la bergerie, ouvre la barrière qui ferme l'enclos. L'immense troupeau de moutons s'entasse dans le sentier du domaine royal et file dans la direction ordinaire. Ti-Jean suit les moutons, la tête basse, conscient de sa grande responsabilité. « Je ne ferai pas mieux que mes frères ! Pierre et Jacques sont plus âgés que moi, donc plus expérimentés que moi, et cependant ils n'ont pas pu rapporter au roi un échantillon de l'herbe dont se nourrissent ses moutons. Que vais-je faire, moi, pour satisfaire le roi ? »

Tout en méditant ces pensées, Ti-Jean s'aperçoit qu'il approche de la rivière. Il est midi. Les moutons se placent l'un devant l'autre et se lancent à la nage à travers la rivière. À l'arrière, se place le gros bélier. Ce dernier jette un coup d'œil en arrière. Ti-Jean se dit : « Ce bélier doit exercer la fonction de passeur ! » Le berger prend le pas de course, rejoint le bélier et se met à cheval sur son dos. Le bélier entre dans l'eau de la rivière et transporte Ti-Jean sur l'autre berge. Aussitôt sorti de l'eau, Ti-Jean reprend sa marche à la suite du troupeau. Les moutons défilent lentement dans l'herbe d'une trentaine de centimètres de hauteur, et qui ondule au vent. Après une marche de quelques centaines de mètres, Ti-Jean aperçoit dans la prairie une sorte de balustrade ou table de communion. Les moutons blancs vont tous mettre les genoux en terre le long de cette balustrade et laissent une place libre à son extrémité. Ti-Jean se dit : « Cette place doit être réservée pour moi ! » Ti-Jean va s'agenouiller au bout de la balustrade, à la suite des moutons. Derrière cette table, un autre mouton, bien gras, de grande beauté, vient distribuer la communion à tout le troupeau agenouillé. Ti-Jean, au bout de la table, reçoit, lui aussi, une hostie. Au moment où tous les moutons font une sorte de génuflexion et se préparent à prendre la route du retour, Ti-Jean enroule l'hostie dans son mouchoir et la glisse dans sa poche.

Les moutons se dirigent maintenant lentement vers la rivière pour la traverser à la nage. Le bélier répète le geste qu'il a posé quelques minutes plus tôt ; il prend la dernière place, à la suite du troupeau, et, avant de se jeter à l'eau, il jette un coup d'œil vers le berger. Ti-Jean monte à cheval sur le mouton passeur et traverse de nouveau la rivière. Il se dirige vers le château en suivant le sentier du domaine royal. Le roi l'attend avec impatience, en se promenant sur le balcon du château.

Ti-Jean renferme immédiatement ses moutons dans l'enclos de la bergerie et se dirige vers le roi qui lui fait signe, du haut de la galerie, de s'approcher du château. « Jean, lui demande le roi, as-tu rapporté un échantillon de la nourriture dont se sont nourris mes moutons aujourd'hui ?

— Certainement, Sire mon roi ! C'était le but de ma course à la suite des moutons, et vous m'aviez commandé de vous rapporter cet échantillon !

— Donne-moi ce que tu as rapporté ! »

Ti-Jean tire son mouchoir de sa poche et le tend au roi. Ce dernier déplie le mouchoir. « Ah ! voici, s'écrie le roi, la nourriture qu'ont mangée mes moutons aujourd'hui ! »

Ti-Jean hérita donc de la couronne royale, eut la princesse comme épouse, en plus de devenir propriétaire de l'or et de l'argent du château. Le roi et la reine furent obligés de se soumettre par la suite aux décisions de Ti-Jean. Et ils vivent encore, à moins qu'ils ne soient morts !

LES MOUTONS BLANCS

Récit folklorique raconté, le 5 septembre 1960, à Petits-Méchins, comté de Matane, Québec, par Jos Hudon (64 ans) qui l'avait appris vers 1920, en Gaspésie, d'un conteur dont il avait oublié le nom.

Enregistrement no 1515. Conte-type 471 I b, c, II c (échappent à la pendaison), d (rivière), III, IV a, c (version altérée).

C'été't... enn' fois, c'ést bon d' vous dire et d' vous raconter, qu' c'éta' in vieux cultivateur. I' ava't t'oâs garçons pour tout partag' de famille. Il éta't terribeulment pauv'e.

Enn' bonn' journée, te'jours que i' di' à sés garçons, i' a dit : « Vou' allez partir tous lés t'oâs, vous allez fére in voéyage. Vou' allez gu'y eller vous engager su' le roi. Le plus ménager dés t'oâs vâ m' remporter le plus d'argent, à qui c' que j' denn'rai ma terre, lés bâtisses, lés alimaux, enfin tout', et p'i' on rest'râ avec ce'ui-lâ ; i' nous f'râ viv'e. »

Te'jours, Ti-Jean, qu' éta' 'ien que âgé de treize ans — c'ta't l' plus jeun' dés t'oâs — il éta' enfan encôre, i' s' dit, b'en, comm' de raison, qu' c'ést pâs lui qui vâ avoèr la propriété, mé', tout d' minme, i's sont ôbligés d'obéir à leu' pére. I's s' greill'nt [gréer][1] tous lés t'oâs : i' y ava't Pierre, Jâcque' et p'is Ti-Jean.

I's part'nt p'i' i's s'en all'nt [vont] su' le roi. I' avé' enn' gross' journée d' march' pour s'en aller su' le roi. Un s'engag' pour conduir' sés mouton au pâturage, l'aut' s'engag' pour travailler dans la cour, et l'aut' é' [est] homm' d'écurie.

Te'jours que, final'ment, que l' temps s'écoule ; i's travaill'nt su' le roi, le roi lés aim' b'en, minm' Ti-Jean ést aimé pluss' que tous lés aut's, parç' qu'il été't jeune, et p'is c'été' in p'tit gârs qu' été't vif, qu' été't fin, i' éta't smatt' [smart][2]. Te'jours que Pierr' p'is Jâcque' ont dit, s' sont di' enteur 'és aut's, i' ont dit : « C'ést lui qui vâ avoèr la terr' du pére, par rapport[3] qu'il ést eumé terribeulment, écitte au château, p'i' i' â dés récompenses, i' â dés bonuss' d'un et d' l'aut' en plus qu' sés salaires ! »

---

1. *Gréer* (se) : Se préparer, s'organiser.
2. *Smart* (angl.) : Intelligent, doué, diplomate, gentil.
3. *Rapport que* (par) : Parce que, pour la raison que.

Te'jours que le roi di' à Pierre, i' a dit : « És-tu capab' de conduir' més mouton au pâturage ?

— Ça fa't qu'i' a dit, oui !

— Moyennant que tu remmèn's l'harb' que més moutons mang'ront, à tous lés soèrs, m' remm'ner l'harbe, comm' preuv' qu'i' ont mangé c'tte harb'-lâ.

— Ça fa't que Pierr' di' oui ! I' â dit, j' su's capab' de gu'y eller p'is vous lés remm'ner !

— Oui, b'en, i' a dit, foi de roi que j' suis ! À soèr, si t' âs pâs remm'né l'harb' que més moutons ont mangée aujo'rd'hui, tu s'râs pendu d'mon matin, d'vant la port' du château, à neuf heures ! »

Final'ment que Pierr' se greille, le lend'main matin, p'i' i' prend lés moutons, p'is lés mouton éta'ent b'en accoutumés, prenn'nt la seigneurie du roi et mont'nt su' la terr' [ferme]. Quand i's sont rendu' à médi, on vâ dire, c'ést enn' grand plairie [prairie], i' y â enn' gross' riviér' qui coule ; lés mouton arriv'nt p'i' i's travars'nt tout' la riviére, i's s'en all'nt par l'aut' côté. Pierre ést su' l' bord d' la riviére, ça gu'i coût' de s' sapré' [sacrer] à l'eau : « M' âs m' mett' tout trempe ! I' dit, m' âs te'jour' attend' in peu ! » Te'jours lés moutons s'en all'nt par l'aut' bord ; i' lés perd de vue. Au bout d'enn' p'tite escousse [4], i' lés voét r'venir. I' dit : « Si i's s'ra' assez fins pour travarser, j' me mouill'ra's pâs ! Te'jours, prend' de l'harbe en d' çâ ou l'aut' bord, c'ést la minme harbe ! »

Te'jours, comm' de fait', lés moutons s'en viennent, p'i' i's travarse' encôr' la riviére, et p'i' i's prenne' l' chemin su' 'a seigneurie, p'i' i's s'en r'viennent. Donc, Pierr' ramâsse enn' po'gnée d'harbe, p'i' i' met çâ dans son mouchoèr de poche, p'i' i' met çâ dans sa poche, p'i' i' pârt par darguiére.

Donc, i' arrive au château. En arrivan au château, qu' le roi été't su' 'a gal'rie, lui, qui s' prom'na't d' lon [long] et d' larg' su' 'a gal'rie du château, te'jours que : « P'is, i' a dit, Pierre, as-tu remm'né l'harb' que més mouton ont mangée aujo'rd'hui ?

— Ah ! i' dit, çartain'ment, Sir' mon roi ! »

Hal' [5] son mouchoèr de poche, i' a dit : « R'gardez !

— Hâ, i' a dit, non ! Non, i' a dit, tu vâ' êt' pendu d'mon matin d'vant la port' de mon château, i' dit, à neuf heures ! »

Pierre, terribeulmen émué [ému] de d' çâ, pârt vit'ment, p'i' i' s' jette aux g'noux du roi, p'i' i' gu'i d'mand' grâce, parç' que, i' a dit : « J'ai carculé [calculé] [6] qu' c'éta't b'en c'tte harb'-lâ qu' gu'y avé't, soé' [soit] d'in bord d' la riviére ou d' l'aut' bord, c'ta't b'en la minme harbe. Et p'is, b'en j'ai cru qu'i' ava'ent mangé c'tte harb'-lâ.

---

4. *Secousse* : Espace de temps.
5. *Haler* : Tirer.
6. *Calculer* : Penser, croire, escompter.

— Non, i' a dit, c'ést pâs c'tte harb'-lâ. Tu vâ' êt' pendu d'mon matin, d'vant la port' du château ! »

Te'jours que Pierr' brâille [7], i' s' lament' p'is tout çâ. I' a dit : « Jâcque' a dit, lui, qu'i' s'ra't capab' de gu'y eller lés m'ner p'is remm'ner l'harb' qu'i' ont mangée dan 'a journée.

— Oué ? Ma foi de roi que j' suis, si il l'â dit, i' dit, i' vâ gu'y eller ! P'is pour payer qu' tu m' âs dit çâ, m' âs t' denner vie sauve, mé' claire [clear] [8] l' château, clair' d'écitte, vâ-t'en che' vous ; on veut p'us te r'voèr ! »

Ça fa't que, donc que, Pierr' pârt p'i' i' s'en vâ. Le roi fa't d'mander Jâcques : « Jâcques, i' a dit, tu t'és vanté qu' t' été's capab' de gu'y eller m'ner més mouton au pâturage et remm'ner l'harb' qu'i's mangent, à tous les soèrs ?

— Mé', i' dit, non, i' dit, Sir' mon roi ! I' dit, j'ai jama's pensé à çâ seul'ment...

— Tu l' l'âs dit, foi de roi que j' suis ! Demain matin, tu vâs gu'y eller, p'is si tu la remmèn's pâs l'harb' que més mouton ont mangée, tu s'râs pendu à neuf heur's devant la port' de mon château !

— Ç'a bon ! »

On vâ dire, te'jours, qu'i' ést ôbligé d'obéir au roi. Le lend'mon matin, à bon matin, on vâ dir' que Jâcqu's se leve et p'is fa't sa toélette, prend son magnifiqu' déjeuner, p'is qu'i' vâ fér' sortir lés moutons d' leu' p'tit renclôs [enclos], p'is qu'i's prenne' l' chemin — lés mouton éta' habitués — prenne' l' chemin, p'i' i's mont'nt su' 'a seigneurie du roi.

Rendu au médi, i's sont encôr' rendu' à la gross' riviére. Rendu' à la riviére, lés moutons travarsent, tout' un darguiér' l'aut'e, s'en vont d' l'aut' côté. Jâcques, i' dit : « M' mouiller ! I' y â terribeul'ment d'eau ; m' âs v'nir tout trempe ! M' â' attend' in peu, p'is j'irai 'és charcher b'e'tôt ! » Ça fa't qu'i' atten in peu, mé', au bout d'enn' p'tite escousse, lés moutons s'en viennent. C'éta't loin : ça prena' enn' demi-journée pour gu'y eller lâ ! P'is b'en, on vâ dir' qu'i's mangea'ent pâs longtemps ; follé't [fallait] qu'i's r'descendent. Ça prené't l'aut' demi-journée pour r'descend'e.

Ça fa't qu' te'jours, Jâcques, i' dit : « Prend' d' l'harb' de c' bor' écitt' d' la riviére ou b'e' don d' l'aut' bord, c'é' 'a minme harbe ! » Pren encôre enn' po'gnée d'harbe, met çâ dans son mouchoèr, met çâ dans sa poche, p'is pârt darguiér' lés mouton en sifflant, p'i' i' s'en vâ encôre au château.

En arrivan au château, qu' lés moutons rent'nt dans leu' p'tit renclos, i' farm' la bârguiére, mé' le roi l'attendé't ; i' été't su' 'a gal'rie, qui s' prom'né't d' lon [long] et d' larg' su' 'a gal'rie. « Bon, b'en, i' a dit, mon Jâcques, as-tu remm'né l'harb' que més mouton ont mangée aujo'rd'hui ?

---

7. *Brailler* : Pleurer.
8. *Clear* [to] (angl.) : Libérer, quitter, abandonner.

— Çartain'ment, i' a dit, Sir' mon roi ! Vous m'avé' envoyé pour charcher l'harbe ! »

Oué ! Ça fa't qu'i' hal' son mouchoèr de poche, p'i' i' prend l'harb' p'i' i' d'i deunn' çâ. « Ah ! i' a dit, non ! C'ést pâs l'harb' que més mouton ont mangée aujo'rd'hui ; p'i' i' a dit, tu vâ' êt' pendu d'mon matin d'vant la port' de mon château, à neuf heures ! »

Allons ! Sainte Viarge ! Ça gu'i fè' enn' peine épouvantab'e, hein ! in chagrin terrib'e ! I' pârt vit'ment p'i' i' s' jette aux g'noux du roi, p'i' i' gu'i d'mand' grâce, p'i' i' gu'i d'mand' pardon. P'i' i' sé't [sait] pâs quoi gu'i fér' pour tâcher de s' fér' délivrer. « Sir' mon roi, i' a dit, Jean, lui, i' s'ést vanté qu'i' été't capab' de gu'y eller la charcher l'harb' de vos moutons, qu' lés mouton ont mangée dan 'a journée.

— Oué ? B'en, i' dit, foi de roi que j' suis, si Jean l' l'â dit, i' vâ gu'y eller ! P'i' i' a dit, toé, pour payer qu' t' âs déclaré Jean, i' a dit, sapeur ton camp che' vous, p'is j' veux p'us te r'voèr écitte au château, parç' que, i' a dit, grand malheur t'arriv'râ ! »

Te'jours, on vâ dir' que v'lâ Jâcqu's qui prend l' chemin p'i' i' sapeur son camp che' z-eux. Le roi fa't v'nir P'tit-Jean. Ti-Jean éta' homm' d'écurie. I' s'en vient tranquill'ment trouver le roi pour voèr c' qu'i' ava' à gu'i donné' à fére. Te'jours : « Sir' mon roi, i' dit, vous m'avez fait' demander ?

— Oué ! I' dit, tu t'és vanté qu' t' été's capab' de conduir' més mouton au pâturage, et de remm'ner l'harb' qu'i's mangea'ent, à tous lés soèrs. Si tu remmèn's l'harb' que més mouton ont mangée, à tous lés soèrs, t' a'râs la couronne et le roéyaume, en plus, la princesse en marguiag' [mariage], la man [main] d' la princesse ! »

C'été't pâs mal de quoé ! Ça fa't qu' te'jours, que Ti-Jean, b'en, i' a dit : « Je l' l'ai jama's dit, j' me su's jama's vanté de d' çâ, par rapport, i' a dit, que je l' l' sé's [sais] pâs queulle harb' qu'i's mangent ; i' dit, j'ai jama' été mi' au courant de d' çâ ! »

Te'jours, le lend'mon matin, bon matin, que Ti-Jean s' leve, mé', on vâ dir' qu'i' avé't pâs dormi d' la nuit'. I' avé't jonglé tout' la nuit', si i' 'a remm'na't pâs, i' vâ êt' pendu d'vant la port' du château. C'ést çâ qu'i' jongla't, c'ést çâ qu'i' ava' à l'idée, c'ést çâ qui l'étriva't[9] terriblement. Te'jou's, ar'venons que l' lend'mon matin : « Mourir pour mourir, faut te'jours qu' j'ôbéisse à sés ord's ! » Donc, i' fa't sortir lés moutons du p'tit renclos, et lés moutons partent, on vâ dire, tout' la gagn' [gang][10], i' 'n n-avè' enn' gross' gagn' qui monte encôr' su' 'a seigneurie du roi.

Ti-Jean s'en vâ, la têt' bâss' darguiér' lés moutons, tout en pensan à son affére : « J' f'rai pâs mieux qu' més frére' ont fait' ; il' éta'ent plus vieux qu' moé. En étant plus vieux, i' ava'ent plus d'intelligence, 'ted b'en, p'i' i' ont pâ' été capab's de remm'ner l'harb' que lés mouton ont mangée. Comment c' que j' vâs fér' pour la remm'ner ? »

9. *Étriver* : Inquiéter, contrarier.
10. *Gang* (angl.) : Foule, troupeau, groupe.

Te'jours qu'i' jongla' à son affére, mé', rendu au médi, sont rendu' encôre à la gross' riviére. Lés moutons s' mett'nt tout' un d'vant l'aut' p'i' i's travars'nt tout', un d'vant l'aut', mé', en arguiér' tout à fait', c'été' in gros belguier [bélier] blanc. Le belguier se r'vir' de bord, p'i' i' r'gârde en arguiér' de lui. Ti-Jean dit : « J' suppos' que c'ést toé qu' és l' pâssager ? [11] » Ti-Jean arrive à la cours' p'i' i' gu'i saut' su' l' dos. Ça fa't que l' mouton travars' la riviére.

Apras qu'il l'â travarsé, Ti-Jean débarque et p'i' i' s'en vâ, i' suit lés moutons. Lés moutons s'en all'nt [vont] tranquill'ment. Apra' avoèr fa't, on vâ dire, que'que' arpents plus loin, dans l'harbe à pe' pras d'in pied d' long qui bala' [ballait] [12] au vent. I' y â enn' saint' tab' qui ést greyée dans la plairie, et p'is lés moutons blancs s'en vienn'nt tout', p'is s' mett'nt tout', on vâ dire, à g'nou' à la saint' tab'e, p'i' i's ress'nt [laissent] la plass' [place] de un, au bout'. Ti-Jean dit : « C'ést b'en ma place ! » Ti-Jean s'en vient p'i' i' s' ma' à g'noux, on vâ dire, au bout' dés moutons. Et p'is, in aut' mouton blanc qu'il éta't beau terrib', qu'i' y ava't l'aut' bord, qui éta't ban [bien] grâs, s'en vient, lui, p'i' i' leu' denn' tout' à commugnier [communier]. Tout's lés mouton ont 'té à commugnier. Donc, Ti-Jean qu' été' au bout', i' a commugnié comm' lés aut's. Mé', comm' lés moutons r'vir'nt de bord pour s'en aller, Ti-Jean prend la sainte hastie p'i' i' 'a met dans son mouchoèr de poche, p'i' i' roul' çâ, p'i' i' ma' çâ dans sa poche.

Te'jours, apras qu'i' ont féni... apras qu'i' ont féni, on vâ dir' qu'i's fon enn' génuflexion et p'is qu'i's r'vir'nt de bord b'en tranquill'men et p'is qu'i's s'y r'enviennent, qu'i's r'travarse' encôre la riviére. Mé', le belguier fa' encôr' pareil comm' qu'i' avé't fait' pour monter. Il éta't l' dargnié' en arguiére, et p'is quant' ça arrive à lui pour travarser, i' se r'vir' de bord, p'i' i' r'gârde. Ti-Jean pârt vit'ment, p'i' i' embarqu' su' l' dos : c'ta't l' pâssager.

Ça fa't qu' final'ment qu'i' travars' la riviére. Donc que lâ, on vâ dir' qu'i' s'en vâ su' le roi, travars' la seigneurie. Le roi quí l'attenda' à grand hâte, i' s' prom'na' encôr' su' 'a gal'rie du château. Ti-Jean, en arrivan au château, fa't rentrer lés moutons, on vâ dire, dans l' p'tit renclôs, farm' la barguiére, le roi gu'i fa't sign' de gu'y eller lâ. I' a dit : « Jean, as-tu remm'né l'harb' que més mouton ont mangée aujo'rd'hui ?

— Çartain'ment, Sir' mon roi ! I' a dit, j' éta' allé pour çâ. En pluss' que c'ést çâ qu' vous m'avez d'mandé aussi...

— B'en, i' a dit, de'-moé-lâ [donne-la-moi]. »

Ça fa't qu'i' hal' son mouchoèr de poche, p'i' i' denn' çâ au roi. Le roi déplie çâ. « Çartain'ment, i' a dit, c'ést l'harb' que més mouton ont mangée aujo'rd'hui ! »

Ça fa't que lâ, Ti-Jean, i' â été couronné roi, p'i' i' a eu la princesse en marguiage, l'or et l'argent. Le roi et la reine éta' ôbligés d' marcher sour lés ord's de Ti-Jean.

Et p'is, b'en, i's vive' encôre, si i's sont pâs morts !

---

11. *Passager* : Passeur.
12. *Baller* : Se balancer dans l'espace, être ballant.

5 — LES SIRÈNES (Les Sereines)

Il me fait plaisir de vous dire un conte dans lequel il est question d'une veuve des temps anciens. Pour toute famille, cette veuve avait un petit garçon, Ti-Jean, âgé de neuf ou dix ans. L'enfant fréquentait l'école, malgré la grande pauvreté de sa mère. À cette époque, les pauvres ne pouvaient compter sur l'aide d'autrui. C'était à un âge très reculé du monde, un âge où les animaux jouissaient de la parole.

Mais revenons à notre conte. Une bonne journée, un bâtiment à voiles vogue à peu de distance du rivage, et le capitaine, en surveillant la plage pour y admirer les caprices de la nature, aperçoit un joli petit village qui offre de l'intérêt. Il fait jeter l'ancre du voilier, met une chaloupe à l'eau et gagne le rivage.

Le capitaine arpente le village de long en large, croise les enfants qui sortent de l'école et cause avec ce groupe de jeunes. Il remarque un petit garçon en particulier, et lui demande : « Comment t'appelles-tu, toi ?

— On m'appelle Ti-Jean.

— Demeures-tu loin d'ici ?

— Non ; je vis avec ma mère à peu de distance d'ici !

— Et ton père ?

— Ah ! mon père est mort à la guerre, il y a trois ans. Je suis possédé par l'idée de m'instruire en vue de demander des comptes à celui qui a tué mon père.

— Ti-Jean, ton père, tu sais, je l'ai connu ! »

Après s'être assuré que le défunt s'appelait Jacques et avoir attrapé d'autres renseignements, le capitaine dit à Ti-Jean : « Ton père était mon frère ! Ta mère ne t'a jamais parlé de moi ?

— Non ; elle ne m'a jamais parlé d'un oncle qui vivait loin d'ici.

— Eh bien ! Ti-Jean, conduis-moi à ta mère ! »

Le bambin file droit chez lui, suivi de près par le capitaine ; une promenade de quelques minutes ! L'étranger salue la veuve et lui dit : « Votre mari ne vous a jamais dit que j'étais son frère ?

— Non, reprend la femme, il ne m'a jamais signalé ce fait !

— Il est vrai, continue le marin, que j'ai quitté la maison paternelle très tôt. Jacques n'était qu'un tout petit garçon, et c'est pourquoi il n'a pas conservé mon souvenir. On a dû lui dire probablement que j'étais mort. Vous voyez bien que je suis encore vivant ; je navigue sur les mers lointaines et voilà longtemps que je cherche à retrouver les traces de mon frère Jacques. On m'a appris, à l'autre bout du village, que mon frère était mort, mais j'ai aussi fait connaissance de Ti-Jean, mon neveu ; c'est lui qui m'a conduit ici ! »

Le capitaine donne la main à la veuve qu'il appelle sa belle-sœur. Le visiteur apporte la joie dans la maison. Après quelques moments de conversation, le capitaine dit à Ti-Jean : « Il faut maintenant que je retourne à mon bâtiment ancré au large ; je suis marin, je ne puis risquer que la tempête se lève pendant mon séjour ici. Ti-Jean, si tu veux m'accompagner jusqu'à ma chaloupe, je te donnerai un beau cadeau ! »

Le garçonnet et même sa mère étaient convaincus que le capitaine était bel et bien le frère de Jacques. Ti-Jean obtient facilement de sa maman la permission d'accompagner son oncle jusqu'au rivage. Le jeune garçon traverse le village en compagnie du marin et rejoint la chaloupe qui attend sur la plage.

À bord de la chaloupe, le capitaine retrouve quelques bijoux, même des pièces d'argent et une foule de bibelots attrayants. Il en fait cadeau à Ti-Jean en lui disant : « Si tu veux monter dans la chaloupe et m'accompagner jusqu'au bâtiment, je te donnerai d'autres cadeaux plus précieux encore ! »

Ti-Jean saute dans la chaloupe et ne pense qu'à jouir des nombreux bibelots que le capitaine a mis à sa disposition. Bientôt la chaloupe s'est éloignée de la rive et accoste l'immense voilier. Ti-Jean y monte en compagnie du capitaine. Sans tarder, les matelots reçoivent l'ordre de lever l'ancre et de hisser les voiles. Le petit garçon se rend compte que le capitaine n'est pas son oncle, et qu'il a été enlevé contre sa volonté.

On vogue maintenant en haute mer. Ti-Jean se jette aux genoux du capitaine et lui dit en pleurant : « Mon oncle, vous savez bien que je suis le seul soutien de ma mère et qu'elle compte sur moi pour adoucir sa vieillesse. Ramenez-moi donc au rivage ! » Mais le capitaine n'écoute pas les plaintes de Ti-Jean ; au contraire, il s'empresse de déguerpir.

Après un voyage d'un mois ou d'un mois et demi, dans des directions capricieuses, le bâtiment arrive en vue d'une montagne d'une hauteur étonnante et qui sert de division entre la mer sur laquelle navigue le voilier et la mer Rouge un peu plus au nord. Le sommet de cette haute montagne est tranché par une grosse rivière qui, à force de couler, a taillé une paroi d'une hauteur effroyable au-dessus de ce torrent tumultueux où l'eau se transforme en d'immenses bouillons blancs.

Le capitaine mouille son bâtiment en vue de la haute montagne et gagne terre, en chaloupes, accompagné de l'équipage. Il n'a laissé à bord du voilier que le second capitaine chargé de surveiller le navire. On apporte au rivage, dans une chaloupe, une cinquantaine de sacs vides. Le chef de la mission ordonne aux matelots de transporter

ces sacs au pied de la falaise et leur dit : « Maintenant, nous allons essayer de tuer quelque gibier tout en prenant un repos et en admirant le paysage. Nous pourrons ajouter un peu de viande fraîche à notre menu ! »

Les matelots se répandent à droite et à gauche dans la forêt qui couvre le pied de la montagne. Ils aperçoivent bientôt un orignal. C'était en pleine forêt vierge ; il n'y avait ni habitation ni trace de civilisation. Les animaux sauvages n'étaient pas craintifs, n'ayant jamais connu la force destructrice de l'homme. Les matelots s'approchent de l'orignal et finissent par le tuer.

Une fois l'animal abattu, on le dépèce ; dans la peau, le poil tourné vers l'intérieur, on place Ti-Jean et le lot de sacs vides. On donne un couteau au jeune garçon, et l'on coud la peau au moyen de lanières taillées dans le bord du cuir de l'animal. Avant d'enfermer totalement Ti-Jean dans ce gros colis, le capitaine lui adresse ses dernières recommandations :

« Ti-Jean, dans quelques instants tu vas être transporté par les aigles au sommet de la montagne. Quand tu sentiras que la peau repose par terre, tu fendras la peau avec ton couteau. Tu te trouveras sur la montagne de poudre d'or. Si tu veux marcher sur cette montagne, tu auras de la poudre d'or jusqu'au genou. Prends soin de remplir de poudre d'or tous les sacs placés près de toi. Ensuite, attache-les solidement et jette-les un par un de ce côté-ci de la montagne. Nous, nous les recevrons en bas et nous en prendrons soin !

— Mais, mon oncle, proteste Ti-Jean, je comprends que les aigles vont me hisser là-haut, mais une fois la peau fendue, comment vont-ils revenir me déposer au pied de cette muraille ?

— Écoute-moi bien, mon neveu ! J'ai trouvé le moyen de te faire monter sur cette montagne, je t'indiquerai plus tard le moyen d'en descendre. En possession de cette poudre d'or, nous serons riches comme une banque. Je serai capable de vous rendre, ta mère et toi, riches à millions ; j'irai résider chez vous et nous vivrons tous ensemble au milieu de cette richesse ! »

Encouragé par ce discours, Ti-Jean se laisse coudre dans la peau de l'orignal. Tous les membres de l'équipage se retirent à une certaine distance du paquet, pendant que les aigles surveillent, du haut de la montagne, ce qui se passe en bas. Dès que les marins sont disparus, les aigles, guidés par leur flair, survolent les lieux de la boucherie. Un gros aigle saisit entre ses serres la carcasse entière de l'orignal et s'élève dans les airs en direction du sommet de la montagne. Un autre aigle s'empare de la peau, croyant enserrer une autre carcasse, gagne les airs, l'immense colis suspendu à ses pattes, et va se poser sur la montagne pour y prendre un repas dans la grande tranquillité.

Dès qu'il touche le sol du sommet de la montagne, Ti-Jean saisit son couteau et fend la peau de l'orignal. À la vue du garçonnet qui sort du paquet, l'aigle prend peur et s'envole. Malgré le millier de gros oiseaux qui voltigent au-dessus des restes de l'orignal, Ti-Jean s'occupe à retirer ses sacs de la peau de l'animal et s'approche des bords de la falaise.

C'était une montagne de près de cent mètres de hauteur, une sorte de bloc en pierre solide dont les côtés descendaient verticalement. Aucun chemin, aucun sentier n'était agrippé à ces parois verticales. Au cours de ses croisières maritimes, le capitaine n'avait d'autre désennui que la lecture. Il avait découvert, par les livres, l'existence de cette montagne couverte de poudre d'or. À plusieurs reprises, il avait cherché, mais en vain, un moyen de gravir ce sommet élevé. Aujourd'hui, il venait de rejoindre la poudre d'or par l'entremise du jeune orphelin.

Une fois sur la montagne, Ti-Jean emplit ses sacs du mieux qu'il peut, en attache solidement la gueule et les culbute un par un vers le pied de ces murs abrupts. Chaque sac ne fait qu'un saut le long de la paroi rocheuse et tombe près des marins au bas de la montagne.

Quand Ti-Jean a fini de remplir et de lancer les sacs en bas de la falaise, il constate que c'est le temps pour lui de rejoindre l'équipage du bâtiment. Il s'approche du bord de la montagne et lance un cri à son faux oncle. Aucune réponse ne lui parvient de la plage. Il voit le voilier gagner la haute mer, mais ne reçoit aucune réponse.

Ti-Jean attend trois jours et trois nuits au sommet de la montagne. Il se fatigue passablement, obligé qu'il est de rester sans cesse debout de peur d'être dévoré par les nombreux aigles qui survolent la montagne. Il ne dort pas, mais il reste debout et se promène pour effrayer les oiseaux et les chasser ailleurs.

Ti-Jean constate que le bâtiment file sur la mer après avoir levé l'ancre ; il n'aperçoit aucun signal destiné à indiquer l'endroit où il pourrait descendre. Il commence donc à inspecter le sommet de la montagne. C'était une surface de forme presque ronde remplie d'ossements de bêtes sauvages que les aigles avaient apportées et dévorées. Des ossements et de la poudre d'or, c'est tout ce que Ti-Jean découvre au sommet de la montagne ! Trois côtés de cette haute masse de pierre solide sont formés de murs qui descendent verticalement pendant près de cent mètres. Quant au quatrième côté, j'en ai parlé un peu plus haut. Il surplombe une grosse rivière qui s'est taillé un lit très profond dans la montagne. Les flots de ce torrent se transforment en de hauts bouillons blancs. Ti-Jean en vient à la conclusion qu'il peut sauver sa vie seulement en se jetant dans les flots de la rivière. « Si je tente de quitter le sommet de la montagne en me jetant d'un des trois côtés qui aboutissent sur le roc solide, je perds infailliblement la vie. Si je me jette du côté qui surplombe la rivière, il est possible que je me noie, mais j'ai une chance d'échapper à la mort. Le courant de la rivière est tellement puissant et bouillonnant que je ne pourrai pas couler à pic. Je serai entraîné par les tourbillons, et, au point de jonction de la mer et de la rivière, je serai rejeté sur le rivage. C'est ma seule chance de salut ! »

Ti-Jean sent le découragement l'envahir. Il fait une petite prière à la sainte Vierge et se dirige vers la falaise qui surplombe la rivière. Bientôt, il aperçoit, à une grande distance, du haut de la montagne — c'était le soir — une petite lumière qui brille faiblement le long du rivage de la mer. Il observe un point de repère qui puisse le guider plus tard. Il continue à s'approcher du lit de la rivière. Tout à coup, le

terrain cède sous ses pieds, notre jeune homme tombe dans l'eau tumultueuse de la rivière. En touchant le courant, il est porté d'un bouillon à l'autre et culbute à la surface de l'eau jusqu'au moment où la rivière vient se fondre dans la mer. Porté par le courant, Ti-Jean aboutit sur un banc de sable, le long de la rivière. Il commence à se dégager du sable, et s'aperçoit qu'il n'a aucune blessure. Ses habits sont trempés ; c'est le seul accident !

Ti-Jean entreprend de rejoindre la lumière qu'il a aperçue du haut de la montagne. Il commence à marcher sur le rivage. C'est la nuit ; il a beau regarder de tous côtés, il se trouve dans un pays inconnu, il n'aperçoit aucune habitation dans cette immense forêt. Il lui reste un seul espoir : la lumière qu'il a aperçue au loin !

Le jeune homme marche toute la nuit sur le rivage en suivant les méandres de la mer. À l'aube, il aperçoit un château, à l'orée de la forêt, au pied de la montagne, ou plutôt de cette autre partie de la montagne séparée par le lit profond de la rivière.

Il s'approche du château, en fait le tour, et finit par découvrir la porte. Il frappe. Une princesse vient lui ouvrir. « Bonjour, mon petit ami ! dit-elle. Quelle aventure a bien pu t'amener ici ?

— Ah ! mademoiselle, je n'en sais rien !

— Écoute, mon petit ! Nous, nous ne sommes pas des demoiselles ; nous sommes des princesses. Dorénavant, tu voudras bien t'adresser à nous en utilisant le titre de "princesse". Nous sommes trois sœurs qui habitons ce château.

— J'ai compris ! » répond Ti-Jean.

Le jeune visiteur résume ses aventures. Débarqué d'un gros voilier, il est monté sur la montagne de poudre d'or et là, son oncle l'a abandonné et est reparti avec le bâtiment. Il raconte les aventures que je viens de décrire plus haut et conclut ainsi son récit : « Ils sont tous partis, et moi, je suis resté seul ici. Voilà trois jours et trois nuits que je n'ai rien mangé. Je meurs de faim et je tombe de fatigue. Je suis descendu de la montagne en me jetant dans la rivière ; cette descente plutôt inconfortable n'était pas de nature à améliorer mon sort. Je suis fatigué, à bout de forces ! »

Les princesses font rentrer le jeune aventurier et lui servent un bon repas. Quand il a repris un peu de force, à la fin du repas, les hôtesses lui font reprendre l'histoire de ses aventures du commencement à la fin. « Pauvre jeune homme, lui disent les princesses, d'après le récit que tu viens de nous faire, tu ne pourras jamais retourner voir ta mère dans ton village. La distance est trop grande ! Si tu veux demeurer avec nous, tu seras certain de ne pas manquer de nourriture. De plus, nous avons beaucoup de tissus à vêtements. Nous ne sommes que trois sœurs dans ce château. Nos vieux parents sont morts et nous, les trois princesses, nous avons hérité de leur richesse, de leur couronne et de leur château. Si tu veux rester avec nous, libre à toi ! Il te faudra observer les règles de la politesse, et tu vivras de nos largesses, non comme un étranger, mais comme un frère. À ton tour, tu nous traiteras comme tes sœurs ! »

Ti-Jean décide de demeurer au château des trois princesses. D'ailleurs, il n'existait aucune autre habitation dans cette région, ce qui intriguait un peu le jeune homme. Peu à peu, Ti-Jean s'habitue à ce château ; il s'y sent chez lui, mais il y vit comme dans un ermitage. Aucun voisin, aucune autre maison dans ce bois sauvage ! Bien plus, chaque semaine, le mardi et le jeudi, les trois princesses s'absentent toute la journée : elles sortent le matin et ne reviennent qu'à la brune. En l'absence des princesses, c'est Ti-Jean qui garde le château.

Dans un conte, le temps s'écoule toujours rapidement ! Voilà bientôt un an que Ti-Jean demeure au château des trois princesses. Deux fois la semaine, les princesses quittent infailliblement le château et l'obligent à en être le gardien. Pour l'aider à chasser l'ennui, elles lui confiaient les clés du château avec permission d'en visiter toutes les pièces : les corridors, les chambres, les salles, les salons, enfin tous les locaux des trois premiers étages. Quant au quatrième étage, il était formellement interdit à Ti-Jean. Même si le jeune homme en possédait les clés dans son immense trousseau, il n'avait pas la permission de le visiter. D'abord, ce quatrième étage ne formait qu'un seul appartement sous les combles ; c'était un endroit dépourvu d'ornements artistiques et incapable de nourrir la curiosité. Voilà pourquoi les princesses l'empêchaient de visiter ce quatrième étage.

Le temps a passé. Ti-Jean demeure au château depuis une couple d'années. À chaque absence des princesses, il s'ennuie, il trouve le temps long, même s'il visite les différents appartements où il découvre toujours des nouveautés. La journée se passe sans que la visite du château soit terminée.

Quand Ti-Jean a atteint l'âge de treize ou quatorze ans, les princesses continuent toujours leur régime de sortie deux fois la semaine. Le jeune garçon a terminé la visite de tous les appartements sauf du quatrième étage. À quelques reprises, Ti-Jean était allé jusqu'à la porte de l'étage interdit, mais il avait maîtrisé sa curiosité à cause de la défense des princesses.

Ti-Jean prenait de l'âge et devenait plus familier avec les princesses qu'il considérait comme ses sœurs. Elles-mêmes étaient très bonnes pour le jeune garçon ; elles lui reconnaissaient de grandes qualités, elles lui donnaient de beaux habits, une abondante nourriture, elles lui enseignaient même à lire et à écrire. Ti-Jean, dans le château des princesses, était plus heureux que chez lui parce qu'il pouvait manger à sa faim.

Un bon jour, les princesses s'absentent comme à l'accoutumée. Jusque-là, Ti-Jean s'était promis de ne pas céder à la tentation de visiter le quatrième étage. Mais, ce jour-là, il décide de passer outre à l'interdiction, dès que les princesses se seront éloignées du château.

Les princesses quittent le château. Ti-Jean passe son temps à visiter une seconde fois certains locaux. Mais après le dîner, il se dirige vers le quatrième étage et ouvre la porte de ce vaste local. Ce quatrième étage contenait un grand bassin de ciment dont le pourtour était garni de robinets destinés à apporter l'eau. Une fenêtre était ouverte. Près de cette fenêtre, Ti-Jean aperçoit une petite table dont les pattes disparaissent

sous un rideau. En pénétrant dans cet appartement, il entend un peu de bruit à l'extérieur. Il soulève le rideau et se glisse sous la table comme dans une cachette discrète.

Bientôt, se posent, sur le rebord de la fenêtre, trois sirènes. Ti-Jean, de sa cachette, observe les visiteuses. « D'où sont ces oiseaux d'une taille démesurée ? » se demande Ti-Jean. Il se rend compte qu'il s'agit de sirènes revêtues d'un déguisement d'aigle. Ces sirènes pouvaient ainsi voler et étaient venues se poser sur le rebord de la fenêtre. Ti-Jean se tient caché et regarde agir les sirènes.

Celles-ci sautent à l'intérieur du château, détachent l'habit qu'elles portent, un habit fait de plumes d'aigles et qui permet aux soi-disant sirènes de se transporter. Les trois visiteuses déposent leurs habits sur la petite table pendant que Ti-Jean les observe. Ce sont trois princesses. Elles s'élancent dans le bassin rempli d'eau, s'y lavent et s'adonnent à la natation.

Donnons une brève explication à propos des princesses. Un roi avait fait bâtir un élégant château sur un îlot — une surface carrée d'une quinzaine de mètres de côté — au milieu de la mer Rouge. À sa mort, le roi fit don de ce magnifique château à ses trois princesses. On leur donnait le nom de sirènes à cause de leur demeure située au milieu de la mer Rouge. Deux jours par semaine, ces trois princesses venaient prendre leur bain au château qui hébergeait Ti-Jean, et, en retour, les trois princesses, hôtesses de Ti-Jean, allaient prendre leur bain dans le château des sirènes du centre de la mer Rouge. C'était un geste de courtoisie en plus d'un excellent exercice physique.

Revenons à Ti-Jean caché sous la table, les yeux fixés sur les princesses étrangères. Il s'aperçoit que ces princesses sont différentes de celles qu'il voit quotidiennement au château. Il les trouve excessivement jolies, surtout la plus jeune des trois. Elle avait franchi l'embrasure du châssis après ses deux sœurs. Ah ! quelle beauté !

Leur bain terminé, les trois princesses sortent du bassin, s'essuient le corps au moyen de serviettes, puis, les deux plus âgées, une par une, reprennent leurs habits, revêtent leur déguisement d'aigles et disparaissent par la fenêtre.

Ti-Jean, toujours caché sous la table, laisse partir les deux premières, et jette des yeux attentifs sur la plus jeune ; il est pris par sa beauté et sa jeunesse. Elle semble à peu près de son âge, et il commence à l'aimer.

Sans perdre de temps, il glisse sa main sous le rideau, retire de la petite table le déguisement d'aigle de la cadette. Dès que la deuxième princesse a quitté les lieux, la plus jeune s'approche de la table pour y prendre son manteau de plumes d'aigles, cet habit n'y est plus ! « Comment se fait-il que mon manteau ne soit pas sur cette table ? » se demande la jeune princesse. Elle a beau regarder partout, elle ne trouve pas son manteau.

Soudain, Ti-Jean sort de sa cachette sous la table. « Comment expliquer, s'écrie la jeune princesse, que tu sois dans cette pièce, jeune homme ?

— C'est à cause de l'admiration que je vous porte ! répond Ti-Jean.

— Ah ! c'est donc toi qui as retiré mon manteau de la table !

— Non, belle princesse ! proteste Ti-Jean.

— Je suis une princesse, mais je porte aussi le titre de sirène ! Je veux donc me faire interpeller par mon titre de sirène !

— Belle sirène, continue Ti-Jean, que j'aie pris votre manteau ou que je ne l'aie pas pris, je vous choisis pour épouse et vous allez rester avec moi !

— Ah ! non, répond sèchement la jeune princesse. Mes sœurs me condamneraient à une terrible punition ! Je dois obéir au règlement établi par mes sœurs ! Elles vont arriver au château avant moi et elles vont m'imposer une sévère punition ! »

Ti-Jean ne veut rien entendre de ce plaidoyer. Il a caché l'habit de la princesse ; il ferme la fenêtre du quatrième étage, puis descend dans le château en compagnie de la sirène, après avoir fermé la porte qui donne accès à cet étage mystérieux.

Quelques minutes plus tard, arrivent les trois princesses du château qui héberge Ti-Jean. À leur grande surprise, elles reconnaissent la cadette des trois sirènes. « Comment se fait-il que... commencent les trois sœurs.

— Vous autres, princesses, enchaîne la petite sirène, vous venez vous baigner dans notre château, deux fois par semaine ; jamais nous ne vous avons trahies. Vous, vous nous avez invitées à venir nous baigner dans votre château et vous laissez ce jeune homme, votre hôte, nous trahir, sans aucun avertissement ! »

Les trois princesses étaient toutes surprises de cette accusation ; elles n'étaient au courant de rien. « Il m'a trahie, continue la jeune sirène ; il s'est emparé de mon manteau de plumes d'aigles !

— Ti-Jean, s'écrient les princesses, tu vas lui rendre son manteau de plumes ! Autrement, la jeune sirène va encourir de ses sœurs une sévère punition, peut-être même la mort !

— Non, belles princesses, reprend Ti-Jean, je n'obéirai pas. J'ai le droit de garder ce plumage, parce que cette petite sirène est la plus jolie princesse que j'aie jamais rencontrée, et je l'aime au point d'en faire mon épouse ! »

Privée de son manteau, la petite sirène ne pouvait retourner à son château. « Ti-Jean, si tu refuses de rendre à la petite sirène son habit de plumes d'aigles, disent les trois princesses, nous allons te chasser de notre château, et tu ne pourras vivre longtemps dans une telle forêt remplie de bêtes féroces !

— Eh bien ! je vais vous quitter, mais j'amène ma femme avec moi ! »

Les trois princesses le chassent de leur château. Ti-Jean quitte ses bienfaitrices et s'en va en compagnie de la petite sirène, parée d'un habit convenable, mais qui ne lui permet pas de s'envoler vers la mer Rouge. Ti-Jean passe son bras sous le bras de la

jeune sirène et la force à l'accompagner. La jeune fille ne s'oppose pas beaucoup à ce départ, de peur de réveiller la colère du jeune garçon.

Ti-Jean et sa compagne s'éloignent en marchant sur la plage, le long de la mer, en scrutant de l'œil l'eau et la montagne. Pendant plusieurs jours, Ti-Jean entretient sa vie et celle de sa compagne en utilisant ses talents de bon tireur : au moyen d'une flèche, il tua de petits oiseaux et même des poissons au bord de la mer. Il put ainsi survivre lui-même et nourrir la petite sirène, autrement dit, la jeune princesse.

Un bon jour, Ti-Jean aperçoit venir un bâtiment sur la mer. Quand il voit que le navire ne s'éloigne pas trop de la plage, il enlève sa tunique et la place à l'extrémité d'une baguette et l'agite en vue d'attirer l'attention d'un des marins. Ti-Jean marche sur la plage dans le sens du navire et agite son signal pendant une couple d'heures. C'était un signal de détresse. Les membres d'équipage du navire, qui surveillent les particularités du rivage, aperçoivent les signaux de Ti-Jean. Un matelot en avertit le capitaine : « Il y a des gens sur cette plage. Voilà plusieurs voyages que nous faisons dans ces parages ; c'est un pays sauvage dépourvu de toute habitation ! Actuellement, on observe sur la grève des formes humaines et même des signaux de détresse. Ce sont probablement des rescapés d'un naufrage qui ont fini par gagner la plage.

— Puisqu'il y a des humains en péril, nous allons envoyer des explorateurs ! »

On mouille le bâtiment, on descend une chaloupe à l'eau et quelques marins se rendent à la plage. En effet, on retrouve Ti-Jean et sa compagne. « Comment se fait-il, jeune homme, lui demande-t-on, que tu aies abouti ici en compagnie de cette jeune femme ?

— C'est mon épouse, répond Ti-Jean. Nous faisions une excursion en bateau. Tout à coup, une voie d'eau s'est fait jour dans la coque du bateau ; ce dernier a coulé. Nous avons sauté à bord d'une chaloupe qui nous a portés à la plage. Nous avons abandonné la chaloupe le long de la grève et nous avons marché sur le sable en quête de nourriture ! »

Éclairés par ce récit, les marins font monter les deux étrangers dans leur chaloupe et les amènent au bâtiment. Les soi-disant naufragés disent au capitaine : « À la première escale de votre navire, ayez la bonté de nous descendre à terre !

— Certainement ! Je verrai à vous faire descendre ! »

Ce bâtiment allait à un port très éloigné, et il devait traverser des régions très peu habitées. La population était assez restreinte, à cette époque. Le navire vogue très longtemps. Soudain, il aborde à une jolie petite ville. Le navire se range au quai, Ti-Jean et la princesse descendent à terre. Il n'est plus question de princesse, mais de l'épouse de Ti-Jean.

Les deux passagers remercient chaleureusement le capitaine, et ils se dirigent vers l'église, et Ti-Jean raconte ses aventures au curé. Il veut régulariser son mariage. Le prêtre bénit leur union, et maintenant les voilà mariés !

Les deux nouveaux époux passent quelques jours dans la petite ville, dans l'espoir de trouver passage sur un autre navire. Ti-Jean songeait toujours à revenir au village où demeurait sa mère. Il aurait une très grande distance à parcourir, mais il s'était déjà rapproché passablement de la maison paternelle, ces derniers temps.

Bientôt, Ti-Jean, en compagnie de sa femme, remonte à bord d'un petit navire, et franchit encore une bonne étape du retour. Peu à peu, il se rapproche du pays natal, et finalement parvient au village où demeure sa mère. Il présente son épouse à sa mère et demeure quelque temps à la maison paternelle, mais il songe à s'établir ailleurs.

Revenons un peu en arrière. Pendant la période où il était gardien du château des trois princesses, Ti-Jean avait trouvé des quantités d'or étonnantes dans les appartements qu'il visitait. Ces princesses — on l'a déjà dit — avaient accumulé de grandes richesses ; elles n'étaient pas installées près de la montagne de poudre d'or sans en profiter. Au cours de ses incursions dans les multiples salles du château, Ti-Jean avait presque rempli une valise de poudre d'or et de pierres précieuses. Sa richesse était donc assurée. En arrivant dans son village, il fait évaluer le contenu de sa valise ; il échange ces valeurs en or pour de l'argent et se rend compte qu'il peut maintenant mener la belle vie.

Ti-Jean s'achète, dans un village voisin, la plus belle maison qu'il peut trouver, un chalet à deux étages, muni de toutes les commodités possibles à l'intérieur et à l'extérieur.

La princesse n'avait jamais revu son habit de plumes d'aigles. Il ne s'était pas passé un jour sans que la princesse ne s'informe de son habit. Mais le mystère avait toujours enveloppé ces démarches. Pourtant Ti-Jean savait où était cet habit. Il l'avait caché.

Une fois dans sa nouvelle demeure, Ti-Jean la meuble le plus richement possible, et de façon à satisfaire les goûts de sa femme. Un an s'écoule. La princesse donne bientôt naissance à un fils. Au moment de faire baptiser l'enfant, Ti-Jean fait venir sa mère pour servir de marraine à son premier garçon. Après le baptême, la vieille paysanne demeure quelque temps près de la nouvelle maman pour l'aider à reprendre sa besogne. Le jour des relevailles passé, Ti-Jean alla reconduire sa mère chez elle. C'était la première fois qu'il laissait sa femme seule à la maison.

Dès que Ti-Jean a franchi la porte, la princesse organise, dans la maison, la recherche systématique de son habit magique. Elle fouille tous les coins et recoins de sa demeure, de la cave au grenier. La servante de la princesse s'occupe de l'enfant, pendant que la maman fait le tour des meubles, des chambres et des salons. Mais cet inventaire complet de la maison ne rapporte aucune trace de l'habit de plumes d'aigles. La princesse ne peut s'expliquer la disparition de son habit. « Pourtant, se dit-elle, Ti-Jean ne l'a pas détruit ! »

La princesse entreprend alors d'exploiter la réaction sonore des murs de la maison, au premier comme au second étage. À force de frapper sur les murs, elle

découvre un endroit, dans un mur, qui annonce le vide. Mais, de l'extérieur, rien n'indique le lieu d'une cachette. Après avoir sondé à plusieurs reprises la réaction de ce mur, la princesse envoie sa servante chercher un menuisier des environs. Le menuisier accourt avec sa scie à chantourner, coupe une planche du mur et découvre une armoire secrète qui contient l'habit précieux. Ce dernier avait été enveloppé soigneusement pour le protéger contre les conditions de température et contre la vermine.

Elle reconnaît l'habit ; c'est bien le sien ! La princesse se fait une toilette soignée, passe son habit magique et écrit une lettre à Ti-Jean, l'invitant à ne jamais tenter de la retrouver ; elle lui souligne qu'il n'est pas assez riche pour la retrouver et que même si l'argent ne faisait pas défaut, il ne pourrait vivre assez vieux pour la rejoindre. « Je te prie, lui disait-elle, de ne pas entreprendre de voyages pour me retrouver. Jamais tu ne me reverras, jamais tu ne reverras ton fils ! »

Une fois revêtue de son habit magique, la princesse suspend son enfant sur son dos, au moyen de courroies, entre ses ailes d'aigle, et se prépare à prendre les airs. Elle charge la servante de raconter à Ti-Jean les circonstances de son départ, et de lui remettre la lettre qu'elle lui a écrite. Et puis, c'est le départ. « Au revoir, au revoir ! » La princesse prend son vol, fait une randonnée ou deux au-dessus de la maison, et subitement, elle disparaît dans les airs.

Ti-Jean revient bientôt de son voyage chez sa mère, et s'empresse d'aller saluer son épouse. Mais l'épouse est absente. La servante lui raconte comment la princesse, à force de fouiller les chambres, les meubles et les murs de la maison, a fini par faire pratiquer une ouverture qui a mis à jour son habit d'aigle. En même temps, elle lui remet la lettre que la princesse lui a confiée.

Ti-Jean lit la lettre de sa femme le suppliant de ne pas la chercher, d'abandonner tout espoir de la revoir : il manquerait d'argent, et, de plus, sa vie ne serait pas assez longue pour entreprendre les longs voyages qu'imposerait cette recherche.

Sans perdre de temps, Ti-Jean quitte sa maison après en avoir barricadé portes et fenêtres. Il apporte le peu d'argent qui lui reste. « Maintenant, dit-il à son entourage, je marcherai tant que la terre et la mer pourront me porter, et je retrouverai ma femme ! Bonjour et bonne chance à tous ! » Il quitte sa maison, son village.

Tant que dura l'argent, Ti-Jean voyagea en train ou en voiture. Mais, à cette époque reculée, les trains étaient rares.

Bientôt, Ti-Jean ne possède plus un sou et il doit voyager à pied. Parfois, il marche en forêt, en pleine sauvagerie, parfois, il longe les grèves. Il marche ainsi pendant un an sans trouver sa femme, malgré les renseignements cueillis à droite et à gauche. Le courage commence à manquer.

Un jour, privé de nourriture depuis plusieurs jours, Ti-Jean marchait sur la plage en quête de débris comestibles, de poissons morts apportés par la vague. Il en était réduit à manger ces détritus plutôt que mourir de faim.

Tout à coup, Ti-Jean aperçoit un lion sur le rivage. L'animal se dresse sur ses pattes arrière et lance d'affreux rugissements. Ti-Jean s'arrête, de peur d'être dévoré par ce lion furieux. Mais, à cette époque — je vous l'ai signalé au début — les animaux avaient l'usage de la parole.

Le lion aperçoit le voyageur et lui crie : « Jeune homme, approche-toi ; j'ai absolument besoin de tes services ! » Ti-Jean continue donc sa route, le long du rivage, tout en chancelant de faiblesse. Il s'approche du lion qui faisait face à son adversaire, un aigle. Près de ces deux ennemis redoutables, se tenait une fourmi, une petite fourmi, tellement menue que Ti-Jean ne pouvait pas la voir. Pourtant, elle ne reculait pas devant les deux autres. Ti-Jean en vient à s'adresser au lion : « Quel service as-tu à me demander ? Tu m'as dit que tu avais un pressant besoin de moi !

— Eh bien ! répond le lion, la mer vient de rejeter au rivage le cadavre d'un cheval sauvage qui a dû se noyer. Je voudrais m'en régaler, mais l'aigle le réclame pour lui seul ; la fourmi aussi en revendique une part pour elle. Nous nous disputons tous les trois pour savoir qui de nous pourra profiter de cette carcasse. Toi, tu es capable de séparer cette charogne de façon que chacun de nous soit satisfait. Nous acceptons d'avance l'équité de ton partage. Fais trois parts de ce cadavre ; chacun de nous recevra satisfaction, et nous serons heureux de ta décision.

— Si vous me promettez de ne pas attenter à ma vie, enchaîne Ti-Jean, je suis prêt à vous rendre ce service ! »

Les trois compagnons promettent de ne pas attaquer le voyageur. Ti-Jean s'avance lentement, son couteau en main, et tranche le cou du cheval sauvage. Il transporte la tête de l'animal au bord de la forêt et dit à la fourmi : « Toi, tu es très petite. Tu trouveras dans cette tête assez de nourriture pour vivre longtemps. Une fois la cervelle enlevée, cette tête te servira de demeure. Tu y seras à l'abri et chez toi. C'est la meilleure partie que je puisse t'attribuer ! »

La fourmi est très heureuse de la part qui lui est adjugée. Ti-Jean s'adresse ensuite au lion : « Toi, tu as de bonnes dents, tu es plein de force, je vais te donner les os dont tu mangeras la moelle et le cartilage. Et toi, dit-il à l'aigle, tu n'as pas de dents, tu n'as qu'un bec, tu vas hériter des chairs ! »

Ti-Jean commence à disséquer la carcasse du cheval ; il en retire les os et livre la chair à l'aigle. Le jeune voyageur, sa besogne terminée, se remet en route. Il a fait quelques pas, quand la fourmi lui crie : « Reviens ici, l'ami, j'ai oublié de te récompenser ! »

Ti-Jean revient sur ses pas et s'approche de la fourmi. Oh ! elle n'était pas grosse ! La fourmi arrache un petit ongle de sa menue patte et le remet à Ti-Jean. « Tiens, Ti-Jean, lui dit-elle, prends bien soin de ce cadeau ! Quand tu voudras te transformer en fourmi, tu n'auras qu'à frotter ce petit ongle, et tu deviendras la plus petite fourmi de l'univers. Mais tu seras aussi la plus forte du monde entier. »

Ti-Jean remercie la fourmi ; celle-ci lui dit un dernier mot : « Ce cadeau peut t'être très utile. Tu pourras ainsi te dissimuler à volonté ! » Ah ! vraiment, elle était petite !

Ti-Jean tourne de nouveau le dos pour quitter ces nouveaux amis. Le lion lui lance un cri : « Jean, viens ici ! La fourmi t'a donné une récompense ; je puis en faire autant ! » Le lion se place en face du voyageur, s'arrache un ongle et le remet à son bienfaiteur. « Tiens, Ti-Jean ! Quand tu voudras te transformer en lion, en lion vigoureux, le plus fort de l'univers, tu frotteras cet ongle en souhaitant devenir lion. Tu seras, à l'instant, transformé en lion d'élite ! »

Ti-Jean reçoit ce cadeau, le met en sûreté dans sa poche de gilet et remercie le lion. Au moment où le voyageur veut s'éloigner du lion, l'aigle accourt en criant : « Arrête un peu, Ti-Jean ! Je suis capable de te récompenser, moi aussi ! » L'aigle arrache une de ses plumes et la tend à Ti-Jean. « Prends cette plume, l'ami ; si parfois tu sens le besoin de te métamorphoser en aigle pour voler dans les airs partout où tu voudras, touche cette plume en souhaitant devenir l'aigle le plus robuste, le plus vigoureux de l'univers. À l'instant, tu seras transformé en aigle de cette qualité ! »

Ti-Jean prend la plume, la glisse dans sa poche, et fait ses adieux. Le jeune voyageur reprend sa route sur le rivage. Quand il est certain que le trio l'a perdu de vue, Ti-Jean veut expérimenter la vertu de ses cadeaux ; il frotte la griffe du lion en faisant le souhait prescrit. Aussitôt, il est transformé en lion robuste et rapide. Il parcourt rapidement une longue distance. Il avance à une allure incroyable.

Quand Ti-Jean est fatigué de voyager sous la forme d'un lion, il se change en aigle et file dans les airs, à une vitesse étonnante, en direction du château des trois princesses qui lui ont déjà donné l'hospitalité. Le soir tombé, les nuits étaient froides — on était en automne — Ti-Jean se changeait en petite fourmi, grâce à l'ongle merveilleux reçu en cadeau, et il pouvait ainsi trouver asile dans une petite cavité, sans craindre le froid ni les bêtes féroces. Il passait une nuit confortable.

En utilisant sa griffe de lion, sa plume d'aigle et son ongle de fourmi, Ti-Jean prend à peine deux ou trois jours pour se rendre en vue du château des trois princesses. Il va sonner à la porte ; une princesse lui ouvre. Surprise générale au château ! Les princesses avaient l'impression que Ti-Jean les avait quittées depuis cent ans. Elles lui sautent au cou, l'embrassent, pleurent en racontant leur ennui, lors de son absence. Elles étaient au courant du retour de son épouse. « Ta femme est revenue. Elle demeure au château paternel en compagnie de ses sœurs, mais tu ne seras jamais capable de la retirer de là ! Le château est fermé à clé, de façon qu'aucun humain, aucun animal n'y puisse pénétrer. Les seules personnes qui demeurent au château sont le Grand Intendant du roi, préposé au chauffage et à l'entretien du château, et puis, les trois sirènes. Jamais tu ne reverras ton épouse !

C'est pourquoi nous te faisons une offre. Choisis parmi nous trois celle qui te plaît le plus et fais-en ton épouse. Tu resteras dans ce château, nous vivrons ici ensemble au milieu de nos richesses, assurés d'une abondante nourriture, et nous serons heureux le reste de notre vie. Quant à toi tu auras tout de même une femme ! »

Mais Ti-Jean ne le prend pas sur ce ton. Il veut retrouver son épouse. Son mariage a été bénit à l'église, et il ne peut penser à une autre femme qu'à la sienne.

Ti-Jean couche au château et prend un bon repos. Le lendemain matin, sans révéler son secret aux princesses, il quitte le château et va faire une promenade sur la plage. Dès qu'il se sent à l'abri des regards, il prend sa plume d'aigle et désire devenir l'aigle le plus habile à se rendre au milieu de la mer Rouge, sur l'îlot où est bâti le château des sirènes. Une fois transformé en aigle, Ti-Jean s'élance dans les airs.

Cette longue envolée exigeait chez l'aigle une endurance à toute épreuve. Pensez donc ! Se rendre au milieu de la mer Rouge. La fatigue vient à avoir raison de l'aigle vigoureux. Celui-ci en vient à voler presque au niveau de l'eau. Le courage lui donne un peu de force. Tout à coup, il aperçoit le château, suspendu à quatre chaînes d'or, et qui, sous l'effet du soleil, lançait au loin des reflets éblouissants.

Il se pose enfin près du château. De la forme d'aigle, il passe à celle de fourmi et va se cacher dans un recoin de la galerie et attend. Peu après, il aperçoit un homme plutôt âgé qui transporte le bois en vue de chauffer le château. La fourmi se glisse dans la bâtisse. Elle court d'un appartement à l'autre. Quand elle ne peut passer sous la porte, elle pénètre dans la pièce par le trou de la serrure. Ti-Jean surveille surtout le Grand Intendant, chargé de l'entretien du château.

Déguisé en fourmi, Ti-Jean passe d'une pièce à l'autre sans y voir sa femme. Par contre, il voit de temps en temps les deux autres sirènes. Il les avait reconnues au premier coup d'œil. Il en voyait une circuler dans le corridor, à la cuisine, mais sa femme, il ne la voyait pas. Il songeait aux paroles des princesses lui disant qu'il ne la reverrait plus. Il avait l'espoir de la retrouver, mais il trouvait le temps bien long.

Pendant trois jours et trois nuits, il surveille les allées et venues des princesses dans le château ; il n'arrête pas de passer par le trou des serrures, de se promener d'une salle à l'autre, toujours dans l'espoir de retrouver sa femme quelque part.

Un soir, les deux plus vieilles sirènes prennent leur souper. À la fin du repas, l'une d'elles dépose un peu de nourriture dans une assiette, et détale dans un long corridor. De loin, la petite fourmi la voit filer et pense qu'elle va porter cette nourriture à la troisième sirène, en d'autres mots, à sa femme.

La petite fourmi se glisse le long des murs pour se protéger, et, d'une porte à l'autre, savoir où la sirène va porter son assiette. Soudain, la fourmi voit la sirène s'arrêter à une porte. La princesse s'empare d'un fouet suspendu à des crochets. Le fouet dans une main, l'assiette dans l'autre, la princesse pousse une porte, fonce dans une chambre et disparaît derrière une porte close.

Peu après, la fourmi entend un tapage effrayant et une lamentation déchirante dans la pièce où la princesse vient d'entrer. La fourmi se hâte vers la chambre d'où vient le bruit, grimpe dans le trou de la serrure et s'aperçoit que sa femme est prisonnière derrière cette porte. La jeune sirène gît sur le dos dans un lit, les deux pieds enchaînés aux deux pattes du lit, les deux mains enchaînées à chaque côté de la tête du lit, un cadenas à chaque poignet, et un autre à chaque cheville du pied. Sur une petite table, près du lit, la fourmi voit l'assiette garnie de nourriture. La princesse qui a apporté l'assiette tient à la main un fouet à sept mèches ; elle lève le drap de la

prisonnière et donne à cette dernière sept coups de fouet qui fait gicler le sang à chaque coup. Ce traitement cruel terminé, la princesse puise du sel dans un grand cruchon et en saupoudre les plaies de la prisonnière. Elle la recouvre d'un drap en lui adressant les injures les plus blessantes.

Puis, la princesse libère les deux mains de la sirène prisonnière, et lui présente son souper sur l'assiette. La prisonnière mange. Aussitôt, sa sœur referme les cadenas, reprend l'assiette et sort de la chambre.

La porte à peine fermée, Ti-Jean sort de la serrure, descend de la porte et, toujours sous la forme d'une fourmi, se glisse au pied du lit. De temps en temps, Ti-Jean s'adresse à son épouse : « Belle sirène, ma femme, me reconnais-tu ? Peux-tu encore identifier ma voix ? »

La jeune femme se sent soudain gagnée par un sentiment d'épouvante. Elle tend l'oreille, promène ses yeux autour de la chambre, mais ne voit personne. « Mes oreilles me trompent ! » se dit la sirène. Mais peu après, Ti-Jean, encore métamorphosé en fourmi, s'adresse de nouveau à sa femme. « Belle princesse, lui dit-il, tu as affirmé que je marcherais toute ma vie sans te retrouver ; tu as écrit que je n'avais pas assez d'argent, que je ne pourrais vivre assez vieux pour te retrouver. Si tu me revoyais, me reconnaîtrais-tu ? »

Ah ! ah ! La princesse se rend compte qu'elle ne rêve pas, qu'il se passe des choses mystérieuses. Elle élève la voix : « Ti-Jean, est-ce toi qui serais mort et qui aurais le privilège de venir me parler ?

— Non, répond Ti-Jean ; je ne suis pas mort. Je suis ici réellement, tel que j'étais autrefois ! Si tu peux me promettre de ne pas avoir peur de moi, je vais me montrer à toi sous ma forme d'homme ! »

Ti-Jean ne voulait pas se montrer trop rapidement à sa femme ; vu sa maigreur déconcertante, il savait qu'elle devait être très faible. Il continue à lui parler et à l'exhorter tendrement à se maîtriser. Finalement, elle donne à Ti-Jean le droit de lui apparaître sous sa forme humaine, s'il en est capable.

En un clin d'œil, Ti-Jean apparaît en homme et se tient à côté du lit de sa femme. Celle-ci lui demande d'une voix faible : « Ti-Jean, comment as-tu pu réussir à te transporter ici ?

— Il m'est impossible de tout t'expliquer actuellement. Mais sache que, pour toi, je suis capable de tout. Je sacrifierais même ma vie pour sauver la tienne ! Maintenant, tu vas me dire comment m'y prendre pour te tirer de cette prison.

— Si actuellement mes sœurs n'ont pas eu connaissance de ta présence au château, répond la sirène, elles vont le savoir dans une minute. Elles vont en avertir Moribond, un homme comme toi, avec lequel elles vont venir t'enlever la vie. Tu n'as donc que peu de temps à vivre ! Je ne voudrais pas que l'on te mette à mort sous mes yeux. Je regrette l'instant où j'ai quitté notre chalet ; nous y étions si heureux tous les deux. Depuis mon arrivée ici, je suis enchaînée comme tu le vois, condamnée à

recevoir trois fois par jour sept coups de fouet à sept mèches. Mon enfant a été tué et jeté à la mer. Et moi, dans l'état où tu me vois, je fais pénitence pour avoir désobéi à mes sœurs. Tout ceci, parce que tu m'as enlevé mon habit de plumes d'aigles.

— Apprends, enchaîne Ti-Jean, que je ne crains aucune de tes sœurs, je ne crains même pas le Grand Intendant du roi, je n'ai peur de rien ni de personne ! Le château que tu vois ici, je suis capable de le ruiner en une minute ! »

Ti-Jean se transforme en lion et brise les chaînes qui enserrent les pieds et les mains de sa femme. Redevenu homme, il l'aide à s'asseoir sur le bord du lit. Il jette un coup d'œil sur les nombreuses plaies dont elle est couverte. La sirène est tellement faible que Ti-Jean est obligé de l'aider à rester assise. « Maintenant, lui dit Ti-Jean, tu vas me dire où se trouvent tes habits. Je vais t'aider à te vêtir et ensuite, je vais te porter hors d'ici !

— Non, Ti-Jean, n'agis pas de la sorte ! On va te tuer dès que l'on te verra apparaître !

— Rassure-toi, ma femme. Les chaînes que tu portais, que tu n'as jamais pu briser, je les ai brisées, moi. J'ai même brisé les cadenas ; aucune porte, aucun obstacle va m'empêcher de sortir d'ici ! »

Ce disant, il attrape sa femme par les bras, la soulève du lit et la conduit à la garde-robe où il trouve des habits pour la vêtir. Sa femme dans les bras, Ti-Jean enfonce la porte de la chambre et s'engage dans les corridors. Dès qu'une porte s'oppose à son passage, Ti-Jean la fait voler en miettes. Au bruit que le fugitif sème sur sa route, les princesses accourent à sa rencontre et menacent sa vie au moyen d'épées. Ti-Jean se transforme en fourmi et disparaît. Peu après, il réapparaît sous forme de lion et menace de les dévorer. Les princesses lui demandent grâce, mais poussé par la rage du lion qu'il est devenu, il les met en charpie et sème les ruines par tout le château.

Quant au Grand Intendant, comme il s'est conduit en gentilhomme et ne lui a fait aucun tort, Ti-Jean lui épargne la vie. Seul héritier du château et des richesses qu'il contient, Ti-Jean fait cadeau du château, de la quantité d'or et d'argent qui s'y trouve, au Grand Intendant du roi.

Ti-Jean dépose sa femme sur la galerie du château. Il constate qu'elle est trop faible pour voler de ses propres ailes. Il n'oublie pas de lui remettre son habit de plumes d'aigles, et lui-même se transforme en aigle immense. Il place sa femme sur son dos et la transporte de l'autre côté de la mer Rouge. Le soir, il est de retour au château des trois princesses et leur demande l'hospitalité pour la nuit.

Le lendemain matin, grande fête au château pour souligner la délivrance de la jeune sirène, femme de Ti-Jean ! Le plaisir de voir celle-ci en liberté compense la tristesse occasionnée par la mort des deux sœurs. Pour avoir détruit les deux sirènes du château de la mer Rouge, Ti-Jean redonne la vie à toute une ville disparue sous l'emprise de ces sirènes.

Ti-Jean s'installa avec sa femme au château des princesses, ses anciennes bienfaitrices, qui lui cédèrent la couronne et l'administration de tout un royaume. Les trois princesses acceptèrent de suivre, toute leur vie, les décisions du nouveau roi, Ti-Jean.

S'ils ne sont pas morts, ils y sont encore !

LES SEREINES

Récit folklorique raconté le 3 septembre 1960, à Petits-Méchins, comté de Matane, Québec, par Jos Hudon (64 ans) qui l'avait appris dans sa famille vers 1910.

Enregistrement no 1513. Contes-types 400 et 530 (400 I héros enlevé par un capitaine), 530, 400 III (chambre interdite), II e (vol de l'habit d'aigle), IV d (fuite de la femme), V ou 302 (partage équitable), II (délivre sa femme).

Enn' fois, c'ést bon d' vous dire et d' vous raconter, donc, c'été' [c'était] enn' veuve. Alle avé' simplement de famille in p'tit garçon. Le p'tit garçon été' âgé, j' suppose, on vâ dire, de neuf à dix ans. I' allé' à l'école. La veuve été't terribeulment pauv'e; dans c' temps-lâ, i' avé't pâs d'aid' de parsonne. C'été't, on vâ dire, dans l' promiér' monde: lés alimaux parla'ent, dans c' temps-lâ.

Ar'venons que, enn' bonn' journée, i' y avé' in gros navir' qui pâssé't, on vâ dire, su' l' fleuve — dans c' temps-lâ, c'éta't dés bâtimen à voèlles, — pâs trop loin d' terre, et p'is, ah! le capitaine examina't l' long d' terr' tout's lés beautés qu'i' pouva't gu'y avoèr. Te'jours, rendu dans l' p'tit villag' que gu'y ava't, i' trouva't çâ in peu beau, in peu intéressant, de lâ, on vâ dir' que i' â mouillé son vaisseau, et p'i' i' a mi' enn' chaloupe à l'eau, p'is, on vâ dir' qu'i' s'ést en-v'nu à terre.

Apra' êt' rendu à terre, i' marché't de lon [long] de d' larg' dans l' village, i' rencont' lés enfants d' la clâsse, don, i' s' ma' à parlé' avec lés enfants d' la clâsse. Parmi lés enfants d' la clâsse, i' y en avé' un, i' s'app'la't P'tit-Jean. I' d'mande au p'tit garçon: « Comment c' tu t'appelles?

— I' dit, j' m'appell' P'tit-Jin [Jean]!

— Ress'-tu loin d'écitte?

— Non, i' dit, j' ress' pâs b'en loin.

— I' a dit, ton pére, i' vit-i'?

— Non, i' dit, mon pére ést mor' [mort] en guerre, i' dit, ça fa't t'oâs ans, p'i' i' a dit, i' m' ress' dans l'idée tout l' temps, que j' gu'y elle [aille] à l'école m' fére instruir' pour vainqu' cont' celui-lâ qu' â détruit mon pére en temps d' guerre.

— Oué, b'en, i' a dit, mon p'tit garçon, ton pére, i' a dit, moé, je l' conna's! »

Donc, i' s' fa't denner l' nom d' son pére, p'is tout çâ. « Mé', i' a dit, c'ést mon frére ! Mé', ta mér' t'â jama's dit çâ ?

— Mé', i' dit, non, 'a m'â jama's dit qu' j'ava' in onk' [oncle] si loin !

— Oué, b'en, i' a dit, tu veux-tu m' conduire à vot' che'-vous ?

— I' dit, oui ! »

Donc, i' suit le p'tit garçon, p'i' i' s'en vâ directemen à leu' maison. C'éta't pâs b'en loin. I' vâ trouver la veuve, p'i' i' di' à la veuve : « Mé', i' a dit, vot' mari vous a jama's dit, i' a dit, qu' j'éta's son frére ?

— Non, 'a dit, i' m'en n'â jama's parlé.

— Moé, i' a dit, c'ést vré' [vrai] que j' su's parti b'en jeun' de d' che' nous. I' a dit, dans c' temps-lâ, i' a dit, ton mari — qui porta't l' nom d' Jâcques, lui — i' a dit, i' été't tout p'tit garçon. Pour çâ qu'i' s' rapp'la't pâs d' moé. C'ést pour la raison qu'i' t'en n'â jama's parlé, parç' que, i' m' pensa't b'en manqu' [1] mort. B'en, final'ment que j' su's pâs mort ; j' su's navigateur dans lés vieux pays, et p'is, i' a dit, v'lâ longtemps que j' su's t-en r'charch' de lui, mon frére. Donc, j'ai t-appri' [appris] écitte, dans l' villag' qu'il éta't mort, et p'is que le p'tit garçon m'â été introduit [présenté] comme êt' un d' més p'tits n'veux. Donc, i' m'â conduit jusqu'à la maison. »

Et de lâ, on vâ dir' qu'i' fa't connaissance avec la femme, comm' sa bell'-sœur. I' gu'i denn' la main, tout çâ. Ah ! b'en, sont dans lés réjouissances. Au bout d'enn' p'tite escousse [2], i' di' au p'tit garçon, i' a dit : « Moé, faut que j' m'en a'lle, i' dit, j' navigue ; mon vaisseau ést mouillé au large, p'is, b'en, i' dit, la tempêt' peut prend' ou que'qu' chose. I' a dit, si tu voudra's v'nir m'ar'conduire, i' dit, jusqu'à ma chaloupe, i' a dit, j' te f'ra' in beau p'tit cadeau ! »

Final'ment que l' p'tit garçon, qui creyé't [croyait] fermement qu' c'éta't son onk' [oncle], et minm' sa mér' pareill'ment, on vâ dir' que la mér' gu'i parma't de gu'y eller r'conduir' son onk', et p'i' i' pâr' avec son onk', i' s'en vâ au village, de lâ i' s'en vâ au bord du rivage.

Mé', rendu au bord du rivage, à bord d' la chaloupe, lâ, son onk' avé't dés p'tit's bijout'ries de tout's sort's d'afféres, minm' dés cennes, tout's sort's d'afféres. Donc, i' s'en vient gu'i m'ner çâ. « Embarque, i' dit, mon p'tit n'veu, i' a dit, m' âs vâ' encôr' t'en denner d'aut's b'en plus bell's que çâ ! » Final'ment que l' p'tit garçon embarque à bord, on vâ dire, d' la chaloupe et p'is qu'i' gu'i denn' dés joyaux de toute' espèces, pour, on vâ dire, l'amuser.

Mé', durant c' temps-lâ, on vâ dir' qu'i' lâch' le rivage et p'i' i' s'en vâ à bord de son gros stimeur [steamer]. C'été' in bâtiment à voèlles. Donc, i' s'en vâ à bord, et lâ, rendu à bord, le p'tit garçon ést monté à bord du bâtiment, et p'i' i's lev'nt l'ank'

1. *Manque* (bien) : Probablement, vraisemblablement, peut-être.
2. *Secousse* : Laps de temps.

[ancre], et p'is t'ut' suit' lés ord'es s' denne' aux mat'lots de s'en aller. Final'ment que l' p'tit garçon voét que c'ést pâs son onk', p'i' i' voét qu'i' â été volé. Et p'is, le v'lâ rendu en plein' mer. Donc, i' pleure, i' gémit, i' s' jette aux g'noux du capitaine, en disant : « Mon onk', vous savez b'en qu' ma mére â 'ien qu' moé d' soutien, alle â 'ien qu' moé d'enfant pour sés vieux jours, i' a dit, v'nez don me m'né' au bord du rivage ! » Mé', final'ment que l' capitain' s'amus' pâ' à çâ, i' s' pousse [3] au plus vit' que possib'e. Apra' avoèr marché b'en longtemps, on vâ dire, in moâ' [mois] in moâ' et d'mi, j' suppose, dessus la mer, d'in bor' à l'aut'e, final'ment qu'in bon jour, i' arrive lâ où c' qu'i' y â in terribeul sommet d' montagne. I' y â comm' deux mers : la mer ordinaire, et, par le nord de c'tte mer-lâ, i' y â in aut' mer qu'i' app'la'ent la Mer Rouge. Et lâ, on vâ dir' que le sommet d' montagn' s'en vien abouté' à enn' gross' riviér' que gu'y ava't, qui coula' apras la montagne, et p'i' avec enn' coupe [faille] épouvantab' que la riviér' faisa't, in bouillon blanc qui sorta't de d'dans c'tte montagn'-lâ, épouvantab'e, on vâ dire, par lés bouillons d' la riviére, de l'eau, et lâ, i' mouill' le stim [steamer] [4] et p'i' on vâ dir' qu'i' s'en vien à terre avec son équipage ; i' laisse 'ien qu' le deuxieum' maît'e à bord, pour avoèr soin, on vâ dire, du vaisseau. I' s'en vien à terre avec eunne affér' d'eunn' cinquantain' de poch's vides, et p'is rendu qu' la chaloupe ést à terre, lâ, i' denne ord'e aux mat'lôts de emm'ner cés poch's-lâ au pied du sommet d' la montagn' qu'i' y ava't lâ. Et de d' lâ, on vâ dir' que gu'y avé't d' la chasse à plein. I' di' à sés hommes, i' dit : « Écitte, c'ést d'asseyé' [essayer] à fér' la chass' tout en se r'posant, tout en prenant dés beautés d' la terre, on vâ asseyé' à fér' la chasse, de tuer que'qu' sort' de viand' pour manger. »

Lâ, on vâ dir' qu'i's s'en all'nt [vont] l' long du pied d' la montagn' su' in sen [sens] ou su' l'aut'e, te'jours que b'e'tô' i's voeille' [voient] in arignal qui s'en vient, on vâ dire, au bout d' la montagne. C'été' en plein boâs sa'vage : i' 'oéya'ent pâ' aucun' bâtiss', lâ, ar'guien pâ'-en-tout'. Ça fa't que lés alimaux [animaux] éta'ent pâs farouch's — été', on vâ dire, pâs farouche', i's connaissa'ent pâs c' que c'éta't qu' le monde — te'jours qu'ils l'approche' in peu c't arignal-lâ, p'i' i's l' tusent. Apras qu'il ést mort, i's l' pleument [5], et p'is, i's vir'nt la peau à l'envers, p'i' i' prend l' p'tit garçon p'i' i's l' mett'nt dans la peau, p'i' i's pleum'nt dés babiche' [6] apras la peau, p'i' i's r'cous'nt la peau la chair en l'air, p'is l' p'tit garçon ést cousu dans, on vâ dire, dans c'tte peau-lâ, avec in couteau qu'i's gu'i donn'nt là-d'dans. Et p'is, lâ, l' capitain' gu'i dit : « Tu vâ' êt'e enl'vé, lâ, par dés aigl's qui vont v'nir te charcher, i's vont t' monter su' l' sommet d' la montagne. Mé', mecque tu t' sent's mett'e à terre, tu fendrâs la peau avec ton couteau, mé' sans ô'blier l' lot d' poch's vid's qu'i' ava'ent mi' à terre ». I' ava'ent tout mis çâ dans la peau avec lui.

« Et p'is, lâ, çâ, c'ést la montagn' de poudeur [poudre] d'or. Mecque tu soeill's [sois] rendu su' la montagne, tu vâs calé' [7] aux g'noux dans la poudeur d'or. Lâ, tu

3. *Pousser* (se) : Déguerpir, détaler à toute vitesse.
4. *Steamer* (angl.) : Bateau à vapeur. Ici, il s'agit d'un voilier.
5. *Pleumer* : Enlever la peau d'un animal, l'écorcher.
6. *Babiche* : Lanière de cuir, lanière de peau d'animal.
7. *Caler* : Enfoncer.

prendrâs la poud'e, t'emplirâs lés poch's su' l' bord d' la montagne. Attach'-lâ b'en attachée et tu m' lés envoirâs de c' côté écitte, lâ ; tu m' lés envoirâs poche à poche. Nous aut's, on vâ lés ramâsser...

— Oui, mé', i' dit, mon onk', comment c' que... Pour monter, i' a dit, lés aigl's vont m' monter, mé', i' dit, mecqu' ça vienn' pour descend'e, m'en vâ' avoèr fendu la peau pour m' mett' dedans !

— I' a dit, écoute in peu, i' a dit, mon p'tit n'veu ; j'ai trouvé le moyen d' te fér' monter lâ, j' trouvèrai l' moyen d' te fér' descend'e. Avec not' poudeur d'or, on s'râ rich' fondé ; avec c'tta poud'-lâ, j' s'rai capab' de mett' ta mér' riche, p'is toé, riche, p'is moé, j' rest'rai avec vous aut's, p'i' on s'râ tou' riche ensemb'e ! »

Donc, ça encourage encôre l' p'tit garçon. Apras qu'il ést cousu dans la peau, on vâ dir' que l' mond' se r'cule, le sommet d' la montagne, on vâ dir' que su' c'tte montagn'-lâ, i' y ava' à plein dés aigles qui s' tena'ent su' 'a montagne. Final'ment qu' lés aigles senté' la viand' fraîch' que gu'y ava' en bâs. Apras qu'i's sont r'culés pour pâ' êt' vus, lés aigles s' baissa'ent, on vâ dire, en volant, pour voèr pour la senteur d' la viande ; un s'en vient p'i' i' ramâss' l'ar'gnal tout rond p'i' i' s'en vâ avec. Mé', l'aut' ramâss' la peau pensant qu' c'été' encôre in ar'gnal pareil, ramâss' la peau p'i' i' s'enleve au-d'ssus d' la montagne avec çâ ; et p'is, on vâ dir' qu'i' s' pôs' lâ, parç' que lâ, il éta't tranquille.

Ar'venons qu'en arrivant, en s' mettan à terre, on vâ dir' que l' p'tit garçon, a'ec son couteau, fend c'tta peau-lâ, et p'is, l' p'tit garçon qui sôrt de d'là-d'dans, l'aigle a pêur, don, i' s'envole ; final'ment que gu'y en ava't pâ' un, mé' gu'y en avé't 'ted b'en mill' qui voltigé' au-d'ssus de c'tte viand'-lâ, su' la montagne. L' p'tit garçon éta't lâ, lui ; hal'[8] sés poch's de d' là-d'dans, et p'i' i' approch' le bord d' la montagne.

La montagne avé' à pe' pras comm' t'oâs cents pieds d' hauteur, coupée squér' [square][9], en pierre solid' su' tous lés sen [sens]. On vâ dir' qu'alle avé' pâs d' sens pour descend' ni monter : c'éta't coupé squére. Le capitaine, dans sa navigâtion, le seul désennui qu'i' ava't, c'éta't d'étudier, c'éta't d' lire, on vâ dire, de tout's sort's de programmes. Donc, i' ava't trouvé, dans lés liv's, que çâ, c'éta' enn' montagn' de poudeur d'or, ça faisé' b'en dés fois qu'i's gu'y ella't pour asseyé' à monter d'ssus, mé' i' ava't jama's trouvé l' moyen. Et p'is, dans tout's sés navigâtions, i' charché't te'jours le moyen d'asseyé' à s'y rend' su' la montagne. Final'ment que lâ, i' ava't trouvé le point.

Le p'tit garçon, apras qu'i' ést rendu su' la montagne, i' a empli lés poch's du mieux qu'i' peut, on vâ dire, et p'is quant' lés poche' éta'ent pleines, i' attaché't çâ à la gueule, b'en attaché, et p'i' i' lâcha't çâ haut-en-bâs[10] d' la montagne. Dan in seul saut, c'été't rendu en bâs, c'éta't coupé squére.

---

8. *Haler* : Tirer.
9. *Square* (angl.) : À angle droit, à l'équerre.
10. *Haut-en-bas* : Du haut en bas.

Te'jours, ar'venons que, apras que tout's sés poch's sont remplies, i' lés lâcha' en bâ' à chaqu' poch' qu'i' emplisa't, et lâ, c'ést l' temps d' descend'e, i' s' met su' l' bord d' la montagne, p'i' i' crie à son onk' [oncle]. I' voya't le vaisseau, i' voya't çâ au larg' t't à net', mé' on vâ dire, en vain ; i' voya't pâs d'aut' chose. Te'jours, ça fa't t'oâs jours que l' p'tit garçon ést su' 'a montagne, jour et nuit'. I' ôsa't pâs s' coucher, i' été' fatiquié terriblement d' rester d'bout' tout l' temps. Par le fa't qu'i' s' coucha't pâs, c'été't qu'i' gu'y ava't trop d'aigles : i' ava't pêur d'êt' mangé. Doncque, en restant d'bout' p'i' en marchant, ça lés effraya't, p'is, i's s'en alla't plus loin.

Quand qu'i' voét qu'i' â auquin moyen, i' voét que le bâtiment l'ank' [ancre] ést l'vé, p'is le bâtimen ést parti, i' voé' aucun' sort' de signau qui pourra't l'attirer pour asseyé' à descend', et lâ, i' s' ma' à marcher su' c'tta montagn'-lâ. C'été' enn' montagne, on vâ dire, presquement ronde, et p'i' on voya't pâs d'aut' chos' là-d'ssus que dés ôssaill's de bêt's sa'vag's qu' ava' été po'gnées par lés aigles, p'is qui ava' été enl'vées lâ, p'is qui ava' été mangées lâ. I' voya't minm' pâs d'aut' chos' que çâ, p'is su' in sen [sens], d' la poudeur d'or. Mé', su' lés aut's sen d' la montagne, c'éta' en pierr' salide, et p'is c'éta't coupé d' t'oâs cents pieds, on vâ dire, su' tout sens, à pârt d'in côté que j' viens d' vous parler b'e'tôt !

C'éta' enn' riviér' qui faisa' enn' gross' coup' dans la montagne. Lés écore'[11] éta'ent terribeulment hautes. Lés bouillons d' l'eau été' hauts terriblement : i' voya't pâs d'aut' chos' que se ch'té' [jeter] à la riviére. « Si je m' jett' su' lés aut's sen [sens], j' tomb' su' 'a pierr' salide, je m' tue ! À la riviére, j' peux m' neyer [noyer], mé', d'in aut' côté j' cour' in rix' [risque]. Lés bouillons sont grô' à plein, 'ted b'en qu' j'a'rai pâs l' temps d' caler, et, en arrivan au bord d' la mer, lés deux eaux s'y rencont'ent, 'ted b'en que j' s'rai renvoyé su' l' rivage ; j' voés pâs d'aut' chos' que çâ ! »

Final'ment que l' p'tit garçon, en étant b'en découragé, i' ava't priguié [prié] la sainte Viarg' de v'nir à son aide, plusieurs fois, et don, lâ, i' fa't l' rix' de s' lâcher. « Mourir su' 'a montagne, dévoré par lés aigles, mourir à la riviére, neyé ! Quoi ç' ça m' denne ? Ça m' denne r'guien ! »

Final'ment qu'i' s'approch' su' l' bord d' la montagne, et b'e'tôt lés pieds gu'i échappent, p'i' i' enfile, on vâ dire, à la riviére, dans lés bouillons d' la riviére. Et p'is... Mé', su' la montagne, avant d' se lâcher — c'éta' in soèr — i' avé't vu enn' p'tit' lumiér' loin, loin, loin, on vâ dir' qu' ça gu'i paraissé't loin, enn' p'tit' lumiér' bâss' qu'i' voya't l' long du rivage.

I' ava't pri' in amè' [amer][12], on vâ dire, de c'tte lumiér'-lâ, et p'is b'e'tô' i' enfuit dans la riviére, mé', lés bouillons d' la riviére, le courant descendé' assez rapid'ment qu'i' cal' pâs d'in bouillon à l'aut'e, i' r'vol'[13] de su' la riviére ; b'e'tôt, i' arriv' su' l' rivage, et p'i' i' col' su' l' bord du sâb'e, on vâ dire, su' la battur'[14] d' la

11. *Écore* : Rive escarpée d'une rivière.
12. *Amer* (au Can., *amet*) : Point de repère quelconque.
13. *Revoler* : Être projeté, jaillir.
14. *Batture* : Partie du rivage qui s'assèche à marée basse.

riviére, et p'is, on vâ dir' qu'i' s' hale [15], i' a pâ' enn' grain' de mal : il ést tremp' p'is c'ést tout'.

Donc, lâ, l' p'tit garçon pâr' [part] en direction d' la lumiér' qu'i' ava't vue. I' s' trouva't, on vâ dire, comme en r'montant su' l' rivage, tout en r'gardant d'in bor' à l'aut'e. C'éta't la nuit', in payi' [pays] étranger qu'i' ava't jama's vu ; et p'is, c'éta't pâ' habité, c'éta' en boâs [bois] partou' à pârt de c'tte lumiér'-lâ qu'i' ava't vue b'en loin.

On vâ dir' qu'i' pâss' la nuit' à marcher su' in sen [sens] ou su' l'aut'e, on vâ dir' su' l' bord d' la greve, l' bord d' la mer. Final'ment que quand i' arriv' comm' la bârr' du jour, i' aparçoé' in château qui ést bâti dans l' bord du boâs, qui s' trouve au pied d' la montagne... d' la montagne, mé', c'éta't pâs la minm' qu'i' avé' été ; lâ, 'a été' coupée par la coup' de riviére.

Ar'venons te'jours qu'i' s'en vâ au château. I' arrive au château, p'is fa't l' tour ; i' vien à bout d' trouver la porte, et de d' lâ, on vâ dir' qu'i' cogne à la porte, et p'is, enn' princess' qui vient gu'i rouvert [ouvrir] la porte. « Bonjour, 'a dit, mon p'tit garçon ! Par quelle aventur' que t' és rendu écitte ?

— Ah ! i' a dit, mad'moéselle, i' a dit, je l' sé's pâs !

— 'A dit, n'us aut's, on n'ést pâs dés d'moéselles, on l'ést dés princesses. 'A dit, dorénavant, tu nous appell'râs "lés princesses". 'A dit, on l'ést t'oâs sœur' écitt' qui habitent c' château-lâ.

— Oué ! »

B'en, i' a dit, lâ qu'i' éta' à bord du gros bâtimen à voell' p'is que i' avé' été à la montagn' de poudeur d'or, p'is b'en, que son onk' été't parti a'ecque l' bâtiment... Final'ment, i' gu'i racont' l'histoèr' que j' viens d' vous raconté' et p'is : « Lâ, i's sont tou' partis, p'is moé, j' su's t-écitte, p'is j'ai pâs mangé ça fa't t'oâs jours p'is t'oâs nuit's, lâ, i' â dit, que je m' meurs, p'is j' su's b'en fatiquié, p'is j'ai tombé haut-en-bâs de c'tte montagn'-lâ dan 'a riviére ; i' dit, ça m'â pâs racc'modé. Final'ment, i' a dit, j' su's b'en fatiquié p'is b'en manqué [16] ! »

De d' lâ, on vâ dir' qu'i's l' font rentré' au château, p'is qu'i's gu'i greill'nt [greyer] [17] la tab' p'is qu'i' mang' b'en comme i' faut. Apras qu'i' â mangé, lâ, i's gu'i font raconter son histoèr' d'in bout' à l'aut'e, et p'is, i' ont dit : « Mon p'tit garçon, jama's que tu pourrâs t'y rentourner de par che' vous ! Tu voèrâs jama's ta mér' parç' que t' és trop loin, d' la magniér' que tu nous contes. Il ést impossib' que tu peuve' enr'tourner ! Si tu veux resté' écitte, on â d' quoi à manger pour jama's n'en manquer. On l'â du ling' pour s'habiller ; ensuite, on l'é' 'ien qu' t'oâs sœurs, t'oâs princess's qu' habit'nt le château ; don [donc], lés vieux sont morts, et p'is, on reste, on vâ dire, t'oâs princesse' à qui appartient la richesse, la couronn' que gu'y â écitte, le château.

15. *Haler* : Tirer.
16. *Manqué* : Rendu à bout.
17. *Greyer* : Préparer, organiser.

'A dit, si tu veux resté' avec n'us aut's, tu s'râs le bienv'nu. Foudrâ qu' tu seill's [sois] poli et p'is, tu vivrâs largemen avec n'us aut's comm' frére, mé' jama's, on vâ dire, comme étranger... nous considérer comme in frére, oué, p'is n'us aut's, comme enn' de tés... comm' tés sœurs. »

Final'ment te'jours que l' p'tit garçon se fa't fort de rester lâ, parç' que i' y ava't pâ' aucun aut' habitâtion en null' pârt. C' qu'i' trouva't b'en drôle, p'is lâ, i' éta' habitué au château, c'éta't comm' son che' z-eux, i' viva' au château en armitage, i' y ava't pâs d'aut' voésin, i' y ava't pâs d'aut's maisons, i' y avé't r'guien d'aut' chose, c'éta' in boâs sa'vage. Te'jours qu'on vâ dir' qu' à tou' lés s'maines, deux jours par semaine, le mârdi p'is le jeudi, lés princesses, on vâ dire, sorta'ent le matin, p'i' i's rentré' 'ien que, on vâ dire, le soèr, comm' la brun [18]. Et p'is, lui, ils l' faisa'ent garder le château.

Donc, pour(e) s' désennuyer, i' ést v'nu qu'i' trouva't l' temps long — dan in histoère, le temps s'écoul' vite — ça faisa't b'e'tô' in an qu'il éta' au château. P'is çâ, ça ava' été fait' à tou' lés s'main's que l' bon Dieu emm'na't, on vâ dir' que deux jours par semaine, qu'i's sorta'ent. Et lui, ils l' faisa'ent garder l' château. Pour(e) s' désennuyer, lés princess's gu'i ava'ent denné dés clés pour vésiter lés appartements du château, don [donc], lés chamb's, lés pâssages, lés corridors, lés salles, lés salons, enfin tout c' qui pouvé' existé' en fa't d'appartements dans l' château ; on vâ dire, la promiére étage, la deuxieume étage, la t'oâsieume étage. La quatrième étage, i' a pâs l' droit d' gu'y eller lâ. I' â b'en manqu' [probablement] la clé, parç' que i' â in gros paquet d' clés. Mé', final'ment, i' a pâs l' droit d' gu'y ellé' à la quatrième étage !

Que, à la quatrième étage, d'abord, i' y â 'ien qu'in appartement, et p'is c'ést dans l' faît' du château, donc, i' gu'y â r'guien d' beauté, gu'y â r'guien d'eurguiôsité' [curiosité] à voèr lâ, et p'i' i's gu'i ont défendu d' gu'y eller lâ.

Te'jours, ar'venons que lés années s'écoulent. Ça fa't b'e'tô' enn' coupeul d'années qu'i' ést lâ. I' vieillissa't tout l' temps. À tout's lés fois qu'i's parté', i' s'ennuyé't, i' trouva't l' temps long, i' vésité't dés appartements, mé', i' ava't jama's l' temps d' tout' vésiter, on vâ dir' qu' la journée été' écoulée ; i' y ava't dés curieusités dans tout's lés appartements, qui amusa'ent son temps. La journée 'ta't fénie, donc, i' s'en v'na't.

Apras, on vâ dire... dans c' temps-lâ, i' été' âgé, j' suppose, de tréze à quatorze ans, i's faisa'ent te'jours c' roul'-lâ [rule] [19], lés aut's, qui sorta'ent deux jours par semaine. Enn' bonn' journée, qu'i' ava't tout's vésité lés chamb's, on vâ dire, et p'i' i' resté't p'u' 'ien qu' la quatrieume étag' du château. Ça faisé't que'qu's fois qu'i' r'vira' à la port' d' la quatrieume étage, mé', comm' ça gu'i éta't défendu, on vâ dir' qu'i' s'y renda't pâs.

Mé', lâ, i' s'y faisa't vieux, plu' âgé, on vâ dir' plu' habitué avec lés princesses. C'éta't comm' dés sœurs pour lui. I' éta'ent bonn's pour lui terribeulment : i's

18. *Brun* (la) : La brune : au déclin du jour.
19. *Rule* (angl.) : Règle, habitude. (Vx fr. : riule : règle, gouvernement.)

l' considéra'ent, i' éta't b'en habillé, i' mangea' et minme ils l'instruisa'ent, i's gu'i montra'ent, on vâ dire, à lire et à écrire : on vâ dir' que l' p'tit garçon éta't mieux qu' che' z-eux, parç' que i' ava't d' quoi à mangé' en masse.

Final'ment qu'enn' bonn' journée, qu'il' éta' encôr' parties, qu'i' ava't resté dans l'idée, tout l' temps, de r'viré' à la port' d' la quatrieume : « Mecqu'i's parte' aujo'rd'hui, j' m'y rendrai ! » Final'ment, te'jours, apras qu'i's sont parties, i' pâss' dans que'que' appartements, mé', apras l'heur' du dîner parcourue, on vâ dir' que i' pârt p'i' i' s'en vâ à la quatrieume. I' arrive à la quatrieume étage, la quatrieume étage éta't située dan in lac ; on vâ dir' c'été' fait' comme in [en] ciment su' la quatrieume étage, fa't, on vâ dire, comme in bassin, çâ, et p'is qu'i' y avé't dés champlur's tout l' tour de d' çâ pour l'eau, et p'is la f'nêt' du châssi' été' ouvarte ; i' y â enn' 'tit' tab'e, on vâ dire, l' long d' la f'nêt' du châssis, et p'is gu'y â in rideau qui fa't l' tour de c'tte p'tit' tab'-lâ.

Comm' qu'i' arriv' lâ, i' attend [entend] du brui' en déhors, lev' le rideau que gu'y avé' à la p'tit' tab'e, p'i' i' s' fourre en d'ssour. Qu'est-c' qui arriv' su' l' bord du châssis ? T'oâs sereines [sirènes] ! I' commence à r'gârder çâ : « Dis-moé don, cés gros oéseau' épouvantab's ! » Dés serein's de mer qui porté' in habit d'aigle, v's savez, qui porté' in habit d'aigl' p'i' i's vola'ent ; p'i' on vâ dir' qu'i' ava'ent v'nu s' poser su' l' bord du châssis, et p'is, lui, i' éta't caché. I' lés r'gârd' fére.

De d' lâ, on vâ dir' qu'i's sauté' en d'dan et p'i' i's s' déboutonnent, i's s' dézippent [zip][20], on vâ dire, p'i' i' ôte' l' manteau qu'i's porta'ent. C'éta't juss' in habit d'aigl' qu'i' ava'ent su' l' corps qui porté' le nom de sereine. Final'ment qu'i's sont t'oâss'. I's mett'nt lés t'oâs habits su' la p'tit' tab' que gu'y â lâ, et p'is, lui, i' lés r'gârd' fér' lés t'oâs. C'éta't t'oâs princesses, çâ. On vâ dir' qu'i's s' lâch'nt dans l' lac tout's lés t'oâss', et p'is, lâ, i's s' lav'nt dans l' lac et p'i's tout çâ... i's nag'nt là-d'dans.

Pour n'en dé-fénir, te'jours qu' ar'venons que lés princess's du château, çâ, c'éta't dés princesse' emmorphôsées dans l' milguieu [milieu] d' la Mer Rouge. I' y ava' enn' p'tite îlet' dans l' milguieu d' la Mer Rouge, qui pouva' avoèr, on vâ dire, in cent cinquant' pieds cârrés, et p'is le roi ava't fa't bâtir c' château-lâ, lui, in beau château terribeulment, et p'is sés princesses... i' ava't t'oâs princesses. Doncque le roi ést mort, p'i' i' a denné l' château à sés t'oâs princesses. On dit qu'i's sont sereines, parç' que i's ress'nt dans l' milguieu d' la Mer Rouge ; et p'is, deux jours par semaine, i's v'na'ent s' baigné' à c' château-lâ, p'is lés t'oâs princess's de c' château-lâ, i' allé' s' baigné' à l'aut'e. I's faizé' in échange, on vâ dir' comme exarcice en minm' temps.

Final'ment, te'jours que l' p'tit garçon qu' été't caché sour la tab'e, i' r'gârd, i' voét qu' c'ést t'oâs princesse' étrangéres ; donc, c'ést pâs lés ceuz' qu'i' reste avec, mé', final'ment qu'i's sont terribeulment belles, entre autr' la jenne [jeune]. I' gu'y en ava' un' qu' été't plus jenn' dans lés t'oâss' ; on vâ dire, c'éta't la dargniér' [dernière] qu' avé't rentré. Alle été't terribeulment belle.

---

20. *Zipper* (angl.) : Fermeture-éclair. Dézipper : Ouvrir un vêtement en faisant glisser la fermeture-éclair.

Apras qu'i's s' sont lavées, on vâ dir' qu'i's mont'nt su' l' bord du lac, p'is lâ, i's prenn'nt dés sarviett's p'i' i's s'essuill'nt [essuient] comme i' faut. Apras qu'i's sont b'en essuyées, eunn' s'en vient p'i' 'a ramâss' son ling' p'i' 'a le r'met, p'i' 'a prend son habit d'aigle, p'i' 'a s' mat çâ su' l' corps, p'i' 'a saut' su' l' châssis p'i' 'a pârt.

La deuxieume, on vâ dire, fa' encôr' pareil, mé' l' p'tit garçon, p'tit-Jean, lui, qu' été't caché sour la tab'e, lui, i' â r'gârdé la t'oâsieume ; i' 'a trouvé' énormément belle, minme alle éta't jeune, à p' pras dans son âge. Il l'avé't terribeulment d' son goût.

Quand qu'i' voét çâ, i' pâss' la main au côté d' la p'tit' tab'e ; on vâ dir' qu'i' leuve l' rideau, p'i' i' hal' son habit d'aigle en d'ssour d' la p'tit' tab'e. Te'jours que la deuxieume â mis son manteau, p'i' 'a pârt. Mé', la t'oâsieume, la jeun' s'en vient pour prend' son manteau, son manteau ést parti : « Comment ça peut s' fér' que mon manteau ést parti ? » Donc, 'a r'gâr' partout, et p'i' 'a trouv' pâs l' manteau.

Tout d'en [d'un] coup, Ti-Jean sôrt de d'ssour la tab'e. « Comment, 'a dit, ça s' fa't, 'a dit, qu' t'éta's rendu écitte, 'a dit, toé, jeune homme ?

— Ah ! i' a dit, c'ést par admirâtion !

— Oué ? 'A dit, c'ést toé, 'a dit, qui as pris mon manteau qu'i' y avé't su' la tab'e ?

— Non, i' a dit, bell' princesse !

— 'A dit, j' su's t-enn' princesse, mé', 'a dit, mon nom ést Sereine. Doncque j' veux qu' tu m'appell's Sereine ! »

Donc, final'ment : « Bell' Sereine, i' a dit, co' minm' [quand bien même] que je l'a'ra's pâs pris, vot' manteau, ou qu' je l'eill' [que je l'aie] pris, i' a dit, vou' allez... i'... vous êt's ma femme, vou' allez resté' avec moé !

— Ah ! 'a dit, non ! J' s'ra's terribeulment punie par més sœurs ; 'a dit, j' t-ôbligée d'obéir aux ord's de més sœurs. P'is, 'a dit, i's von [vont] êt' rendue' avant moé au château, p'is, 'a dit, j' vâ êt' punie sévèr'ment ! »

Mé', final'ment, ça fa't r'guien. Lui, i' â l'habit p'i' i' a serré[21] çâ, p'i' i' farm' la f'nêt' du châssis, p'is reste avec, p'i' il l'emmèn' dans l' château, p'i' i' farm' la port' d' la quatrieume, p'is, on vâ dir' qu'i' s'en vien en bâs. Mé', ça fa't pâs longtemps, que v'lâ lés t'oâs princess's du château qu' arrivent. Mé', en arrivant, à leu' grand surprise, l'aut' ést lâ, elle. I's la connaissa'ent, 'és aut's. « Comment ça peut s' fére ? »

Donc que la princesse 'a dit : « Vous aut's, vous v'né' à not' château, à tout'... deux fois... deux jours par semaine. 'A dit, on vous â jama's trahies. P'is, 'a dit, vous aut's, vous nous faisez v'nir à vot' château pour s' laver, p'is vous nous avez fait' trahir par c' jeune homm'-lâ que vous gardé' écitte, on vâ dire, sans n'en parler ! »

---

21. *Serrer* : Remiser, déposer dans un endroit approprié.

'És aut's, i' éta'ent pâ' au courant d' çâ. Ça fa't qu' 'a dit : « I' m'â trahie ; donc qu'i' a pris mon habit d'aigle ! » Lâ, lés princesse' ont di' à Ti-Jean, i' ont dit : « Tu vâs gu'i denner son habit parç' que pénition sévère 'a vâ avoèr de sés sœurs : 'ted b'en mi' à mort !

— Ah ! i' a dit, non, bell's princesses ! J' su's pâs capab' de fér' çâ, par rapport [22], i' â dit, qu' c'ést la plus bell' princesse, la plus bell' serein' que j'ai pâ' encôr' vue, et p'is, i' a dit, je l'aim' pour n'en fér' ma femme, p'i' 'a vâ l' l'êt' ma femme aussi ! »

Donc que l'aut'e, pâs d'habits, 'a pouva't pâs s'en aller. On vâ dir' que Ti-Jean, lui, lâ, lés sereine' ont dit, lés princesse' ont dit : « Si tu veux pâs gu'i denner son habit, on vâ t'envoyer, ça fa't que tu vivrâs pâs longtemps dan enn' pareill' forêt, toé, écitte. C' fa't qu' tu vâ' êt' dévoré par lés bêtes !

— Oué, b'en, i' a dit, si j' m'en vâs, ma femm' vâ s'en v'nir avec moé ! »

Final'ment que lés princesses l'envoeillent, mé' i' prend la princess' qu' été' encôr' b'en habillée, in habit b'en conv'nab'e, seul'ment qu' 'a pouva't pâs s'envoler pour s'en aller che' z-eux. Lâ, on vâ dir' qu'i' 'a prend par d'ssour le brâs p'is qu'i' la traîne, mé', 'a voula't pâs trop, p'is tout çâ ; mé', pêur que l' p'tit garçon s' choque apras, b'en, 'a suivé' encôre in peu.

Te'jours, on vâ dir' que i's s'éloègn'nt par su' la grev' pâs mal [23] loin du château, et de d' lâ on vâ dir' qu'i's guetté' d'in bor' à l'aut'e. Enn' bonn' journée, ça faisé't p'usieurs jours qu'i' éta'ent lâ, mé', adroet' à plein, avec enn' flèche, i' tua't dés p'tits oéseaux, minme, on vâ dire, tout's sort's de p'tit's truite' au bord d' la mer, quiens bon ! pour fér' manger sa sereine, et minm' manger lui aussi. C'tta serein'-lâ, autrement dit, c'éta' enn' princesse.

Ar'venons que... enn' bonn' journée, i' voét monté' in vaisseau qui monte, on vâ dire in stim [steamer] qui mont' su' la mer. I' pâssa't pâs trop loin d' terre ; on vâ dir' qu'i' [le garçon] ôt' son capot [24], et p'i' i' mat çâ au bout d'enn' baguette, su' 'a greve, p'is quient [tient] çâ en l'air p'is fa't dés signaux pour que que'qu's-uns du bateau pourra'ent l'éventer [25]. Mé', comm' de fait', on vâ dire, apra' enn' coupeul d'heur's de marche, su' 'a greve, qu'i' faisa' en suivant l' bateau, p'is, avec on vâ dire, ce flagu' [flag] [26] -lâ, c'éta' in signal terrib' [qui peut signifier la terreur]. Te'jours, ar'venons que lés gens's du bateau, 'és aut's, avec leu' longu'-vue, qui r'gârdé' lés curieusités l' long d' la mer, aparçoèv'nt çâ.

« I' y a du mond' lâ, i' a di' au capitaine, un dés mat'lots ; i' a dit, ça fa't que'qu's fois qu'on pâss' par écitte, c'ést in pays sa'vage ; i' y â pâs d' monde, c'ést pâs habité. P'is lâ, on voét su' 'a greve à pe' pras du monde, et p'is qu'i's nous mette' in signau.

22. *Rapport que* (par) : Parce que, pour la raison que.
23. *Mal (pas)* : Passablement, relativement.
24. *Capot* : Pardessus de fourrure ou d'étoffe.
25. *Éventer* : Mettre le nez au vent pour découvrir quelque chose.
26. *Flag* (angl.) : Drapeau, banderolle.

On vâ dir' qu' c'ést que'qu's vaisseaux qu'ont fait' naufrage, et p'is que l' mond' sont pâs tout' péri ; p'is gu'y en â qu'ont terri[27] au rivage.

— Mé', le capitaine, i' a dit, pluss' que [puisque] c'ést çâ, i' a dit, on vâ gu'y ellé' 'oèr ! »

Donc, on vâ dir' que lâ, i's mouille' l' vaisseau, i's mette' enn' chaloupe à l'eau, p'i' on vâ dir' qu'i's gu'y ella' [vont] 'oèr. Mé', comm' de fait' ! Ti-Jean qu' éta' habil' comm' tout', Ti-Jean, i' dit... « Comment ça s' fa't, mon jeune homm' que t' és rendu écitte avec c'tte créyatur'-lâ [créature][28] ?

— B'en, i' a dit, ça, c'ést ma femme. I' di' on faisa' in tour d'excursion, on vâ dire, en vaisseau, p'i' on l'a coulé ; donc que l' vaisseau â fait' enn' voie d'eau, p'i' i' â coulé. Don, n'us aut's, ô' â sauté dan enn' chaloup' p'i' on s'ést sauvé ; mé', la chaloupe, b'en on l' l'â laissée, comm' de raison, l' long d' la greve, p'i' on ést parti à pied. O' été't pâs pour rester lâ avec, sans manger. »

Ça fa't qu' quand i' ont vu çâ, lâ, 'és aut's, i' 'és ont fait embarqué' à bord d' la chaloup' tout's lés deux, et donc, i' 'és on emm'né' à bord du bâtiment. Et, rendu à bord du bâtiment : « À la promiér' plass' [place] que vous touch'rez, si vous voulez, bon capitaine, vous nous débarqu'rez !

— Oué ! Çartain'ment que j' vous débarqu'rai ! »

Mé', i' gu'y ellé't [allait] terribeulment loin ; c'été't pâs tro' [trop] habité. C'été't dans lés promiér's années, et p'is, c'té't [c'était] pâs trô' habité. On vâ dir' qu'i' march' pâs mal longtemps su' la mer. À in moment denné, i' arrive à un qué [quai], bell' p'tit' ville. Lâ, on vâ dir' qu'i's débarqu'nt lâ, lui p'is sa femme. Lâ, c'ést p'us r'gârdé comm' princesse, c'ést r'gârdé qu' c'ést sa femme. Final'ment que, i' r'marcie le capitain' b'en dés fois, et p'is, lâ, on vâ dir' qu'en étant rendu à terre, qu'i' s'en vâ, on vâ dire à l'église, i' vâ trouver l' prêtre, p'i' i' racont' son histoère in peu au prêt'e, et p'i' i' voula' êt'... que le marguiag' [mariage] soeill' bénit. On vâ dire, te'jours, que le prêt' lés bénit tous lés deux, bénit l' marguiage, et donc, i's sont marguiés.

De d' lâ, on vâ dir' que... i's sont que'qu's jours dans la p'tit' ville. À in moment denné qu'i' r'vien in aut' bateau. Lui, lâ, i' travaillé't pour s'y rentourner dans sa place é gui où c' que sa mére été't. C'été't b'en loin, mé' i' ava' in bon bout' de fait'.

Te'jours, ar'venons que, b'e'tôt, c'été' in aut' p'tit vaisseau qu'i' rembarque encôre à bor' [bord] avec sa femme, p'i' i' 'n en fa' encôre in bout'. On vâ dir' que d'in bout' à l'aut', te'jours, i' vien à bout de s'y rend' dans la paroèss' que sa mér' réside. Te'jours, en arrivant lâ, i' vâ 'oèr sa mére, i' gu'i introduit [présente] sa femme, et p'is, b'en, il ést pâs longtemps, lâ, avec sa mére. Si vous avez r'marqué, j' vous ai dit qu' lés sereine' éta'ent riches, c'st-à-dir' lés princess's qui éta' à râs la montagn' de poudeur [poudre] d'or.

---

27. *Terrir* : Prendre terre, atterrir.
28. *Créature* : Femme ou fille.

Final'ment que lui, l' temps qu'i' avé't vésité lés départements du château, i' ava't vu d' l'or terribeulment dans b'en dés appartements ; i' avé't rempli in porte-manteau à pe' pras d'or p'is d' rebis [rubis]. Avec çâ, ça l' metta't riche, çâ. Quand i' â arrivé che' z-eux, on vâ dir' que lâ, i' a fait' vouloèr [valoir] c'tta poud'-lâ. Ça voulé't [valait] d' la grosse argent. On vâ dir' qu'i' â vendu çâ, et p'is ç'al l'â mi' en moyen, en lguieu [lieu] d' viv' pâs mal.

Lâ, i' s'ést en-allé dans la deuxieum' paroèsse en haut d' che' z-eux, et p'i' i' â ach'té, on vâ dir' le plus beau p'tit cottége [cottage][29] qu'i' pouvé't gu'y avoèr : bell' p'tit' maison à deux étages, b'en fénie, la clé à la main en d'dan et en dehors, partout. Et p'is, la princesse ava't jama's r'vu son habit ; 'a gu'i ava't d'mandé. J' cré's b'en qu'i' gu'y ava't pâs pâssé enn' journée dans la vie qu' 'a gu'i ava't pâs d'mandé son habit d'aigle. Mé', all' l'ava't jama's vu, et puis... Mé', il l'ava't pareil : il l'ava't caché.

Final'ment qu' apras qu'i' ést rendu à son cottége, i' meubeul [meuble] çâ comme i' faut, de tout c' que... de beaux meub's qu'i' pouvé' avoèr de mieux, pour qu' la princesse, on vâ dire, soeille [soit] in peu à sés loèsi' [loisirs], et p'is ça fil' de minme un an. Au bout d'un an, la princesse, 'a fa't trouvâill'[30] d'in p'tit garçon. Don, on vâ dir' que i' ont fa't baptiser l'enfant. I' ava't fait' monter sa mér' pour êt' sa mârraine, et p'i' il l'ont fait' baptiser p'i' apras qu'i' â été baptisé, la femme, sa mére [la mère du jeune papa], lâ, alle a pâssé que'qu' temps pour ar'levé'[31], on vâ dire, sa bru, et p'is, apras çâ, le p'tit garçon â 'té la r'conduire, sa mére, che' z-eux. Elle, 'a été' d'bout'[32] lâ, p'is ça gu'y alla't b'en.

Apras qu'il â été parti, i' allé't r'conduir' sa mére... i' avé't jama's laissé sa femm' t'ut seule. Elle, 'a s'ést mi' à charcher dans l' cottége ; lés hau' [hauts] et l' bâs, on vâ dir' dans lés appartements... Alle avé' enn' sarvant' qui resta' avec elle, pareil, qui ava't soin, on vâ dir' d' l'enfant, p'is, elle, 'a charché't dans l' haut, dans l' bâs, dans lés chamb's, dans lés appartements, partout, d'in bor' à l'aut'e, dans lés salons.

Mé', apra' avoèr fouillé à la grandeur dans tout's lés meub's, partout, donc alle ava't pâs trouvé son habit d'aigle. 'A pouvé't pâs voèr... « Mé', 'a dit, il l'â te'jours pâs ch'té [jeté] ! » 'A s'ést mi' à cogner dans lés murs, partout, tout l' tour du cottége, le hau' et l' bâs. Tout en cognant dans lés murs comm' çâ, alle aparçoét que gu'y â enn' plass' [place] comm' si qu' ça s'ra't vide. Mé', r'guien para't. Don, 'a cogn' p'i' 'a cogne. Quand 'a voét çâ, alle envoeill' sa sarvant' charché' in ouvrier[33] qui résida't pâs loin ; et p'is l'ouvrié' arrive a'ec in pâss'-partout[34], p'is coup' la planche, p'is c'été' in armoèr' secrèt' que gu'y ava't dans l' mur, et p'is l'habit d'aigue [aigle] été't caché là-d'dans, on vâ dire, dans tout's lés soins pour pâs qu' 'a s'a'ra't brisée ni qu' la varmin' s'a'ra't mis d'dans.

---

29. *Cottage* (angl.) : Villa, chalet.
30. *Trouvaille* (faire) : Donner naissance à...
31. *Relever sa bru* : Aller soigner une accouchée jusqu'à ses relevailles.
32. *Debout (être)* : Être rétabli.
33. *Ouvrier* : Menuisier.
34. *Passe-partout* : Scie à guichet, à chantourner.

De d' lâ, on vâ dir' qu' 'a r'conna't b'en son habit. On vâ dir' que lâ, 'a s' fa' enn' magnifiqu' toélette, et p'is qu' 'a s' mat c't habit-lâ su' l' corps. Alle avé' écri' enn' lett'e à son mari de jama's s' mett'e en r'charch' pour la trouver, qu'il éta't jama's capab' d' la trouver : il avé't pâ' assez d'argent dans sés poch's pour êt' capab' d' la trouver ; minme il vivrâ jama' assez vieux. « Mets-toi pâ' à més r'charches, jama's qu' tu m' trouvèrâs, jama's que tu r'voèrâs ton fils non plus ! »

Final'ment qu'alle avé't pris l' p'tit garçon, p'is qu' all' l'avé't bricolé [35] su' son dos, on vâ dire, su' lés ail's de l'habit d'aigle, lâ, et p'is : « Au r'voèr ! Au r'voèr ! » Donc, la sarvant' denn'râ dés nouvelle' à son mari, minm' c'tte lett'-lâ. Final'ment que, elle, 'a prend lés airs, p'i' 'a fa' enn' coupeul de tour' au-d'ssus du cottége, en se l'van [levant] en l'air, p'is b'e'tôt la v'lâ partie !

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean ést pâs trop longtem [longtemps] à sa ronn' [run] [36], qu'i' r'vient. Mé', en arrivant, r'guien d' plus pressé, c'ést d' gu'y eller voèr sa femme, mé', la femme ést disparue. Donc que la sarvant' gu'i raconte c'tte histoèr-lâ, qu'alle â charché dans tous lés appartements, dans tous lés chamb's, dans tous lés murs ; alle â trouvé qu'i' y ava' in vid' dans l' mur. Alle a fait' venir in ouvrier, et alle a fait' couper l' mur, p'is qu'alle avé't trouvé son habit d'aigle, et p'is : « 'A m'a deunné c'tte lett'-lâ pour vous denner ! »

Final'ment que i' prend la lett' p'i' i' la lit. Ça gu'i dit de jama's s' mett'e à sés r'charches, qu'i' a trouvèrâ jama's ; i' vivrâ jama' assez vieux pour la trouver, et non plus, qu' ça prena't trop d'argent... qu'i' pouva't pâs !

Te'jours, ar'venons que, t'ut suite, lui, lâ, i' farme l' cottége, et p'i' i' condâmn' [37] tout çâ. I' pâr' [part] avecque l' restant du p'tit brin d'argent qu'i' avé't, mé', i' 'n n'ava't pâs gros. « Et p'is lâ, j' march'rai tant qu' la terre et la mer me port'râ, pour trouver ma femme ! P'is bonjour ! P'is bonn' chance à tout l' monde ! » Et p'i' on vâ dir' que le v'lâ parti !

Tant qu'il a eu d' l'argent, i' â marché en châr, i' â marché en voéture ; mé' c'été't dans l' promier temps. Lés châr' été' rares, on vâ dir' lés gross's chârs.

Ar'venons que b'e'tôt, i' a p'u' enn' cenne, et p'is lâ, on vâ dir' qu'il ést à pied. D' temps en temps, il ést dans lés forêts, dans lés boâs sa'vages ; d' temps en temps, i' ést l' long dés grèves, et p'is, on vâ dir' que ça fa't b'e'tô' in an qu'i' marche, et p'i' i' â encôre r'guien trouvé ni d'in bord ni d' l'aut'e. Ah ! i' été't pâs mal découragé de tout çâ.

Enn' bonn' journée qu'i' s'en allé't l' long du bord du rivag' — comm' qu'i' avé't p'us r'guien à manger ça faisé't p'usieurs jours — l' long du bord du rivage, i' trouva't qués'ment te'jours que'qu' châtogne, que'qu' chos' de truite, de poéssonnag' qui éta't

35. *Bricoler* : Ici, attacher au moyen d'une bretelle (bricole).

36. *Run* (angl.) : Course, voyage, tournée.

37. *Condamner* (une maison) : Clouer des panneaux et des planches dans les portes et les fenêtres d'une maison que l'on quitte pour longtemps.

mort, qu' avé't terri au rivage ; lâ, on vâ dir' qu'i' s' faisa't fort de manger çâ pour sa nourriture, parç' que i' s'en alla't mourant.

Te'jours, enn' bonn' journée... enn' bonn' journée, te'jours, qu'il été't le long du rivage, tout d'en [d'un] coup, i' aparçoé' in lguion [lion] qu' ést au bord du rivage. Le lguion ést monté d'bout' su' sés pattes, et p'i' i' lâch' de terribeul hurles. On vâ dir' que Ti-Jean s'arrête, et p'i' i' ést fréyeur [frayeur], on vâ dire, d'avancer par rappor' à c' terrible animal qui vâ l' dévorer. Mé', comme j' vous ai déjà dit qu' lés alimaux, ancienn'ment, dans l' promier temps, i's parla'ent. Le lguion l'aparçoét. Le lguion dit : « Mon jeune homme, vien écitte, j'ai t-absôlumen affére à toé ! » Doncque, i' continue son ch'min l' long du rivage, de feblesse [faiblesse], on vâ dire, en chancelant, et p'i' i' s'y ren [rend] au lguion. I' y avé' in aigle en avant du lguion ; l'aigle se batté' avec le lguion. I' y avé' enn' p'tit' frémille [fourmi], mé' all' été' assez p'tit' que Ti-Jean la voya't pâs. Mé', la frémill' faisa't largement sa pârt. Ti-Jean di' au lguion, i' a dit : « Quelle affér' que t' â' à moé ? I' a dit, tu m' âs dit qu' t'avé' absôlumen affére à moé !

— B'en, i' a dit, i' vient d' terrir enn' châroge, enn' châroge de... in ch'fal sa'vag' qui s'ést à pe' pras neyé, p'i' i' dit, qu' ést terri au bord du rivage, p'i' i' a dit, j' voudra's l' manger. P'is, i' dit, l'aigl' veut l'avoèr pour(e) l' manger, p'is, i' dit, la frémill' veut l'avoèr pour(e) l' manger. P'is, i' dit, on s' bât tous lés t'oâs pour avoèr c'tte châroge-lâ. I' a dit, toé, t' és capab' de m' débiter çâ en pâr' [parts] égales. De quoi c' que tu f'râs, s'râ b'en fait', et p'is, b'en, i' a dit, sépâr'-nous-lé en t'oâs pour qu'on l'eill' [ait] satisfaction, p'i' on vâ êt' content d' toé.

— Fa't qu' Ti-Jean dit, si vous voulez pâs m' fér' de mal, j' su's paré, i' a dit, à vous rende' c' sarvic'-lâ ! »

Donc, lâ, i' gu'i dis'nt qu'i's gu'i f'ront pâs mal. Ti-Jean s'avanç' tranquill'ment, i' hal' son couteau d' poche, et p'i' i' coup' la têt' du jual [cheval] sa'vage, mont' çâ en haut, à râs l' bord du boâs, i' di' à la fremille : « Toé, t' és b'en p'tite ; avec la tête, tu 'n n-â' assez pour viv' longtemps, et p'is, dans la çarvelle, ça t' f'râ enn' bâtiss' pour rester, enn' bonne abri pour toé. I' a dit, c'ést l' meilleur marceau que j' peux t' trouver ! »

La frémille, on vâ dire, ést b'en content' de d' çâ. « À ctte heure, i' a di' au lguion, toé, t' âs dés gross's dents, t' és for' à plein, m' âs vâs t' denner tout's lés ôssâilles [38]. I' a di' à l'aigle, toé, t' âs pâs d' dents, t' â' 'ien qu'in bec, m' âs t' denner la chair. »

Final'ment qu'i' s' ma' à ôter la chair de d'ssus lés os, et p'i' i' denn' la chair à l'aigle, p'i' i' denn' lés ô' au lguion. Et p'is, lâ, p'tit-Jean, on vâ dir' qu'i' prend sa rout' pour s'en aller, mé', la frémill' gu'i lâche in cri : « Vien écitte, 'a dit, ami, j'ai pâs pensé d' te r'marcier ! » Final'ment que Ti-Jean r'vir' de bord, p'i' i' s'en vâ trouver la frémille, mé', alle éta't pâs grosse. On vâ dir' que la frémill' s'arrache in argotte [ergot], et p'i' 'a gu'i denn' çâ : « Quiens ! 'a dit, prends b'en gard' de pard' çâ. Quand

38. *Ossailles* : Os décharnés auxquels il reste un peu de moelle ou de chair.

tu voudrâ' êt' en frémille, b'en, 'a dit, t' a'râ' 'ien qu' la pein' de frotter c't argott'-lâ, p'is tu s'râs la plus p'tit' frémill' que gu'y â dans tout' l'univer' entier. Mé', tu s'râs la plus capab'[39] qu'i' peut gu'y avoèr dans l'univer' entié' aussi ! »

Ça fa't que Ti-Jean la r'marcie. 'A dit : « Ça peut t'êt' b'en utile ! Avec çâ, 'a dit, on s' cach' comm' qu'on veut ! » Oui ! alle éta't pâs grosse...

Et lâ, on vâ dir' que p'tit-Jean pârt pour s'en aller, mé', le lguion, on vâ dire, gu'i lâche in cri : « Jean, vien écitte ! La farmille [fourmi] t'â récompensé, mé', j' su's capab' d'en fére autant ! » Et donc que le lguion, on vâ dire, s'en vien en avant de p'tit-Jean, i' s'arrache in argotte, p'is : « Quiens ! i' a dit, mon p'tit-Jean, quant' tu voudrâs t' mett' en lguion, le lguion le plus fort, le plus capab' que gu'y â dans l'univers, t' a'râ' 'ien qu' la pein' de prend'e c't argott'-lâ p'is d' la frotté' en désirant d'êt'e en lguion, p'is tu gu'y s'râs ! »

Final'ment que Ti-Jean prend l'argotte, p'i' i' serr' çâ encôr' dans sa poch' de vess' [veste], p'i' i' r'marcie encôr' le lguion, p'i' i' pârt pour s'en aller. Mé' l'aig' s'y r-envien aussitô' en disant : « Ti-Jean, arrête in peu, j' capab' te r'marcier moé aussi ! » Final'ment que l'aigueul [aigle] s'en vient, p'i' i' s'arrache enn' plum' de 'ssus l' corps, et p'i' i' denn' çâ à Ti-Jean : « Quiens ! Ti-Jean, si parfois que t' a'ra's d' besoin de t' mett'e en aigle pour voler dans lés airs n'emporte [n'importe] ioù c' que tu voudrâs, t' â' 'ien qu' la pein' de prend'e c'tte plum'-lâ en désirant d'êt' l'aigl' le plus fort, le plus capab'e, le plus robust' de l'univers, p'is tu l' s'râs ! »

Ça fa't que lâ, on vâ dir' que Ti-Jean prend la plume, p'i' i' serr' la plum' d'aigl' p'is, lâ, i's s' quittent, et p'is Ti-Jean pârt p'is s'en vâ. Mé', quand i' lés voét p'us, lâ, i' trouv' qu' c'ést enn' terribeul bonne affére. Lâ, i' prend la griff' de lguion, et p'i' i' la frotte in peu su' lui en désirant d'êt' le lguion le plus fort, qui court le plus fort, que gu'y â su' l'univers. Mé', en disant çâ, i' tombe en beau gros lguion, on vâ dire, su' l' bord d' la greve, et de d' lâ, i' prend pâs d' tem [temps] à fére in bout d' chemin. On vâ dir' que lâ i' s' transporte, c'ést pâs long.

Quand Ti-Jean ést fatiquié de courir en lguion, on vâ dir' qu'i' s' ma' en aigueul [aigle] dans lés airs, et p'is qu'i' s'y transport' terriblement vite ; i' s'en allé' au château dés princesse' éioù c' qu'i' ava't resté déjâ. Mé', la nuit' arriva't, le soèr târd, on vâ dir' que pour pâ' avoèr frette, pour pâs g'ler — c'éta' târd l'automne — i' s' metté't... i' prené't son argott' de frémille, frotté't l'argotte, p'is, avec çâ, i' s' caché't dan in p'tit trou ; i' ava't pâs pêur d'êt' dévoré par aucun' gross' bête, i' avé't pâs pêur de g'ler : i' s' cacha't lâ, p'i' i' éta't b'en pour la nuit'.

Ar'venons, te'jours, que dans deu' ou t'oâs jours, avec, on vâ dire, sa griff' de lguion, l'aigle, aussi b'en la frémille, i' vien à bout de s' travarser, on vâ dire, au château. Mé', en arrivan au château, à sa grand surprise, on vâ dir' que i' s'en vâ sonné' à la porte, à la grand porte ; eunn' dés princess's vâ gu'i rouvrir la porte. À leu' grand surpris' de voèr arriver Ti-Jean, c'ést pareil comm' si ça a'ra't fait' 'ted b'en

39. *Capable* : Fort, vigoureux.

cent ans qu'i' a'ra' été parti. I's gu'i saute' au cou, p'i' i's l'embrassent, on vâ dire, p'i' i's pleur'nt d'ennui' qu'i' ava' eu depuis qu'il éta't parti. Et de d' lâ, lés princesse' ava' eu connaissanç' de tout çâ ; lés princess's gu'i ont dit : « Ta femme ést r'venue. Alle ést rendue au château d' son pére avec sés sœurs, et p'is de d' lâ, tu s'râs jama's capab' de l'avoèr. Le château, il ést bârré en clé, aucun' parsonn' humaine, aucune aut' animal comme autrement peut rentré' à c' château-lâ. I' y â seul'ment qu' le Grand Désir [Grand Vizir] du roi qui, on vâ dire, qui s'accup' pour le chauffag' du château, qui s'accup' pour le maint'nir, et p'is lés t'oâs serein's qui sont dans l' château. Jama's que tu la r''oèrâs [reverras]. Si tu veux de fér' ton choi' [choix] ent' no's t'oâss', prends-en un' que tu voudrâs dans no's t'oâss' pour n'en fér' ta femme ; tu vâs resté' écitte, on vâ resté' écitt' tout ensemb'e, dans l'or, dans l'argent, de quoi à mangé' à sa'oèr quoi n'en fére, et p'is, on vâ êt' heureux le ress' de not' vie, p'is toé, t'a'râ' enn' femme, pareil ! » Mé', Ti-Jean, c'ést pâs çâ, c'ést p'tit-Jean, i' veu' avoèr sa femme ; son marguiage â été béni' à l'église, et p'is qu'i' veut r-avoèr sa femme.

De d' lâ, on vâ dir' que i' couche au château, i' s'arpos' [se repose] comme i' faut, et donc, le lend'mon matin sans rencontré' [raconter] aux princess's le secret qu'i' peut porter su' lui, on vâ dir' qu'i' s'en vâ fére in tour su' la grève. Mé', quand il ést rendu in p'tit peu loin pour pâ' êt' vu, i' prend sa plum' d'aigle, et lâ, i' s' souhait' l'aigl' le plus capab' qui peut gu'y a'oèr dans l'univers pour travarser, on vâ dire, au milguieu d' la Mer Rouge. Et lâ, le v'lâ parti !

Mé', ça prené't d'êt' fort p'i' êt' capab'e, par rapport que ça faisa' enn' terrib' envolée pour s'en allé' d'où c' qu'i' alla't dans l' milguieu d' la Mer Rouge, su' enn' p'tite îlette éioù c' que l' château éta't bâti. Mé', te'jours, on vâ dir' qu'i' fatique et p'i' i' baissa't dans lés airs presquement pour tombé' à l'eau. Mé', on vâ dir' que le courage, i' se r'leve in peu. Te'jours que b'e'tô' i' aparçoét la r'lueur du château, que le château ava't quat' chaîne' en or, chaque coin, qui r'ouisa' au soleil, qui éta't vu de d' loin.

Te'jours, ar'venons te'jours qu'i' vien à bout de s'y transporter lâ. Quand i' arrive au château, en aigle, on vâ dir' qu'i' s' souhaite en p'tit' frémille, et p'i' i' arriv' su' la gal'rie, p'is lâ, i' s' cache, on vâ dir' dan in coin, p'is, i' attend lâ. Final'ment que b'e'tôt, i' voé' in homme, in vieux qui rentra't, on vâ dire, du boâs, i' faisa't du feu dans lés fournaises, et p'is, lui, en frémill' qui coura't par sour enn' porte, à l'aut'e ; quand qu' lés porte' éta'ent trô' [trop] étanches, i' pâssé't par dés trous d' serrure, et p'i' i' surveilla't quoi c' que c'ést que c' gârs-lâ faisa't, on vâ dire, le Désir [Vizir] du roi, qui maint'na't le château.

Te'jours, à courir d'in appartemen à l'aut'e, i' voyé't pâs sa femme en null' pârt, mé', d' temps en temps, i' voyé't lés deux aut's sereines, qu'i' lés ava'ent b'en r'connue' en lés voyant ; i' lés voya't temps en temps pâsser, enne écitte, enn' lâ, dans lés corridors, aussi b'en à la cuisine. Mé', sa femme, i' la voya't pâs. Lâ, i' pensa't beaucou' à de quoi c' que c'ést qu' lés princess's gu'i ava'ent dit, qu'i' la r'voèra't jama's. Mé', i' trouva't l' temps b'en lon [long] en attendant, on vâ dire, de la r'trouver.

Te'jours, on vâ dir' qu' avec le temps, i' pâss' t'oâs jours lâ et t'oâs nuit' à surveiller, à pâsser par lés trous d' serrur' pour courir d'in appartemen à l'aut'e, pour voèr si i' la voèra't pâ' en null' pârt. In soèr, comm' qu'i' été' apras prend' le souper, lés deux serein's prena'ent leu' souper, quand i' ont féni d' parcourir leu' souper, eunn' prend, on vâ dire, in peu d' manger dan in assiette, et p'i' 'a pren in grand corridor. Mé', de d' loin, comm' la p'tit' frémill' la voé' en-aller, 'a pens' qu' 'a peu' aller m'ner çâ à sa femme, la t'oâsieum' dés sereines.

Te'jours, la frémill' se transporte l' long dés murs pour pâs s' fére écrâser, d'enn' porte à l'aut'e, et p'is, 'a suivé't la serein' de minm' de loin. P'is t't d'en [un] coup, 'a voét qu' la serein' s'arrête à râ' enn' porte, 'a décroche in fouett' que gu'y ava't d' croch'té su' dés crochats, et p'is l'assiett' d'enn' main, p'is l' fouett' de l'aut'e, et p'i' 'a rouv'e enn' port' qu' 'a r'farm' par su' elle, p'i' 'a rent' de l'aut' côté.

Mé', tout d'en coup, la frémill' attin [entend] in train[40] épouvantab'e, l'aut' bord, enn' lamentâtion épouvantab'e. La fremill' s'y transporte, et p'is, on vâ dir' qu' 'a rent' par(e) l' trou d' la serrure, p'i' 'a r'gâr' par dans la serrure... C'éta't justement sa femm' qui éta't renfarmée dans c't appartement-lâ. Alle été' attachée, on vâ dire, lés deux pié' [pieds] été' attaché' à chaqu' patt' de couchette, et lés deux main été' attachée' apras lés deux aut's patte' à la têt' du lit', et p'i' alle été't bârrée en carnâ' [cadenas] à chaqu' po'gnat [poignet] et à chaqu' pied.

De d' lâ, on vâ dir' qu'alle a pris l'assiettée d' manger qu' 'a porta't p'i' all' l'a mi' su' enn' 'tit' tab' qu'y ava' à râs l' lit' ; alle a pris l' fouette à sept mis's[41] qu'alle ava' à la main, p'is qu'alle â r'levé l' drâp, p'is qu' 'a gu'i â denné, on vâ dire, sè' [sept] coups d' fouette, in fouette à sept mises, que le sang, à chaqu' coup qu'i' [qu'elle] gu'i denna't, qu' le sang r'vola't. Final'ment que lâ, apras qu'alle a eu féni çâ, pour qu' 'a prenn' son mal plus cruel, alle a pris, on vâ dire, in cruchon d' sel, p'is qu' 'a gu'i a ch'té [jeté] du sel su' elle, et qu' 'a a pris la couvart' p'is qu'alle l'a r'couver' [recouverte] avec çâ, en la traitant dés dargniér's qui pouvé't gu'y avoèr dans l' monde. Final'ment que lâ, 'a gu'i denne à manger, 'a gu'i débârr' lés deux main et p'i' 'a gu'i denn' l'assiette, donc que l'aut' mange. Apras qu'alle a féni d' manger, 'a gu'i r'bârr' lés mains dans lés calnâ' [cadenas] et p'i' 'a prend son assiett' p'i' 'a s'en vâ.

Apras qu'alle ést partie, Ti-Jean se glisse l' long, on vâ dire, du pied d' la couchette, et lâ, i' s' cache à râs l' pied d' la couchette, et d' temps en temps, i' gu'i parla't : « Bell' sereine, ma femme, me r'conna's-tu ? Peux-tu me r'connaît' par ma voix ? » Mé', tout d'en coup, ça la surprend que'qu' chos' d'épouvantab'e ; on vâ dir' qu' 'a s'apiqu'[42] lés areill's p'i' 'a r'gârde à la grandeur d' la chamb'e avec sés yeux. Mé', 'a voét parsonne. 'A dit : « C'ést à pe' pras, 'a dit, més areill's qu'ont fait' le bruit ! » Mé', b'e'tôt, on vâ dir' que Ti-Jean, en frémille, gu'i répète encôr' la minm' chose : « Bell' princesse, t' âs dit que j' march'ra's tout' ma vie, qu' j'a'ré's jama's

40. *Train* : Bruit, vacarme.
41. *Mise* : Partie flexible d'un fouet.
42. *Apiquer* : Mettre dans une position qui se rapproche de la verticale. Ici, tendre l'oreille.

d'argent pour t'ar'trouver, et p'is que j' vivrai jama' assez vieux pour t'ar'trouver. Si tu me r'voèra's, me r'connaîtra's-tu ? »

Ah ! batêche ! 'A voét qu'i' y â que'qu' chos' qui fa't pâs, que'que affére, que'qu' mystère — c'éta't mystérieux pour elle — et donc, 'a s'y fa't fort de d'mander : « C'ést-tu toé, Jean, 'a dit, qui s'ra's mort, et p'is que t'a'ra' eu le droit de v'nir m' parler ?

— Non, i' a dit, j' su's pâs mort ! J' su's t-en parsonn' tell' que j'été's. Si tu veux pâ' avoèr pêur de moé, j' su's paré à m' montré' en parsonne ! »

I' voula't pâs s' montré' en parsonne, parç' qu'i' voya't qu'alle éta't terribeulment maig' [maigre] : c'éta't p'u' 'ien qu'in ôss'min [ossement], i' voya't qu'alle éta't terribeulment maig'e, et qu'i' sava't par lui-minm' qu' 'a d'va' êt' b'en feub' [faible] aussi. Et lâ, on vâ dir' que, à forç' de gu'i parler, et d' la prend' tranquill'ment, te'jours, 'a vient qu' 'a gu'i deunn' le droit de s' présenté' en homme, si il éta't capab'e.

Mé', ça prend pâs d' temps que p'tit-Jean s' ma' en homme, et p'is qu'i' s' plante au côté du lit'. Mé', dré' [dès] qu'il ést rendu au côté du lit', alle aparçoét qu' c'ést lui, 'a dit : « P'tit-Jean, comment c' que t' âs fait' pour(e) t' transporté' écitte ?

— T' âs pâs besoin d' savoèr. I' a dit, pour toé, j' su's capab' de tout fére, j' su's capab' de m'ôter la vie pour la quienn' [tienne] ! P'is, i' a dit, à c'tte heure, tu vâs m' dir' comment fér' pour(e) t' sortir d'écitte !

— 'A dit, l'affér' que gu'y â, qu' à la menut' minme, 'a dit, més sœurs, si i's l' sav'nt pâs, i's vont l' savoèr dan enn' menute, i's vont sentir le Moribond. Le Moribond, 'a dit, c'ést in homm' comm' toé, et p'is, 'a dit, de d' lâ, i's vont v'nir t'ôter la vie : tu 'n n-âs pour que'qu's menute' à viv'e. 'A dit, si tu voudra's m'en croère, 'a dit, j' voudra's pâs, 'a dit, te voèr mourir devant moé. J'ar'grett' [je regrette] l'heure et la menut' que j' t'ai laissé à not' cottég' qu'ô' été' si heureux tous lés deux, pour m'en v'nir écitte. Depu's que j' su's t-écitt' que j' su's t-enchaînée comm' tu voés, et de pluss' que j'ai t-enn' volée d' fouette à sè' [sept] mises, t'oâs fois par jour. Mon enfan a été immolé, i' a été ch'té [jeté] à la mer, et p'is, moé, tu voés comment c' que c'ést, pour payer més pénitences. Lés pénitenc's que j' fa's pour leu's avoèr désobéi, et tout çâ, c'ést par toé-minm' de m'avoèr ôté mon habit, c'st-à-dir' que mon costum' d'aigle.

— Ti-Jean gu'i a dit, t'apprendrâs que j'ai pâs pêur d'auquenn' [aucune] dés sereines, de tés sœurs, et p'is j'ai pâs pêur non plus de, on vâ dire, d' l'aid'-de-camp du roi, j'ai pâs pêur de r'guien de d' çâ. I' a dit, pour moé, tout(e) l' château écitte, j' su's capab' de l' défér' [défaire] dan enn' menut' minme ! »

Ti-Jean, on vâ dire, s' ma' en lguion, et p'i' i' câss' lés chaîn's qu'alle avé't dans lés pieds p'is dans lés mains, p'is lâ, i' a prend p'i' i' s' ma' en homme, p'i' i' 'a prend, p'i' il l'assit su' l' bord du lit', et p'i' i' commence à r'gârder lés plaies qu' 'a pouvé't porter. Mé', alle éta' assez feub' qu'alle avé't d' la misére, on vâ dire, à s' tenir assis : i'

éta' ôbligé d' gu'i aider pour qu' 'a reste assis. De d' lâ, i' a dit : « Tu vâs m' dire éioù c' qu' ést ton linge, que j' t'habille, p'i' i' a dit, j' m' âs vâs t' sortir !

— Mé', 'a dit, fa's jama's çâ, tu vâs mourir à la menut' minm' qu'i's vont t' voèr apparaît' !

— T'apprendrâs, i' a dit, qu' t' âs jama' été capab' de câsser lés chaîn's que j'ai câssées, p'is j'ai câssé cés chaîn's-lâ, p'is j'ai câssé lés cal'nas, p'i' i' y a pâ' enn' port' qui vâ résister, p'is r'guien vâ résister ! »

Ça fa't qu' te'jours, on vâ dir' que lâ, i' 'a prend par sour le brâs, et p'is, i' 'a leuv' de d'ssus l' lit', et p'is, on vâ dir' qu'i' y ava' in garde-robe, i' y ava't du ling' là-d'dans, il l'ava' habillée en [un] peu. P'is, lâ, i' arrive, p'i' i' défonç' la porte, p'i' i' prend l' corridor, p'is d'enn' porte à l'aut'e, i' défonça't çâ, p'is b'e'tô' [bientôt] i' arrive... Mé', lés sereine' attend'nt [entendent] le train ; i's s'y r-en-vienne' en avant d' lui. Mé', en arrivan en avant d' lui, i's fonç'nt dessu' avec enne épée pour (e) l' tuer, mé', l'aut'e, on vâ dir' s' ma' en frémille et dispara't. B'e'tôt, i' arrive en lguion p'is lés étrangle, i' lés dévore. Et lâ, i's gu'i d'mand'nt vie sauve, mé', Ti-Jean qui éta' enragé, en lguion, que'qu' chos' d'épouvantab'e, i' lés â dévorées, i' a tout' mis çâ à feu et à san [sang] au château. Mé', le Grand Désir [Vizir] du roi, qu'i' ava't pâs fait' de mal — i' ava' été in homme humain — on vâ dir' qu'i' ava't pâs travaillé pour gu'i fér' tort... De d' lâ, on vâ dir' que Ti-Jean â été le seul héritier, donc, sa femme été' la seule héritiér' du château, l'or, l'argent qu'i' y avé't lâ, p'i' i' y en avé' à savoèr quoi n'en fére.

On vâ dir' que lâ, i' a tout deunné çâ au Désir [Vizir] du roi : le château, l'argent, et p'is, il a pris sa femme, il a sorti su' la gal'rie, p'i' a pris sa femme — alle éta't trop feub' pour s'en r'venir — on vâ dir' que lâ, il l'â mis su' sés épaules, mé' san [sans] ô'blier son habit d'aigle, et p'i' il l'â mis su' sés épaules, lui qui été' en aigle, lui aussi, et lâ, il l'â travarsée la Mer Rouge, et p'i' i' a été couché' au château dés princesses, le soèr.

Et donc, le lend'mon matin, on vâ dir' qu' c'éta' enn' réjouissance, au château, de voèr qu'i' ava't sorti sa femm' de d' lâ. Lés deux aut's serein's qui l'éta'ent mortes, ça leu' faisa't b'en d' la peine, mé', elle, éta't démorphosée en tout câs. Lâ, on vâ dire, que Ti-Jean, pour avoèr détruit lés princesses, lés serein's du château d' la Mer Rouge, c'été' enn' ville, çâ, éioù c' que l'aut' château, lâ, qui avé' été emmorphôsé, on vâ dir' par cés serein's-lâ. P'is, en étant détruites, que la vill' s'ést trouvée démorphosée.

Et lâ, on vâ dir' que Ti-Jean resté' avec lés t'oâs princess's que gu'y ava't lâ. Lés princess's gu'i ont denné la couronne et le royaum' de tout c' que gu'y avé't lâ, et p'is que lés t'oâs princess's s'ron [seront] ôbligées d'obéir sour lés ord's de Ti-Jean tant qu'i's vont viv'e, et p'i' i's vive' encôr', si i's sont pâs morts !

6 — LES FEUX FOLLETS

C'est une histoire bien connue des gens de Saint-Joseph.

Un jour, les résidents du côté est de la rivière aperçurent un feu au bord du bois, sur l'autre rive. Quelqu'un avait observé le fait et l'avait ébruité rapidement.

C'était au début de mai, un peu après la saison des sucres. On se posait bien des questions sur ce feu visible près de la forêt. Dans ce temps-là, on parlait couramment des feux follets, des loups-garous et d'une foule d'êtres mystérieux.

Un groupe de jeunes garçons décident d'aller se rendre compte, sur place, de la nature de ce feu. Les plus vieux de l'endroit disent aux jeunes : « Vous allez vous faire prendre, vous faire enlever, et vous ne pourrez plus revenir ! »

Les jeunes, au nombre d'une dizaine, pour affirmer leur bravoure, répondent aux vieux : « Nous avons décidé d'y aller, et nous irons ! »

En les voyant partir, les vieilles femmes en avaient la larme à l'œil, à la pensée que ces jeunes ne reviendraient plus.

Le groupe des jeunes aventuriers se met en marche et commence à gravir la pente du côteau. À sept ou huit arpents du feu, les braves s'arrêtent près d'une clôture. De là, ils observent le phénomène lumineux : un gros globe de feu apparaît de temps en temps, jette quelques flammes et s'éteint. La peur commence à faire des ravages dans le groupe ; quelques-uns pensent à revenir sur leurs pas. Les plus courageux propagent le mot de ralliement : « Nous sommes ici, et personne ne nous fera reculer. Nous y allons ! »

Les jeunes garçons se prennent tous par la main en criant : « Allons-y ! Allons-y ! » Au fond, ils n'étaient pas sûrs de persévérer dans leur décision : ils avaient peur.

Mais bientôt, ils peuvent expliquer le phénomène. Un voyageur avait passé une nuit dans une cabane de branchages, et il avait allumé un feu à la porte de la cabane pour se faire chauffer de l'eau. Une étincelle était tombée dans le cœur d'une bûche d'érable en décomposition.

Vous ne saviez peut-être pas que le centre d'une bûche ou d'une souche d'érable, en pourrissant, se transforme en tondre ou substance très inflammable. Quand le feu s'y loge, il ne meurt pas, bien qu'il ne fasse pas de flamme.

Quand un souffle de vent venait à passer sur cet amas de bois d'érable pourri, le feu s'intensifiait et devenait visible pour les observateurs ; dès que le vent ralentissait, le feu devenait invisible tout en demeurant toujours vivant.

Après avoir observé le comportement de ce feu pendant quelques instants, les jeunes constatèrent bientôt qu'il ne s'agissait pas de feu follet ni de loup-garou mais de feu réel. Ils reviennent au village, aussi libres qu'auparavant et enrichis d'un récit basé sur les faits observés là-haut. De retour à la maison, ils racontèrent leur heureuse aventure à qui voulait les entendre.

LES FEUX FOLLETS

Légende racontée le 21 mars 1976, à St-Joseph de Beauce, Québec, par M. Gédéon Cliche, âgé de 84 ans. M. Cliche est natif de St-Joseph de Beauce, il a appris cette légende, vers 1915, de son grand-père, Georges Cliche.

Enregistrement no 4611.

C'st un histoèr' que... dan 'a paroess' St-Joseph que... Un jour, lés gens de c' côté icitt' d' la rivière, côté est, lâ, i's voya'ent d' l'aut' côté d' la rivière, dans l' bord du boâs, i's voya' un feu, temps en temps. Enn' parsonne ava't vu çâ, et p'is ça s'ést répan... ça s'ést mi' à s' parler. I' éta't... c'éta' apras l' suc' [sucre], te' [tout de] suite apras l' suc', au commenç'ment d' mai. Et puis, i's sava'ent pâs quoi qu' c'éta't, mé' dans c' temps-lâ, ça s' parla't dés fi-follets [feux follets] p'is dés loups-garous, p'i' i' ava't b'an [bien] d' quoi.

Fa't que, i' éta't, dés garçons... i' ont dit : « On vâ allé' 'oèr ! » Ah ! Lés vieux voula'ent pâs : « Vous allé' êt' pris, p'is vous allé' êt' enl'vés p'is vous r'viendra't [viendrez] pâs ! »

To'jours qu'i' éta' enn' dizain' de garçons, p'i' i's f'sa'ent lés brave' un peu, i' ont dit : « On d-y vâ ! » B'en, lés vieill's femmes, quand i' ont parti, b'en, mon doux ! i' 'n n'ava't ques'ment... i's pleura'ent ques'ment, i's r'viendra'ent pâs, bon !

Fa't qu'i' ont parti, i' ont pris l' montant [1], dans l' côteau, p'i' i's monta'ent. Quand i' ont arrivé à pe' pra' à enn' dizain' de... sept huit arpents du feu, lâ, i' ont arrêté à râ' [2] 'a clôture. D' temps en tem [temps] i' 'oeya'ent lés gros feux c'ta' enn' gross' boul' de feu qui paraissait, et p'is ça s'éteindait [éteignait]. I' 'n n-ava'ent qui commença' à a'oèr peur un peu, i' ava' envie de r'virer. I' ont dit : « On ést icitt' p'i' on r'descendrâ pâs, on d'y vâ ! »

I's sont tout's pris par la main, fa't qu'i' ont dit : « On d'y vâ, on d'y vâ ! » Mé' i' éta'ent pâs çartains d' leu' coup ; i' ava'ent pêur. Savez-vous quoi c' que c'éta't ? C'étè' un homm' qu' ava't cabané [3], et p'is b'en, pour cabaner, b'en o' allum' du feu ;

---

1. *Montant* : Pente.
2. *Ras* (à ou au) : Près de, contre, proche de.
3. *Cabaner* : Camper sous une cabane.

i' ava' allumé... du feu dehors pour fér' chauffer d' l'eau, et p'i' i' ava't r'volé [4] du feu, p'is lâ... dan enn' têt' d'érab'... dan enn' têt' d'érab'e. Vous savez peut-êt' pâs qu'est c' que c'ést ? In érab' çâ, l' cœur d' l'érab'e, quand c'ést tout pourri, ça fa't du tond'e [5], on appell' çâ du tond'e. C'st in affair' que quante l' feu ést pris dans çâ, que, ça meurt pâs, l' feu meurt pâs p'is ça fa't pâs d' flamme. P'is quand qu'i' venta' un peu su' çâ, lâ, quante l' ven arriva't, ça f'sa't... l' feu grossissa't, ils l' voya'ent ; du moment... du moment que l' vent tomba't, l' feu rap'tissa't, i's l' voya'ent p'us. Mé' i' moura't pâs, l' feu, i' resta't lâ.

Ça fa't qu' lés gârs, b'en, i' ont r'gârdé çâ ; c'éta't pâs... c'ta't pâ' un feu follet ni un loup-garou, hein. C'tait... c'éta't du feu. I' ont r'descendu. I' éta'ent pâs pris, i' éta'ent tout'... I' ont r'descendu p'i' i' ont conté çâ à... en arrivan à maison quoi c' c'éta't qu'i' ava'ent vu.

4. *Revoler* : Être projeté, jaillir, être transporté (par le vent).
5. *Tondre ou tonde* : Bois pourri, sec, utilisé comme amadou.

7 — LA BORNE ET LE REVENANT

Ici, le long de la route des fermes, deux voisins, deux cultivateurs, s'étaient chicanés à propos des limites de leurs propriétés. La ligne officielle entre deux voisins est garantie par deux bornes, une à chaque bout de la propriété.

Une borne, c'est une pièce de poterie que l'on enterre et sur laquelle on place une pierre. La pièce de poterie ne pourrit pas. De même, la pierre reste toujours au même endroit, contrairement à un poteau qui pourrit, tombe et disparaît. Si la borne disparaît, il est impossible de savoir où passe la ligne entre deux propriétés.

Donc, deux voisins s'étaient chicanés à propos des limites de leurs fermes, parce qu'une borne avait été dérangée. L'un de ces voisins vint à mourir.

À cette époque, la route côtoyait la rivière au lieu de passer près des maisons comme actuellement. Bientôt, les passants entendirent une voix qui criait : « Où vais-je la déposer ? Où vais-je la déposer ? » Les passants étaient effrayés par cette voix mystérieuse, d'autant plus effrayés qu'ils ne savaient pas d'où venait cette voix. Ils ne savaient pas davantage le sens de la question.

Un soir, un habitant était venu au village ; il avait bu un verre de trop et se sentait brave. Quand il vient à passer par la route des fermes, il entend la voix qui lui crie : « Où vais-je la déposer ? Où vais-je la déposer ?

— Ah ! sacre d'enfer ! remets-la où tu l'as prise ! » répond le passant à moitié ivre.

On venait d'entendre cette voix pour la dernière fois !

LA BORNE ET LE REVENANT

Légende racontée, le 21 mars 1976, à St-Joseph de Beauce, P.Q. par M. Gédéon Cliche, âgé de 84 ans. Il a appris cette légende du juge Robert Cliche (50 ans), qui l'avait appris lui-même des anciens.

Enregistrement no 4612.

Ici, à la rout' dés fermes, lâ, icitte, i' y ava't deux cultivateurs qui s'éta'ent chicanés pour un' ligne. Une borne ava' été à l'aut' bout' d' la terr' lâ, un' borne à l'aut' bout' d' la ligne, i's mett'e' enn' borne. Un' born' c'ést in trou qu'i's creus'nt dans terr' p'i' i's mett'nt d' la vaissell' dedans, ça pourrit pâs d' la vaisselle, p'i' i's mett'e' enn' roch' dessus, çâ, parsonne... ça ress' to'jours. Quand minm' qu'i' y â in piquat [piquet] b'en, i' pourrit, l' piquat p'i' i' tombe, b'en, la borne, la roche 'a gu'y ést to'jours.

Et p'is la borne ava't 'té dérangée d' place. P'i' un de cés cultivateurs-lâ qui éta't mort. Fa't qu'i' s'éta't mi' à attend'e [entendre], lâ... Dans c' temps-lâ, l' chemin pâssa't su' l' bord d' la rivière icitte, i' pâssa't pâ' au râs lés maisons. B'en, ça criait : « D'où c' que j' la mats [mets]? D'où c' que j' la mats ? » P'is l' monde, b'en, i' ava't b'en pêur de d' çâ in peu, hein, quoi c' que c'éta't, p'i' i' sava't pâs quoi c' que c'éta't.

Fa't qu'i' ava' un gârs qui éta't v'nu au village, p'i' i' ava't pri' in p'tit coup, i' f'sait l' brave in peu. I' s'adonne à pâsser lâ. Ça s' ma' à crier : « D'où c' que j' la mats ?

— B'en, maudit ! i' dit, mets-lâ où c' que tu l'âs pris ! »

I' 'n ont jamais r-entendu parler.

8 — LES LUTINS

Moi, je n'ai jamais vu de lutins, et je ne sais même pas ce qu'est un lutin. Mais nos vieux parents nous disaient que les lutins venaient utiliser leurs chevaux pour se promener. J'ai souvent observé, sur la ferme paternelle, que les chevaux portaient dans leur crinière deux petites tresses, une de chaque côté. Ces tresses étaient tellement bien nattées qu'il nous était impossible de les faire disparaître autrement qu'en les coupant.

Pour expliquer la présence d'une tresse de chaque côté du cou du cheval, on nous disait que les lutins introduisaient leurs pieds fourchus dans ces tresses quand ils lançaient le cheval à la course. Après chaque promenade, le lutin allait chercher une mesure d'avoine dans le hangar à grain pour en récompenser son cheval.

Moi, je le répète, je n'ai jamais vu un seul lutin, mais on m'en a parlé. J'ai souvent remarqué des tresses de crin sur le cou des chevaux, sans avoir vu qui que ce soit s'occuper de cette besogne.

Il était rare qu'un beau cheval ne portât pas de ces tresses nattées par les lutins !

LES LUTINS

Légende racontée, le 21 mars 1976, à St-Joseph de Beauce, P.Q., par Gédéon Cliche, âgé de 84 ans. Il a pris connaissance de ce fait à St-Joseph de Beauce.

Enregistrement no 4613.

On vâ parler dés lutins... dés lutins. Çâ, moé j'ai jama's vu d' lutin, p'is j' sé's pâs quoi c' que c'ést, mé' nos vieux parents disa'ent qu' dés ch'faux... lés ch'faux 'ta'ent [étaient] courus par lés lutins. Mé', j'ai b'en vu dés ch'faux ch' nous, deux p'tit's tress's de crign'[1] su' l' cou, b'en tressées lâ, deux p'tit's tress's chaqu' côté, p'i' attachées dans l' bâs. C'éta't pâs détachab'e, falla't l' couper ; ça s' détacha't pâs. P'i' i' y â eunn' chaqu' côté du cou, i's disa'ent qu' lés lutins s' metta' 'és deux pieds dans çâ, p'i' i's coura'ent l' cheval. P'is quand qu'i' éta' arrivé, l' cheval, b'en, i' alla'ent [les lutins allaient] su' le hangar charché' enn' portion d'a'oène, p'i' ils l' soègna'ent. Mé', je 'n n'a jama's vu d' lutin, mé' i's disa'ent qu' c'ta't lés lutins. Mé' j'ai b'en vu la crign' de ch'faux tressée, p'is c'ést pâs n'us aut's qui 'és tressa'ent.

Un beau ch'fal c'tait rar' qu'i' ava't pâs de d' çâ.

---

1. *Crigne* : Crinière de cheval.

9 — LES SEPT MILLE SOLDATS

Un homme vivait dans une grande pauvreté, en compagnie de sa femme et de leurs trois fils, Philippe, Pierre et Jacques.

Un jour, le père dit à ses fils : « Il va nous falloir trouver un moyen quelconque pour échapper à la misère ; je suggère que vous alliez couper du bois et le vendre à la ville. Pour moi, c'est la seule façon de survivre ! »

Les trois fils acceptent la suggestion de leur père et commencent à couper du bois. Après deux jours de travail assez peu productif, l'aîné dit à ses frères : « Écoutez-moi ! L'exploitation de la forêt ne nous rapportera pas assez d'argent pour vivre décemment. Nous allons essayer de nous trouver un emploi à l'extérieur, un travail plus rémunérateur que celui-ci. Il va falloir quitter notre milieu et trouver un emploi ailleurs ! »

De retour à la maison, la journée faite, on prend le souper en famille. Le repas terminé, l'aîné des fils s'adresse à son père : « Eh bien ! papa, je crois que notre entreprise ne nous rapportera pas beaucoup d'argent. Ces maigres charretées de bois ne rapportent pas suffisamment pour assurer notre vie. Nous ne pouvons pas nous procurer des habits convenables pour nos réunions sociales ou religieuses. Il ne reste qu'un seul espoir : chercher du travail en dehors de notre région !

— Mes fils, dit le père, c'est à vous trois de prendre la décision. Votre mère et moi, nous tâcherons de nous tirer d'affaire dans notre milieu habituel ! »

Le lendemain matin, les trois frères prennent la route et marchent... marchent jusqu'au soir. À la tombée de la nuit, ils aperçoivent un château portant un écriteau sur le linteau de la porte : « Ici, on peut se procurer le boire et le manger, le tout gratuitement ! »

L'aîné des trois frères agissait comme le chef du groupe ; c'est lui qui prenait l'initiative de questionner les deux autres au moment des décisions. « Que décidons-nous, à la vue de cet écriteau ? demande Philippe.

— Si tu entres, nous te suivrons ; si tu n'entres pas, nous t'imiterons ! » répondent Pierre et Jacques.

Ils foncent dans le château. Ils aboutissent dans une grande salle déserte, dépourvue de chaises et de tables. Le chef de la bande fait une remarque : « On nous promet gratuitement le boire et le manger ; si l'on nous fournissait aussi des chaises, nous pourrions nous asseoir ! »

À l'instant même, apparaissent trois chaises qui glissent sur le parquet et convergent vers les trois voyageurs. Ceux-ci en profitent pour s'asseoir. L'aîné continue ses souhaits : « Ah ! nous nous reposons sur des chaises confortables, mais je souhaiterais voir devant nous une table remplie de mets abondants et variés ! Là, ce serait le vrai bonheur ! Nous avons marché toute la journée sans prendre aucune nourriture. Nous apprécierions un bon souper ! »

Aussitôt, une table apparaît devant le groupe, une table chargée d'un menu auquel rien ne manque. Les trois frères s'attablent et prennent un abondant souper. Le repas terminé, Philippe prend la parole de nouveau : « Chez nous, nous avions l'habitude de fumer après avoir mangé ! Je n'ai pas apporté ma pipe, parce qu'elle était trop vieille, mais je fumerais un bon cigare ! Ici, je crois qu'il suffit de demander pour recevoir ! »

Ce souhait à peine terminé, les trois voyageurs aperçoivent une petite table portant des cigares de qualité et un jeu de cartes. La table glisse près de leurs chaises. Les frères commencent à fumer et à jouer aux cartes. On fume et on joue.

Soudain, l'un des frères s'adresse à l'aîné : « Écoute, Philippe ; c'est toi qui es notre chef. Pourrais-tu nous dire si nous allons nous coucher, et à quelle heure nous allons pouvoir occuper nos lits ?

— Ah ! moi, je ne me couche que vers minuit ou minuit et demi. C'est l'heure habituelle de mon coucher. Tu te rappelles, chez mon père, je lisais et je me couchais toujours à une heure avancée de la nuit ! »

Le jeu de cartes reprend. Vers minuit, on entend marcher au deuxième étage. Pierre et Jacques se lèvent de leurs sièges et se précipitent vers l'aîné : « Quels sont ces gens, là-haut ? Nous avons entendu marcher !

— Ah ! assoyez-vous près de moi et n'ayez pas peur ! » reprend Philippe.

Les deux frères s'assoient près de leur aîné. Une heure plus tard, trois filles descendent de l'étage supérieur, passent, sans dire un mot, devant les trois frères muets, ouvrent la porte et quittent le château.

L'aîné s'écrie : « Nous devrions regretter notre conduite ! Trois jolies filles sont passées près de nous, personne ne s'est levé, personne ne leur a adressé la parole ; elles n'ont eu aucune raison de nous parler ! Maintenant, il nous reste à souhaiter d'aller dormir dans des lits ! » Quelques instants plus tard, des portes de chambres s'ouvrent et laissent voir de beaux lits qui invitent au repos. Les trois voyageurs ne tardent pas à céder au sommeil.

Le lendemain matin, les frères se lèvent à neuf heures, déjeunent à la table magique. Après le déjeuner, ils fument leurs cigares et jouent aux cartes. Ainsi se passe leur première journée dans le château.

Le soir, un peu avant minuit, Philippe, l'aîné, s'adresse à ses frères : « Toi, Pierre, tu vas t'asseoir à côté de moi, et toi, Jacques, assieds-toi ici. À minuit, quand les filles

vont défiler devant nous, moi, je vais me lever et je vais les arrêter en leur parlant. Je vais leur demander si nous sommes de trop dans le château.

— Nous appuyons ta décision, mon frère ! » s'exclament Pierre et Jacques.

Les deux plus jeunes frères s'assoient de chaque côté de Philippe. À minuit, on entend des pas. Les filles descendent et défilent dans la salle où se trouvent les trois frères. Dès que Philippe fait un mouvement pour se lever, Pierre l'attrape par un bras, et Jacques, par l'autre bras. L'aîné se trouve donc dans l'impossibilité de se lever et reste assis sans dire un seul mot. Les trois filles ouvrent la porte du château et disparaissent dans les ténèbres. « Maintenant, dit Philippe, il est assez tard, c'est le temps d'aller au lit. Les chambres sont ouvertes, il ne nous reste qu'à aller dormir ! » Tous s'abandonnent bientôt au sommeil.

Le lendemain matin, lever à neuf heures et, peu après, le déjeuner ! On passe le reste du temps à fumer le cigare et à jouer aux cartes. Vers trois heures de l'après-midi, Philippe dit à ses frères : « Vous allez rester ici, moi je vais monter au second étage.

— Non ! répondent les deux frères ; si tu montes là-haut, nous montons nous aussi ! »

Ils étaient trop froussards pour rester seuls dans la salle du bas. « C'est bien ! leur dit l'aîné, suivez-moi ! » Les trois frères arrivent ensemble au deuxième étage. Philippe entre dans une première chambre. Il y trouve une petite table où il découvre un sabre et un pistolet. « Moi, je ne vais pas plus loin, dit Philippe. J'en ai suffisamment ! » Il apporte ces deux armes et les dépose à proximité de sa chaise. « Maintenant, mes frères, nous allons continuer à jouer aux cartes jusqu'au souper. Après souper, nous jouerons jusqu'à minuit. À minuit, je verrai s'il faut continuer de veiller ou se coucher !

— Accepté ! » disent Pierre et Jacques.

À six heures, ils prennent le souper, fument et recommencent à jouer aux cartes. À minuit, Philippe interrompt le jeu. « Asseyez-vous, un chaque côté de moi. Voyez ! Ce soir, nous sommes armés. Quand les filles passeront, je ne veux pas que vous vous leviez de votre siège. Toi, tu vas tenir le sabre, et toi, le pistolet ; ne bougez pas un doigt ! C'est moi qui suis le chef, et je tiens à le rester !

— Nous t'obéirons, Philippe ! » répondent Pierre et Jacques.

Une heure plus tard, des pas résonnent. Les trois filles mystérieuses descendent et entrent dans la salle où se tiennent les trois frères. Dès qu'elles mettent le pied dans la salle, Philippe bondit à leur rencontre : « Excusez-moi, dit-il, de vous arrêter ! Je voudrais causer avec vous.

— Très bien ! rétorquent les filles. Qu'as-tu à nous dire ?

— Comment se fait-il, continue Philippe, que vous ayez défilé deux fois devant nous, sans nous adresser un seul mot ?

— Nous n'en avions pas le droit, répond l'une d'elles. Séquestrées dans ce château, nous n'avions pas le droit de parler ! C'est grâce à vous trois que nous sommes en liberté. Si tu ne nous avais pas parlé, il vous serait arrivé la même aventure qu'à nous : vous seriez devenus esclaves dans ce château.

— Je vous remercie, répond Philippe, de nous donner ces renseignements !

— Eh bien ! continue la porte-parole des filles, nous pouvons maintenant nous asseoir ! Vous savez, sans doute, que le château vous appartient ! C'est une sorte de château merveilleux ; on y trouve tout ce que l'on peut souhaiter : des habits, des victuailles, de l'argent... rien ne manque ici ! »

Les filles s'assoient toutes ensemble et passent la nuit à causer. Elles racontent les aventures de leur passé ; Philippe parle de sa vie, de son enfance, de la pauvreté de ses parents. Il déclare qu'il serait heureux d'avoir de leurs nouvelles, de savoir comment ils vivent depuis le départ de leurs fils. « S'ils savaient comme nous sommes chanceux de vivre dans un château, au milieu de grandes richesses ! »

Le matin arrivé, les trois filles et les trois frères prennent le déjeuner ensemble, tout en continuant la conversation : « Quel travail faisiez-vous quand vous restiez à la maison paternelle ? demande l'une des filles.

— Nous bûchions du bois dans la forêt !

— Oui ? Eh bien ! ici, la quantité de bois nécessaire ne cause aucun souci ! De plus, quand vous déciderez d'entreprendre un voyage, vous êtes parfaitement libres de faire ce qui vous semblera bon !

Vous disposez d'habits, d'argent et d'une grande quantité de nourriture. Même, si vous n'y voyez pas d'empêchement, nous pouvons nous marier ! À une faible distance du château, se trouve un village. Il s'agit de communiquer notre projet de mariage au curé et il va nous marier. Nous pourrions établir nos foyers ici même. Le château est assez vaste pour loger trois familles ! »

Les trois frères acceptent avec bonheur la proposition de mariage que vient de leur faire une des filles au nom des trois. Le déjeuner terminé, les trois couples prennent la route et gagnent le presbytère de la paroisse, à un kilomètre du château. Ils ont un entretien avec le curé et ce dernier leur donne rendez-vous pour le lendemain matin.

La journée se passe. Au château, on veille jusqu'à neuf heures, puis chacun se retire dans une chambre à coucher. Le lendemain matin, on se lève et l'on se rend à l'église, à l'heure de la messe du mariage. Philippe épouse l'aînée des filles, Pierre épouse la deuxième et Jacques épouse la cadette.

Après le mariage, les trois couples reviennent au château, dînent dans l'intimité et improvisent quelques pas de danses. La musique était aussi facile à obtenir que tout le reste, dans ce château !

Chaque jour, on venait livrer les journaux et tout autre courrier au château. Philippe, l'aîné des frères, qui avait épousé l'aînée des trois filles, aimait beaucoup la lecture. Depuis son arrivée au château, il n'avait lu aucun journal, il n'avait ouvert aucun livre. Il signale à son épouse ce manque de passe-temps favori. « Tiens, lui dit-elle, en lui présentant un paquet de journaux, voici le courrier d'aujourd'hui ! » Il commence à lire une revue et y apprend l'existence d'une grosse ville perdue dans une région agricole, un peu comme dans la province de Québec, à une assez grande distance du château. Il n'avait jamais entendu parler de cette ville qui avait un roi à sa tête. La partie du bas de la ville était très riche, mais la partie supérieure croupissait dans une effroyable pauvreté.

Son attention est attirée par un détail peu ordinaire : une partie de la ville est très riche, et l'autre partie très pauvre ! « Cette inégalité, pense-t-il, est due au roi, chef de la ville. Installé dans la partie basse, il en garde pour lui-même, faut croire, plus qu'il n'accorde aux gens des quartiers du haut de la ville ! »

Il appelle ses frères hors du château et leur fait un petit discours : « Nous sommes mariés depuis à peine deux jours... Je viens de lire, dans un journal local, qu'il existe une grosse ville dont la partie inférieure est très riche par opposition à l'extrême pauvreté de la partie supérieure. Il s'agit pourtant d'une seule et même ville. Je serais très intéressé à visiter ces lieux. Et vous, n'auriez-vous pas envie de venir avec moi ?

— Bien entendu ! répondent Pierre et Jacques. Nous allons te suivre. C'est toujours toi qui es le chef de notre groupe. Nous y allons avec toi !

— Mais, continue Philippe, je vais dévoiler mon projet à ma femme seulement cet après-midi. Je voudrais connaître son opinion là-dessus ! »

On entre au château, on commence à causer et à jouer aux cartes en compagnie des femmes. Vers trois heures, Philippe interrompt le jeu pour avoir un entretien avec sa femme : « J'ai appris tout à l'heure par les journaux qu'il existait une immense ville dont la partie inférieure est très riche tandis que la partie supérieure est affreusement pauvre. Que dirais-tu, ma femme, d'une visite à cette ville ? Nous pourrions y aller tous ensemble, si vous le vouliez.

— Non, répond l'épouse ; nous autres, les femmes, nous n'y allons pas ! Si tu veux aller visiter cette ville, tu es libre de le faire. Prends ta décision toi-même. Tu peux y aller demain, si tu veux ! »

Philippe fait part à ses frères de sa conversation avec son épouse. Pierre et Jacques décident d'aller visiter la fameuse ville en compagnie de leur aîné. « Très bien ! Demain matin, décide Philippe, nous nous mettrons en route pour aller à cette ville. Le départ aura lieu à six heures. C'est à six heures que nous avons quitté la maison paternelle, c'est également à six heures que nous quitterons notre château ! »

La journée se passe au jeu de cartes. À neuf heures, tout le monde, au château, va au lit. Le lendemain matin à cinq heures et demie, les trois frères et leurs épouses prennent leur déjeuner ; à six heures, les excursionnistes sont prêts à quitter le

château. On donne la main aux femmes, on s'embrasse, on se souhaite une bonne journée, une grande chance et les trois frères se lancent sur la route.

Au moment où Philippe rejoint le chemin, sa femme sort sur le perron, et crie : « Philippe, reviens ici ! » L'aîné des frères fait demi-tour et court vers sa femme : « J'espère que ce faux départ ne me portera pas malchance ! Qu'est-ce que tu me veux, ma femme ?

— Non ; il n'y a aucun signe de malchance ! Je vais te donner cette petite corne. Quand tu feras faire un tour à la clé insérée dans cette corne — un seul tour — tu verras apparaître sept mille soldats auxquels tu pourras demander les services que tu voudras.

— Merci ! ma femme ; je te suis très reconnaissant de ce cadeau ! »

Philippe serre la main de son épouse, et revient vers ses deux frères. « Qu'est-ce que ta femme t'a donné ? demande l'un d'eux. Nous l'avons vue te donner un objet !

— Ah ! elle m'a donné un beau cadeau, mais je ne le vous montrerai pas aujourd'hui ! »

Les voyageurs font quelques pas sur la route. L'épouse de Pierre s'avance sur le balcon et crie : « Pierre, reviens ici ! » Pierre quitte, à son tour, la route, et va droit à sa femme : « Que veux-tu ? lui demande-t-il.

— Eh bien ! vous partez tous trois en voyage, et personne n'a un sou dans sa poche ! Vous ressemblez à des enfants ! Voici un petit portefeuille ! Comme tu peux le constater il ne contient qu'un billet de cinq dollars. À mesure que tu retireras un billet de ce portefeuille, il y en apparaîtra un autre ! Même si tu retirais des billets toute la journée, toute une semaine, ce portefeuille contiendrait encore une pièce de cinq dollars !

— Merci, ma femme ! Tu me donnes ainsi une vraie richesse !

— En effet, une vraie richesse ! »

Pierre serre de nouveau la main de son épouse, et vient rejoindre ses frères. « Quel cadeau as-tu reçu, toi, Pierre ? lui demande Jacques.

— Ah ! je te le dirai un peu plus tard, lors de notre prochain arrêt ! »

Quelques instants plus tard, Jacques entend un cri venant de sa femme : « Jacques, reviens ici ! » Le voyageur s'empresse de retourner vers celle qui l'appelle. « Que se passe-t-il, ma femme ? demande Jacques.

— Vous partez sur la route tous les trois ; vous n'apportez absolument rien à manger. Vous n'avez même pas de collation ! Vous allez marcher toute la journée, peut-être deux ou trois jours, et vous n'avez prévu aucun moyen de vous alimenter ! Prends cette petite nappe ! Elle est toute petite, mais une fois dépliée, elle va te procurer toute la nourriture que tu vas lui demander. Tu n'auras qu'à signaler ce que

tu désires manger, des galettes de différents genres, des gâteaux aux essences les plus variées, des patates, de la viande... tout ce que ton appétit te dictera !

— Merci ! ma femme, ton cadeau m'est précieux ! »

Jacques place dans sa poche sa petite nappe pliée et reprend sa marche en compagnie de ses frères. Vers onze heures et demie, Philippe s'arrête : « Comme nous sommes stupides ! Nous avons quitté un riche château, et nous n'avons apporté aucune nourriture !

— Assieds-toi ! » lui dit Jacques.

Le cadet des frères s'assoit à côté de Philippe et de Pierre. Il déplie sa petite nappe en dehors de la route et dit : « Je veux manger un bon repas, des viandes variées, des patates préparées selon plusieurs recettes... une grande quantité de mets ! »

Dès que Jacques a prononcé son dernier mot, la petite nappe se couvre de victuailles appétissantes. Les trois frères apaisent leur faim, grâce à la petite serviette merveilleuse. Jacques fait une remarque pratique : « Voici une nappe que tout le monde ne peut pas posséder !

— C'est un objet rare, en effet ! » réplique Philippe.

Le dîner terminé, Jacques plie la petite nappe et l'enfouit dans sa poche. Pierre profite de la conversation pour faire connaître à Philippe et à Jacques le cadeau qu'il a reçu de sa femme. « Regardez bien, mes frères ! Moi, j'ai eu, comme cadeau, un petit portefeuille. Vous voyez, il ne contient qu'un billet de cinq dollars. Je me garderai bien de retirer cet argent de mon portefeuille, mais même si je passais une semaine à empiler les billets retirés de ma bourse, il en resterait toujours un autre à la place du dernier billet enlevé.

— Eh bien ! nous possédons une richesse ! s'écrient les deux autres frères.

— Quant à moi, enchaîne Philippe, j'ai reçu en cadeau, une petite corne. En faisant faire un tour à cette clé — je n'en ferai rien actuellement pour nous éviter des soucis — sept mille soldats apparaissent devant nous. Si quelqu'un veut nous attaquer, il va regretter son geste ! »

Les trois voyageurs reprennent leur route et hâtent le pas. Ils atteignent bientôt la basse-ville — dans un conte, les événements se précipitent — ils atteignent la partie inférieure de la ville, voient la mer, le quai... Oh ! ils constatent qu'il s'agit d'une belle ville richement organisée. Ils prennent une rue et filent, filent. Ils aperçoivent bientôt le château du roi, un monument d'une beauté inégalable, portant le nom du monarque inscrit au-dessus de son portique. Ils passent à la porte de gros magasins. Tout indique que le roi est riche. Les seuls gardiens du château sont au nombre de douze ou treize cents. Seulement le gros moulin qui se dresse près du château serait suffisant pour annoncer sa richesse. Les trois frères continuent leur promenade à pied.

Comme on l'a mentionné plus haut, une pente assez raide séparait la partie supérieure de la partie inférieure de la ville. Les trois frères s'engagent dans une rue qui les conduit à la haute-ville. Ils avancent, avancent. Plus ils grimpent, plus la pauvreté s'affiche au grand jour. Les maisons semblent vieilles, défraîchies. Ils montent encore. Ils parviennent à un quartier dont l'allure rappelle la pauvreté soulignée par le journal. Ils entrent dans une sorte de zone de taudis. Philippe dit à ses frères : « Je m'arrête ici, là où la porte est à demi fermée et les fenêtres étroites. Cette demeure m'a l'air passablement pauvre. Il faut que j'y entre ! »

Philippe frappe à la porte. Une vieille dame vient lui ouvrir et lui dit : « Bonjour, monsieur !

— Bonjour, madame ! »

Les deux autres frères se tenaient à faible distance derrière Philippe. « Messieurs, s'écrie la dame, vous faites erreur ! Des gens bien vêtus comme vous — vous êtes sans doute des princes — c'est dans la partie basse de la ville que vous devez aller. En bas, vous trouverez de bons hôtels ; de plus, le roi donne asile à des pensionnaires. Vous ne le savez peut-être pas, mais ce roi est le plus riche de l'univers. De l'or et de l'argent, il en a en surabondance. Des soldats par centaines entourent le palais. Rien ne manque à ce roi-là.

— Mais comment expliquez-vous que la basse-ville soit si riche et la haute-ville si pauvre ?

— Je suis incapable de vous énumérer toutes les raisons de ce contraste, mais je vais vous en donner quelques-unes. Aujourd'hui, la crainte ne me paralyse pas ; le roi est en voyage de repos pour deux semaines.

— Ah ! oui ? En vacances !

— Nous, les résidents de la haute-ville — ce quartier est borné par la ligne que vous voyez — nous n'avons pas le droit d'abattre un seul arbre autour de nos bâtisses. C'est la propriété exclusive du roi qui vise à nous faire mourir de faim. C'est ce but que toutes les mesures du roi cherchent à atteindre. Chaque matin, une grosse voiture monte dans notre quartier pour recueillir les personnes trop affaiblies par les privations. On va décharger ce fourgon en bas, au bout du quai. C'est le traitement que nous recevons du roi. Les gens de notre quartier sont considérés comme des galeux par ceux du quartier riche.

— Ainsi, reprend Philippe, vous êtes pauvres au point de n'avoir à peu près rien à manger !

— Rien, monsieur ! C'est pourquoi nous ne pouvons pas vous recevoir ici. Nous n'avons pas une seule chaise pour nous asseoir. Vous savez, quand on est pauvre, on ne peut rien se procurer !

— Très bien ! madame ; nous allons loger chez vous. Veuillez nous excuser, mais n'ayez aucune crainte ; nous allons nous tirer d'affaire comme nous pourrons ! »

En entrant dans le taudis, Philippe aperçoit un homme assez âgé couché près du poêle, un garçon couché de l'autre côté du poêle. « L'homme qui dort près du poêle, madame, est-ce votre mari? demande Philippe.

— Oui, c'est mon mari; le jeune, c'est mon garçon. Le roi leur interdit de travailler. Il veut que nous disparaissions; c'est sa politique!

— Eh bien! nous allons essayer d'améliorer votre sort. Je vais y voir! Jacques, dit-il à son frère, tire ta petite nappe! »

Jacques déplie sa nappe sur un semblant de table et lui demande de faire apparaître des pâtisseries, des gâteaux, des galettes de diverses saveurs. « Et je veux, précise-t-il, que nous en ayons en grande quantité! »

La nappe se couvre aussitôt de friandises appétissantes. « Maintenant, dit-il à la dame, faites lever votre mari et votre garçon; invitez-les à manger! » L'instant d'après, toute la maisonnée s'empiffrait autour de la nappe merveilleuse. La vieille dame pleurait de bonheur. Philippe dit à ses frères : « Il commence à faire nuit. Nous allons dormir ici et demain matin, nous allons faire le tour de ce quartier du haut de la ville! » Puis se tournant vers les miséreux : « Si vous êtes sans propriété, si vous n'avez même pas le droit de travailler, nous allons changer votre sort. Nous allons nous établir à la haute-ville et jouer le rôle d'un vrai roi. Avant deux ans, votre quartier sera aussi prospère que la partie occupée par le roi. Ce ne sont pas de simples paroles! »

La vieille dame sent monter l'émotion jusqu'au bout de ses cheveux. « Nous allons enfin être heureux dans un pareil système! » s'écrie la maîtresse du logis.

Résidants et visiteurs s'étendent à côté du poêle et sombrent bientôt dans le sommeil.

Le lendemain matin, dès la barre du jour, Philippe réveille Pierre et Jacques. « Fais apparaître de la nourriture sur la table, Jacques, pour que nous déjeunions ensemble. Ensuite, nous irons faire une enquête dans le quartier en vue d'y trouver du bois pour nous installer des bâtisses. Nous allons ainsi allumer la première étincelle de la colère du roi contre nous. Nous allons exécuter notre plan rondement. Ce n'est pas l'argent, ce ne sont pas les soldats ni la nourriture qui nous manquent! »

Après le déjeuner, les trois frères reprennent la rue. Partout, ils constatent la même pauvreté. Les gens qu'ils rencontrent montrent des signes d'épuisement par la faim. « Il est temps, commande Philippe, de louer les services des gens du quartier. Le roi est absent, c'est le temps d'agir! Toi, Pierre, prends la route; toi, Jacques, file dans une autre direction! Louez les services de tout le monde en âge de travailler, même des enfants de neuf ans! Qu'ils viennent travailler à la coupe du bois en vue d'ériger nos bâtisses. Vous verrez comme notre projet va avancer rapidement! »

Tout d'abord, les ouvriers travaillèrent à équarrir les billes de bois; puis on bâtit un moulin à scie. On procéda ensuite à la construction d'un immense centre d'alimentation et d'un magasin rempli de toutes sortes de marchandises, un peu comme un commerce de gros.

Maintenant Philippe procède à la nomination du personnel : « Toi, Jacques, tu seras le gérant du moulin ! Toi, Pierre, tu sais lire et passablement écrire, tu vas être responsable du magasin, le grand commis. Même si les clients se présentent en grand nombre, donne-leur la marchandise sans prendre le temps d'enregistrer les achats. Nous avons de l'argent en abondance ! C'est toi qui es responsable du petit portefeuille. Je veux que tu paies nos ouvriers chaque soir à six heures et demie. Verse-leur cinq dollars par jour, qu'ils soient jeunes ou vieux ! Tout le monde sur le même pied !

— Entendu ! répond Pierre.

— Quant à moi, je vais surveiller les employés du dehors. Jacques va surveiller les travaux du moulin, Pierre va surveiller le magasin, et moi, je vais voir à la bonne marche du restaurant, en réglant les problèmes des cuisiniers et des serveuses qui formeront un gros groupe. »

Philippe surveille la naissance de son organisation un peu à la façon des débuts d'une compagnie. Laissons-le se débattre à la haute-ville et descendons chez le roi !

Le roi avait désigné un domestique pour surveiller la partie supérieure de la ville. Ce domestique, on l'a déjà vu, conduisait un gros fourgon tiré par deux chevaux, et ramassait les pauvres qui étaient affaiblis par la faim et la misère. Quand sa voiture était pleine de miséreux, il allait la déverser dans la mer au bout du quai.

Ce matin-là, vu le retour du roi, le fourgon reprend sa ronde dans le quartier supérieur de la ville. Le domestique, y découvre un moulin à scie aussi perfectionné que celui du roi, un magasin et un restaurant. « Qui a pu venir s'installer ici si rapidement ? se demande le conducteur du fourgon. Je ne puis... il se peut que ce soit une compagnie puissante ! »

Le domestique revient à la basse-ville et dit à une servante : « Quand le roi va monter à la haute-ville, il va avoir une grande surprise ! Je n'ose plus monter là-bas, et j'espère que le roi ne m'y renverra plus ! Les maîtres de la haute-ville pourraient me couper le cou sans hésiter ! »

Bientôt, le moulin commence à fonctionner à un rythme endiablé. Le bois abonde dans la cour de l'établissement, on y débite de la planche, du bardeau et même de la latte. Le moulin produit du bois destiné à de multiples usages. Les ouvriers y reçoivent leur paie de cinq dollars chaque soir.

Les gens du quartier pauvre commencent à se loger plus confortablement. On détruit les bicoques et on les remplace par de belles maisons. Les barbiers ne tardent pas à bâtir de nouvelles boutiques. À la haute-ville, un courant de vie s'établit semblable à celui de la basse-ville.

Pendant ce temps, le roi est revenu de sa promenade. À son retour, il fait demander son domestique ; celui-ci demeurait avec sa femme dans un petit appartement. Quand le roi avait affaire au domestique, il l'appelait en tirant sur un cordon relié à une cloche. Le domestique répond au signal du roi. « Comment la vie s'est-elle

passée ? demande le monarque. As-tu fait de fructueuses randonnées dans le quartier du haut ?

— Ne m'en parlez pas, Sire ! Hier, j'ai fait une découverte renversante. Le quartier du haut de la ville est presque aussi prospère que le nôtre.

— Ne me dis pas que...

— Oui, oui ! Trois frères ont établi une grosse compagnie dans la partie supérieure de la ville. Leur restaurant est aussi élégant que le vôtre ; ils ont organisé un moulin à scie, un magasin... ils jouissent de toutes les commodités.

— Eh bien ! Va préparer le carrosse et nous allons faire une randonnée là-haut, une simple tournée d'observation ! »

Le domestique attelle le cheval sur le carrosse et conduit le roi à la haute-ville. Philippe était assis devant sa porte et se berçait. Le roi l'aborde : « Qui vous a donné la permission de vous installer ici, mon ami ?

— Sire, ces terrains du haut de la ville appartiennent aux citoyens de ce quartier. Vous, vous possédez vos terrains, moi je possède les miens. Régnez sur la basse-ville, moi, je vais veiller sur la haute-ville !

— C'est entendu, dit le roi. Demain matin, je vous rendrai de nouveau visite. Si vous n'avez pas mis fin à votre entreprise, tout le quartier va être détruit par le fer et le feu ! Mes cinq cents soldats vont vous vaincre coûte que coûte !

— Sire, je vous invite à revenir, demain matin ! Vos cinq cents soldats, je n'aurai pas le temps de tous les voir !

— Très bien ! reprend le roi. Retournons au château, domestique ! »

Une fois le roi en route, Pierre va trouver Philippe : « Qu'est-ce que le roi pouvait bien te vouloir ?

— Ah ! le roi, ce n'est pas un homme ordinaire ! Il porte de beaux habits ! Il va nous rendre visite, demain matin, à la tête de cinq cents soldats.

— Ah ! oui, cinq cents soldats ! reprend Pierre.

— Tu vas le voir culbuter ! continue Philippe. Ils vont tous dire adieu à la vie sans même y penser ! »

La nuit suivante, Philippe ne ferme pas l'œil. Le lendemain, à sept heures, il sort du lit, déjeune et donne un conseil à son frère : « Pierre, dit-il, les clients commencent à affluer au magasin, je vais te dicter ta règle de conduite. Je ne veux pas que tu prennes part à la visite que va me rendre le roi. Reste dans ton magasin. Même si tu vois monter des soldats, n'en fais aucun cas ! Surtout n'aie aucun souci à ce propos. Tu sais comment je vais recevoir le roi et ses soldats ! »

Soudain, le roi entreprend de monter de la basse-ville, accompagné de ses soldats. Philippe, campé au bord de la pente de la haute-ville, aperçoit le déploiement

militaire. Il en avertit Pierre, après s'être assis. « Ne dis pas un mot, mon frère ! Je possède ma petite corne magique. Si elle est obéissante au mouvement de la clé, le succès est pour moi ! Mais si elle n'obéit pas, je serai dans une situation pénible ! »

Les soldats s'avancent jusqu'à la barrière de la propriété de Philippe ; le roi leur commande d'arrêter leur marche, puis s'adresse à Philippe : « Vas-tu cesser de transformer ce quartier ou si tu décides de continuer tes travaux ?

— Sire le roi, je ne trahirai certainement pas les intérêts de ce quartier ! Si vous voulez perdre tous vos soldats, le temps est venu ! Faites-les avancer ! »

Entretemps, Philippe avait pris sa corne magique et en avait tourné la clé. Sept mille soldats entouraient le chef de l'entreprise. « Maître, demandent les soldats, que voulez-vous de nous ?

— Vous voyez ici les soldats du roi ? Eh bien ! je veux que vous leur tranchiez tous la tête ! »

Une minute plus tard, les soldats de la corne magique avaient détruit l'armée du roi. Philippe s'adresse au monarque : « Vous avez assisté à l'intervention surprenante de certains visiteurs ! Je vous avais pourtant averti de retourner au château en compagnie de vos soldats. Retournez chez vous, tout seul, maintenant, et allez administrer les affaires de votre quartier ! Moi, je vais m'occuper de celles de mon quartier !

— Tu as gain de cause aujourd'hui, réplique le roi, mais nous nous rencontrerons ailleurs ! Je ne démissionne pas devant toi !

— Moi non plus, Sire mon roi, je ne renonce pas à vous rencontrer de nouveau ! »

Le roi reprend la route du château, fonce tout droit à la cuisine et y rejoint sa reine : « Ma chère, dit le roi, j'ai fait une malheureuse sortie à la haute-ville, ce matin. J'y ai perdu tous mes soldats !

— Tous tes soldats ?

— Oui ! le chef d'entreprise du quartier supérieur dispose d'autant de moyens que moi. Il en a même peut-être plus que moi ! Ses cinq ou six mille soldats — probablement sept mille — n'ont pris qu'une minute à détruire mes cinq cents soldats. Je l'ai menacé d'autres visites, mais il m'a ri au nez. Il est prêt en tout temps à me faire face. Que veux-tu que je fasse dans ces circonstances, ma femme ? J'aime autant l'ignorer, autrement il va nous ruiner ! »

La reine ne réplique pas un seul mot. Elle se renferme au salon et commence à brasser des idées dans sa tête. Tout à coup, elle s'écrie : « Le roi, viens me trouver !

— Que veux-tu, ma vieille ?

— Tu sais, j'avais une fille. Voilà bien une dizaine d'années qu'elle a émigré en Amérique. Je viens de penser à la faire revenir ici. C'est presque une fée ; elle est au

courant du passé et peut lire dans l'avenir. Elle pourrait te suggérer des moyens pour couper les jarrets de ces novateurs de la haute-ville. Il faut la faire venir ici !

— Très bien ! Quel bon conseil ! Tu me fais une véritable bonne suggestion ! »

Le roi envoie un message à sa fille. Elle répond aussitôt : « Dans trois jours, je serai auprès de vous ! » Le troisième jour, la fille est de retour au château ; elle serre la main du roi, de la reine, et s'adresse immédiatement à son père : « Il y a onze ans aujourd'hui que je vous ai quitté, papa. Quel problème vous a incité à me rappeler ici ? Vous m'aviez chassée, et maintenant vous m'invitez à revenir !

— Oui, ma fille, répond le roi ; je t'ai chassée, tu sais pourquoi. Jusqu'à l'âge de vingt ans, tu avais été la fille la plus exemplaire du monde. Quand tu as abandonné la religion, quand tu as cessé de fréquenter l'église, je n'ai pu approuver ta conduite et je t'ai invitée à nous quitter. Mais aujourd'hui, mon attitude a changé. Je t'offre à rester près de nous, et je te promets de te donner légalement tout ce que je possède. C'est toi qui seras mon héritière à tous les paliers !

Ces jours derniers, j'ai vécu une expérience désastreuse. Une compagnie s'est installée dans le quartier de la haute-ville et menace de me ruiner. Je ne sais vraiment pas comment chasser ces intrus !

— Mon père, dit la princesse, je vous donnerai mon opinion là-dessus dans trois jours. Donnez-moi trois jours pour trouver un moyen destiné à vous tirer d'embarras ! »

La troisième journée arrivée, la princesse descend de sa chambre et aborde le roi : « Mon père, voudriez-vous aller à la ville, chez le marchand de chevaux et m'y acheter un beau cheval blanc. Procurez-moi aussi un habit blanc, un chapeau et des gants. Pour m'adapter à l'habit masculin, je me ferai couper les cheveux à la façon d'un homme. Vous n'oublierez pas de me procurer aussi un jeu de cartes.

— Très bien, ma fille ! M'as-tu énuméré tout ce qui peut faire ton bonheur ?

— Certainement, mon père !

— Je te prie de ne pas te gêner ; de l'argent, nous en avons en abondance ! »

Laissons le roi causer avec sa fille, et revenons à la haute-ville, là où les trois frères exploitent un moulin à scie. Au début de l'exploitation, la cour à bois n'était pas très vaste. Peu à peu on l'a remplie à tel point que l'on se demandait où placer le bois. Jacques, le responsable du sciage, va voir Philippe et lui fait une suggestion : « Pourquoi n'irais-tu pas vendre du bois ? Nous en avons trop en réserve ; le feu peut se déclarer dans notre cour, réduire en cendre le bois et les bâtisses. Je crois qu'il serait prudent d'aller promouvoir la vente d'une bonne quantité de bois !

— Ah ! la suggestion est pleine de sagesse ! »

Philippe fait part de ce plan à son frère Pierre. « Eh oui ! Va essayer de vendre ton bois ; autrement, tu sais bien que l'on risque de tout perdre dans un incendie.

— Entendu ! Mais écoute-moi bien, Pierre ; je vais te confier ma corne merveilleuse. Aies-en bien soin. Fais de même à propos du portefeuille et de la nappe magique ! Surveille nos propriétés, sois poli pour tout le monde, visiteurs ou employés. Quant à moi, je crois pouvoir faire mon voyage et prendre possession des valeurs du bois d'ici trois ou quatre jours.

— Ne t'inquiète pas, reprend Pierre ; pendant ton absence, tout va fonctionner comme si tu étais sur place ! »

Philippe utilise un moyen de transport, probablement le chemin de fer, et part à l'étranger vendre son bois. La princesse dit au roi, son père : « Que l'on m'amène mon cheval près de la galerie à l'arrière du château ! Je vais monter à la haute-ville en vue de rencontrer le remplaçant du directeur de l'entreprise. Ce dernier est parti par chemin de fer pour vendre son bois. Je crois que ce voyage sera fructueux. »

Elle prend la montre de son père et la place dans sa poche ; ensuite, elle monte sur son cheval et le dirige vers la haute-ville. Une fois devant le magasin des trois frères, la princesse attache son cheval à un poteau et entre dans l'édifice. « Bonjour ! Un cigare, s'il vous plaît ! » Pierre se lève et présente la boîte à ce nouveau client. « En voici une boîte ! de répondre Pierre.

— Non ! je n'en veux qu'un. Je ne veux pas acheter la boîte, je ne suis pas un gros fumeur. Un cigare suffira !

— Prenez la boîte et gardez-la !

— Merci ! Et le commerce du bois ? Tout semble bien fonctionner ? Vous en produisez beaucoup ?

— Oui, les ventes sont bonnes ! Mon frère est parti à la recherche d'autres acheteurs. On ne peut prendre de plus amples risques : une simple malchance pourrait tourner en catastrophe !

— Beaucoup de ventes, au magasin ? demande le visiteur.

— J'ai souvent trop de clients pour un seul commis ! Dans la moitié des cas, je ne puis même pas enregistrer les ventes à crédit. Même s'il s'agit d'un sac de farine ou d'un sac de sucre, j'omets facilement d'inscrire la valeur de ces marchandises.

— Vous êtes riche, à ce que je vois ?

— Du moins, nous avons beaucoup d'argent ! »

Quand Pierre a terminé ses vantardises, le client continue. « Si je ne me trompe, il me reste un certain laps de temps avant le passage du train ! À quelle heure passe-t-il en temps normal ?

— Il n'entre pas en gare avant deux heures ou deux heures et demie.

— Oui ! Alors, nous avons le loisir de jouer une partie de cartes. Le temps paraîtra moins long !

— Très bien ! Allons-y pour le jeu de cartes ! »

Le client tire cent dollars de sa poche et les dépose sur le comptoir. « Vous, commis, vous pouvez déposer l'article que vous désirez ! Je vous fais confiance ; déposez un objet qui équivaut à peu près à la somme que j'ai déposée moi-même. »

Le client étranger avait déposé cinq billets de vingt dollars ; l'association des frères ne disposait que de billets de cinq dollars. Pierre regarde le dépôt de billets et se dit : « La mise n'est pas très forte ; je vais l'équilibrer avec ma nappe ! » Il tire sa petite nappe de sa poche et la dépose à côté de l'argent. On mêle les cartes... on joue. Le client gagne la première partie, et empoche la petite nappe. « Vous avez perdu votre enjeu, commis !

— Ah ! ce n'est pas grave ! répond Pierre.

— Eh bien ! dit le client à l'habit blanc, vous allez vous reprendre ! Je dépose maintenant deux cents dollars ; de votre côté, vous pouvez engager un objet que vous estimerez de même valeur ! »

Pierre, de caractère un peu violent, se sent piqué dans son orgueil. Il sort la petite corne de sa poche et la dépose pour équilibrer la mise de deux cents dollars. « Mêlez les cartes ! » commande le client à Pierre. Pierre obéit ; on distribue les cartes. La princesse, ou plutôt le client, gagne aussi la deuxième partie, et empoche la petite corne magique.

Pierre commence à se plaindre : « Je suis plus malchanceux, il me semble, aujourd'hui que d'habitude ! C'est la première fois que je perds une partie de cartes. Il est vrai, je ne joue pas souvent !

— Maintenant, poursuit le client, je dépose quatre cents dollars ; vous voyez cette somme sur le comptoir ! Je vous invite à déposer un objet que vous jugerez de même valeur.

— Je vais déposer mon petit portefeuille. Il ne contient qu'un billet de cinq dollars, mais on peut y puiser aussi souvent que l'on veut sans l'épuiser. »

Pierre dépose l'objet magique, et distribue les cartes. L'adversaire gagne encore la partie. Il s'empresse de glisser le portefeuille dans sa poche et dit à Pierre : « Monsieur, si j'étais dans votre peau, je ne prendrais jamais un jeu de cartes dans mes mains ! Vous ne savez pas jouer aux cartes ! »

L'élégant client tourne le dos, saute sur son cheval et file vers la basse-ville. La princesse met pied à terre au château et court vers le roi : « Mon père, lui dit-elle, j'ai fait un excellent voyage !

— Est-ce vrai ?

— Dans deux ou trois jours, poursuit la vieille fille, vous pourrez vous-même faire un bon voyage à la haute-ville !

— Tant mieux ! Je te remercie beaucoup de ce service ! Maintenant, assoyons-nous à table et prenons notre souper !

— Non ! objecte la princesse. Je ne souperai pas avant six heures. Je monte à ma chambre à l'instant, et vous enverrez la servante m'avertir à l'heure du souper ! »

À six heures, la servante va réveiller la princesse. Cette dernière descend souper, et ensuite retourne à sa chambre, après avoir donné un avertissement à la servante : « Tu ne reviendras pas à ma chambre avant demain midi ! Je ne prendrai aucun déjeuner. Pendant deux jours, je ne veux pas te voir à ma chambre, le matin. Tu viendras me réveiller seulement entre le dîner et le souper ! »

La troisième journée, la princesse descend voir son père sans y être demandée : « Mon père, regardez cette petite corne ! On dirait d'un jouet, mais si l'on tourne cette clé une fois, la corne laisse échapper cinq mille soldats. Quand vous irez à la haute-ville rencontrer les étrangers, vous n'aurez qu'à prendre cette corne et à faire un tour de clé ; cinq mille soldats combattront pour vous, et vous aurez certainement la victoire. Mais, c'est demain que vous monterez à la haute-ville, pas aujourd'hui ! »

La princesse retourne à sa chambre, examine la petite corne, les trois objets magiques, et les glisse dans ses poches.

Transportons-nous maintenant à la rencontre de Philippe.

Philippe revient de son voyage à sept heures, le soir. En quittant la gare du chemin de fer, il se rend à la haute-ville et y trouve Pierre dans le magasin, les coudes sur les genoux, la tête entre ses mains. Il semble affreusement triste, il n'a aucun client. « Que fais-tu, Pierre ? lui demande Philippe. Tu m'as l'air très fatigué. Que se passe-t-il ?

— Écoute-moi, Philippe, je suis à bout de courage !

— Je t'avais pourtant averti de prendre ton temps, de faire des promenades au grand air. Quitte le magasin ; les clients se serviront eux-mêmes. Tu pourrais t'absenter une couple de jours... Il t'est peut-être arrivé un malheur ?

— Oui, Philippe ! »

Pierre raconte à son frère qu'un homme vêtu de blanc, d'une allure délicate, est venu sur un cheval blanc, lui rendre visite. « Et, avoue Pierre, j'ai perdu la petite nappe !

— Ah ! Ciel ! Tu as perdu ma petite nappe ! reprend rageusement Philippe. C'est malheureux. Nous sommes à deux pas de la ruine !

— Lors d'une deuxième partie de cartes, avoue encore Pierre, j'ai perdu la petite corne magique ! »

Philippe commence à crier et à sautiller. « De plus, dit Pierre, j'ai perdu le petit portefeuille merveilleux !

— C'est vrai ? Eh bien ! avertis Jacques de mettre en branle, demain matin, la sirène du moulin pendant une demi-heure ! Tous les employés vont se précipiter vers le moulin, et moi, je leur ferai part de ma décision ! »

Le lendemain matin, Jacques se rend au moulin et fait retentir la sirène longtemps, longtemps, pendant une grosse demi-heure. Les ouvriers se précipitent hors de leurs demeures pour s'informer de ce qui se passe, pour demander si un employé a eu un accident. On se réunit devant le moulin ; Philippe se rend en face de cette foule de manœuvres de près de cent vingt-cinq hommes, et leur livre ce message : « Nous n'avons plus d'argent pour payer les salaires ; il vous faudra donc interrompre vos activités. Notre usine fermera ses portes pour deux mois, peut-être plus longtemps. Nous ne savons pas au juste quand nous reprendrons nos travaux, mais certainement pas avant deux mois.

— Même si vous n'avez pas d'argent, crient les employés, il n'est pas nécessaire de fermer le moulin. Nous pourrons travailler pendant un mois sans salaire. Vous nous avez accordé des marchandises sur promesse de paiement, votre magasin est abondamment pourvu de nourriture, nous travaillerons gratuitement...

— Non ! Il est plus prudent d'interrompre toutes nos activités ! Quoi que vous fassiez, le roi va monter dans votre quartier et va tout mettre à feu et à sang ! Vous serez aussi gagnants d'interrompre tout travail.

— Très bien ! Vos raisons sont sages ! répondent les ouvriers.

— Je vais choisir les trois plus expérimentés parmi vous, les plus âgés, et je vais confier une tâche à chacun. L'un de vous va surveiller le moulin, l'autre, le restaurant, et le troisième, le magasin. Quand vous aurez faim, allez vous servir au magasin. Surveillez surtout le feu et le sabotage. Peut-être dans trois ou quatre semaines, nous serons de retour chez vous !

— Très bien ! Nous vous remercions ! crient les ouvriers. Soyez sans crainte, quand vous reviendrez, tout sera en ordre ! »

Aussitôt après ce discours, Philippe dit à Pierre : « Les boîtes du rayon des habits, culbute-les sur le parquet ! Nous allons choisir trois accoutrements de même teinte ; un habit gris, un chapeau et des gants gris ! »

Les trois frères s'habillent tous les trois en gris et prennent la rue. Ils descendent directement chez le roi. La princesse les voit passer et se demande : « Qui sont ces trois hommes-là ? » Après quelques instants d'attention, elle reconnaît le commis qui a perdu les trois parties de cartes. Elle conclut que les deux autres sont ses frères.

Elle descend de sa chambre et court vers le roi : « Mon père, trois hommes seront ici dans un instant. Ils vont vous demander un emploi. Dites-leur que vos employés doivent avoir du cœur à l'ouvrage et une grande habileté. Vous leur offrirez de travailler au bord de la mer, à surveiller les billots du haut d'un trottoir flottant, et de là diriger le bois vers la chaîne qui les entraîne au moulin. Vous leur direz qu'il vous manque trois hommes pour ce poste.

Ils vont hocher la tête en prétextant qu'ils ne sont pas aptes à ce travail. Proposez-leur une sorte d'examen d'habileté. Vous connaissez, dans la cuisine, ce dispositif à bascule qui nous permet de jeter à la mer, au moyen d'une dalle, tous les

déchets ou les pièces encombrantes ? C'est une plate-forme de huit ou neuf pieds de longueur. Placez les trois hommes le dos au mur et dites-leur : « Je vais compter jusqu'à trois. À trois, vous sauterez au milieu de ce rectangle ! » En sautant sur cette trappe, ils vont tomber à la mer, et nous en serons débarrassés. S'ils sautent plus loin que le milieu de cette trappe, vous les enverrez travailler au bord de l'eau. Moi, je m'occuperai de les faire disparaître ! »

La princesse monte rapidement à sa chambre. Quelques instants plus tard, le roi entend frapper à la porte et envoie la servante ouvrir : « Bonjour, messieurs !

— Bonjour ! Est-ce que le roi est ici ?

— Oui !

— Allez dire au roi que nous voulons lui parler ! »

La servante revient vers le roi : « Trois jeunes gens bien vêtus, très élégants, voudraient avoir un entretien avec vous !

— Faites-les entrer ! » répond le roi.

La servante va porter aux visiteurs la réponse du roi, et les conduit immédiatement au salon où attendent le roi et la reine. Les trois frères occupent les trois sièges disponibles. Philippe prend la parole au nom du groupe : « Nous sommes trois frères qui avons quitté la maison paternelle à cause de notre grande pauvreté. Papa et maman, usés par l'âge et la fatigue, vivaient dans la misère. Actuellement, nous nous cherchons un emploi. Nous nous sommes rendu compte que vous brassiez de grosses affaires ici, et nous sommes venus vous offrir nos services.

— Vous êtes chanceux ! Je cherche justement trois hommes pour travailler sur le bord de l'eau, rassembler les billots du haut d'un trottoir flottant. C'est un travail qui demande passablement d'habileté ! »

Philippe se croyait apte à cette tâche, mais il doutait de la force de ses frères : « Eh bien ! dit le roi, votre adaptation au travail ne sera pas longue. Quand je parle d'habileté, je veux dire une qualité moyenne. Passez avec moi dans la cuisine pour y donner une preuve de votre souplesse. »

Les trois frères suivent le roi dans la cuisine. Le roi les place tous trois, dos à un mur, et leur dit : « Vous voyez ce rectangle-ci ? Je vais compter jusqu'à trois. Quand vous entendrez "trois" essayez de sauter au centre de ce rectangle. Si vous réussissez cette épreuve, je vous accorderai un emploi à tous les trois ! Vous irez travailler sur le pont flottant, et on essaiera de vous simplifier la vie ! »

Philippe se place au centre de la ligne, le long du mur ; il attrape ses frères par le bras et les invite à sauter en même temps que lui. Le roi fait quelques pas en arrière et commence à compter : « Un ! Deux ! Trois ! » En entendant « trois », nos copains sautent au milieu de la trappe à bascule, et sont projetés à la mer. Grâce à des efforts désespérés et à la présence de bûches flottantes, ils parviennent à s'agripper au quai et à sortir de l'eau.

Philippe y va d'un petit discours à ses frères : « Pierre, dit-il, je ne t'en veux pas, puisque tu es mon frère. Si tu n'étais pas de la famille, je serais dur pour toi. Tu mériterais une bonne raclée pour nous avoir jetés dans une situation si alarmante, alors que nous nagions dans l'aisance ! Moi, je vais vous quitter ; je vais vous laisser à votre initiative.

— Où vas-tu, Philippe ?

— Je m'en vais dans l'intention de me trouver un emploi. Je n'ai plus d'argent ; il faut prévoir l'heure où je devrai remplacer mes habits !

— Et nous ? Qu'allons-nous faire ? demandent Pierre et Jacques.

— Vous allez rester ici, sur le quai. C'est un bon endroit pour des gens qui m'ont trahi !

— Moi, je vais avec toi, riposte Jacques. Ce n'est pas moi qui ai trahi !

— Ton devoir est de rester avec Pierre. Bâtissez-vous une boutique. Voyez tout le bon bois usagé que l'on a abandonné à la mer. Bâtissez-vous une maisonnette de belle apparence !

Toi, Pierre, tu es bon violoneux, et toi, Jacques, autrefois tu dansais sur la musique que papa jouait. Tu étais bon danseur. Bâtissez-vous une boutique et placez un écriteau à la porte pour annoncer votre danse. De cette façon, vous allez gagner votre vie ; des curieux vont venir vous visiter et vous réclamerez vingt-cinq ou trente sous à chaque client. C'est ainsi que vous recueillerez un peu d'argent. Maintenant, je vous quitte ! »

Philippe s'engage sur la route, le long de la mer et s'éloigne à grands pas. C'était une section de grande route ; la température était chaude. « Je vais ralentir le pas, pense Philippe, pour marcher plus longtemps ! Il faut que je me débarrasse de mes frères ! »

Il marche. Soudain, il aperçoit un grand champ de patates, près de la route, un champ qui s'étend à perte de vue. Une route côtoyait le champ de patates. « Voici de gros fermiers, pense Philippe. Je vais essayer de me trouver un emploi sur leur ferme ! »

Philippe suit la route, file le long du champ de patates, traverse un champ de blé et un champ d'avoine. Il parvient à une bâtisse assez imposante. Un vieillard se tient près de la porte. « Bonjour, monsieur !

— Bonjour, jeune homme ! As-tu perdu ta route ?

— Non ! Je sais où est ma route... mais je me cherche un emploi. J'ai vu que vous faisiez du gros travail, ici. Quand auront lieu les récoltes ?

— Probablement dans trois semaines, mais pas beaucoup avant cette période !

— Vraiment ? Trois semaines !

— Ces champs que tu vois, reprend le vieillard, appartiennent tous au roi, le roi qui administre la ville pas loin d'ici. Tu sais, la ville dont la partie inférieure est si riche et la partie supérieure, si pauvre? Tu as dû passer par là.

— Et vous, quel est votre occupation, ici?

— Moi, je suis surveillant; j'ai l'œil sur les champs du roi!

— Ah! vous êtes un gardien dans le domaine du roi! C'est bien! C'est une noble tâche! Quoi qu'il en soit, auriez-vous la bonté de me donner à dîner?

— Certainement! Veuillez entrer et je vous sers un repas, bien que le roi n'approuve pas ce geste. Il ne veut pas que je reçoive de visiteurs. Mais il ne viendra pas aujourd'hui, il est venu hier!»

Philippe s'assoit devant un bon dîner. «Ce chemin que j'ai suivi jusqu'ici, demande le voyageur, se prolonge-t-il assez loin?

— Toi, répond le vieillard, tu m'as l'air d'un homme d'affaires. Tu t'informes comme un gérant de compagnie qui a de grands projets. À t'entendre, on peut croire que tu ne moisis pas sur place!

— Oui, monsieur! Je dirigeais une grosse entreprise, mais j'ai tout perdu!»

Il raconte au vieillard ses principales aventures en se disant qu'il ne perdra rien à tout dire à ce vieil homme. «Le roi t'a roulé de la sorte? interroge le vieillard.

— Il m'a ruiné!

— Moi, je ne l'aime pas tellement, ce roi! J'ai un salaire de famine: cinquante sous par jour! Je vis misérablement; je ne puis même pas m'acheter du tabac! C'est pourquoi je ne m'entends pas très bien avec le roi.

— Et ce chemin, demande Philippe, s'étend-il sur une longue distance?

— Oui; mais pas loin d'ici, tu verras une sorte de verger. L'un des pommiers donne des pommes blanches; il ne faut pas en manger! C'est comme un pommier magique. Si tu manges ses pommes, tu t'exposes à voir pousser un pommier ou une branche sur ta tête, sur une épaule ou à quelque autre endroit du corps.

— Oui? C'est dangereux!

— C'est dangereux, en effet! Quant aux autres, ce sont de bonnes pommes; tu peux en manger autant que tu veux!»

Philippe reprend la route. À une courte distance, il aperçoit le verger. Il mange des pommes rouges tout en examinant les pommes blanches. Il cueille une couple de douzaines de ces dernières et en bourre ses poches. Il cueille une demi-poche de pommes rouges; il porte la poche sur une épaule et revient chez le vieillard. «Je vous remercie beaucoup, lui dit-il, du bon service que vous m'avez rendu! Si je parviens à me venger du roi, si je puis le réduire à l'impuissance, je vous viendrai en aide. Vous

aurez de l'argent en quantité et vous aurez une tâche plus intéressante que celle de gardien ! Fini le salaire de cinquante sous par jour ! »

Philippe revient en ville, son sac de pommes sur le dos. Il lance de temps en temps une pomme rouge à des enfants qui jouent chaque côté de la rue. Les femmes observent ce passant. La servante du roi, occupée à étendre son linge sur le séchoir, aperçoit Philippe et se rappelle l'avertissement que lui a donné le roi : « Si tu vois passer un marchand de pommes, tu lui diras que je veux en acheter plusieurs barils, même une quinzaine de barils. Si tu as de l'argent, tu paieras le marchand, si tu n'en as pas, demande à la reine de payer la note. »

La servante, en apercevant Philippe, s'élance au pas de course dans le château : « Sire le roi, je viens de voir apparaître un marchand de pommes !

— Eh bien ! demande-lui de monter au château ! » reprend le roi.

La servante court à la rue et dit à Philippe : « Excusez-moi, monsieur ! Le roi demande si c'est vrai que vous vendez des pommes ! » Philippe lance un coup d'œil, s'assure par l'écriteau, qu'il s'agit bien du roi dont il veut se venger... « La belle, va dire au roi qu'il vienne ici en personne ! » La servante transmet le message au roi.

Le roi descend avec lenteur vers le marchand de pommes : « C'est vous le marchand de pommes ?

— Oui, c'est moi ! Voyez ici de belles pommes rouges qui se conservent deux ou trois mois.

— En as-tu beaucoup de pommes de cette sorte ?

— Ah ! deux ou trois cents barils !

— Une si grande quantité ! s'exclame le roi.

— Celles que je porte dans mon sac me servent d'échantillons. Je ne ferai pas la livraison de mes pommes avant trois jours. Sur la commande, j'inscris le nom de l'acheteur, son adresse et je viens faire la livraison un peu plus tard !

— Inscrivez quinze barils sur ma commande ! insiste le roi.

— Entendu, Sire mon roi ! Je vous livrerai vos quinze barils de pommes ! »

La princesse du haut de sa fenêtre avait suivi la conversation de son père avec le vendeur ; elle n'avait pas reconnu Philippe. Elle se précipite dans l'escalier et descend sur la rue : « Monsieur, vous vendez des pommes ?

— Oui, j'en vends ! »

Le roi était reparti. Philippe continue son dialogue avec la princesse : « Je vends des pommes, mais ton père vient d'en commander quinze barils. Il semble qu'il roule de grosses affaires !

— Ah ! oui. Il nourrit sept ou huit cents personnes. Quinze barils ! Ah ! moi, j'en commande un baril pour moi seule !

— Mais, je vends aussi de belles pommes blanches. Peut-être feraient-elles mieux votre affaire? Elles sont plus tendres et plus agréables au goût que les pommes rouges. »

Philippe plonge la main dans sa poche de paletot, et fait voir à la princesse de belles petites pommes blanches. Si vous préférez les rouges, je viendrai vous les livrer ici dans trois jours. Quant aux blanches, je vais vous en laisser seulement une ou deux aujourd'hui. Je pourrais vous en apporter d'autres...

— Oui; ajoutez à ma commande un baril de pommes blanches !

— À votre service ! »

Cette vieille fille, cette princesse, avait des manières insupportables. Quand elle apercevait, du haut de sa chambre, des passants sur la rue, elle ouvrait sa fenêtre et ne manquait pas de leur lancer sur la tête un cœur de pomme ou une pelure d'orange. C'est un peu pour cette raison que le roi l'avait éloignée autrefois du château.

La fille monte dans sa chambre et en ouvre la fenêtre. « Le premier piéton qui va déambuler sous ma fenêtre, se dit-elle, je vais lui lancer un cœur de pomme sur la tête ! Elle s'installe la moitié du corps hors de sa fenêtre, et commence à gruger sa pomme blanche. Aucun passant ne se présente. Quand elle a mangé sa pomme, elle ressent une drôle de sensation. Elle aperçoit un pommier qui est sorti de son épaule. Elle essaie de reculer dans sa chambre, mais elle est retenue à l'extérieur par les branches du pommier trop abondantes pour s'introduire dans la chambre par la fenêtre. Elle tente d'appeler à l'aide au moyen de sa cloche, mais elle ne peut rejoindre la cloche. Elle commence à crier. La reine l'entend et demande au roi : « Est-ce notre fille qui hurle ainsi? Va donc lui demander ce qu'elle a à crier ! »

Le roi se sent pris de peur. Il était indulgent pour sa fille puisqu'elle l'avait passablement aidé contre l'intrusion des trois frères. Il s'élance à toute jambe dans l'escalier et saute des marches pour monter plus rapidement à la chambre de sa fille. Après un coup d'œil, il s'écrie : « Qu'est-ce qui t'empêche de revenir dans ta chambre ? Un pommier ! Eh bien ! ne t'en fais pas, ma fille. Je vais faire venir des ouvriers pour dresser des échafauds de façon que mes charpentiers viennent te débarrasser de ces branches. Patiente quelques instants ! »

Le roi descend et sort du château. La princesse en profite pour manger une autre pomme blanche. Elle voit apparaître, sur l'autre épaule, un pommier fourchu dont une partie des branches croît à l'extérieur de la fenêtre, et l'autre partie à l'intérieur de la chambre en traversant la fenêtre. « Ah ! Ciel ! pense la princesse. Je suis vouée à la mort, sans aucun doute ! Personne ne pourra me libérer de ces arbres ! » La colère la pousse à manger une troisième pomme blanche. La branche du pommier à l'intérieur de la chambre se développe en hauteur jusqu'au plafond. La princesse ne sait plus quel hurlement lancer dans le château.

La reine monte à la chambre de sa princesse. À la vue de sa fille, la reine commence à pleurer. Le roi revient, peu après, en compagnie de charpentiers munis d'outils. Ces arbres n'étaient ni de fer ni d'acier ; les ouvriers se sentent incapables

d'en sectionner les branches. Ils se déclarent impuissants à délivrer la princesse de sa piteuse situation. Le roi dit à la princesse : « Ma fille, c'est une punition divine. Tu es punie de ta méchanceté. Je t'ai toujours dit que tu étais méchante. Je veux bien accepter une certaine part de responsabilité, mais on ne peut nier que tu as été méchante.

Une seule décision s'impose, je crois. Il faut attendre quelques semaines. Dans trois semaines, nous verrons probablement plus clair dans cette affaire. Un de mes frères possède certains pouvoirs, un peu comme toi ; je vais le faire venir ici ! »

Revenons à Philippe. Les pommes ne l'intéressaient plus depuis qu'il avait vu dans quels mauvais draps se trouvait la princesse. « Tu en as assez pour l'instant ! » avait pensé le jeune homme. Ce dernier se rend chez un médecin et frappe à la porte. Le médecin le fait entrer dans son bureau : « Que puis-je faire pour toi, mon ami ? demande le médecin.

— Je suis passablement mal pris !

— Pris ? Il serait peut-être facile de te déprendre ! Tu n'es retenu par personne, pas ici du moins ! Tu es sous l'effet d'une bière ou d'une boisson plus forte ?

— Non ; je ne bois pas !

— Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Philippe débite au médecin toute l'histoire de ses aventures, du début à la fin, sans omettre sa rivalité avec le roi et la vengeance tirée de la princesse. Le médecin se met à rire. « Tu ne sais peut-être pas que le château me fournissait beaucoup de clients. Dès que la princesse a été de retour, l'atmosphère s'est assombrie. J'ai perdu tous mes clients ; la princesse a de meilleurs remèdes que moi !

— Vraiment ? interroge Philippe avec surprise.

— Moi-même je suis dans un malaise financier. Je suis pris comme toi, moi aussi !

— Monsieur le docteur, si vous voulez me louer un habit de médecin et un sac à malade, dans trois jours, je viendrai m'acquitter du prix de cette location !

— Entendu ! Je n'exige aucun argent, pourvu que tu me rendes mes effets !

— Promis, docteur ! »

Philippe revêt un habit de médecin, prend en main un sac à malade, et s'élance sur la rue. Il file à grands pas chez un graphiste : « L'ami, tu vois mon habit ; n'aie pas peur de le salir. Tu vas me faire un écriteau que j'attacherai à mes hardes : "Prêtre et médecin qui guérit tous maux !" »

Affublé de son écriteau, Philippe reprend la rue, et va se promener devant le château. À sa troisième promenade, il est aperçu par une servante qui va en porter la nouvelle au roi : « Dépêche-toi, lui dit le roi, fais entrer ce médecin ! »

La servante tourne les talons et file vers la rue à la rencontre de Philippe: « Docteur, le roi a une fille qui est dans un état assez étonnant. Il aimerait que vous veniez la visiter !

— J'y vais sur-le-champ ! » répond Philippe.

Le faux médecin s'empresse d'entrer au château. Le roi lui donne la main, le fait asseoir et lui raconte ce qui est arrivé à sa princesse. « Je veux lui rendre visite ! » insiste Philippe. Le roi précède le visiteur et l'introduit dans la chambre de sa fille. Philippe s'assoit près de la princesse et écoute l'histoire de sa situation précaire. « Depuis combien de temps vous êtes-vous confessée ? demande le prêtre-médecin.

— Ah ! depuis au moins vingt et un ans, je ne suis pas allée à confesse.

— Sire, dit-il au roi, si vous voulez bien nous quitter, je vais entendre la confession de votre fille, et ensuite, je verrai à quoi m'en tenir ! »

Le roi sort de la chambre et en referme la porte. Le médecin se choisit une chaise assez simple et se rapproche de la princesse et commence à entendre sa confession. La jeune fille parle, parle, raconte des épisodes entiers de sa vie pendant une bonne demi-heure, et finit par ces simples mots : « C'est tout !

— C'est bien tout ? »

Le confesseur se lève, va vers une table, en rapporte un petit morceau de pomme rouge et le fait manger à sa pénitente. Elle croque le segment de pomme... Une branche se détache de son épaule et tombe à l'extérieur du château. « Voyez ! Si vous aviez confessé tous vos mauvais coups, c'est tout le pommier qui serait tombé, et non pas seulement une branche ! Je vais aller causer avec le roi pour lui dire comment les choses se sont passées ! »

Philippe descend voir le roi et lui fait part des résultats de son intervention. « Pouvez-vous revenir, demain matin ? demande le roi.

— Oui, je reviendrai, mais ce sera ma dernière visite !

— Combien me demandez-vous comme honoraires ?

— Cent dollars ! répond Philippe.

— Cent dollars ! C'est trop peu ; je vais vous en verser deux cents !

— Je n'exige que cent dollars ! insiste Philippe, c'est mon tarif professionnel. »

Le roi donne ses honoraires au jeune homme. Le faux médecin glisse les billets dans sa poche et dit au roi : « C'est entendu ! Je reviendrai demain matin, mais ce sera la dernière fois ! Allez trouver votre princesse et donnez-lui une bonne leçon. Elle est passablement méchante. Vingt et un ans sans confession !

— J'essaierai de l'ébranler, docteur ! »

Philippe revient chez le médecin et lui dit : « J'ai fait une assez bonne visite au château, une visite qui m'a rapporté cent dollars ! Je vous les donne.

— Non, non, non, proteste le médecin ; je ne veux pas d'argent, ni piastres ni sous !

— Docteur, je vous donne cent dollars et dépensez-les comme bon vous semblera !

— Très bien ! Je vais aller chercher de la bière ; nous allons causer autour d'un verre ! » décide le médecin.

Les deux amis ont causé toute la veillée. À onze heures, chacun gagne son lit.

Le lendemain matin, vers sept heures, Philippe sort de sa chambre, prend le déjeuner vers huit heures trente, et se dit : « Je vais aller rendre visite à la princesse, à neuf heures ! » À l'heure prévue, il se déguise en prêtre-médecin et se rend au château. Le roi était très heureux de le revoir. « Et puis, Sire, avez-vous pu causer sérieusement avec votre princesse, hier soir ?

— Oui, je suis allé la voir et je l'ai longuement semoncée. Je crois que vous pourrez la libérer de ses trois pommiers aujourd'hui !

— Merci, Sire mon roi ! Je vais faire mon possible ! »

Philippe monte à la chambre de la princesse, s'assoit de nouveau sur sa petite chaise et dit à la princesse : « Vous savez ce que vous avez à faire. Confessez-vous ! » La confession dure longtemps et longtemps. Elle en accuse, des crimes ! Mais elle ne souffle pas mot de ses parties de cartes. « C'est terminé ! » dit-elle au confesseur.

Philippe se lève, prépare un morceau de pomme rouge et le présente à la princesse. Elle mange cette bouchée. Une branche de pommier se détache et tombe par terre. « Voyez de nouveau ! J'ai un signe que vous n'avez pas confessé tous vos mauvais coups ! Si vous aviez tout avoué, le pommier entier se serait séparé de votre corps. Décidément, vous êtes d'une perversité déconcertante ! Je vais sur-le-champ tenir le roi au courant de votre cas ! »

Philippe aborde le roi et lui dit : « Votre princesse m'a encore donné une preuve de sa méchanceté.

— Oui ?

— Je n'ai réussi qu'à faire tomber une seule branche de pommier ! Je ne reviens plus. Tout est fini !

— De grâce ! dit le roi, revenez demain matin ! Je vous donnerai dix mille dollars !

— Mille ou dix mille dollars ! Je ne crois pas être capable de revenir ici.

— Revenez, docteur ! Pour l'amour de Dieu, revenez !

— Revenez, je vous en supplie ! s'exclame la reine.

— Eh bien ! répond Philippe, je reviendrai demain matin, mais ce sera la dernière fois. Vous entendez ? La dernière fois ! »

Le roi verse cent dollars d'honoraires au faux confesseur. Philippe va retrouver le médecin et lui annonce : « J'ai gagné encore cent dollars !

— L'argent commence à abonder !

— Prenez cet argent et dépensez-le selon votre bon plaisir, pour acheter de la bière, du vin ou tout autre produit ! Ces billets sont vôtres !

— Je vais aller chercher de la bière et nous allons causer d'affaires, en buvant un verre ! » dit le médecin.

La journée se passe ; la soirée est employée à dialoguer à propos des aventures de la journée. À dix heures, chacun gagne son lit, et Philippe se lève assez tôt. Après le déjeuner, il parle de se rendre au château. « Ah ! prends ton temps, lui conseille le docteur. Laisse-la souffrir un peu ! »

Vers neuf heures, Philippe est de retour chez le roi. « Sire, avez-vous eu un entretien avec la princesse ?

— Oui ! Et je l'ai passablement secouée ! »

Philippe retourne près de la princesse, s'assoit sur sa petite chaise et commande à sa pénitente de continuer sa confession. Elle parle, parle, raconte fait après fait. « Au cours de votre vie, demande le confesseur, n'avez-vous jamais joué aux cartes ? Vous n'en avez pas encore parlé !

— Oui, répond la princesse, mais il y a longtemps. Je suis allée à un endroit où une grosse compagnie exploitait un commerce ; j'ai ruiné cette entreprise en lui enlevant trois objets précieux.

— Eh ! princesse, c'est un vol appréciable ! Les objets que vous avez obtenus frauduleusement, il faut me les donner, et moi, en utilisant le prône du curé de la paroisse, je les ferai parvenir au propriétaire !

— J'ai soutiré un petit portefeuille ; vous le trouverez dans le tiroir de ce meuble ! »

Le confesseur va vers le meuble, trouve dans un tiroir les trois objets magiques. Il prend le portefeuille et le glisse dans sa poche. « Avez-vous hérité d'un autre objet, au cours de cette partie de cartes ? demande le confesseur.

— Oui ; une petite nappe !

— Cet objet représente encore une certaine valeur ; il faut que je le remette à qui de droit ! »

Il revient au tiroir et met la petite nappe dans sa poche. Il voit la corne magique. « Je vais mettre la main sur cet objet bientôt ! pense Philippe. Avez-vous un autre vol à déclarer, princesse ?

— Oui ! Il s'agit d'une petite corne.

— C'est un objet d'une certaine valeur ! Je vais emporter cette petite corne et je vais la donner au curé de la paroisse pour qu'il la transmette au propriétaire.

— J'y consens volontiers ! » affirme la princesse.

Philippe présente à la vieille fille une pomme entière et lui ordonne de la manger. Aussitôt qu'elle a croqué cette pomme, la princesse est libérée du pommier qui la tire vers l'extérieur. « Maintenant, dit le faux médecin, tu vas rester dans ta chambre tout le reste de ta vie. Dis-toi bien, toutefois, que tu n'en as pas pour longtemps à vivre ! Il est grand temps que tu te renfermes dans ta chambre : les gelées d'automne vont bientôt se faire sentir, et les feuilles du pommier commencent à rougir ! »

Philippe va voir le roi et lui raconte comment il a libéré sa fille d'un pommier. « Je suis satisfait que vous l'ayez ainsi soulagée. Quand allez-vous revenir ?

— Ah ! je ne puis le prédire, je ne puis rien promettre ! Si jamais je repasse par cette ville, je vous rendrai visite, peut-être dans un proche avenir, peut-être au cours de l'automne... Je n'en sais rien !

— Je vous dois combien, docteur, pour vos honoraires ?

— Cent dollars !

— Permettez que je vous en donne cinq cents !

— Cent dollars suffisent, Sire mon roi ! »

Philippe se précipite chez le docteur : « Tenez, docteur, voici cent autres dollars ! Maintenant, vous allez venir avec moi, et nous allons rendre visite à mes deux frères que je n'ai pas vus depuis un certain temps. J'ai hâte de me rendre compte si l'un joue encore du violon et si l'autre pratique encore la danse. Allons les visiter ! »

Le médecin revêt ses habits de voyage et prend la route en compagnie de Philippe. Ils arrivent sur le quai devant la boutique des deux frères. Un client attendait son tour, à la porte, et Jacques s'évertuait à exécuter des pas de danse. Philippe remarque que le parquet est passablement délabré, vieilli. Il constate l'état pitoyable de la boutique.

Soudain, Philippe empêche le client de sortir et se tourne vers l'autre : « La place est restreinte pour la clientèle ; mais je vais payer pour tous le prix d'un autre tour de danse ! »

Jacques recommence à marteler le plancher de ses semelles. La danse terminée, Philippe s'avance vers Jacques, il tire un billet de cinq dollars de son portefeuille et le tend au danseur. « Ah ! proteste Jacques, nous ne pouvons changer de telles sommes !

— Garde tout le billet ! Fais un autre pas de danse pour moi et je te laisserai ce billet sans réclamer la monnaie ! »

Jacques se dit à lui-même : « Je vais essayer de me surpasser pour mériter une telle somme ! C'est le salaire d'une grosse journée de travail ! » Jacques se trémousse pour exécuter des rythmes rares. Quand Jacques a terminé son tour de danse,

Philippe fonce vers Pierre, tire du portefeuille magique un billet de cinq dollars et le lui présente. « Excusez-moi, dit Pierre ; je n'ai pas de monnaie ! D'ailleurs, vous avez grassement payé le danseur tout à l'heure ! Cette contribution est suffisante !

— Non, non, insiste Philippe ; je vous donne le billet entier ! Est-ce qu'il y a longtemps que vous avez ouvert votre boutique de danse ?

— Il y a près de trois mois !

— Vous ne me reconnaissez pas ? »

Les deux artistes ouvrent de grands yeux vers le visiteur si généreux. Soudain l'un d'eux croit reconnaître l'interlocuteur : « Ne serais-tu pas Philippe, mon frère ?

— Tu y es ! C'est moi, Philippe ! »

L'aîné montre à ses frères les trois objets précieux qui avaient fait jadis leur fortune. « Voyez ce petit portefeuille, la petite corne et la petite nappe ! Ces objets ne sortiront plus de ma poche ! Je les garderai toujours sur moi. Je ne vous permettrai plus de vous en servir ! Maintenant, sortez, en emportant le violon. Laissez tout le reste dans la boutique et suivez-moi ! »

Pierre et Jacques filent chez le médecin où les trois frères dégustent un bon dîner préparé par la servante du professionnel de la médecine. Philippe rend l'habit, le sac à malade, et demande à son ami : « Docteur, combien me réclamez-vous pour m'avoir loué ces effets ?

— Ah ! j'ai déjà reçu trois cents dollars, c'est suffisant !

— Attendez un instant, dit Philippe, je vais vous en donner encore un peu ! »

Philippe empile une série de billets de cinq dollars et les présente au médecin : trois mille dollars ! « Maintenant, il reste à vous promettre de revenir vous visiter. Moi, je me hâte d'aller rendre visite au roi pour lui faire payer ses mauvais coups à mon égard. Je ne vous invite pas à me suivre, docteur ; c'est mieux pour vous de ne pas voir ce que je vais faire ! »

Philippe retourne au château du roi, et entre sans frapper. Le roi causait avec la reine. « Bonjour, Sire mon roi ! »

Le roi commence à regarder attentivement le visiteur. « Je crois vous avoir déjà vu !

— Oui, vous m'avez déjà vu ! Votre fille aussi, dans sa chambre, en haut, m'a également vu ! Je connais toute la maisonnée !

— Ah ! oui ; j'y suis ! Vous êtes l'un des trois frères...

— Exactement, les trois frères ! Vous vous rappelez peut-être la scène où vous m'avez fait passer dans la cuisine et ranger le dos au mur ? Vous m'avez obligé à sauter au milieu d'une trappe au moment où vous disiez "Trois !" Aujourd'hui, nous allons répéter cette scène ; placez-vous le dos contre ce mur, tous les deux, et c'est moi

qui vas compter. Quand je dirai "trois", vous sauterez sur la trappe. Si vous ne sautez pas, je prendrai les moyens pour vous faire avancer. Regardez ce que je possède : une corne, un portefeuille et une nappe. C'est votre princesse qui devrait posséder ces objets magiques ; c'est pourtant moi qui peux m'en servir aujourd'hui ! Vous nous avez trahis chez nous, à la haute-ville. Vous avez fini de jouer la comédie ; il vous faut mourir ! La basse-ville, autrefois si prospère, va connaître une misère plus grande que celle de la haute-ville, ces derniers temps ! »

Philippe compte : « un, deux, trois ! » Le roi et la reine sautent sur le milieu de la trappe et glissent immédiatement à la mer. Trop vieux pour se sauver à la nage, ils ont disparu pour toujours.

Philippe revient ensuite à la haute-ville et y remet en branle tous les mécanismes créés quelques mois plus tôt. La vie reprend de plus belle.

Mes frères, dit Philippe, vous voyez comme je suis débrouillard. J'ai été votre chef depuis le jour de notre départ de la maison paternelle jusqu'à aujourd'hui. Chacun de nous a épousé une belle femme, au château. Il faut retourner vers nos épouses. Il y a près d'un an que nous les avons quittées ; il leur reste encore deux jours pour reprendre leur situation de jadis, si nous ne retournons pas immédiatement !

— Nous te suivrons ! » s'exclament Pierre et Jacques.

Un peu avant d'entreprendre ce voyage, Philippe dit à ses frères : « Attendez-moi une heure ou deux, ici au magasin ; je vais aller saluer le vieux gardien qui m'a donné le secret des pommes ! »

Peu après, Philippe parvient chez le vieillard, le remercie de son aide et lui montre les trois objets magiques obtenus de sa femme et de ses belles-sœurs. « Grâce au portefeuille, j'ai de l'argent en quantité, annonce Philippe. Maintenant vous n'avez plus besoin de travailler ; l'argent que je vous donne vous fera vivre pendant toute votre vieillesse. Quant au roi, vous ne le reverrez plus, il est mort, du moins je le crois mort, puisqu'il est tombé à l'eau et n'est jamais revenu ! Maintenant, je retourne, en compagnie de mes deux frères, visiter nos épouses qui nous attendent dans un château ! »

Le jour même, les trois frères reprennent le chemin du château. À leur arrivée, ils aperçoivent les trois femmes sur le balcon. Bientôt, les épouses manifestent leur bonheur par des embrassements. Elles demandent qu'on leur raconte les péripéties du voyage que leurs maris viennent de terminer. « Je ne puis, dit Philippe, vous raconter sur-le-champ toutes nos aventures par le menu ; ce serait trop long !

— Merci à toi, Philippe, dit l'une des femmes, d'avoir guidé nos maris à travers tant d'obstacles ! »

Je ne sais s'ils sont encore en vie, mais ce sont eux qui m'ont envoyé ici !

LES SEPT MILLE SOLDATS

Récit populaire raconté le 7 septembre 1960, à Eel River Crossing, Nouveau-Brunswick, par M. Adélard Pelletier (60 ans) de Balmoral. Il a appris ce conte, 35 ans plus tôt, de M. Vezeau de Miscou, dans les chantiers du Nouveau-Brunswick.

Enregistrement no 1519. Conte-type 566 I a, d (corne), b (bourse) et serviette. II a (ville pauvre et riche), III, IV a (arbres), b.

C'éta' in vieux, i' ava't t'oâs garçons. Ce vieux-lâ i' ava't joliment d' la misère, i' éta't pauv'e avec sa vieille. I' di' à sés garçons, i' dit : « On vâ êt'e obligé d' fair' que'qu' chose, on vâ vend' du boâ' à la ville, seul moyen pour arriver.

— L' garçon i' dit, c'ést correck ! »

I' ont travaillé deux jour' à couper du boâ' à la ville. I' 'n â un dés plus vieux, i' dit : « Écouté' 'oèr, i' dit, més deux fréres, i' dit, ça march'râ pâs, i' dit, on vâ aller trouvé' enn' place, i' dit, pour s' gâgner d' l'argent, on vâ allé' en qu'u'qu' pârt, i' dit, on vâ sortir, on vâ allé' en d'hors.

I' arriv'nt chez eux, l' soèr, s' mette' à la tab'e, i's soupent. Apras qu'i' ont féni d' souper, i' dit : « Écoutez, i' dit, poupâ [papa], i' dit, on n'arriv' pâs, i' dit, d' minme. I' dit, cés p'tits 'oéyag's-lâ, i' dit, c' pâs çâ qui vâ nous fair' viv'e ! On pourrâ pâs s'habiller, pourrâ pâs sortir, ni à l'église ; i' dit, on pourrâ pâ' allé' à l'église, i' dit, l' seul moyen on vâ sortir en d'hors.

— Més garçons, c'en reste à vous aut's, c'ést correck ! I' dit, moé p'is ta mére on s'arrang'râ icitte ! »

L' lend'main matin, i' ont pris l' chemin, i's s' sont mi' à marcher. I' ont marché jusqu'au soèr. Quand qu' le tem [temps] a commencé à v'nir bâs, lâ, la breunante [1], rencontré in château. C'éta' écri' en haut d' la porte : « Icitte on boét, on mange, ça vous coût' pâ' in cenne ! » Le plus vieux, c'éta't lui qui éta't bâss [boss] [2] c'ést lui qui ronna't [to run] [3] sés deux fréres. I' dit : « C'ést correck, i' dit, on vâ t' suire [suivre]. Si tu rent'e', on vâ rentrer, si tu rent's pâs, n'us aut'e' on rent' pâs ! »

---

1. *Brunante* : Déclin du jour, la brune.
2. *Boss* (angl.) : Maître, contremaître.
3. *Run* [to] (angl.) : Conseiller, décider, guider.

I's rentent. En rentrant, c'ta't pareil comme enn' salle. I' y ava't r'guien, pâs d' chais' ni d' tab'e. Le plus vieu' i' dit : « C'é' écrit, on boét, on mange, paie pâ' enn' cenne. Si l'on a'ra't dés chaise' on s'assira't. » En disant çâ, t'oâs chais's s'en vien en roulant pendant qu' lés... lés t'oâs gârs s'assisent. I' dit : « On l'ést b'en, i' dit, on a t'oâs chaises ! Si on l'a'ra' enn' tab'e, a'oèr tout's sort's de stuff [4] dessus pour manger, i' dit, lâ on s'ra't b'en. I' dit, on ést parti d' chez nou' à matin, p'i' i' dit, on n'a pâ' encôr' dîné, p'i' i' dit, on prendra' in bon souper ! »

I' y â enn' tab' qui arrive, s' présent' drett' devant lés aut's. I' y ava't r'guien qui manqua't su' 'a tab'e. S' mett'nt lâ p'is soupent. Apras qu'i' on eu féni d' souper, i' dit : « Chez nous, i' dit, on fuma't. Mé', i' dit, j'ai pâ' emm'né ma pipe, i' dit, alle éta't trop vieille, mé', i' dit, si l'on a'ra't dés cigâres. I' dit, 'ien qu'à d'mander, i' dit, j' croés qu'on lés â ! »

En disant çâ, in aut' bell' p'tit' tab' qui s' roul' devant lés aut's, dés beaux cigâres. S' mett'e' à fumer, avec un jeu d' cartes. Fa't qu'i' ont fumé enne escousse, i's s' mett'e' à joué' aux cartes, i's jouse' [jouent] aux cartes. I' dit : « Écoute, 'oèr, i' dit, mon frére, i' dit, toi tu ronne' icitte, i' dit, on vâ-t-i' s' coucher ? À quelle heur' qu'on vâ s' coucher ?

— I' dit, moé, i' dit, j' me couch' pâs, i' dit, avant mainnuit [minuit] mainnui' et d'mi. Çâ, c'ést mon hêure ! Tu sé's, chez nous, i' dit, j' lisa's, j' coucha's jama' [jamais] avant mainnuit, mainnui' et d'mi ! »

C'ést bien ! On vâ dire à mainnuit, i' éta' apras joué' aux cartes, i' attend'nt marcher dans l' haut. Lés deux fréres, i's s' lev'nt p'i' i's s'en vienn'nt le trouver. I' dit : « Quoi c'ést çâ, i' dit, mon frére, on l'â attendu marcher !

— Assisez-vous chaqu' bôrd de moé, p'i' i' dit, vous avez pâs besoin d'a'oèr pêur. »

Lés deux frér's son [sont] assis chaqu' bôrd de lui. In heure apras, i' on attendu descend' dans l'escalier. I' pâss' t'oâs filles. Pâ' un' qui parle, ni in gârs parle. Rouv'nt la port' p'i' i's [elles] sortent.

Le plus vieux, i' dit : « C'ést b'en d' valeur ! T'oâs bell's filles, on s'a pâs l'vé, on l's a pâs parlé, i' dit, i's nous ont pâs répondu ni 'és aut's. I' dit, à c'tte heure, i' dit, on vâ d'mander pour in lit pour se coucher ! »

En disant çâ, i' y â enn' port' qui se rouv' d'in côté, deux beaux lits, deux beaux couchages ! I' a'll'nt p'i' i's s' couchent. L' lend'main matin, ça s' leve' à neuf heures. D'mand'nt leu' tab'e, la tab' vient p'i' i's déjeunent. Quand i' ont féni d' déjeuner, i's s' mette' à fumer, s' mette' à joué' aux cartes, pâss'nt la journée d' minme. Quant' ça vien à l'entour de mainnuit, on vâ nommer lés noms dés gârs, le plus vieux s'app'la't Philippe, l'aut' s'app'la't Pierre, p'is l' dargnier s'app'la't Jâcques. I' dit : « À c'tte heure, i' dit, Pierre, tu vâs t'assire au côté d' moé, p'i' i' dit, Jâcqu's, tu vâs t'assire

4. *Stuff* (angl.) : Marchandises ; ici, mets, nourriture.

icitte. À mainnuit, i' dit, mecqu' lés fill's pâss'nt devant n'us aut's, i' dit, moé j' me lèv' p'is j' vâ' 'és arrêter, j' vâs gu'i parlé' à cés fill's-lâ. M' âs gu'i d'mander pour 'oèr si i' y en â d' trop ?

— C'ést correck ! »

I' s'a assi chaqu' côté d' lui. L' lend'main matin, [à minuit] i' attend marcher. Lés fill's descendent. I's pâss'nt dans la hâll [hall][5]. Quand qu' mon Philipp' pârt pour se l'ver, Pierr' le po'gn' par le bras, p'is Jâcqu's le po'gn' par l'aut' brâs. I' reste assis, pâs capab' de se l'ver. I' dit pâ' in mot. T'oâs fille' ouv'nt la porte, i's s'en r'tournent. I' dit : « À c'tte heure, i' dit, i'ést târ' [tard] assez, à c'tte heure, on vâ aller s' coucher. I' dit, vos li'ést lâ, p'is la porteést rouvarte ; on vâ rentrer, p'i' on vâ s' coucher ! » I's s' couchent.

L' lend'main matin, i's s' leve' à neuf heures, déjeunent. Quand qu'i' ont féni d' déjeûner, i's s' mette' à joué' aux cartes, fumer dés cigâres. Quand ça vient vers t'oâs heur's dans 'près-midi, i' dit : « Moé, i' dit, j' monte en haut ! Philipp' qui dit çâ. Vous allez resté' écitte.

— Non, i' dit, si tu monte' en haut, i' dit, on mont' n'us aut'e' aussi ! »

I' ava'ent trop pêur pour resté' en bâs. « C' correck ! Montez ! » I's monte' en haut. La premiér' chamb' qu'i' a fait', i' y avè' enn' bell' p'tit' tab'e, i' y avè' in sâb'e, i' y avè' in revolver. I' dit : « Moé, i' dit, j' vâs pâs p'us loin qu' çâ, i' dit, j' 'n ai en masse ! » Pris deux artic's p'i' i' 'és a emm'né' a'ec lui, i' a mis çâ au côté où c' qu'i' s'assisa't. I' dit : « Lâ, i' dit, on vâ joué' aux cartes. Quand ça s'râ six heure' on vâ souper, p'i' on vâ jouer jusqu'à mainnuit, p'i' i' dit, à minuit, i' dit, j'arrang'rai, 'oèr, si deboutt' !

— C'ést correck ! »

À six heure' i's soupent. Quand i' ont féni d' souper, i' mett'e... fum'nt p'is s' mett'e' à joué' aux cartes. À mainnuit, i' arrette. « Asseyez-vous chaqu' bôrd de moé ! I' dit, voyez, i' dit, à soèr, i' dit, j'ai armé. Mecqu' lés fill's pâssent, faut pâs qu' vous l'vez, faut pâs vous l'vé' en toute. I' dit, toé, tu vâ' êt'e a'ec mon revolver, p'i' i' dit, toé, tu vâ' a'oèr mon sâb'e. I' dit, j' veux pâs qu' vous grouillez. C'ést moé j' su's l' boss p'is j' ress' boss !

— I' ont dit, c'ést correck, mon frére ! »

Eunne heure apras, i' attend'nt marcher. Lés t'oâs fill's descendent, s'en vienn'nt dans la hâll. Quand i's vienn'nt dans la hâll, mon Philipp' saute en avant d' 'és aut's. I' dit : « Écouté' 'oèr, i' dit, excusez-moé d' vous arrêter, i' dit, j' voudra's, i' dit, vous parler !

— I' ont dit, c'ést correck ! Quoi c' t' â' à dire ?

5. *Hall* (angl.) : Salle, pièce.

— Comment qu' ça s' fa't, i' dit, ça fa't la t'oâsièm' soèrée vous pâssez, p'i' i' dit, vous avez jama's parlé ?

— 'A dit, on l'â pâs l' droit... on l'a pâs l' droit d' parler, on é' [est] emmarphosé [6] dans l' château, écitte. Ça a pris vous aut's pou' nous sortir d'icitte. Si t' ara's pâs parlé, i' vous a'ra' [aurait] arrivé que'qu' chose, vous a'riez bâsi [7] pareil comm' n'us aut's, v'nir emmorphosé.

— I' a dit, c'ést correck, çâ ! J' vous r'marcie beaucoup !

— 'A dit, on vâ s'asseoir. 'A dit, l' château vous apparquient. 'A dit, çâ c'ést un château, 'a dit, on a tout' quoi c' qu'on veut. I' y â r'guien qui manqu' dans l' château. Dés habits, i' a dit, du manger, d' l'argent, i' a r'guien qui manque icitte.

— C'ést correck ! J' v' r'marcie beaucoup ! »

Pren 'és t'oâs chaises, p'is s'assis'nt tou' 'és t'oâss', lés t'oâ' ensemb'e. I' ont pâssé la nui' à jâser, i's s' conta'ent chacun leu's histoères, p'is lui, i' conta't sés histoèr's comment c' qu'i' ava't 'té él'vé chez eux, comment qu' son pére éta't pauv'e, p'is sa mére, p'i' i' dit, qu'i' s'ra't content d'a'oèr dés nouvelles, comment qu'i's s' trima'ent [to trim] [8], p'i' i' dit, 'oèr, i' dit, icitte, i' dit, on ést b'en, d' l'argen en mass' [9] dans l' château.

— 'A dit, c'ést correck ! »

L' matin, i's s' sont mi' à la tab'e, p'i' i' ont déjeuné' lés six. Apras qu'i' ont féni d' déjeuner, 'a dit : « Quo' c' tu faisé' [faisais] l' temps qu' vous étiez che' vous ?

— 'A dit [i' dit], on coupa't du boâs !

— Oué, b'en, 'a dit, icitte on fa't pâs d' boâs ! 'A dit, on â pâs b'soin d' s' bâdrer [bother] [10] d' çâ. 'A dit, quant' vous voudrez faire in voyage, 'a dit, vous avez beau !

B'en, vous avez dés habits, vous avez d' l'argent, d' quoi à mangé' en masse. 'A dit, mieux qu' çâ, 'a dit, si vous l' voulez, 'a dit, on peut s' marguier [marier], 'a dit. 'A dit, pâs loin d'ici, 'a dit, i' y â in p'tit village, lâ, on vâ aller trouver le curé, on vâ 'n en parlé' au curé, on vâ s' marguier. 'A dit, on vâ fére in che'-nou' icitte ! 'A dit, l' château ést gran assez, 'a dit, pour t'oâs famille' icitte.

— B'en, c'ést correck ! »

Apras qu'i' on eu féni d' déjeuner, prenn'nt le ch'min, p'i' i's s' rende' à l'église. I' y ava' à pe' pra' 'mm' [comme] t'oâs quârts de mill' d' la chapelle. I' y ava' enn' p'tit' colonie. Cont' l'histoère au curé. « B'en, l' curé dit, c'ést correck ! Vous rendrez d'main, p'i' i' dit, on vâ vous marguier !

— C'ést correck ! »

---

6. *Amorphosé* : Changé de forme, affublé d'une autre apparence. Ici, sens d'être séquestré, enfermé.
7. *Bâsir* : Disparaître, se tenir à l'écart.
8. *Trim* [to] (angl.) : Arranger, se comporter, vivre.
9. *Masse* (en) : En quantité, beaucoup.
10. *Bother* [to] (angl.) : S'inquiéter, s'occuper.

S'en r'tournent. Ça veill' jusqu'à neuf heures. À neuf heures, prenn'nt checun leu' chamb'e. Couchent. L' lend'main matin, s' leve, s'en allè' à la messe, i's s'en all'nt pour allé' à la messe aussi. Lâ, lâ, le plus vieux marie la plus vieille, p'i' apras çâ, c'ést la deuxièm' p'is le dargnier, la t'oâsième. Apras lés, lés... la noç' lâ, i's sont renvenus chez eux, lâ, p'is lâ, i' ont fait' in dîné' ent' lés aut's. P'is lâ, i' ont dîné. Apras qu'i' ont dîné, i' ont fait' v'nir enn' p'tit' danse ent' lés aut's, p'i' i' ont... sont convarti' [divertis] avec tout's sort's de musiqu' dans ce château-lâ. I' y ava't r'guien qui manqua't dans l' château.

I' y ava't lés journaux ; ça v'na' à tous lés jours, lâ. Ça v'na't délivrer çâ chez eux. I' ava't la mél' [mail][11], on vâ dir' Philippe, lâ, le plus vieux, lâ, marguié a'ec la plus vieille, lâ, i' aima't beaucou' à lire. P'is depu's qu'i' éta' au château, i' ava't pâs lu aucun journaux, p'i' i' ava't pâs lu aucun liv' pour lire. I' dit çâ à sa femme. 'A dit : « Qui'ns, 'a dit, on â çâ aujourd'hui, p'i' 'a dit, tu vâ' 'oèr. » I' argarda't là-d'ssus, p'i' i' éta' apras lire. I' a vu, i' ava' enn' très bell' gross' ville. C'ta't joliment loin dans lés... dans lés rangs, on vâ dire, c' comm' dans provinç' de Québec. I' y ava't la plus gross' ville i' ava't jama' attendu dire, p'is c'ta't ronné [to run] par in roi p'is le bâs d' la ville éta't b'en riche, p'is le haut d' la ville éta't b'en pauv'e.

I' a dit... i' trouva't çâ drôle, lui, voèr que le haut d' la ville éta't si pauv'e, p'is le bâs d' la ville éta't si riche. I' a pensé : « Çâ, c'ést le roi qui conduit la ville, faut croère, qui gard' pluss' pour lui qu'i' gard' pour le mond' du haut d' la ville ! » I' appell' sés deux frér's dehors. I' dit : « 'Garde [Regarde], 'oèr, i' dit, on ést marguié depu's deux jours, j'ai li [lu] t't à l'heure, i' dit, sur lés journaux d'icitte, gross' ville, vill' b'en riche, le bâs d' la ville, p'i' i' dit, le haut d' la vill' c'ést b'en pauv'e. Minm' place, minm' ville ! I' dit, i' m' pren in envie d'allé' 'oèr çâ. I' dit, vous en v'nez-vou' a'ec moé ?

— Chour [sure][12] ! On vâ gu'y aller, on vâ t' suire, c'ést toé qu' és boss. Où tu vâ' aller, on vâ gu'y aller !

— J' vâs 'n en parlé' à ma femme, apras-midi, 'oèr quoi c' qu' 'a vâ m' dire.

— Correck ! »

I's rent'e au château ; ça commence à jâser. Lés femmes, ça sava't joué' aux cartes, ça s' ma' [met] à la tab'e, ça s' ma' à joué' aux cartes. Dan apras-midi vers neuf heures, Philippe arrette... t'oâs heures, i' dit, Philippe arrette, i' dit : « Écoute 'oèr, i' dit, ma femme. I' dit, j'ai vu su' dés journaux, i' dit, t't à l'heure, i' dit, i' y ava' enn' place, i' y ava' enn' terrible gross' ville, p'i' i' dit, le bâs d' la ville éta't b'en riche, p'is le haut d' la ville ést b'en pauv'e. Quoi c' tu dira's si qu'on gu'ira' 'oèr çâ ? On peut tout' gu'y aller si vous voulez v'nir avec n'us aut's.

— 'A dit, non ; 'a dit, n'us aut's, on gu'y vâ pâs ! Si tu veu' allé' 'oèr çâ, i' dit, t'âs beau, ça ress', çâ, à toi. Tu peu' gu'y aller d'main matin.

---

11. *Mail* (angl.) : Courrier, poste.
12. *Sure* (angl.) : Certainement, volontiers.

— I' dit, okay [13], i' dit, Pierre ?

— I' dit, oui.

— Paul p'is Jâcques ?

— I' dit, oui.

— C'ést correck ! Demain matin, on vâ gu'y aller, i' dit, on vâ décollé [14] d'icitte à six heures, demain matin. On a décollé à six heur's de chez nous, p'i' on vâ décollé' à six heur's d'idcitte aussi.

— C'ést correck ! »

P'is lâ i's pâss'nt leu' tem à joué' aux cartes, à neuf heures, i's s' couchent. L' lend'main matin, à cinq heure' et d'mie, i' éta' apras déjeuner, à six heures, i' éta'ent parés. Denn'nt la main à leu' femme, embrass'nt leu' femme, i's souhait'nt le bonjour, i's s' souhait'nt d' la chance, prenn'nt le ch'min.

Apras que Philippe a 'té rendu au ch'min, la femme à Philippe 'a s'assit su' la gal'rie, 'a dit : « Philippe, 'a dit, vien icitte ! » Philippe a viré d' bôrd, i' dit : « Quoi c' qu'i' y â, i' dit, ma femme ? I' dit, j'ai viré d' bord, i' dit, j' sé's pâs si c'ést d' la malchance !

— Non, non, 'a dit. Lâ, 'a dit, i' y â enn' p'tit' corne, 'a dit, icitte. 'A dit, tu vâs prend' c'tte p'tit' corn'-lâ, p'i' 'a dit, tu vâs virer, 'a dit, in tour de clé, seul'men in tour, 'a dit, la clé. 'A dit, i' vâ sortir sept mill' soldats. P'is quoi c' tu vâs d'mandé' aux saldâts, i's vont t' l'accorder.

— C'ést correck, ma femme, j' te r'marcie beaucoup ! »

Donn' la main à sa femme. « Quoi t'â eu Philippe ? J'ai vu qu' ta femm' t'â donné in cadeau, hé !

— C'st un beau cadeau, i' dit, j' te l' mont' pâs. »

I' vâ in p'tit bout'. La femme à Pierre 'a saut' su' 'a gal'rie, p'i' 'a dit : « Pierre, viens 'citte ! » Pierr' vir' de bord, i' arrive, vâ trouver sa femme, i' dit : « Quoi c' qu'i' y â, ma femme ?

— 'A dit, lâ, 'a dit, vous avez pris l' ch'min, 'a dit. Personne a d' l'argent su' vous aut's. 'A dit, vous êt's pareils comm' dés enfants ! 'A dit, v'lâ in p'tit portefeuille, 'a dit, icitte. 'Oés-tu, 'a dit, c' p'tit portefeuill'-lâ ? 'A dit, i' a 'ien qu' cinq piass's dedans. Tu vâs prend' le cinq piasses, lâ, çartain, i' vâ 'n v'nir in aut'e ! 'A dit, quand minm' tu 'n en sortira's tout' la journée, tout' la s'maine, 'a dit, i' vâ tout l' tem [temps] a'oèr cinq piass's dans l' fond du portefeuille !

---

13. *Okay* (angl.) : Expression qui indique l'assentiment à une proposition.
14. *Décoller* : Partir, quitter rapidement.

— J' te r'marcie beaucoup ! I' dit, on l'ést riche, de minme !

— 'A dit, oui ! »

Donn' la main à sa femme. « Quoi qu' t' â' eu, toé, i' dit, Pierre ?

— Ah ! i' dit, j' te dirai çâ b'e'tôt lâ, mecqu'on arrette, i' dit ! »

La femme à Jâcques, çâ... 'a dit : « Jâcques, viens 'citte ! » Jâcques r'vir' de bord, i' a dit : « Quoi c' qu'i' y â, ma femme ?

— 'A dit, 'garde, 'a dit. Vous avez pris l' chemin tous lés t'oâs, t'oâs fréres, p'is vous avez pâs d' lunch [15], r'guien en tout'. 'A dit, si vous marchez tout' la journée, deux jours, t'oâs jours, 'a dit, comment c' qu' vous allez manger. 'A dit, i' y a pâs d' voésin, 'a dit, icitte. 'A dit, v'lâ enn' p'tit' nappe, 'a dit, icitte ! 'Oés-tu lâ, 'a ést pâs grande, hein ? Tu vâs la déplier, p'i' 'a dit, quand tu vâs la déplier, t'â' 'ien qu' 'a peine à d'mander quoi c' qu' tu veu' a'oèr, tu vâs l'a'oèr. Tout's sort's de galettage, tout's sort's de gâteaux, dés patates, d' la viande, tout c' tu voudrâ' a'oèr !

— C'ést correck, ma femme, j' te r'marcie beaucoup ! »

Prend la p'tit' nappe, la plie, met çâ dans sa poche. March' p'is marche. Vers onze heure' et d'mie, Philippe, i' dit : « On a été drôle ! I' dit, on n'ést pâs pire. I' dit, on ava' un beau château, riche en masse, on n'â r'guien à manger !

— Jâcqu's dit, assis-toi ! »

Jâcqu's s'assit, Pierre, Philippe... I' étend la p'tit' nappe au côté du ch'min. I' dit : « J' veu' a'oèr du mangé' en masse, tout's sort's de viandes, tout's sort's de patates, du mangé' en masse ! C'ést correck ! »

En disant çâ, la p'tit' nappe éta't couvrie [couverte]. I's s' sont mis lâ, p'i' i's sont mi' à manger. I' dit : « Çâ, i' dit, c'ést d' quoi qui ést d' râre.

— Philippe, i' dit, oui, i' dit, c'ést râre, çartain ! »

Apras qu'i' on eu féni d' luncher, prend la p'tit' napp' p'is la plie, la mat dans sa poche. I' dit : « Moé, i' dit, 'gârde, mon frére, i' dit, Jâcques, p'i' i' dit, Philippe. J'ai eu un p'tit portefeuill' de ma femme. Tu vois, i' dit, i' y â cinq piasses ! I' dit, je l'ôt'rai pâs par 'xemp'e [exemple], i' dit, m' âs l' laisser lâ. Mé', i' dit, quand minm' j' 'n en prendra's la s'maine, i' rest'ra't cinq piass's dans l' fond.

— Çâ, c'ést... on ést riche !

— B'en, i' dit, moé, i' dit, r'gârde, i' dit, j'ai enn' p'tit' corne. I' dit, j' vir'rai pâs la clé, i' dit, icitte, i' dit, c'ést pâs... ça va m'ner du troub' pour eur'guien. I' dit, i' a sept mill' saldâts là-d'dans ! I' dit, si i' en â qui veul'nt nous attaquer, on vâ lés trimer. »

---

15. *Lunch* (angl.) : Nourriture que l'on apporte pour consommer en route.

Fa't qu' lâ, i's prenn'nt le ch'min p'is marchent. Fa't qu' dan in cont' ça vâ vite, sont rendus dans l' bâs d' la ville. I' arriv'nt dans l' bâs d' la ville. I's voéent le quai, la bell' mer, lés bateaux, i' 'oeill'nt çâ. Enn' bell' ville, oui ! C'ést riche, icitte ! Prenn'nt la rue, s' mett'e' à marcher, march'nt là-d'ssus. I' 'oeill'nt le château du roi, in terrible beau château ! Son nom écri' en haut d' la porte. Gros magasins ! C'é' in roi qu' ést riche ! Lés soldâ' à la garde, i' y en ava't p't-êt' b'en in douz' treiz' cents ! Oué ! I' ést riche. In beau moulin, beau moulin ! S' mett'e' à marcher.

Comm' j' vous ai d'jâ dit, i' y ava' enn' côte, enn' grand côte en montant. S' mett'e' à prend' la côte, p'i' i's s' mett'e' à monter. Marche ! Pluss' qu'i's monta'ent, plus c'éta't pauv'e. Lés maisons commença' à êt' vieilles. Marchent ! I' arriva'ent, c'éta't çâ, c'éta't p'u' 'ien qu' dés p'tits camp's. Philippe i' dit : « Moé, i' dit, j'arrette icitte. Tu vois, i' dit, la porte à mo'quié farmée, p'tits châssis, ça 'va't d' l'air pauv' pâs mal, i' dit, j'arrette icitte. »

Philipp' cogne à porte. Enn' vieill' vient gu'y ouvert [ouvrir] la porte. 'A dit : « Bonjour, mecieu' !

— Bonjour, madame ! »

Lés deux aut's frér's 'ta'ent proches. 'A dit : « Messieu', 'a dit, vous vous avez trompés, 'a dit, vous savez, vous avez... dés mecieus — sonta'ent b'en habillés ques'ment comm' dés princes — 'a dit, vous devé' allé' en bâs d' la ville, 'a dit, lâ, 'a dit, i' a dés hôtels. Le roi i' gard' dés pensionnaires, p'i' 'a dit, çâ, c'ést le roi le plus rich' qu'i' a pâs su' l'univers. D' l'or et d' l'argent, i' 'n n-â en masse, p'i' 'a dit, i' a dés soldâ' en masse. I' a tout quoi c' que le roi... i' a r'guien qui manque.

— Oué ? I' dit, comment ça s' fa't, çâ, le bâs d' la ville ést si riche, p'is le haut d' la ville ést si pauv'e ?

— 'A dit, j' peux pâs tout' vous conter, mé' 'a dit, j' vâs vous en conté' in peu. 'A dit, lâ, 'a dit, j'ai pâs pêur, 'a dit, le roi ést parti en prom'nade, 'a dit, pour deux s'maines. Le roi ést en prom'nad' pour deux s'maines.

— Oué ?

— 'A dit, n'us aut's, 'a dit, icitt' dans le haut d' la ville, 'a dit, ça commence — 'a gu'i mont' d'où c' qu' ést la ligne — 'a dit, on a pâs l' droit de coupé' un a'b' seul'ment, 'a dit, icitte, à l'entour d' nos bâtisses ! Ça l'appartient tout au roi. P'i' 'a dit, i's veul'nt nous fair' mourir de faim. 'A dit, c'ést çâ qu'i's travaill'nt pour. 'A dit, i's vienne' à tous lés matins avec enn' tim [team] [16] de cârrosse, de j'val [chevaux], p'is si i' éta'ent trop maganés [17], i's nous en-'oueill' dans l' cârrosse, p'i' i's jette' à la côte, en bâs du quai.

C'est d' minm' qu' le roi nous traite. 'A dit, n'us aut's, on a l'air de galé' [18] en bâs, lâ.

---

16. *Team* (angl.) : Attelage à deux chevaux.
17. *Magané* : Malmené, affaibli.
18. *Galé* (galeux) : Couvert de gale.

— I' dit, madame, i' dit, vous êt's si pauv's que çâ p'is vous avez r'guien à manger ?

— 'A dit, non, mecieu', 'a dit. 'A dit, on peut pâs vous denné' r'guien, 'a dit, on â seul'ment pâs d' chais's pour s'assir, 'a dit, vous savez, 'a dit, quand qu'on l'ést pauv'e, on peut pâs r'guien avoèr !

— I' dit, c'ést correck, i' dit, on vâ rentrer. I' dit, veuillez nous excuser, p'i' i' dit, on vâ s' placer d'enn' magniére ou d' l'aut'e. »

En rentrant, i' y ava' in vieux qui éta't couché à râs l' poêle, un garçon, à l'aut' côté. I' dit : « Comment ça s' fait, i' dit, madame, i' dit, c' vieux-lâ i' ést couché lâ ? C'ést vot' mari, çâ ?

— 'A dit, oui. P'i' 'a dit, l'aut' c'ést mon garçon. 'A dit, i' ont pâs l' droit d' travailler, 'a dit, le roi veut pâs qu'i's travaillent. 'A dit, i' veut qu'on meurt, c'ést toute !

— Oué ? M'en vâ' arranger çâ mieux qu' çâ, i' dit, moi ! M'en vâ' arranger çâ ! I' dit, Ti-Jâcques, sors ta p'tit' nappe !

— Jâcque' i' dit, c'ést correck ! »

I' ava' enn' magniér' de p'tit' tab'e, met la p'tit' napp' su' 'a p'tit' tab' p'i' i' dit : « À c'tte heure, i' dit, on vâ m' parler dans lés pâtiss'ries, lés gâteaux, lés galettes, i' dit, j' veux qu'i' en eille en masse ! » La meilleure affaire, i' arriv' tout's sort's de galettag's su' 'a tab'e. I' a dit : « Faisez [faites] l'ver vot' mari, faisez l'ver vot' garçon, p'i' i' dit, mangez !

— C'ést correck ! »

S' sont mi' à l'entour d' la p'tit' nappe, p'i' i's s' sont mi' à manger. La vieille éta't contente ; 'a 'n en pleura't. I' dit : « On vâ resté' icitte, i' dit, i' ést târd, commence à fair' brun. Demain matin, i' dit, on vâ pâsser çâ, i' dit, c' p'tit' paroèss'-lâ, i' dit, icitte, du haut d' la ville. P'is si l' maît'e, i' dit, si le roi vous â ôté vos terres, p'is vous avez pâs l' droit d' travailler, on vâ s' bâtir comm' le roi n'us aut'e' aussi, icitte, le haut d' la ville. Avant deux ans, i' dit, le haut d' la vill' s'râ aussi rich' comm' le bâs d' la ville ! J' t'en garantis ! »

La p'tit' vieill' lés jueux [cheveux] gu'i dress'nt tout' su' 'a tête. « Apras çâ, on vâ-t-i' êt' b'en, n'us aut's ! »

Te'jours, on vâ dir' comm' le conte, 'a s'écrase au côté du poêle, p'is ça dôrt de minme. L' lend'main matin, commence à fair' clair ; i' réveill' mon Pierre, i' réveill' Jâcques. I' dit : « Jâcques, i' dit, mats [mets] ta tab'e, p'i' i' dit, denn's-y à déjeuner, on vâ déjeuner n'us aut'e aussi, p'i' i' dit, on vâ pâsser çâ, i' dit, l' haut d' la vill' pour 'oèr comment ça r'garde, 'oèr si i' 'a du boâs pour s' bâtir, i' dit, icitte. On vâ starter [to start] [19] de nous fair' tuer n'us aut'e' aussi. On vâ ronner çâ en gros, i' dit. On â d' l'argen en masse, on â dés saldâ' en masse, on â du mangé' en masse ! »

19. *Start* [to] (angl.) : Partir, commencer, démarrer ; indique le début d'une action.

Apras qu'i' on eu féni d' déjeuner, i' ont pris l' chemin. Partou où i' alla'ent dan 'és p'tit's routes, dés p'tit's rues c'éta't tout' pauv'e, l' monde ava't d' la misère à marcher, par la faim. I' dit : « À c'tte heure, i' dit, on vâ commencé' à engager l' monde. C'ést l' temps, i' dit, qu' le roi ést parti en prom'nade. C'ést l' temps ! I' dit, Pierre, i' dit, prends l' chemin, p'i' i' dit, Jâcqu's, pareil ! I' dit, tout' quoi c' tu vâ' a'oèr, i' dit, co' [quand] minm' çâ 'ien qu' neuf ans, engag'-lés ! Qu'i's vienn'nt travailler, commence à couper du boâs, p'i' on vâ s' bâtir, ça s'râ pâs long. »

La meilleure affaire, i' ont commencé à a'oèr du boâs, lâ... du boâs quarri [équarri]. I' ont commencé lés moulins. Apras que leu' moulin éta' bâti, i' ont bâti enn' bell' couk-hâss' [cook-house][20]. Apras qu' la cook-house éta't bâtie, i' ont bâti un beau magasin, un magasin qui ava't du stoff [stuff][21] en masse, c'éta't pareil comme enn' hôlsél' [wholesale][22]. I' dit : « À c'tte heure, i' dit, toé, i' dit, mon Jâcques, tu vâ' êt' boss dans l' moulin. P'i' i' dit, toi, Pierre, i' dit, tu sé's lire in peu p'i' écrire, tu vâs rester dans l' magasin, tu vâ' êt' commis. P'i' i' dit, lâ, i' dit, quand minm' qu' ça rentra' à plein' porte, si t' âs pâs l' temps d' marquer, donn's-y leu' stuff, denn'-lés, on a d' l'argen en masse. P'i' i' dit, c'ést toé qui vâ' a'oèr le p'tit portefeuille, p'i' i' dit, j' veux qu' tu peill's lés gâ' [gars] à tous lés soèrs, à six heure' et d'mie tout' cinq piasses, qu'i's soeill'nt jeune ou vieux, cinq piass's, tout l' monde.

— C'ést correck !

— I' dit, moé, i' dit, j' vâ ouatché' [to watch][23] en d'hors, i' dit, icitte. M'â' êt' boss en dehors, i' dit, Jâcque' ést l' boss dans l' moulin, p'i' i' dit, toé tu vâ êt' boss dans l' moulin [magasin], i' dit, icitte, p'i' i' dit, lés couks [cooks][24], lés servantes, on vâ 'n a'oèr en mass' pour toé, i' dit. »

Te'jours, i' s'a greillé [gréyer][25] comm' qui foula't [fallait] qu'i' gréyé' enn' compagnie. Lâ, le roi, lâ, m'âs tumbé su' le roi lâ.

Le roi, lâ, lui, lâ, i' avè' in domestique avec enn' tim [team], un rac [rack][26], lâ, pareil comme un rack on vâ dir' qui hal'[27] du foin, du mond' qui éta't pauv'e, i' 'és prenna't p'i' i' és j'ta't là-d'dans, p'i' i' halè' au quai p'is... j'ta't çâ à l'eau. I' monte. Quand qu'i' arrive en haut d' la ville, lâ, i' s'aparçoit d' çâ, lui, le moulin aussi beau comm' cell' du roi, le magasin, la cook-house. I' a pensé : « Qui c'ést qu' ést v'nu s' bâtir icitte, p'is si vite ? J' peux pâ' 'oèr... ça d' l'air d'enn' gross' compagnie. »

Descen en bâs d' la ville. I' cont' çâ à la sarvante. I' dit : « Mecqu' le roi monte, i' vâ t'a'oèr enn' méchant' visite ! Mecqu' le roi arrive, i' dit, d' sa prom'nade, i' vâ

---

20. *Cook-house* (angl.) : Cuisine, centre d'alimentation.
21. *Stuff* (angl.) : Marchandise.
22. *Wholesale* (angl.) : Commerce de gros.
23. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter.
24. *Cook* (angl.) : Cuisinier.
25. *Gréyer* : Gréer, équiper, organiser.
26. *Rack* (angl.) : Sorte de panier à claire-voie posée sur une voiture pour transporter le foin.
27. *Haler* : Tirer.

monté' en haut, lâ, i' dit, i' vâ a'oèr enn' méchant' visite ! » Lâ, i' rest' lâ. I' dit : « J'espèr' le roi qu' je r'tourn' p'us lâ ! I' dit, i's peuv'nt m' décollé' 'a têt' su' 'és épaul's c'ést pâs long ! »

Lâ, le moulin marcha't, i' avè't r'guien d' meilleur. Le boâs ça commença' à rentrer, la planche, i' scia't l' bardeau, i' scia't la latte... r'guien qu'i's faisa'ent pâs dans c' moulin-lâ. P'is le mond' payé à tous lés soèr' à coup d' cinq piasses.

Le mond' ça commença' à s' loger ; lés p'tits chacs [shacks] [28] qu'i' ava'ent, i' ont j'té çâ à bâs, p'i' i' ont commencé à s' bâtir. La minm' chos' pour lés barbiers, p'is lâ i' starta'ent [start] lés p'tit's shops [29], tout' marcha't, c'ta't pareil comme... comm' le bâs d' la ville.

Lâ on vâ rester [laisser] çâ lâ, on vâ aller su' le roi. Quant' le roi arrive, i' vâ trouver son domestique. Son domestique, lui, i' ava't magniér' d'enn' p'tite appartement ; i's resta'ent tou' 'és deux lâ. Quant' le roi l'ava't besoin, i' pésa't su' 'a cloche, i' attenda't sonné' 'a cloche, i' alla't trouver le roi. To'hours, le roi vâ l' trouver.

« P'is, comment ça a marché ? I' dit, as-tu fait' dés beau' 'oéyages, i' dit ?

— I' dit, oui, i' dit, j' 'n ai fait in beau, i' dit, hier, parlez-moé z-en ! I' dit, le haut d' la ville, i' ést presque aussi rich' comm' le bâs d' la ville !

— Vâ t'assir !

— Oui, oui, oui. I' dit, c'ést enn' gross' compagnie qu'i' a en haut, lâ, sont t'oâs fréres. I' dit, la cook-house aussi bell' comm' la vot'e, le moulin, le magasin, i' a r'guien qu'i' ont pâs.

— Oué ? On vâ att'ler p'i' on vâ aller faire enn' visite ! On vâ allé' 'oèr çâ.

— C'ést correck ! »

I' attell' son j'val [cheval], i' vâ' en haut d' la ville. Mon Philippe été' assis d'van 'a porte, p'i' i' éta' apras s' barcer. Le roi vâ l' trouver ; i' dit : « Qui c'ést qui vous a donné lés ord's de bâtir, i' dit, icitte ?

— I' dit, cés terr's-lâ apparquient tout' le haut d' la ville, c'ést tout au gens d' la ville. I' dit, vous avez... avez lés vot's [vôtres], p'i' i' dit, moé, i' dit, j'ai lés miens. 'Gardez le bâs d' la ville, p'i' i' dit, moé, i' dit, j' vâs 'gârder l' haut d' la ville.

— Le roi gu'i a dit, c'ést correck ! I' dit, demain matin, i' dit, j' viendrai icitte. I' dit, j'ai cinq cents soldats. Si t' arrêt's pâs, tout' vâ êt' mis feu à sang !

— I' dit, j' vous invite, vous pouvez monter ! Cinq cents soldâts, i' dit, j'a'rai pâs l' temps d' 'és 'oèr.

— C'ést correck ! Vir' de bôrd, domestique ! »

---

28. *Shack* (angl.) : Chalet, maisonnette, bicoque.
29. *Shop* (angl.) : Atelier, service, boutique.

Le domestique a r'viré d' bôrd p'i' i' s'en vâ. I' di' à... Pierr' vâ trouver Philippe, i' dit : « Quoi c' que le roi voula't ?

— Le roi, lâ, i' dit, c'ést pâ' in p'tit homme, i' dit, i' ést b'en habillé.

— I' dit, oui !

— I' dit, on vâ a'oèr enn' visit' demain de cinq cents soldâts, i' dit !

— Oui ?

— Tu vâ' 'oèr çâ débarquer, i' dit, ça vâ débarquer ça s'râ pâs long ! »

Mon Philipp' dôrt pâs d' la nuit. L' lend'main matin, à sept heures, i' éta't d'bout'. Déjeune. Apras qu'i' â féni d' déjeuner, i' dit : « Mon Pierre, tu sé's comment ça marche. I' dit, j' voés l' mond' sortir, rentrer. I' dit, j' veux pâs qu' tu vienn's me bâdrer [bother] ! Accup'-toé pâs de c'tte besogn'-lâ ! I' dit, rest' danns ton magasin. Co' minm' qu' tu 'oèra's monter c'tte mond'-lâ, lâ, fais-en pâs d' câs. J' veux pâs qu' tu seilles... ça t'énarv', ni r'guien en toute. I' dit, moé, lâ, i' dit, tu vâ' 'oèr quoi c'ést qu' m' âs gu'i faire, i' dit, moé !

— C'ést correck ! »

Lâ, lés saldâts s'en vienne' avec le roi. Mon Philippe éta't su' l' bord d' la côte et p'i' i' 'oét [voit] monter çâ. I' di' à Pierre, i' dit : « Dis pâ' in mot ! » I' s'assit. I' ava't sa p'tit' corne. « Si ma p'tit' corn' travaille, j' vâ' êt' ôkay. Si 'a travaill' pâs, j' m'â' êt' mal amanché [30] ! » Lâ, les soldâts montent. Quand ça arrive à la bârguiére, le roi lés fa' arrêter. Le roi di' à Philippe. « Vâs-tu arrêter ta bis'ness [business] [31] ou b'e' don tu vâs continuer ?

— I' dit, j' vâs continuer ! I' dit, j'arrêt' pâs ! I' dit, si vous avez dés soldâ' à pard'e, i' dit, c'ést l' temps, i' dit, en-'oyez-lè' en avant ! »

I' a pris sa p'tit' corne, p'i' i' a mis sa main, la clé. En 'virant la clé i' a sorti cinq mill' soldâts. I' ont dit : « Quoi c' qu'i" y â à fére icitte, mon maît'e ?

— I' ont [a] dit, 'oés-tu lés soldâts qu' le roi a monté ? J' veux qu' tu leu' décoll' tout' la tête. »

Ça justemen été, on vâ dire, un' menute. S'en vâ trouver le roi. I' dit : « Vous avez vu la visit' vous avé' eue ! J' vous ai dit d' rentrer che' vous. En r'tournez-vous che' vous, p'i' i' dit, faisez vot' bis'ness, i' dit, moé, i' dit, m' âs fair' la mienne !

— I' a dit, c'ést correck, i' a dit, on s' rencontrerâ' encôre, i' dit. J'ai pâs fini avec toi !

— I' dit, moé non plus, i' dit, j'ai pâs fini avec vous, i' dit.

— C'ést correck ! »

---

30. *Amanché* (mal) : Dans de beaux draps.
31. *Business* (angl.) : Entreprise, commerce, affaires.

Le roi a r'viré d' bôrd, i' arriv' che' z-eux, s'en vâ dans la cuisine, vâ trouver sa reine. I' dit : « Ma reine, i' dit, on l'â' eu enn' méchant' visite, on a fait' enn' méchant' prom'nade. J'ai tout pardu més saldâts !

— T' âs tous pardu tés saldâts ?

— Oui ! Le gârs qu'i' y â dans l'haut d' la ville i' a autant d' moyen comm' moé 'ted b'en pluss'. I' dit, j' su's çartain qu'i' 'n ava't pâ' en bâs de cinq à six mille, 'ted b'en sept mill' soldâts. P'i' i' dit, ça 'té 'ien qu'enn' menute, més cinq cents soldâts. P'is j' gu'i ai dit qu'i' alla' a'oèr d'aut's visites, p'i' i' m'â dit qu'i' ava't pâs pêur ; aucun [32] tem [temps] i' éta't paré. Quoi j' m'âs faire, ma femme ? J'aime autant l' laissé' aller, pâs s' bâdrer d' lui parç'... i' vâ nous enruiner ! »

'A parl' pâs. 'A rent' dans l' salon, la vieille. 'A s' ma' [met] à jongler [33]. Jongla't dure. 'A appell' le roi. 'A dit : « Le roi, vien icitte.

— Le roi dit, quoi c' tu veux, ma vieille ?

— 'A dit, tu sé's, 'a dit, j' un' fille, 'a dit, v'lâ b'en enn' dizain' d'années qu' 'a ést partie dans lés hauts, lâ, dans l'Amérique, 'a dit. On devra't la fér' d'mander. C'st enn' vieill' fille, tu sé's, p'i' 'a dit, 'a sé't tout', 'a sé't tout' la [le] pâssé, 'a sé't tout' l'av'nir, p'i' 'a dit, 'a vâ t' dir' comment t' prend' pour détruir' ce mond'-lâ en haut d' la ville. Fa's-la v'nir icitte.

— C'ést correck ! Lâ, tu jâs's ma fille, ma femme, lâ tu jâses ! »

I' en-'oueille in télégramme. I' â dés nouvelles ; 'a dit : « Dans t'oâs jour' 'a s'râ r'venue ! » La t'oâsièm' journée la fille arrive. Denn' la main à son pére, donn' la main à sa mére. 'A dit : « À matin, 'a dit, i' y â onze ans, 'a dit, j' vous ai laissé icitte, 'a dit, mon pére. 'A dit, quoi c' qu' éta't l' troub'e [34], 'a dit, pour me fair' v'nir icitte ? 'A dit, vous m'avé' envoyée d'icitte, p'i' 'a dit, vous m'avez fait' v'nir.

— I' dit, oui, ma fille. I' dit, j' t'ai en-'oyée, i' dit, tu sé's pourquoi. I' dit, aller jusqu'à l'âg' de vingt ans, t' été' [tu étais] aussi bonn' parsonn' qu'i' pouva' a'oèr. I' dit, quant' t' a' arrêté, i' dit, d' fair' ta religion, t' a' arrêté d'allé' à l'église, i' dit, moé j'ai pâ' aimé çâ, p'is c'ést pour çâ. P'i' i' dit, lâ, i' dit, à c'tte heure, i' dit tu vâs resté' avec n'us aut's, i' dit, m' âs tout' te signer [35] quoi c' que j'ai écitte. M' âs tout' te denner.

I' dit, j'ai eu, i' dit, enn' méchant' visite, i' dit, on vâ dire, i' dit, v'lâ quat' cinq jours. I' dit, i' a starté enn' compagnie, i' dit, en haut, i' dit, icitte, p'i' i' dit, on ést joliment ruiné. P'i' i' dit, j' sé's pâs comment faire, s'y prend' pour lés en-'oyer.

---

32. *Aucun* : Tout. Sens anglais : En tout temps.
33. *Jongler* : Réfléchir intensément ; concentrer sa pensée.
34. *Trouble* (angl.) : Tracas, ennui, difficulté.
35. *Signer* : Donner par document signé.

— 'A dit, mon pére, 'a dit, j' vous l' dirai, 'a dit, dans t'oâs jours. Dans t'oâs jours, 'a dit, j' vous donn'rai la nouvelle !

— C'ést correck ! »

La t'oâsièm' journée, on vâ dire, oui, 'a descen en bâs. 'A dit : « Mon pére, 'a dit, vous allé' à la ville où c' qu'i's vend'nt lés j'vals, m'ach'té' un beau j'val blanc, enn' belle habit blanche, chapeau, gants, tout in habit d'homme. 'A dit, j' vâs m' fair' couper lés ch'veux pareil comme in homme. 'A dit, vous allez m' denné' in beau jeu d' cartes.

— C'ést correck, ma fille ! C'ést-i' tout' quoi c' tu veux ?

— 'A dit, oui.

— I' dit, gên'-toé pâs ; j'ai d' l'argen en masse ! »

Laissons le roi lâ, avec la vieill' fille ! Lâ, lâ, lâ... le moulin d'en haut, lâ, ça marcha't beaucoup, çâ. Quand i' ont commencé, la yard [36] éta't pâs b'en grande. 'A ést v'nue, la yard, 'a éta't b'en plein' de boâs ; i' y ava't p'us d' plaç' pour mett' le boâs. Le gârs du moulin, lâ, son frér' Jâcques : « Philippe, pourquoi tu vâs pâs vend' du boâs ? La premiére affére, le feu vâ prend'e, p'i' on vâ tout' pard' du boâs, lés bâtiss's vont brûler, i' dit, icitte, p'i' i' dit, t' é' [tu es] aussi b'en d'aller vend' çâ.

— I' dit, c'ést correck ! »

Vâ trouver Pierre, p'i' i' dit çâ à Pierre. Pierre i' dit : « Sure, i' dit, vâ vend' ton boâs, tu 'oés b'en qu' ça vâ tout' brûler, p'i' i' dit, tout' vâ pâssé' au feu.

— C'ést correck ! I' dit, mon Pierre, i' dit, écoute. M' âs t' laisser ma p'tit' corne, i' dit, icitte. Prends, i' dit... Fa' [fais] attention à toi. Ton p'tit portefeuille, encôr' pareil. La p'tit' nappe, ouatch [watch]-la. Fa' attention à toi, i' dit. Soés poli pour le monde, i' dit, pour... seill' [soit] dés étrangé' ou dés travaillants. I' dit, moé, ça prend pâ' en bâs d' t'oâ' à quat' jours, i' dit, pour a'oèr l'argent de mon boâs, i' dit.

— I' dit, c'ést correck ! Soés pâ' inquiète ! Ça vâ marcher pareil comm' dans l' temps qu' t' éta' icitte. »

On vâ dir' qu'i' pâsse in train, châr. Mon Philipp' saute à bôrd du char, i' s'en vâ vend' son boâs. Ah ! Lâ, la vieill' fille, lâ, 'a di' au roi, 'a dit : « En 'oéture, 'a dit, j' vâ's décoller. Vous m'emmn'rez mon joual icitte en arguiér' su' la gal'rie, 'a dit, icitte, lâ, p'i' 'a dit, m'â' allé' 'oèr ce jeune homm'-lâ. 'A dit, l'aut'e, 'a dit, le grand grand boss, lâ, le grand maît'e, 'a dit, i' a pris l' châr, p'i' 'a dit, i' ést parti vend' du boâs. 'A dit, j' croés ques'ment qu'i' vâ faire in bon 'oéyage. 'A dit, c'ést correck ! »

Lâ, 'a prend la mont' de son pér' p'i' 'a mat [met] çâ dans sa poche, 'a prend la côte, à joual, en marche. Quand alle arriv' drette au magasin, alle attach' son joual apra' in poteau, 'a rent' dans l' magasin. « Bonjour ! »...

---

36. *Yard* (angl.) : Cour, cour à bois.

I' rent' dans l' magasin, i' dit : « Pâssez-moé don in cigâre ? » Mon Pierr' se lève, i' gu'i présent' la boête, i' dit : « Tenez !

— Non, i' dit, j'en veu' 'ien qu'un, j' veux pâ' ach'té la boête, j' pâ' accoutumé à fumer beaucoup, 'ien qu'un peu, m' âs prend'e un cigare.

— Ah ! i' dit, quenez [tenez], i' dit, 'gardé' 'a boête, gardé' 'a boête !

— C'ést correck ! Marci beaucoup ! I' dit, ça a d' l'air à marcher beaucoup, i' dit, vous avez beaucoup d' boâs, i' dit, icitte, avez-vous fait' b'en d' boâs ?

— Oui, on â d' la vente, p'i' i' dit, mon frére ést parti vend' le boâs. C'ést l' temps, parç' qu'i' dit, c'ést dangereux !

— I' dit, vendez-vous beaucoup ?

— Ah ! i' dit, j' pâs capab' d' fournir. La mo'quié du temps j' marqu' pâs. Qu' ça soeill' d' la farine ou enn' poch' de suc' [sucre], j'en-'oeill' çâ, j' marqu' pâs.

— Vous êt's rich' de minme ?

— Ah ! oui, on a d' l'argen en masse ! »

Pierre, lui, i' s' venta't. I' dit : « Comm' çâ, i' dit... i' dit, j'ai du tem [temps] encôre, i' dit, i' dit, pour prend' le train, i' dit. À quelle heur' qu' le train pâsse ?

— Ah ! i' pâss' pâ' avant deux heures, deux heure' et d'mie.

— Oué ? On vâ prend'e enn' guém' [game][37] de cartes ; ça vâ fér' pâsser l' temps. Prend'e enn' guém' de cartes.

— C'ést correck ! On vâ prend'e enn' guém' de cartes ! »

Mat [il met] sa main dans sa poche, p'i' i' prend cent piasses, il l' mat su' l' comptoèr. I' dit : « Vous, vous pouvez mett' l'artic' qu' vous voulez. J'ai pâs besoin d' la 'garder, prenez l'artic' que vous voulez. I' dit, voyez-vous, i' dit, moé, i' dit, j' mats cent piasses ! » Tout' dés beaux bills[38] de vingt piasses. P'i' elle 'a examina't çâ. Eux aut's c'éta' 'ien qu' dés cinq piass's pour...

Ah ! i' dit : « I' a pâs grand-chose, i' dit, m'âs mett' la p'tit' nappe, i' dit, icitte. »

Pren 'a p'tit' nappe, p'is mè' à côté d' cent piasses. Brâss' lés cartes. Te'hours, 'a gangn' la promiér' game. 'A dit : « Vous avez pardu la promiér' game !

— I' dit, c'ést r'guien çâ !

— B'en, 'a dit, vous allez r'prend'e. 'Gardez [regardez], i' dit, i' a deux cents piasses, icitte, vous pouvez mett' l'artic' que vous voulez mett'e, deux cents piasses ! »

---

37. *Game* (angl.) : Partie, jeu.

38. *Bills* (angl.) : Billets, pièces, papier, argent.

Ça l'a, d'un' magniére, choqué; i' éta't prompt in peu. Pren 'a p'tit' corne, ça coût' deux cents piasses. « Brâsse, 'a dit, Pierre ! » Pierr' brâss' lés cartes. Joue... i' joue enn' deuxièm' game, i' [le client] gangn' la deuxièm' game, i' a gangné encôre. Prend la p'tit' corn' met çâ dans sa poche. 'A [i' : Pierre] dit : « Me semb' que j' su's bad locké [bad lucky][39], 'a [i'] dit... malchanceux d' minme. C'é' 'a promiér' fois j' per' [perds] aux cartes ! J' joue pas souvent, mé' c'é' 'a promiér' fois !

— Mé', i' dit, ['a dit] j' vâ mett' quat' cents piasses, voyez-vous, lâ, quat', t'oâs cents piasses, i' dit, icitte. P'i' i' dit, mettez l'artic' qu' vous voulez mett'e.

— I' dit, j' va's mett' mon p'tit portefeuille. I' dit, mon p'tit portefeuille, i' a 'ien qu' cinq piass's dedans. Mé', i' dit, prenez-en tant qu' vous voulez, i' dit, i' ést lâ. »

Mat l' p'tit portefeuille, p'is pâss' lés cartes. 'A gangne l' p'tit portefeuille encôre ! Prend l' p'tit portefeuille, met çâ dans sa poche. 'A dit : « Mecieu', 'a dit, in gârs comm' vous, 'a dit, j' prendra's jama's d' cart's dans més mains. Vous savez pâs joué' aux cartes ! »

'A r'vir' de bôrd p'i' 'a saut' su' l' dos d' son j'val p'i' 'a prend l' bâs d' la ville. 'A arriv' chez eux, 'a di' à son pére, 'a dit : « J'ai fait' in beau 'oéyage.

— Oué !

— 'A dit, pâ' avant deux t'oâs jours, t'oâs jours, 'a dit, vous gu'y allez monté' en haut d' la ville, p'i' 'a dit, vous allez faire in bon 'oéyage !

— C'ést correck ! J' te r'marcie beaucoup. À c'tte heure on vâ greillé' 'a tab'e, p'i' on vâ souper, lâ.

— 'A dit, j' soup' pâ' à c'tte heure, 'a dit, pâ' avant six heures. 'A dit, j' vâ's monter dans ma chamb'e, p'i' 'a dit, à six heures, vous en-'oueill'rez la sarvant' m'avartir pour souper. »

Te'jours, à six heures, la sarvante a été la réveiller. Alle a v'nu souper ; apras souper, alle a monté en haut. 'A dit : « Tu viendrâs pâs, 'a dit, avant d'main midi, 'a dit, j' déjeun' pâs, p'i' 'a dit, tu m' réveill'râs, 'a dit, deux jours de temps, d' midi à allé' au souper. L' matin, 'a dit, j' veux pâs qu' tu monte' à ma chamb'e !

— Correck ! »

La t'oâsièm' journée, 'a descen en bâ' ell'-minme. 'A dit : « Mon pére, 'a dit, 'gardez [regardez], 'a dit, icitte, 'a dit, voyez-vous, 'a dit, çâ c'ést enn' p'tit' corne, 'a dit, icitte. C'ést pâs grand-chose, 'a dit, c' p'tit' corn'-lâ. 'A dit, vous 'virez, 'a dit, in tour de clé, 'a dit, i' sort cinq mill' soldâts. C'ést çâ qui a tué vos cinq cents soldâts, i' a cinq mill' soldâts là-d'dans. 'A dit, quand vous arriv'ré' au haut d' la ville, vous avé' 'ien que 'a pein' de r'viré' in tour de clé, p'i' 'a dit, cinq mill' soldats s'râ lâ, p'i' i' ['a] dit, ça s'râ final ! 'A dit, vous allé' aller lâ, d'main. Vous irez pâs 'jourd'hui, c'ést d'main ! »

---

39. *Lucky* (angl.) : Chanceux. *Bad lucky* : Malchanceux.

'A monte en haut. Lâ 'a 'gard' la p'tit' corn' pareil, lés t'oâs artic's [articles], 'a mat çâ dans sés poches. Lâ, à c'tte heure, on vâ tumber su' Philippe.

Mon Philipp' s'en v'na't su' l' train. I' arrive, mon Philippe, à sept hêur's du soèr. Mon Pierre éta't dans l' magasin, p'i' i' jongla't, i' étè' amanché d' minme [la tête entre les mains, les coudes sur les genoux], i' venda't p'us. Philippe arrive : « Quoi qu' t' âs, i' dit, Pierre, tu m'âs d' l'air magané, i' dit? Quoi c' tu fa's?

— I' dit, moé, i' dit, lâ, i' dit, écoute, lâ, i' dit. J' su' à bout'.

— I' dit, j' t' l'ai dit, folla't qu' tu prena's ton temps, vâ prend' dés tours, vâs prend' de l'air. Laiss' le magasin lâ, i's s' sarviront lés aut's minmes. Quand minm' tu s'râs deux jours. I' dit, i' t'â arrivé que'qu' chose?

— I' di' oui, i' dit, Philippe ! »

I' gu'i cont' çâ : le ch'val blanc qui ava't v'nu lâ, p'i'... l'inconnu blanc, c'st in grand homme. I' dit : « J'ai pardu, i' dit, la p'tit' nappe !

— Eh, tableau ! Philipp' ça l'enrage. T' âs pardu ma p'tit' nappe?

— I' di' oui.

— Çâ, c'ést d' valêur. I' dit, on ést, pour dire, enruiné !

— P'i' i' dit, la deuxièm' guéme, i' dit, j'ai pardu, i' dit, la p'tit' corne ! »

Ah ! Philipp' commença' à crier p'i' i' commença' à sauter en l'air. « P'i' i' dit, j'ai pardu l' p'tit portefeuille !

— Oui? Demain matin, i' dit, à sept heures, lâ, i' dit, di' à Jâcqu's qu'i' fass' crier l' moulin pour enn' demi-heure, qu'i's cris'nt [crient] le moulin pour enn' demi-heure. P'i' i' dit, lâ, tout's lés gârs vont sortir. P'i' i' dit, moé, i' dit, j' vâ' aller trouver lés gârs ! »

Comm' de fait', l' lend'main matin, rendu à... Jacque' ést rendu au moulin, fait crier l' moulin. Le moulin i' a crié pour enn' demi-heure. Lés homm's sôrt, i' ont d'mandé si i' ava't que'qu'un qui s'ava' estropié, quoi c' qui ava' arrivé. Mon Philippe arriv' lâ, devant tout' la foule ; i' ava' à pe' prè' in cent vingt-cinq z-hommes. I' dit « On n'â p'us d'argent pour payer, on n'a p'us d'argent pour payer, p'is, i' dit, on veut p'us qu' vous travailliez. I' dit, c'st arrêté 'ted b'en, i' dit, pour deux moâs, 'ted b'en pluss'. I' dit, on ne sé't pâs, i' dit, pour deux moâs çartain !

— Lés gâ' ont dit, quand minm' vous avez pâs d'argent pour payer, ça veut r'guien dire. On vâ travaillé' in moâs pour (e) r'guien [rien]. Vous nous avé' avancé [40], vous avez du mangé' en masse, on peut travailler pour r'guien.

— Non ! J' veux qu' vous arrêt'ez. Le roi vâ monté' en haut d' la ville écitte, p'i' i' dit, i' vâ tout' mett' çâ à sang. O' ést aussi b'en d'arrêter.

— C'ést correck !

---

40. *Avancer* : Vendre à crédit ; livrer la marchandise sur simple promesse que l'on paiera plus tard.

— I' dit, à c'tte heure, i' dit, i' dit, j' va's vous prend'e, i' dit, çâ c'ést lés t'oâs plus vieu' icitte. I's von ouatcher. In vâ ouatcher l' moulin, in vâ ouatcher le cook-house, p'is l'aut' vâ ouatcher l' magasin. Quand qu' vous a'rez rien à manger, prenez-en. Mé', i' dit, ouatchez pour le feu, p'i' i' dit, j' veux pâs qu' vous bris'ez r'guien. 'Ted b'en, i' dit, dans t'oâs s'maines, quat' s'maines, i' dit, on s'râ' icitte.

— C'ést correck ! J' te r'marcie beaucoup. I' a pâs d' danger, mecqu' tu r'vienn's, tout' s'râ en ord'e. »

Lâ, mon Philippe i' di' à Pierre, i' dit : « Lés boêt's de sout's [suit][41] lâ, i' dit, bascul' çâ en bâs. On vâ s'habiller tout' lés t'oâs pareil. On vâ prend' checun un' sout' grise, chapeau gris, gants gris, tout' habillé tout' en gris ! »

Bascul' çâ en bâs. Trouv' checun enn' sout' pareil, tout's lés t'oâs, t'oâs fréres, p'is t'oâs sout' pareils, chapeaux, gants. Ça prend la rue en descendant, ça marche, s'en all'nt droett' su' le roi. Lâ, la vieill' fill' s' leve. 'A a pensé : « Qui qu' c'ést çâ, cés t'oâs gârs-lâ ? » R'gârde, p'is... « Ah ! Ah ! c'ést celui qu'i' a pardu aux cartes, p'is çâ, c'ést lés deux aut's fréres. » 'A descen en bâs. 'A dit : « Mon pére, 'a dit, v'lâ lés t'oâs gârs qu'i's viennent, p'i' 'a dit, i's vont v'nir icitt' pour s'engager, p'i' 'a dit, i's vont vous d'mander d' l'ouvrage. 'A dit, dis-y qu' ça prend du mond' terrib'ment vaillant, du mond' terrib'ment smart[42]. Vous allez lés fair' travailler su' l' bôrd d' la mer, lâ, su' in boum' [boom][43], lâ, pour rentrer du boâs. Vous direz qu' ça prend dés gârs lâ, t'oâs. I' dit, i's vont s' penché' 'a tête, i's vont dire i's sont pâ' accoutumés là-d'ssus. Mé' vous savez la trapp' qu' vous avez dans la cuisine, lâ, aucun' chos' qu'i's vienne' à la cuisine, lâ, vous en-'oeillez çâ là-d'dans, p'is çâ, c'é' enn' dall'[44] p'is ça vâ drette à la mer. 'A dit, c'ést à pe' prè' in huit à neu' pieds. 'A dit, mettez lés t'oâs gâ' apras l' mur, p'i' 'a dit, comptez jusqu'à t'oâs, p'i' 'a dit, si i's sautent, 'a dit, vous direz qu'i's saut'nt drett' là ! — 'a montr' la place, p'is la... le milieu d' la trappe — p'i' 'a dit, i's vont sauter tout's lés t'oâs dans la trappe, 'a dit, ça fa't pâs d' diffarence. 'A dit, i's von enfiler drett' dans la mer. 'A dit, de minme, 'a dit, on vâ s' clairer [to clear][45] dés aut's. P'i' 'a dit, si i's saut'nt pâs dans l' bôrd d' la trappe, 'a dit, en-'oyez-les travailler. P'i' 'a dit, lâ, 'a dit, j' m'en clair'rai b'en, pareil ! »

Te'jours, la fill' monte en haut, la vieill' fille. B'e'tôt, bign' bagn' [bing bang] à la porte ! Le roi attend [entend] cogner. La sarvant' vâ rouvert la porte... la sarvant' vâ rouvert la porte, vâ rouvert la porte. « Bonjour, mecieu' !

— Bonjour ! Est-ce qu' le roi é' [est] icitte ?

— Oui !

— Allez dire au roi qu'on a affaire à lui ! »

---

41. *Suit* (angl.) : Habit.
42. *Smart* (angl.) : Débrouillard, habile, actif.
43. *Boom* (angl.) : Sorte de trottoir flottant d'où l'on surveille les billots.
44. *Dalle* : Dalot.
45. *Clear* [to] (angl.) : Se débarrasser, se libérer.

La sarvant' vir' de bôrd. 'A dit : « I' a t'oâs gârs, p'i' 'a dit, t'oâs jeune' hommes, p'is sont b'en habillés, dés vrais spôrts [46], i's voudra'ent vou' 'oèr, vous parler.

— Dis-y qu'i's rentent. »

'A r'vir' de bôrd. 'A dit : « Rentrez ! 'A dit, le roi a dit faut qu' vous rentrez ! » 'A lés conduit drette au salon. La reine éta't lâ avec le roi, t'oâs chaises, lés t'oâs gârs s'assisent. I' dit : « Sir' mon roi, i' dit, on ést t'oâs frére' icitte. On a laissé che' nous, on éta't b'en pauv'e, maman éta't pâs mal maganée, pâpâ pareil, d' la misère à viv'e. P'i' i' dit, on voudra't travailler. On s'a adressé icitte, vous avé' enn' gross' bis'ness [business], icitte, i' dit, on voudra't travaillé' icitte.

— B'en, i' dit, moé, i' dit, ça prendra' b'en t'oâs gârs j' crois b'en, i' dit, pour travailler su' l' bôrd du quai dans l' boum qu'on appelle, i' dit, pour rapprocher lés billots. I' dit, ça prend du mond' smart ! »

Philippe, b'en, lui, i' éta't bon, mé' i' s' fia't pâs su' sés deux fréres. « B'en, i' dit, ça vâ êt'e enne affér' de r'guien. Ça prend du mond' smart' in peu, i' dit, pâ' extrâ. I' dit, v'nez dans la cuisine, i' dit, icitte. »

I' s'en vâ dans la cuisin' p'i' i' lés ma' [met] apras l' mur. I' dit : « Lâ, i' dit, 'oeyez-vous, i' dit, icitt' lâ, si vous pouvez sauter jusqu'à icitte, lâ — on vâ compter, un, deux t'oâs — p'is quand j' dirai t'oâs, si vous sautez jusqu'icitte, on vâ vous prend' tout's lés t'oâs. Vous allez travailler su' l' boum, p'i' i' dit, on s'arrang'râ qu' vous a'rez pâs d' misère.

— C'ést correck ! »

Mon Philipp' s' met dans l' milieu d' sés deux fréres, p'i' i' 'és po'gn' d'ssour le brâs p'i' en lés serrant, més deux lâch's faisa'ent l' saut. « Sautez ! » Le roi s' racule, p'i' i' compte : « Un, deux, t'oâs ! » En disant t'oâs, i's sautent, p'i' i's sauta'ent dans la trappe. La trappe éta't large assez. Lés t'oâs gârs s' trouv'nt dans la mer, tumbe' à l'eau. I' ont v'nu à bout te'hours de s' ramâssé' avec du boâs qu'i' a lâ, p'i' i's s' sont po'gné' apras l' quai p'i' i' ont monté.

Philippe i' dit : « Moé, i' dit, mon Pierre, i' dit, j' te r'marcie, vu qu' t' és mon frére. Si tu s'ra's pâs mon frére, i' dit, j' s'ra's dur su' toé, i' dit, tu 'n n-a'râ' une. I' dit, d'a'oèr denné tant d' troub'e, i' dit, pour (e) r'guien, 'oèr qu'on éta't si b'en, p'i' i' dit, nous a'oèr mis comme qu'on ést lâ. I' dit, moé, i' dit, m'en vâs vous laisser, lâ, i' dit, à c'tte heure. I' dit, moé, i' dit, j' vous laisse.

— I' dit, où tu vâs, toi ?

— B'en, i' dit, moé, i' dit, j' m'en vâs pou' travailler, i' dit, on n'a pâs d'argent, p'i' i' dit, la promiére affaire on a'râ' p'us d'habit.

— P'is n'us aut's, quo' c' qu'on vâ faire ?

---

46. *Sport* (angl.) : Homme de qualité, distingué.

— Vous allez resté' icitte ; restez su' l' quai, vous êt's b'en, vous m'avez trahi...

— Jâcques, i' dit, moé, i' dit, j'y vâs, i' dit, j' t'ai pâs, i' dit, trahi.

— Tu vâs resté' avec Pierre. I' dit, bâtissez-vou' in shack, 'oéyez-vou' i' a du boâ' en masse, c'ést du vieux boâs, çâ, qu'i's jette' à l'eau. Bâtissez-vou' in beau shack.

I' dit, toé, i' dit, Pierre, i' dit, t'és bon, i' dit, pour jouer du vialon [violon] — Pierr' 'ta't bon pour jouer du vialon — p'i' i' dit, Jâcques, i' dit, toé, i' dit, quand on éta't chez nous, l' vieux, i' dit, i' joua't d' la musique, p'i' i' dit, tu steppais [to step][47] tu f'sa's dés beaux steps. Vous allez mett'e in enseign' lâ, vous allé' écrire icitte en haut d' vot' shack "Steppeur", i' dit, icitte, steppeu', i' dit. P'i' i' dit, vous allez, i' dit, échapper vot' vie d' minme. Lés gârs von aller vou' 'oèr, vous allez chargé' in vingt-cinq cennes, trent' cennes. I' dit, d' minme, i' dit, vous allez fair' d' l'argent ! En tou' 'és câs, i' dit, moé j' m'en vâs. »

Pren in ch'min le long d' la mer p'is s' ma' à marcher. C'ta' in p'tit peu d' grand ch'min, ôké, i' faisa't chaud. « B'en, i' dit, j' march'rai pâs trop vite, m'âs faire in terrible bout' ! J' me clair' [to clear] de més deux fréres ! » Marche !

To'hours, i' aparçoèt le côté du ch'min : beau grand champ d' patate' à part' de vue. In beau grand ch'min qui rentra't lâ. « Çâ, c'ést dés grands farmiers ; j' vâ's m'engager pour travailler su' 'a terre. » Travars' le ch'min p'is prend ce ch'min-lâ, travars' le champ d' patates, in beau champ d' blé, champ d'a'oènne [avoine].

Promiére affaire, i' arrive à enn' terrib'e grand bâtisse. I' y ava' in vieux qui éta' à la porte. « Bonjour, mecieu !

— Bonjour, jeune homme ! I' dit, êt's-vou' écarté ?[48]

— Non, pâ' écarté. I' dit, j'ai v'nu, i' dit, pour a'oèr d' l'ouvrage, i' dit, vous ête' à travailler, i' dit, icitte.

— Oué ?

— C'ést pâs l' temps d' la récolte ?

— I' dit, pâ' avant t'oâs s'maines. Dans t'oâs s'main's ça s'râ l' temps d' la récolte.

— Oué ?

— I' dit, çâ, i' dit, ça l'appartient tout' au roi, au roi d' la ville, i' dit, icitte. T' sé's l' bâs d' la vill' qu' ést si riche, t' âs pâssé par lâ, le haut d' la vill' qu' ést si pauv'e, ça apparquien à c'te roi-lâ.

— Oué ! P'i' i' dit, vous, c' que vous faisé' icitte ?

---

47. *Step* [to] (angl.) : Faire des pas de danse [steps].
48. *Écarté* : Perdu, hors du chemin.

— I' dit, moé, j'in [je suis] 'ouatchman [watchman][49], i' dit, j' 'ouatch' çâ, i' dit, icitte.

— Vrai? Ah! ah! Vous êt'e' in gardien. C'ést correck, c'st enn' bell' djob [job][50]! Oué! I' dit, m' dennez-vou' à dîner?

— Oui, oui, i' dit, rent'e, m' âs t' denné' à dîner. Mé', i' dit, le roi aim' pâs çâ, i' dit, d' la visite. I' veut pâs qu'on l'eill' [ait] d' la visite, i' dit, icitte. Mé', i' dit, i' viendrâ pâ' à c'tte heure, i' dit, i' a v'nu, i' dit, hier!

— Correck!»

I' gu'i denne in beau dîner. «Ce ch'min-lâ vâ-t-i' loin?

— I' dit, tu m' âs d' l'air, i' dit, toi, i' dit, in homm' de bus'ness, i' dit, d' la magniér' qu' tu jâses, i' dit. Tu m' âs d' l'air à travailler, i' dit.»

I' cont' çâ à Philipp' le vieux. «T' âs d' l'air vaillant, i' dit, d' la magniér' qu' tu jâses.

— I' dit, j'avè' enn' gross' bus'ness, mé', i' dit, j'ai tout pardu.

— Ouè?»

I' cont' çâ quo' c' qu'i' ava' arrivé. I' cont' tout au bonhomme, co' minm' que l' bonhomm' l' sa'râ't [saurait] ça f'ra't pâs d' diffarence. L' vieux 'ta't pâs mal vieux. I' dit: «Le roi, i' dit, t'â joué d' minme?

— I' di' oui.

— B'en, i' dit, moé, i' dit, le roi, i' dit, je l'aim' pâs trop. J'ai pâs dés gros salaires, lâ, i' dit, icitte, lâ. Cinquant' cenn's par jour! P'is d' la misère, i' dit, à viv'e. J' peux pâs m'ach'ter d' tabâc, i' dit. J' l'aim' pâs trop, i' dit.

— I' dit, ce ch'min-lâ vâ-t-i' loin?

— I' dit, oui. Mé', i' dit, pâs loin d'icitte, lâ, i' dit, i' y â dés pomme' en masse. I' dit, i' y â in pommier p'is dés pomm's blanches, lâ, i' dit, faut pâs tu gu'i touches! Çâ, cés pomm's-lâ, cés pommes, c'ést pareil comm' si ça s'ra' [serait] emmorphosé, çâ. Si tu mang's çâ, i' dit, i' vâ t' poussé' in pommier soit su' 'a tête ou su' l'épaule, n'importe gu'ioù.

— Oué? C'ést dangereux!

— Oui. C'ést dangereux, çartain! Faut pâs qu' tu gu'i touches.

— C'ést correck!

— P'i' i' dit, lés aut's, c'ést dés bonn's pommes, tu 'n en mang's tant qu' tu veux.»

---

49. *Watchman* (angl.): Surveillant, contrôleur, gardien.
50. *Job* (angl.): Ouvrage, occupation, travail.

Prend l' chemin. I' arriv' lâ, lés pommiers 'ta'ent pâs loin. Prend dés bell's pomm's rouges, p'is mang' dés pommes ; i' examin' lés pomm's blanches. I' en câsse une... on vâ dir' comm' deux douzain's de pomm's blanches, mat çâ dans sés poches. Lés pomm's rouges, i' 'n en câsse, on vâ dire, ques'ment la mo'quié d'enn' poche. Sac' [sacre] çâ su' l' dos. I' sac' lés pochett's su' l' dos p'is v'lâ qu'i' prend l' chemin p'i' i' vâ trouver l' vieux. I' di' au vieux, i' dit : « Vous, i' dit, j' vous r'marcie beaucoup, i' dit, d' m'a'oèr rendu ce sarviç'-lâ. I' dit, si j' peux, i' dit, me délivrer, lâ, i' dit, le roi, lâ, i' dit, si j' peux l'amanché' à mon goût, m'en vâ vous aider, vous a'rez pâs besoin d' 'ouatcher, i' dit, vous allé' a'oèr d' l'argen en masse, vous allé' a'oèr enn' meilleur' djob qu' vous avez lâ, i' dit, i' a... ça s'ra pâs cinquant' cenn's par jour ! »

I' prend la ville, mon Philippe, prend la ville avec enn' poch' su' l' dos. Lés p'tits jeunes, lâ, vous savez dans la ville, lâ, chaqu' bôrd du ch'min... pren enn' pomme, tire à un, pren enn' pomm' tire à l'aut'e... envoya't. Lés femm's voya'ent çâ, eux aut's. I' 'n n-ava' enn' qu' été' apra' étend' du linge, c'ta't la sarvant' du roi. 'A ava' attendu [entendu] parler que le roi voula' ach'ter dés pommes. I' di' à sarvante, i' dit : « Quand tu 'oèra' in pâsseux d' pommes, tu gu'i dirâs j' veu' 'n n-ach'ter, i' dit, quand minm' ça s'ra't quinz' quârts [51], i' dit, j' prendrai quinz' quârts, çartain ! P'i' i' dit, si c'ést toé qu' âs l'argent, tu paie'râs. P'i' i' dit, si la reine ést pâ' écitte... si la reine ést icitte, i' dit, 'a paierâ ell'-minme.

— Oué, oué ! »

'A s'en vâ p'i' 'a pâr' à courir. 'A dit : « Le roi, 'a dit, i' 'n n-â in qui pâsse, 'a dit, qui vend dés pommes.

— Oué ? I' dit, vâ gu'i dir' qu'i' vienne icitte ! »

Te'jours, la sarvant' s'en vâ l' trouver, 'a dit : « Excusez, 'a dit, mecieu', le roi a d'mandé si c'ést vrai qu' vous vendez dés pommes ! » Lâ, i' a r'gârdé lâ, p'i' i' a vu l'enseigne, lâ. « Oué ! Di' au roi qu'i' vienne icitt' lui-minme. » La sarvante, 'a r'vir' de bôrd, 'a di' au roi, 'a dit : « I' a dit, faut qu' vous allez lâ vous-minme ! »

Le roi éta't pâs vite, allé' 'oèr l' jeune homme, s'en vâ l' trouver. « À c'tte heure, i' dit, vous vendez dés pommes ?

— I' dit, oui. I' dit, j'ai cés pomm's-lâ, i' dit, icitte, i' dit, c'ést dés bell's pomm's rouges ; ça s' consarve, i' dit, pou' dés deux t'oâs moâs.

— 'N n-âs-tu beaucoup d' çâ ?

— Ah ! i' dit, deux t'oâs cents quârts.

— Tant qu' çâ ?

— I' dit, oué ! I' dit, lâ, i' dit, c'ést justement, i' dit, pour montrer. I' dit, j' déliv' pâs més pommes, i' dit, avant t'oâs jours. Dans t'oâs jours, i' dit, j' vâ's tout's délivrer

51. *Quart* : Baril.

més pommes, à ceuss'-lâ qui 'n en prennent. I' dit, j' prends tout' leu' nom, i' dit, i' dit, leu' numéro d' la porte, i' dit.

— Oué? I' dit, j' vâs 'n en prend' quinz' quârts, i' dit, moé.

— Correck ! »

I' marqu' quinz' quârts, l' numéro d' la porte. I' dit : « C'ést correck ! mecieu' mon roi, vous a'rez çâ icitt' quinz' quârts. Oué ! » La vieill' fill' qui été' en... en haut p'is dans l' châssis, lâ, p'i' alle a vu c'te jeune homm'-lâ ; p'i' all' l'a pâs connu, pendant qu'i' jâsé' [jasait] avec son pére. 'A descen en bâs, 'a pâss' par la port' du salon, p'i' 'a dit : « Mecieu', 'a dit, 'a dit, c'ést-i' vrai qu' vous avez dés pomme' à vend'e.

— Oui ! »

Lâ, son pér' s'ava' en r'tourné. « Oui, j'ai dés pomme' à vend'e. Mé', i' dit, ton pére 'n n-â pris quinz' quârts ; i' ronn' [run] enn' terribeul bus'ness.

— Ah ! 'a dit, oui, 'a dit, sept huit cents parsonnes. Quinz' quârts ! 'A dit, moé, 'a dit, j'en prendra's, 'a dit, 'ted b'en, 'a dit, in quârt, moé, 'a dit.

— Mé', i' dit, j'ai dés bell's pomm's blanches, 'ted b'en ça vous sout'ra't [to suit][52], i' dit, sont plus tend'es, p'is sont meilleure' à manger. »

Met sa main dans sa poch' de capot, p'i' i' a montré lés bell's p'tit's pomm's blanches. « Si vous voulé' a'oèr dés rouges, c'ést pareil ; j' viendrai délivré' icitte, la t'oâsièm' journée. P'i' i' dit, céz'-lâ [celles-là] b'en i' dit, j' vâs vous en denné' 'ien qu'enn' coup'e, p'i' i' dit, mecque j' pâsse, j' laiss'rai vot' quâr' icitte.

— 'A dit, j' vâ's 'n en prend'e in quârt d' cés blanch's-lâ !

— C'ést correck ! »

Ce fill'-lâ, lâ, c'tte vieill' fill'-lâ, 'a éta' assé' haguissab' [haïssable] lâ, si i' pâssa't du monde, lâ, alle ouvra't l' châssis, si ava't que'qu' chose, in cœur de pommes, lâ, in p'lur' d'orange, 'a gârrocha't çâ su' 'a têt' du monde. Le roi s'aparceva't p'is c'ta't pour çâ qu'il l'ava' en-'oyée.

Te'jours, 'a monte en haut, 'a rouv' le châssis, 'a di' en moé-minme [elle-même] : « Le premier qui vâ pâssé' icitte, j' vâ's lui tiré' enne ép'lur' de pomme ! » Commence à manger sa pomme, mang' sa pomme. Parsonn' pâsse. Apras qu' 'a a féni d' manger sa pomme, i' pouss'-tu pâ' in pommier su' l'épaule ! L'épaule en dehors... 'A asseille à rentrer dans sa chamb'e, le châssi' éta't trop p'tit, tout' lés branche' assez larges. 'A ést lâ qui s' ma' à crier, 'a pouva't pâs trop... la cloche éta't trop loin pour qu' 'a pésa' su' l' piton, pour pâs fair' sonner la cloche. Te'jours, 'a s' ma' à crier.

La reine, 'a dit : « C'ést-tu not' fill' qui crie de minme ? Pâsse 'oèr en haut ! » Eh, bonjour ! Le roi commence à a'oèr pêur, lui. Lâ i' éta't bon pour sa fille, 'a gu'i ava't

52. *Suit* [to] (angl.) : Convenir, satisfaire, aller.

donné... gu'i ava't donné pâs mal d' l'aide. I' a monté çâ, p'i' i' sauta't çâ à tous lés t'oâs marches. I' voit çâ. « Quoi c'ést çâ, i' dit ? In pommier ? B'en, i' dit, laiss' faire, lâ, i' dit, j' vâ' a'oèr du monde, fair' bâtir in échafaud, j' vâ' a'oèr dés charpentiers, p'i' i' dit, ça vâ décoller, ça s'râ pâs long.

— C'ést correck ! »

Fa't qu' le roi sôrt en dohors, 'a mang' la deuxièm' pomme. En mangeant la deuxièm' pomme... in pommier fourchu, p'is la têt' branchue, enn' branche en d'hors p'i' enn' branche en d'dan à travers du châssis. « Eh, tabarnouche ! j' su's pris pour mourir, c'ést tout'. I' a r'guien qui vâ décoller çâ ! » La rag' la po'gne, p'i' 'a mang' l'aut' pomme. 'A mang' l'aut' pomme, le pommié' en d'dans d' la chamb'e, i' ést poussé jusqu'au plafond. Lâ, 'a crie.

La rein' mont' lâ, p'is lâ, la rein' s' mè' à pleurer p'is... B'e'tôt, le roi arriv' p'is... cés charpentiers-lâ arrive' avec tout's lés outils. Çâ c'éta't pâs du fer, c'éta't pâs d' l'acier, sonta'ent pâs capab' d' faire r'guien en tout', c'éta't pâs capab' d' fair' disparaît' çâ. Lâ, le roi i' dit : « Ma fille, i' dit, c'é' un' punition du bon Dieu qu' t' â' eue, t' âs 'té punie. Oui ! T'és trop méchante ! J' t' l'ai te'jours dit. I' dit, lâ, i' dit, faut dir' qu' c'ést enn' partie d' ma faute, i' dit, quoi c' qui t'â arrivé, mé' i' dit, anéoué [anyway][53] t' â' été méchante ! I' dit, on vâ laisser faire, i' dit, pour t'oâs s'maines. Dans t'oâs s'main's de d'citt' lâ, i' dit, j' crois, i' dit, j' vâ' êt' bon. Un d' més fréres, i' dit, moé qu' ést terrib'ement smart', aussi smart' comm' toi, p'i' i' dit, m' âs l' fair' v'nir.

— Correck ! »

Lâ on vâ laisser le... le roi lâ, p'i' on vâ laisser la vieill' fill' lâ. Lui, lâ, c'ta't mon p'tit Jack, lâ, i' s'accupa't p'us d' sés pommes, lâ, lui. I' ava't... s'ava't r'tourné p'i' i' ava't vu la fille, lâ, comment c' qu' 'a éta' amanchée[54], c' vieill' fill'-lâ, lâ. I' a pensé : « Tu 'n â assez lâ, à c'tte heure ! » I' s'a adressé su' in doctêur. Cogne à porte. L' docteur gu'i a rouvert la porte, fa't rentrer dans son salon, son office[55]. I' a dit : « Quoi c' qu'i' a pour vous ?

— I' dit, moé, i' dit, j' su's pris.

— T' és pris ? Si t' és pris, c'ést pâs malaisé' à déprend'e. I' dit, t' és to'hours pâs pris lâ, i' dit, t' és pâs pri' icitte. T' â' in coup d' biére, in coup d' que'qu' chos' de fort ?

— Non ! J' boés pâs.

— Quo' c'ést qu' t' âs ? »

I' cont' son histoère, cont' tout' du commenç'ment jusqu'à 'a fin, p'i' i' cont' çâ pour le roi, p'i' i' cont' çâ pour la fille. S' ma' à rire, i' dit : « 'Oèr, i' dit, ça été més

53. *Anyway* (angl.) : De toute façon, quoi qu'il en soit.
54. *Amanché* : Disposé, arrangé, constitué.
55. *Office* (angl.) : Bureau.

pratiqu's [56], çâ. Elle, quand qu'alle ést dans la ville, lâ, on ést tout en noèr. J'ai pardu més pratiques. Elle, 'a ést meilleur' que moé, i' dit.

— Oué ?

— P'i' i' dit, lâ, i' dit, j'ai d' la misèr' moé-minme à arriver ; j' su's pris comm' toi, i' dit.

— Oui, hein ! B'en, i' dit, moi, i' dit, mecieu' l' docteur, si vous voulez m' pâsser, i' dit, in habit pour enn' coup' de jours p'i' avec enn' bell' p'tit' grip' [57], i' dit, in p'tit port'-manteau, i' dit, dans t'oâs jours, i' dit, j' vous paierai vot' compte.

— C'ést correck ! J' charge [58] r'guien, rendu qu' tu rendrâs mon habit.

— Correck ! »

L' doctêur gu'i prêt' son habit, prêt' son port'-manteau p'i' i' prend l' chemin. S'en vâ su' l'orfèv'e, i' dit : « Orfèv'e, i' dit, tu 'oés, i' dit, c'ést mon habit, i' dit, t' âs pâs besoin d'a'oèr pêur d' la salir. Veux-tu m' mett'e, i' dit, in écriteau, i' dit, icitte : « Voici l' doctêur, aussi prêt', qui guérit tous maux ! »

Après qu'i' a sorti d' su' l'orfèv'e, i' s'a mi' à prend' la rue. Devant le château i' â pâssé ; l' t'oâsièm' coup qu'i' a pâssé, la sarvant' l'a aparçu, c't homm'-lâ. 'A s'en vâ trouver le roi p'i' 'a cont' çâ au roi. Le roi i' dit : « Tu vâs l' fair' rentrer.

— La sarvante, 'a dit, c'ést correck ! »

'A a r'viré d' bôrd, la sarvante, p'i' 'a été au d'vant d' lui, p'i' 'a gu'i a dit, 'a dit : « Le roi a un' fille, 'a dit, 'a ést drôl'men amanchée. 'A dit, j'aim'ra's... i' aim'ra't qu' vous rentrié' 'oèr ce fill'-lâ.

— C'ést correck ! J' vâs gu'y aller. »

I' r'vir' d' bôrd p'i' i' arrive au château. Le roi gu'i donn' la main, fa' assire, i' gu'i cont' son histoère... i' cont' l'histoèr' pour la fille. « Oué ? Vous allez v'nir m' la montrer ! » Vâ apras, le roi avec, s'assi' à râs la fill' p'i' i' d'mand' comment ça ava' arrivé, p'i' i' ['a] cont' tout' l'histoère. P'i' i' dit : « I' y a-t-u longtemps qu' t' âs pâ' été à confesse ?

— Ah ! 'a dit, oui, ça fa't vingt et un ans, vingt et in ans j'ai pâ' été à confesse.

— I' di' au roi : vou' allez sortir. I' dit, j' vâ's rester, i' dit, icitte, p'i' i' dit, j' vâs la confesser, p'i' i' dit, après çâ, i' dit, j' 'oèrai. »

To'jours le roi a sorti, i' a farmé 'a port' p'i' i' a pri' enn' p'tit' chaise, p'i' i' s'a assi' au râs p'i' 'a commencé à s' confesser. Confesse, confesse, confesse, b'en te'hour' enn' demi-heure. P'i' 'a dit : « C'ést tout' !

— Ouè ? »

---

56. *Pratiques* : Clients, patients.
57. *Grip* (angl.) : Mallette, sacoche.
58. *Charge* [to] (angl.) : Demander une somme, exiger.

I' s' leve, i' vâ juss' su' l' bureau, pren in p'tit morceau d' pomme, pren in morceau p'i' i' gu'i donne. Mang' çâ, enn' branch' qui tumb' par en d'hôrs. I' dit : « Voyez-vous, si vous avié' eu confessé comme i' faut, à 'a plaç' d' la branche, le pommié' a'ra't décollé. I' dit, j' va's descend'e en bâs, p'i' i' dit, j' vâ's conter çâ, i' dit, à ton pére. » Prend la port' p'is sort.

Descen en bâs, cont' çâ au roi. Le roi i' dit : « Pouvez-vous v'nir d'main matin encôre ?

— Oué ? Mé' ça vâ êt' mon dargnier matin.

— Comment qu' vous m' chargez pour çâ ?

— I' dit, cent piasses.

— I' dit, cent piasses, i' dit, c'ést pâs beaucoup, i' dit, j' vâ's vous donner deux cents.

— I' dit, j' charg' cent piasses. C'ést mon prix, c'ést cent piasses. »

Le roi s'ést mis lâ p'i' i' a compté cent piasses... Dans sa poche... I' dit : « C'ést correck, i' dit, d'main matin, i' dit, je r'viendrai, mé', i' dit, ça s'râ l' dargnier coup. Vous allez trouver vot' fille, p'i' i' dit, vous allez la brâsser pâs mal, lâ. I' dit, alle ést terrib'ment roff [rough][59], méchante, i' dit. Ça fa't longtemps qu' 'a pâ' été à confesse, ça fa't vingt et in ans !

— Le roi gu'i a dit, c'ést correck ! »

To'jours, i' s'en vâ su' l' doctêur, lui, p'i' i' di' au doctêur, i' dit : « J'ai fait' in pâs pire 'oéyage, i' dit, j'ai fait' cent piasses, i' dit, j'ai fait' in bon 'oéyage, i' dit, j'ai fait' cent piasse' aujourd'hui, p'i' i' dit, j' vous l' donne.

— Non, non, non, non, lâ, i' dit, j' veux pâs l'a'oèr cinquant' piasses, cent piasses, i' dit, j' veux pâ' a'oèr in cenne.

— I' dit, j' vous donn' cent piasses, i' dit, faisez quoi c' vous voulé' avec.

— B'en, i' dit, okay ! I' dit, j' vâ' aller charcher, i' dit, d' la biére, p'i' on vâ prend'e in coup d' biére, on vâ jâser. »

To'jours, i' s'ést mi' à jâser, le doctêur. I' ont pâssé tout' la veillée jusqu'à onze hêures ; à onze hêure' i's s' sont r'couchés.

L' lend'main matin, vers sept hêures, i' s'a l'vé, i' a rentré dans la salle, p'i' i' a déjenné. Apras qu'i' a eu féni d' déjeuner, i' dit, vers huit heure' et d'mie : « À neuve [neuf] heures, i' dit, vâ allé' 'oèr, i' dit, ma fille. » Quant' ça vien à neuf heures, i' s' greille, prend l' chemin. I' arrive au château, le roi éta't b'en content d' le 'oèr. I' dit : « Avez-vous 'té 'a trouver, i' dit, hier à soèr.

— Oué ! Le roi i' dit, j'été pour la trouver, p'i' i' dit, j' l'ai brâssée pâs mal. I' dit, j' crois, i' dit, qu' vous allé' êt' bon pour gu'i fair' clairer sés t'oâs pommiers.

59. *Rough* (angl.) : Brutal, grossier, bourru.

— I' dit, c'ést correck, Sir' mon roi, i' dit, j' vous r'marcie, j' m' âs fair' mon possib'e. »

I' a pris le haut. Prend sa p'tit' chais' s'assi' au râs. I' dit : « Vous savez quo' c' vous avé' à faire. Confessez-vous ! » 'A s'ést mis lâ p'i' 'a a confessé, 'a s' confessa't, 'a s' confesse, 'a s' confesse. 'A 'n n-ava't fait' dés affaires ! 'A s'ést jama's confessée qu'alle ava't joué' aux cartes, p'i' 'a 'n ava't jama's parlé. 'A dit : « C'ést fini ! » I' s' leve, i' pren in aut' morceau d' pomme, p'i' i' gu'i donne. Quand 'a a eu mangé' 'a pomme, 'a branch' su' 'a têt' tumbe. I' dit : « 'Oéyez, i' dit, si vous avié' eu confessé comme i' faut, à 'a plaç' d' la branche, le pommié' a'ra't décollé. I' dit, vous êt's très très méchant. I' dit, m'â' aller trouver ton pére, p'i' i' dit, m'âs 'n en parlé' in peu ! »

Descen en bâs, vâ trouver le roi, i' di' au roi, i' dit : « Vot' fille ést rough, méchante.

— Oui ?

— I' dit, i' a 'ien qu' tumbé enn' branche, p'i' i' dit, lâ, i' dit, je r'viens p'us. Fini !

— Le roi gu'i dit, v'nez d'main matin, i' dit, j' vâ's vous denner dix mill' piasses.

— I' dit, c'ést pâs mill' piasses, i' dit, j' pens' p'u' êt' capab' de v'nir.

— I' dit, v'nez, i' dit, pour l'amour du bon Dieu, i' dit, v'nez ! »

P'is lâ, lâ, la reine éta't pareil. 'A dit : « V'nez, 'a dit.

— I' dit, j' vâ's v'nir demain matin p'is ça vâ êt' le dargnier matin que j' vâ's v'nir ! Dargnier matin ! J' vâs v'nir, demain matin.

— Comment c' que c'ést ?

— C'ést cent piasses ! »

I' prend cent piasses dans sa poche. Vâ encôr' trouver l' doctêur, i' di' au doctêur, i' dit : « J'encôr' cent piasses !

— L' doctêur, i' dit, l'argent rent' b'en.

— Oué, oué, i' dit. Vous pouvez fair' quo' c' vous voulé' avec. Allez qu'ri'[60] d' la biére, du vin, aucun' chose, i' dit, c' pour vous.

— M'â' aller qu'ri' enn' caiss' de biére, i' dit, on vâ prend'e in coup d' biére, on vâ jâser, tout' conter, i' dit, ma bus'ness. »

To'jours, pâssé tout' la journée lâ, on vâ dir' tout' la soèrée. Vers dix heur's, Jack i' dit : « J' vâ' aller m' coucher.

— L' doctêur, i' dit, c'ést correck, i' dit, i' ést târ' [tard] assez. »

---

60. *Quérir* : Chercher.

I' ont pris checun leu' chamb', p'i' i's sont couchés. L' lend'main matin à sept heure' i' éta'ent d'bout'. S' rende' à la tab'e, déjeûnent. Apras qu'i' a eu féni d' déjeûner, ent'e huit heure' et d'mie, neuf heures : « J' crés b'en, i' dit, j' vâs sortir !

— Ah ! l' doctêur dit, prends ton temps, i' dit. Laiss'-la pâtir, i' dit.

— Oué, i' dit, c'ést correck ! »

Vers neuve heures, i' sôrt, s'en vâ su' le roi. I' di' au roi, i' dit : « Avez-vous 'té, i' dit, la trouver ?

— Oué, i' dit, p'i' i' dit, brassée pâs mal, i' dit.

— Oui ? C'ést correck ! »

Monte en haut, prend sa p'tit' chaise, s'assi' au râs. Commence à s' confessé' encôre... 'a confesse... confesse, confesse. I' dit : « Vous vous confessez, p'is confesser. I' dit, vous l'avez jama's joué aux cartes, vous 'n n'avez pâs confessé d' çâ, i' dit, vous 'n n'avez jama's parlé. Avez-vous d'jâ joué aux cartes ?

— 'A dit, oui, 'a dit, v'lâ pâs longtemps. 'A dit, j'ai été à enn' place, 'a dit, c'éta' enn' gross' compagnie p'is j' 'és ai tout' emm'né' à terre.

— I' dit, çâ, i' dit, prenez, c'ést in gros vol, çâ, i' dit. I' dit, l'artic', i' dit, qu' vous avé' eu, lâ, i' dit, moé, i' dit, faut j' prenn' c't artic'-lâ, p'i' i' dit, j' va's laisser çâ, i' dit, au curé d' la paroèsse, p'is j' va's l'annoncer dan 'a chaire, p'is lui i' vâ l' rend'e à qui ça apparquient.

— 'A dit, i' a in p'tit portefeuill' qu' ést droett' dans mon bureau, lâ.

— I' dit, j' vâ' aller l' charcher ?

— 'A dit, oui ! »

I' s'a l'vé p'i' i' a halé l' tiroèr, i' a vu sés t'oâs artic's. I' a pris l' p'tit portefeuille, pris l' p'tit portefeuille, l' mat dans sa poche. I' dit : « Encôre, i' dit, d' aut' chose ?

— 'A dit, oui, 'a dit, j'ai gâgné enn' p'tit' nappe.

— I' dit, çâ, c'é' encôre assez, çâ, i' dit. I' dit, j' m'â' aller charcher la nappe ?

— Oui ! »

Prend la p'tit' nappe, dans sa poche, i' voét la p'tit' corne. I' a pensé : « M' âs mett' la main d'ssus b'e'tôt. Encôr' d'aut' chose ?

— 'A dit, oui, 'a dit, la p'tit' corne.

— Oui ? Çâ, c'ést assez, çâ. I' dit, j' vâ's prend' c'tte p'tit' corn'-lâ, p'i' i' dit, j' vâ' allé' 'oèr le prêt' d' la paroèsse, p'i' i' dit, j' vâs gu'i dire, p'i' i' dit, j' vâs l' délivrer.

— Oué, c'ést correck ! »

I' prend toute un' pomm' p'i' i' gu'i donne. En mangeant tout' c'tte pomm'-lâ, le pommier d'en d'hors tumbe. Lâ, la fille ava't r'guien. Bon ! I' dit : « À c'tte heure, i'

dit, tu vâs rester d' minme, i' dit, tant qu' tu vâs viv'e. D'abord t'aurâs pâs longtem à viv'e. I' dit, c'ést l' temps qu' tu a'lle' en d'dans, parç' qu'i' dit, on ést à 'a veill' d'a'oèr dés g'lées... lés feuill's commence' à rougir, lâ ! »

I' s'en vâ trouver le roi p'i' i' cont' l'histoère. Lâ, le roi i' dit : « J' su's b'en content. Quand est c' vous allez r'venir ?

— Ah ! J' peux pâs vous l' dire, j' peux pâs vous l' promett'e. Mé' mecqu' je r'vienne, vous a'rez ma visite. I' dit, j'arrêt'rai icitte. 'Ted b'en pâs longtemps, 'ted b'en à l'automne. Je l' sé's pâs.

— I' dit, comment c' que c'ést ?

— I' dit, c'ést cent piasses.

— I' dit, si vous voulez, i' dit, m'âs vous donner cinq cents.

— C'ést cent piasses ! »

Prend cent piass's p'i' i' gu'i donne. S'en vâ su' l' doctêur, i' dit : « Tiens, doctêur, encôre, i' dit, cent piasses.

— L' doctêur, l'argent rent' b'en.

— Oui. I' dit, doctêur, i' dit, à c'tte heure, i' dit, ça s'râ pâs long ! I' dit, tu vâs v'nir avec moé ; on vâ allé 'oèr més deux fréres. Més deux fréres, lâ, i' dit, v'lâ enn' bonne escouss' que j' lés ai pâs vus, lâ. J' sé's pâs si i's jous'nt d' la musique ou si i's jous'nt du vialon ou b'e' don si i's steppent. I' dit, on vâ' allé' 'oèr.

— Ah ! b'en ! l' doctêur : c'ést correck ! J' vâs m'habiller p'is m'â' aller t' 'oèr, m'â' allé 'oèr avec toi ! »

Le docteur s' greille, prenn'nt le ch'min. Il' arrivent... i' 'n n-â in, i' ava' in homm' qui espéra'[61] à la porte, i' ava' in sés frér's qui steppa't, Jâcque' éta' apras stepper. Eh ! tableau ! L' planché' éta't pâs mal magané, vieux plancher.

Mon Philipp' trouva't ça faisa't dur. B'e'tôt, Philipp' prend... empêche l' gârs de sortir. S'en vient par lés aut's, i' dit : « I' a pâs grand place à stepper ! » P'i' i' monta't [montrait] son enseigne, lâ. I' dit, j' vâ's vous payer pour un step. I' vâ, i' vâ vous faire in step, i' dit, j' vâs t' payer.

— Correck ! »

Mon Jâcqu's s'a mis lâ, p'i' i' s'a mi' à stepper. [Phrase inintelligible... Ça prend toute, i' 'n en a in gros, voici l' docteur qui s'y prêt' à vot' santé]. Apras qu'i' a eu féni d' stepper, i' s'en vâ trouver mon Jâcqu's p'i' i' gu'i rouv' l' p'tit portefeuille, i' ôt' cinq piasses. I' dit : « Quiens !

— I' dit, on l'a pâs d' change, i' dit, on peut pâs changer...

---

61. *Espérer* : Attendre.

— J' te l' donne l' cinq piasses, j' te l' donne. Fa's-moé in aut' p'tit step, p'i' i' dit, apras çâ, i' dit, on s'râ squére [square][62], i' dit. »

I' a pensé : « J' vâ's m' planter, moé, pour cinq piasses, lâ, gross' journée ! » S'ést mi' à stepper. Apras qu'i' a eu féni, s'en vâ trouver Pierr' p'i' i' rouv' son p'tit portefeuille. I' dit : « Quiens, i' dit, v'lâ cinq piasses.

— I' dit, j'ai pâs d' change. I' dit, tu l' âs payé t't à l'hêure, i' dit, mecieu', i' dit, on 'n n-â assez, i' dit, on 'n n-â en masse !

— I' dit, oué, i' dit, v'lâ su' t'oâs moâs...

— I' dit, vous m' connaissez pâs. »

S' mette à r'gârder. I' ont dit : « C' te'jours pâs toi, Philipp' mon frére ?

— I' dit, justement ! »

I' l's â montré lés t'oâs artic's. « 'Oés-tu c' p'tit portefeuille, la p'tit' corne, la p'tit' nappe. Çâ, ça sortirâ p'us d' ma poche, j' gard' çâ su' moé icitte. Vous mettrez p'u' 'a main d'ssus. I' dit, sortez, lâ, i' dit, d'icitte, le vialon, lâ, p'is tout' çâ, lâ, i' dit, laissez çâ icitte. I' dit, v'né' avec moé ! »

I' 'és â emm'nés su' l' dactêur p'i' apras qu'i' on été su' l' dactêur, le doctêur a fait' greillé in bon dîner par la sarvante. Apras qu'i' ont féni d' dîner, i' a rendu l'habi' au dactêur, son p'tit porte-manteau. I' dit : « Comment c' que vous chargez, i' dit, pour avoèr loué c't habit-lâ ?

— I' dit, j'été payé, j'ai eu t'oâs cents piasses, p'is j' 'n ai en masse.

— I' dit, espérez ; i' dit, m' âs vous payer ! »

I' gu'i â donné t'oâs mill' piasses, c'ta't toute en cinq piasses. I' 'n a compté in p'leton [peloton] d' minme. I' dit : « À c'tte heure, i' dit, on viendrâ vou' 'oèr encôre, i' dit. I' dit, moé, i' dit, j' vâ' 'oèr le roi, faut j'aill' donné' enn' visite au roi, m' âs gu'i rend' quo' c' qu'i' m'â faite. I' dit, j' vous emmèn'ra's b'en, i' dit, dactêur, mé', i' dit, vous êt's mieux d' pâs v'nir !

— Correck ! »

I' arriv' su' le roi, i' cogn' pâs ni r'guien, rouv' la porte. Le roi éta' apras jâsé' avec sa reine. I' dit : « Bonjour, Sir' mon roi ! » S' ma' à le r'garder. I' dit : « Me semb'e, i' dit, j' t'ai déjâ vu.

— I' dit, oué, déjâ vu. J'ai déjâ vu vot' vieill' fille en haut lâ, aussi. J' l'ai b'en connue, vous pareil, p'i' i' dit, la reine, j' l'ai b'en connue, moé.

— Oué ? C'ést pâs lés t'oâs fréres ?

— Oué, c'ést lés t'oâs fréres. I' dit, vous savez, i' dit, quand vous m'avé' emm'né dans la cuisine, lâ, p'is vous avé' accoté, i' dit, lâ, i' dit, lâ, et p'is vous avez dit, i'

62. *Square* (angl.) : Quitte.

folla't qu'on saute, i' dit, p'is vous allez compter jusqu'à t'oâs. B'en, i' dit, vous allez fair' pareil. Vous allez vous accoter lâ tous lés deux, lâ, i' dit. P'i' i' dit, j' vâ's compter t'oâs, p'is quand ça s'râ t'oâs, i' dit, faut qu' vous sauté' écitte. Si vous sautez pâs, i' dit, m' âs vous fair' sauter. »

I' 'és â montré la corn' p'is l' p'tit portefeuill' p'i' 'a nappe. I' dit : « 'Oèyez, i' dit, vot' fille, si 'a ava't cés artic's-lâ aujourd'hui, i' dit, moé je l'ai ! Vous êt's v'nu nous trahir dans l' haut d' la ville, hein ? Vous êt's final, lâ, vous ! Vot' vie ést au bout', lâ. Le bâs d' la vill' vâ v'nir b'en p'us pauv'e que le haut d' la ville éta't. »

Te'jours, il a compté un, deux, t'oâs. En comptant t'oâs, le roi â sauté dedans la trappe, i' a enfilé dans la mer. I' éta'ent trop vieux, t' sé's, pour nager, i' ont pâs pu sortir, i' ont resté pris lâ.

Bon ! Lâ, à c'tte heure, i' a r'monté en haut d' la ville, p'i' i' a tout' mi' en march' comm' jama's.

I' dit : « Vou' 'oyez, i' dit, més deux fréres, i' dit, comment que j' su's vaillant, moé. Vous m'avez sui' [suivi] de partir de chez nous à v'nir jusqu'à écitte, on a rencontré chacun enn' bell' femme au château. I' dit, fau' allé' 'oèr, i' dit, aux femmes, lâ, i' dit, on n'â p'u' 'ien qu' deux jours, p'i' i' dit, faut gu'y aller, parç' qu'i' dit, i's s'ront pareill's comm' quand qu'on a arrivé lâ. Fau' allé' 'oèr nos femmes ! C' fa' in an qu'on ést décollé de d' lâ...

— I' dit, c'ést correck, on vâ t' suiv'e.

— Okay ! »

Quand qu'i' a sorti de d' lâ, lâ, é ioù c' que son magasin, lâ, i' a dit, i' dit : « Vous allez m'attend'e icitte, p'i' i' dit, j' vâ' allé' 'oèr mon vieux », d'où c' qu'i' ava't cueilli sés pommes, lâ. P'is quand qu'i' a arrivé au vieux, il l' â r'marcié beaucoup, p'i' i' a montré lés t'oâs artic's qu'i' ava' eus, un d' sa femm' p'is l'aut' d' sés deux bell's-sœurs, p'i' i' 'n n-a donné d' l'argen en masse. I' dit : « À c'tte heure, i' dit, vous avez vot' pension avec çâ, craignez pâs. Travaillez p'us pour le roi parç' qu'i' dit, i' ést mort ! I' dit, j' croâs [crois] qu' oué. On n'a pâ' été 'oèr, i' dit, j' sé's pâs comment c' qu'i' s'a arrangé.

I' dit, lâ, i' dit, j'ai deux fréres, p'is j' m'â' allé' 'oèr nos femmes. » Lâ i' a r'venu back[63] sés deux fréres, p'i' i' a dit : « Més fréres, prenez l' chemin ! » I' ont pris l' chemin, p'is quand qu'i' on arrivé chez eux, lés t'oâs femm's sonta'ent su' 'a gal'rie. Sonta' [étaient] assez content's qu'i' 'és on embrassés p'i' ont d'mandé tout' lé' 'oéyag's qu'i' ava'ent fait's. « J' peux pâs vous conter çâ ; i' dit, ça prend trop longtemps, conter çâ, i' dit, par lés pieds.

— 'A dit, j' te r'marcie beaucoup d'a'oèr édé [aidé]. »

P'is si son encôre en vie, j' sé's pâs pourquoi i's m'on en-'oyé icitte !

---

63. *Back* : Particule qui indique toujours retour en arrière. *Revenir back* : Même sens que revenir vers...

10 — LE GARÇON GÊNÉ
(Le pétage)

Une vieille dame vivait seule avec son fils unique. Or, ce fils, âgé de cinquante ans, n'avait jamais travaillé. Il ne s'était jamais intéressé à quelque besogne que ce fût.

La vieille maman était déjà avancée en âge et s'occupait péniblement de sa besogne, qui consistait à donner la nourriture aux poules et à surveiller les porcelets.

Un matin, elle parle hardiment à son fils : « Écoute, mon garçon ! Il faut que tu te décides à travailler ou bien à te marier ! Je connais, à peu de distance d'ici, une famille où tu pourrais rencontrer trois jolies filles. Je connais très bien le chef de cette famille, ainsi que sa femme et leurs filles. Tu pourrais probablement te trouver une épouse dans cette famille.

— Eh bien ! maman, je penserai à votre suggestion. Je suis âgé de cinquante ans et je n'ai jamais courtisé de fille. Vous comprenez que vous me proposez un projet assez difficile. J'irai peut-être rendre visite à cette famille !

— Moi, j'y vais, pas plus tard que cet après-midi ! » continue la vieille maman.

Au cours de l'après-midi, la vieille paysanne se rend à pied dans la famille dont elle a parlé à son fils. Le chef de famille et sa femme reçoivent la vieille dame avec une grande démonstration de joie. On lui prépare une collation. Le goûter terminé, la paysanne commence à s'excuser auprès de ses hôtes : « Maintenant, il faut que je retourne chez moi ! Mon fils est seul. Ah ! oui, mon fils, j'ai pensé de l'envoyer ici en vue de se trouver une épouse. Il est assez avancé en âge, il est vrai, mais...

— Il suffirait que mes filles le voient, reprend le chef de famille. Mais oui, envoyez-le ici ! Ce sera peut-être l'origine d'une découverte importante pour mes filles !

— Grand-mère, ajoute l'une des filles, vous n'avez pas à vous en faire. Vous direz à votre fils que, s'il est gêné, nous allons le mettre à l'aise. Envoyez-le, envoyez-le, votre fils ! »

La vieille mère est toute heureuse des résultats de sa visite. Son petit chapeau penché sur le côté de la tête, elle reprend la route de son foyer et arrive chez elle au moment où son fils sort du lit. « Tu vas faire ta toilette, et, ce soir, tu vas aller visiter la famille que je t'ai indiquée.

— Non ; ce soir, je ne sors pas. Peut-être demain soir, mais certainement pas ce soir ! » répond le garçon.

La vieille paysanne fait sa besogne coutumière, puis prépare le souper. La mère et le fils prennent leur repas et causent jusqu'à leur coucher, à vingt et une heures. Le lendemain matin, la vieille dame se lève tôt et se remet à la besogne.

Le soir, elle reprend son plaidoyer auprès de son fils : « Il faut que tu te décides à aller visiter les trois filles avec lesquelles j'ai causé, hier. C'est la dernière fois que je te conseille de te marier. Je n'ai plus la force de voir à ma besogne !

— Je comprends votre situation, maman ! » s'empresse de répondre le fils.

Il monte à sa chambre, se lave, revêt ses beaux habits, peigne ses cheveux, met son chapeau et prend le chemin. Il avance à pas de tortue. Comme c'était sa première visite dans une famille, il ne savait pas comment procéder pour rencontrer ces bonnes gens. Il roulait de multiples hypothèses dans sa tête.

Tout à coup, il voit une vieille dame se diriger vers lui. Elle s'approche du vieux célibataire et lui demande : « Qu'est-ce qui te tracasse, mon garçon ?

— Ne m'en parlez pas ! répond-il. Maman voudrait que je prenne femme. Mais je n'ai encore courtisé aucune fille et je ne connais rien aux règles de la société. Je ne veux pas me marier !

— Ah ! Tu n'as pas besoin de t'en faire ! Si tu veux, je vais te venir en aide en t'expliquant comment t'y prendre !

— Je ne demande pas mieux ! » dit le célibataire.

La vieille inconnue lui remet trois chandelles. Elle lui dit comment se comporter à son arrivée chez les parents des filles et que faire pendant la veillée. Elle lui dit tout ce qui va se passer. Le célibataire remercie chaleureusement cette vieille dame et se sent déjà plus heureux. Il presse un peu le pas.

Il arrive à la maison des trois filles, frappe à la porte. Le père des filles va ouvrir : « Bonsoir !

— Bonsoir ! » répond le vieux garçon.

Le chef de la famille fait entrer le visiteur, prend son chapeau et le suspend à un crochet. Il le fait asseoir. Le visiteur ne dit pas un mot. Le père des filles se dit à lui-même : « Ce doit être le fils de la dame qui est venue ici, hier ! » Comme c'était sa première apparition en public, personne ne le connaissait. Le père des trois filles, pour engager la conversation, dit au visiteur : « Ta mère, je crois, est venue ici, hier ? C'est une femme assez âgée, mère d'un garçon unique, et qui ne demeure pas très loin d'ici !

— Oui, vous y êtes ! C'est bien maman qui est venue vous rendre visite, hier ! Elle m'a envoyé ici, ce soir, mais moi, je ne voulais pas venir. Je n'aime pas aller veiller ailleurs !

— Ah ! c'est le temps, dit la mère des filles, c'est le temps de nouer des liens d'amitié avec les gens du milieu. Il ne faut pas mourir avant le temps. Au contraire, il faut s'encourager à vivre ! »

Cette remarque donne lieu à une conversation assez nourrie. Le visiteur se sent plus à l'aise et commence à causer avec le père. Il parle de la ténacité de sa mère à la besogne, de l'attention assidue qu'elle porte aux volailles et aux animaux.

Tout à coup, les trois filles, Rose, Délima et Marie, descendent du second étage et disent, en passant : « Bonsoir, monsieur !

— Bonsoir ! » répond le visiteur.

Les trois sœurs filent au salon, commencent à causer et à rire. Leur père se sent froissé de ce comportement. Il passe au salon : « Écoutez donc, mes filles, dit le père ; ce jeune homme est venu vous rendre visite. Venez l'inviter à vous rejoindre au salon ! »

L'aînée des sœurs se lève, en disant : « Je vais aller le chercher, moi ! Monsieur, dit-elle au visiteur, veuillez passer avec nous au salon ! »

Le visiteur la suit, s'assoit sur la chaise qu'on lui assigne. Les trois filles tentent d'amorcer une conversation. Le visiteur répond timidement par un « oui » ou un « non », mais ne participe pas à la conversation.

Les filles commencent à causer entre elles, à rire et à s'amuser. Leur père bouillait d'indignation. Il s'adresse de nouveau à ses filles : « Tâchez donc de ne pas vous montrer si hautaines ! Ensuite, allumez la lampe ! Le jour baisse ; la nuit va commencer ! »

Le célibataire, qui se sentait à l'aise avec son vieil hôte, dit à ce dernier : « Permettez, monsieur ! J'ai trois chandelles. Si je parviens à les placer quelque part, elles donnent un aussi bon éclairage qu'une lampe à gaz.

— Oui ? Vas-y, mon garçon ; utilise tes chandelles ! Je suis content de ton offre. Tu vas ainsi économiser mon huile d'éclairage ! »

Le célibataire se lève et distribue ses chandelles, une au-dessus de la porte de la salle, une autre dans le salon, et une troisième dans la cuisine. Une fois les chandelles allumées, les pièces étaient aussi bien éclairées qu'à l'électricité. Intrigué par le phénomène, le maître de la maison appelle sa femme : « Viens ici, ma vieille ! As-tu déjà observé un fait semblable ? Nous en avons, nous aussi, des chandelles, mais elles n'éclairent pas autant que celles-ci ! Regarde ! Elles éclairent même dans la salle, là-bas ! Le couple fait le tour en visitant les chandelles une par une. Les filles continuent à causer posément, tout en donnant leur opinion sur la luminosité de ces simples sources d'éclairage. Quant au visiteur, il se contente de croiser les bras, de se tenir droit sur sa chaise, sans émettre une seule parole.

À vingt et une heures, le père des trois filles vient dire à son aînée : « Rose, tu donneras l'hospitalité à ce visiteur, cette nuit. Je viens de sortir ; il fait très noir, l'atmosphère est brumeuse, et il tombe une légère pluie. Il faut que notre visiteur couche ici. Tu le conduiras dans notre chambre, et nous, nous irons nous coucher au second étage. Il est vingt et une heures, c'est l'heure de notre coucher. Il est assez tard

pour nous. À vingt-deux heures, vous conduirez le visiteur dans sa chambre et vous monterez toutes trois vous coucher. Tu m'as compris? À vingt-deux heures!

— Très bien, mon père! Nous vous obéirons, mon père!»

Le maître de maison et sa compagne souhaitent bonne nuit au visiteur et disparaissent dans l'escalier conduisant au deuxième étage. Les filles continuent à causer et à rire. Elles s'approchent des chandelles pour les examiner. Les commentaires et les rires vont bon train.

Tout à coup, le père crie à son aînée: «Rose, il est vingt-deux heures. Il est temps que tu indiques à notre visiteur dans quelle chambre il va coucher.

— Très bien, mon père! Monsieur, dit-elle au célibataire, voici une lampe et je vous conduis à votre chambre. Vous pouvez aller vous reposer!»

Le visiteur entre dans la chambre, se jette sur le lit, sans enlever ses habits ni même ses chaussures. Les trois sœurs le voient faire et commencent à rire et à blaguer aux dépens du célibataire. Le père lance un cri: «Rose, il sera bientôt vingt-deux heures. Il est temps que vous montiez vous coucher!

— Oui, mon père, nous montons à l'instant!»

Les trois sœurs continuent à observer leur hôte et à causer. «Rose, crie de nouveau le père, c'est mon dernier avertissement! Souffle les chandelles et monte te coucher!»

Rose se lève de sa chaise et s'approche d'une chandelle: Fffou! «Voyons! dit-elle, que se passe-t-il? Je sens une sorte de colique!» À l'instant même elle émet un son assez humiliant: Prrr... Elle crie à son père: «Papa! Prrr... je l'aime ce garçon! Prrr... descendez!

— Deviens-tu folle? Qu'est-ce qui t'arrive, Rose?

— Prrr... je l'aime, mon père. Prrr... mais il m'inquiète!

— Marie, continue le père, veux-tu bien éteindre cette chandelle!»

Marie s'approche à son tour de la chandelle et souffle très fort. «Prrr... je l'aime moi aussi, ce garçon, papa! Prrr... descendez au plus tôt, papa!»

La maman dit à son mari: «Je crois qu'elles perdent la tête, nos filles! Elles n'ont jamais été aussi volages que ce soir! Il passe vingt-deux heures, et elles ne sont pas encore au lit!»

Le papa crie encore dans la direction des filles: «Délima, éteins les chandelles, toi!» Délima se précipite vers la première chandelle, et fffou! «Prrr... nous avons toutes contracté la même maladie, mon père! Prrr... Qu'est-ce qui nous arrive? Prrr... venez vite nous rejoindre!»

La maman dit à son mari: «Descends donc et donne à chacune une bonne taloche!» Le papa arrive au salon, tout en fureur: «Mes vilaines sottes, vous mériteriez une bonne taloche! Maintenant, montez dans vos chambres!

— Prrr... nous avons attrapé une maladie, papa ! Prrr... nous l'avons attrapée toutes les trois ! »

Le papa court vers la chandelle et souffle de toutes ses forces : Fffou ! Il produit lui aussi le bruit désagréable. Prrr... « Ma vieille... prrr... viens ici ! »

La maman descend au salon : « Vieux fou, dit-elle à son mari, tu es aussi sot que tes filles ! Tu vas voir comment je vais l'éteindre, cette chandelle-là. Fffou ! « Prrr... nous avons contracté... prrr... la même maladie ! Prrr... va chercher... prrr... le médecin ! Prrr... dépêche-toi ! »

Le père retourne à sa chambre, s'habille et court à l'écurie : « Prrr... holà, Queen, viens ici ! Prrr... laisse-toi... prrr... atteler, Queen ! » Il attelle sa jument et file chez le médecin. Il pousse le bouton de la sonnette, revient à la charge sans attendre longtemps. Le médecin se lève et vient ouvrir la porte. « Que se passe-t-il donc ? À vous entendre sonner et sonner encore, il semble que le feu soit pris.

— Prrr... venez vite, docteur ! Prrr... venez chez moi ; prrr... nous avons contracté... prrr... une terrible maladie !

— Mais que me dites-vous là ? Je m'explique mal votre comportement !

— Ah ! ma vieille... prrr... mes trois filles... prrr... montez en voiture... prrr... avec moi, docteur ! »

Le médecin disparaît dans sa chambre, s'habille, attrape son sac à malades et monte en voiture avec le père de famille. Il connaissait bien ces bonnes gens, et était habitué à leur attitude parfois originale.

On arrive à la maison frappée par la drôle de maladie. « Qu'avez-vous, bonne dame ? demande le médecin à la mère de famille.

— Prrr... j'ai contracté une maladie... prrr... mes trois filles... et mon vieux... Prrr...

— Comment cette maladie s'est-elle introduite ici ? » questionne le médecin.

Le chef de famille s'approche du médecin et lui dit : « Va éteindre les chandelles que tu vois là-bas ! » Le médecin prend une longue respiration et fffou ! Tout de suite, les effets désastreux apparaissent : « Prrr... j'ai attrapé, moi aussi, cette maladie ! Prrr... Je suis comme vous autres ! »

La vieille s'approche de son mari : « Prrr... Va chercher... prrr... le curé ! Prrr... Dépêche-toi ! » Le vieux court de nouveau à l'écurie. « Prrr... Range-toi, Queen ! Prrr... laisse-toi atteler, Queen ! » Le vieux attelle la jument et file au presbytère. Il frappe à la porte ; le curé vient répondre : « Que puis-je faire pour vous ?

— Prrr... J'ai une terrible maladie... prrr... ma vieille... prrr... et mes filles aussi... Prrr... et même le docteur... prrr ! Dépêchez-vous ! Prrr... montez avec moi ! »

Le prêtre monte en voiture et en descend chez le vieux paroissien. Le curé connaissait bien le médecin, il connaissait aussi la famille. « Qu'est-ce que vous avez, docteur ? demande le prêtre.

— Ah ! prrr... j'ai attrapé la maladie, moi aussi ! Prrr... La vieille... prrr... et le vieux... prrr... et les trois filles...

— Quel phénomène s'est-il passé ?

— Prrr... Allez éteindre... prrr... les trois chandelles... prrr... que vous voyez là-bas ! »

Le curé s'approche des chandelles, les examine toutes trois, en fait le tour, puis, se tourne vers le chef de la famille : « Monsieur, dit-il, vous n'avez pas eu de visiteur ici dernièrement ?

— Oui ! Prrr...

— Où est-il allé ?

— Prrr... Il est couché !

— Allez me le chercher ! » commande le prêtre.

Le père s'adresse à son aînée : « Prrr... Rose, va... prrr... faire lever... prrr... le célibataire ! »

Rose fonce dans la chambre du visiteur et aperçoit ce dernier, sur le dos dans le lit, et qui rit à pleine gorge. Le curé entre à son tour : « Que se passe-t-il ? Comment se fait-il que tu aies ensorcelé toutes ces bonnes gens ?

— Écoutez-moi, monsieur le Curé ! J'ai cinquante ans. C'est ma première tentative de me choisir une épouse. Je suis venu ici pour y rencontrer une fille. Ces trois sœurs se sont moquées de moi. Je me suis vengé en communiquant à toute la maisonnée cette maladie humiliante. Aussi longtemps que je n'aurai pas obtenu une épouse, dans cette famille, personne ne guérira de cette maladie !

— Prrr... prends-en une, reprend le père, prrr... et épouse-la, prrr... Mais, prrr... ne viens plus... prrr... nous importuner ! »

LE GARÇON GÊNÉ
(Le pétage)

Récit traditionnel raconté, le 7 septembre 1960, à Balmoral, Nouveau-Brunswick, par Adélard Pelletier (60 ans); appris de son père Arthur, natif de Balmoral.

Enregistrement no 1520. Conte-type 593 (chandelles qui font péter).

On vâ dire... c'ta't enn' vieille ; alle ava' 'ien qu'in garçon. C' garçon-lâ, i' éta't... on vâ dir' qu'i' éta't rendu à l'âg' de cinquante ans, p'i' i' ava't jama's travaillé... ni à r'guien faire.

La vieill' commença' à prend' de l'âge, 'a ava't d' la misère à s'occuper d' la besogne, soégner lés poules, surveiller lés p'tits cochons, p'i' 'a soégna't çâ.

'A dit, un matin, 'a dit : « Écoute, 'a dit, mon garçon. 'A dit, toi, faut qu' tu fass's que'qu' chose ou qu' tu t' maries. 'A dit, i' y â enn' place, 'a dit, écitt' pâs b'en loin, 'a dit, i' y â t'oâs bell's filles. P'i' 'a dit, j' conna's b'en l'homme, p'is j' conna's b'en lés filles, p'is j' conna's la femme. Tu vâ' allé' 'oèr cés fill's-lâ. P't-êt' b'en tu vâ' en avoèr une !

— B'en, i' dit, meman, i' dit, j' 'oèrai à çâ ! I' dit, j'ai jama's sorti [1], p'i' i' dit, j' su's rendu à l'âg' de cinquante ans, p'i' i' dit... 'ted b'en qu' j'irai !

— 'A dit, j' gu'y vâs, apras-midi, 'a dit, moé ! »

Dan apro'-médi, la vieill' prend l' chemin. 'A marche. Alle arriv' lâ, le vieux p'i' 'a vieille éta'ent b'en contents d' 'oèr la vieille. I' 'a fon [font] asseoir, p'is commence' à la jâser. I's gu'i pâsse' in lonn'ch [lunch] [2], p'is, apras qu'alle â féni d' lonn'cher, 'a dit : « À c'tte heure, 'a dit, faut que j' m'en r'tourne ! 'A dit, mon garçon ést tout seul ! 'A dit, lâ, mon garçon, lâ, 'a dit, moé, 'a dit, j'ava' envie de l'envoyé' écitte, 'a dit. 'A dit, j' voudré's [voudrais] qu'i' s' mariera't, 'a dit. C'ést vré' qu'i' ést pâs mal [3] âgé, 'a dit !

— L' bonhomme, lâ, i' dit, b'en, i' dit, si lés fill's voéré' [verraient], p'is... envoyez-lé çartain, i' dit. Ça vâ lés enluminer [4], p'i' i' dit, envoyez-lé écitte ! »

---

1. *Sortir* : Fréquenter une fille.
2. *Lunch* (angl.) : Collation.
3. *Mal* (pas) : Passablement, assez.
4. *Enluminer* : Éclairer, renseigner.

L'un' dés fill's qui s' leve, 'a dit : « Grand-mére, 'a dit, vous avez pâs besoin d' vous gêner ! 'A dit, vous diré' au garçon, on vâ l' dégêner si i' ést gêné. Envoyez-lé écitte !

— C'ést correck ! »

La vieille éta't contente. Son p'tit chapeau su' l' cran d' la tête, 'a prend l' chemin. Alle arrive ; son garçon 'ta't d'bout'. 'A dit : « Tu vâs t' gréyer [5], à soèr, p'i' 'a dit, tu vâs gu'y aller !

— J' sôrs pâ' à soèr ! 'Ted b'en d'main soèr, mé' à soèr, j' sôrs pâs ! »

Avant çâ, alle â fa't sa besogne, 'a gu'i â greyé à souper, i' a soupé, p'is s'a mi' à jâsé' a'ec la vieille. Vers neuf heures, i' â été s' coucher. L' lend'main matin, la vieill' 'ta't d'bout', encôre à sa besogne.

Te'jours, le soir, 'a di' à son garçon : « Faut qu' tu gu'y a'lles ! T' âs compris ? C'ést l' dargnier, lâ ; faut qu' tu gu'y a'lles ! Moi, j' su's rendu au bout' !

— C'ést correck, meman ! »

I' a monté dans sa chamb', s'a lavé, s'a changé [6], s'a peigné, mis son chapeau, p'i' i' a pris l'chemin. Mé', il marcha't pâs vite. I' sava't pâs comment s'adresser, lâ, pour entrer lâ. C'ta't sa promiér' sortie. I' jongla't [7].

Lâ, i' voét v'nir enn' vieille. La vieille arrive à lui, 'a dit : « Quoi c' t' â' à jongler ?

— 'A [i'] dit, parlez-moé-z-en pâs . I' dit, meman, i' dit, 'a voudra't que j' me mariera's. P'i' i' dit, moé, i' dit, j'ai jama's sorti ; lés filles, i' dit, moé, j' conna's pâs çâ, p'i' i' dit, j' voudra's pâs m' marguier !

— 'A dit, t' âs pâs b'soin de t' gêner, 'a dit ! Si tu veux, 'a dit, m' âs t' dire, 'a dit, m' âs t'éder [aider], m' âs t'expliquer quoi c' c'ést faire !

— C'ést correck ! »

'A prend t'oâs chandelles ; 'a gu'i donn' t'oâs chandelles. 'A gu'i dit tout' comment fair' pour entrer, p'is pour la veillée, p'is tout'. « Okay ! [8] j' vous r'marcie beaucoup ! » Lâ, i' éta't content, lâ. I' élongea't sés pâs : i' marcha't plus vite, lâ !

— I' arriv' chez lés vieux. Cogne à 'a porte. Le vieux s'leve, rouv' la porte : « Bonsoèr !

— Bonsoèr ! »

I' rent'e ; i' gu'i donne enn' chaise, prend son cass' [casque] p'i' il l'accroche. I' parla't pâs. L' vieu' â pensé en lui-même : « Çâ, c'ést l' garçon d' la vieill' qu' a v'nu

5. *Gréer* (greyer) : Se préparer, faire sa toilette.
6. *Changer* (se) : Changer d'habit.
7. *Jongler* : Se concentrer, réfléchir intensément.
8. *Okay* [O.K.] (angl.) : Expression qui indique l'assentiment à une proposition.

écitte, lâ ! » I' ava't jama's sorti. Parsonn' le connaissa't. I' dit : « J' crois qu' c'ést ta mér' qu' a venu écitte, hier ? Enn' vieille in peu ? I' dit, alle â in garçon, p'i' i's ress'nt pâs loin d'icitte.

— Oué ! C'ést justement meman qu' a v'nu écitte. P'i' i' dit, 'a m'â envoyé écitte, p'i' i' dit, moé, j' voula's pâs v'nir. J'eum' pâs çâ, veillé' écitte.

— Te'jours, la vieille, ah ! 'a dit, c'ést l' temps, 'a dit, pour courir, p'i' 'a dit, c'ést pâs l' temps de s' mett' lâ p'is d' jongler p'is mourir avant l' temps. 'A dit, faut s' raveiller, 'a dit ! »

P'is lâ, i's commence' à jâser. B'en, lâ, ça l' l'â raveillé in peu. I' éta't pâs si gêné. Commence à parlé' avec le vieux. I' conta't comment est-c' que sa mére éta't smart [9], 'a soégna't lés poules, soégna't lés alimaux. Promiére affaire, lés t'oâs fill's qu' éta' en haut, i's descendent. « Bonsoèr, mecieu' !

— Bonsoèr ! »

Lés t'oâs fill's pâssent dans l' salon ; i's s' mette' à jâser, i's s' mette' à rire. Le bonhomme... a pâ' aimé çâ. I' s' leve, i' dit : « Écouté' 'oèr, i' dit, més filles, c' jeune homm'-lâ, i' dit, écitte, i' dit, i' a v'nu, i' dit, pour vous voèr ; i' dit, faisez-le pâsser dans l' salon. V'nez l' charcher, i' dit, pou' l' pâsser dans l' salon !

— C'ést correck ! »

Lés t'oâs vieill's filles... la plus vieill' s' leve. 'A dit : « J' vâs gu'y aller, moé ! 'A dit, mecieu', 'a dit, pâssez par icitte ! » Pâsse ; deunne un' chaise... s'a assis. Lés fill's euma' à te l' parler... C'éta' « Oui ! » c'éta't « Non ! » ... C'ést tout quoi c' qu'i' sava't. Parla't pâs.

Lés fille' ont commencé à jâsé' ent' lés aut's. Ça a commencé à rire, p'is ça a commencé à rire. P'is ça r'guia't [riait]. P'is l' bonhomme euma't pâs çâ. B'e'tôt, l' bonhomm' s' leve : « Écouté' 'oèr, i' dit, més filles, i' dit, vot' gare [10] que vous avez, i' dit ! C'ést l' temps qu' vous allum'rez, i' dit, la lampe, i' dit. Pâs mal târd ! Commence à fér' brun. » L' garçon 'ta't pâs gêné a'ec le bonhomme. I' s' leve, i' dit : « Mecieu', i' dit, vous allez m'excuser ! I' dit, moé, i' dit, j'ai t'oâs chandelles. Aucun' [11] plaç' j' lés accroche, sont aussi bonn's qu' aucun' lumiére à gaz !

— Oué ? Correck ! I' dit, j' su's content, i' dit, ça vâ ménager mon huile, i' dit, icitte. »

I' s' leve, p'i' i' prend sés t'oâs chandelles, p'i' i' 'és accroche au-d'ssus d' la porte au râs la hall [12] p'is l' salon p'i' 'a cuisine, lâ. I's voya'ent pareil comme on voé' écitte à soèr. Le bonhomme a trouvé çâ drôle... assez trouvé çâ drôl' qu'i' s'ést mi' à

9. *Smart* (angl.) : Agile, plein de talents, débrouillard.
10. *Gare* : Action de se garer contre quelqu'un, quelque chose.
11. *Aucune* : Sens de tout. Quel que soit l'endroit... à chaque place.
12. *Hall* (angl.) : Salle.

r'garder çâ. I' a été charcher sa vieille. I' dit : « Ma vieille, i' dit, vien écitte ! As-tu déjà vu çâ, i' dit ? On 'n n-â dés chandelles, i' dit. In ciarge, i' dit, ça éclair' pâs tant qu' çâ, i' dit ! R'gârdez-moi çâ, tu voés partout dans l' hâll là-bas ! »

I's fais'nt le tour... Lâ, lés filles, lâ, jâsa'ent b'en douc'ment. Lâ, i' ont trouvé çâ drôle, cés lumiér's-lâ. Le gârs, lés brâs croisés d' minme, p'is pâ' in mot. B'en droette...

À neuf heures, le bonhomm', lâ, i' dit : « Ma fille, tu vâs garder le jeune homme à coucher, i' dit. À soèr, i' dit, j'ai sôrti dehôrs ; i' fa't b'en noèr, i' dit, c'ést brumeux, p'i' i' mouillasse, j' crois, i' dit ; p'i' i' dit, i' vâ resté' à couché' écitte. Vous gu'i donn'rez c' chamb'-lâ, i' dit, en bâs. I' dit, n'us aut's, i' dit, on vâ monter s' coucher ! I' ést neuf heures, p'is c'ést târ' [tard] assez pour s' coucher ! I' dit, à dix heures, vous mont'rez vous coucher, vous aut's ! Vous avez compris, lâ ? À dix heures !

— C'ést correck, mon pére ! C'ést correck, mon pére ! »

Son pér' gu'i souhait' le bonsoir, la bonn' femme... prenn'nt l'escalier, p'is gu'y all'nt se coucher. Lés fille' ont commencé à jâser, p'is commencé à rire. B'e'tôt, i's s' sont mi' en-d'ssour dés chandelles ; commence' à examiner çâ : jâsa'ent p'i' i's r'guia'ent. L' bonhomme r'gard' l'hêure : cinq menut's pour dix !

I' 'n n-ava' un' qui s'app'la't Rose, Délima, Marie. I' di' à Rose, i' dit : « I' ést dix heures. I' dit, c'ést l' temps qu' tu donn's la chamb'e au jeune homme.

— C'ést correck, mon pére !

— Mecieu', i' y â enn' lumiére écitte, p'is çâ, c'ést vot' chamb'e. Allez-vous coucher ! »

I' rent', s' déchauss' pâs ni r'guien en tout' s' laisse aller d' minm' su' l' lit... a'ec sés souliers... S' mette' à r'garder çâ, commence' à rire, commence' à a'oèr du fonn' [fun][13]. L' bonhomm' largue in cri, i' dit : « Rose ! I' arrive, i' dit, dix hêures, i' dit ! C'ést l' temps qu' vous mont'ez !

— Oué, mon pére, 'a dit, on vâ monter, lâ ! »

Commence à r'gardé' encôre... jâse' encôre. I' dit : « Rose-Alma, j' te l' dirai p'us, lâ, i' dit. C'ést l' temps ! Souff' çâ c'tte chandell'-lâ, p'i' i' dit, monte ! »

'A s' leve : « Fffou ! (souffle)... 'A dit : "Voyons ! ça force in peu... prroutt ! 'a dit, je l'aime, mon père... prroutt !... v'né' écitte, mon père... prroutt' !

— I' dit, viens-tu folle ? I' dit, quoi c' t' âs, i' dit, Rose ?

— Prroutt'... ! 'a dit, je l'aime, mon père ! Prroutt !... mé' 'a dit, i' m'inquiète !

— I' dit, Marie, i' dit, veux-tu éteindr' c'tte chandell'-lâ ! »

---

13. *Fun* (angl.) : Plaisir, joie.

Marie arrive... « Fffou (souffle) ! Prroutt'...! 'a dit, je l' l'aime, moé aussi, mon père ! Prroutt'...! 'a dit, descendez ! » La vieille a dit : « J' croés qu'i's vienn'nt folles, c' tés fill's-lâ, 'a dit. J'ai jama's vu, 'a dit, dés fill's si foll's que çâ ! I' pâss' dix hêures, p'i' i's sont pâ' encôr' montées ! »

I' dit : « Délima, 'i dit, éteins çâ c'tte chandell'-lâ ! » Délima s'en va. « Fffou (souffle) ! Prroutt'...! 'a dit, on lés â tou' 'és t'oâss', mon père ! Prroutt'...! 'A dit, quoi c' ça veut dire ? Prroutt'...! V'né' écitte ! »

'A dit : « Descen en bâs, p'i' 'a dit, denn's-y don checun un' tape, 'a dit ! » Le bonhomm' s'enrage. I' descend : « Més sacrées folles, i' dit, j'ai b'en envie d' vous denner checun un' tape ! Lâ, i' dit, monté' en haut !

— Prroutt'...! on l'â, mon pére ! Prroutt'...! On l'â tou' 'és t'oâss' ! »

Le bonhomme : « Fffou (souffle)... Prroutt'... ! je l'ai moé 'ssi, i' dit ! Prroutt'... ! i' dit, ma vieille... prroutt'... ! vien écitte ! »

La vieill' descend. « Vieux fou ! t' é' [tu es] aussi pir' comm' tés filles, 'a dit. 'A dit, tu vâ' 'oèr comment j' vâ' éteind' çâ, moé ! Fffou ! Prroutt'... ! 'a dit, on l' l'a tout'. 'A dit, prroutt'... ! vâ charcher... prroutt' ! l' dacteur. Prroutt' ! dépêch'-toi ! »

Le bonhomm' monte en haut, p'i' i' s'habille, s'en vâ dans l'écurie... « Prroutt' ! Viens don lâ, Queen ! Prroutt', laiss'-toé att'ler, Queen ! » I' attell' la Queen, p'is s'en vâ su' l' dacteur. Sonn' la cloche. Dacteur arrive : « Quoi c' qu'i' y â ? I' dit, me semb' que vous sonnez çâ pressé, p'is sonnez, p'is sonnez !

— Prroutt'... ! I' dit.. prroutt' ! V'nez chez nous !... Prroutt' ! on l' l'â !

— Que c' c'ést çâ, i' dit ? Quel langag' vous avez ?

— Ma vieille... prroutt' ! més t'oâs filles... prroutt' ! embarquez ! »

C' fa't qu' lâ, quand qu'i' voét çâ, i' rent' dans la cuisine, p'i' i' s'habille... port'-manteau, p'i' i' s'embarque avec le bonhomme. I' connaissa't b'en la famille, lui. 'Ta' accoutumé. Te'jours, l' dacteur s'en vâ trouver la vieille : « Que c' t' âs, 'a vieille ?

— Prroutt' ! je l' l'ai ! Prroutt' ! més t'oâs fill's... prroutt' ! p'is mon vieux. P'is tu sé's, lés filles... prroutt' ! on l'accote [14].

— Comment ça s' fa't çâ ? »

Le vieux vâ trouver l' dacteur. « Vâ éteind' cés chandell's-lâ, i' dit ! » L' dacteur s'en vâ : « Fffou (souffle)... Prroutt' ! Je l' l'ai, moé 'ssi ! Prroutt' ! I' dit, on l'accote ! »

La vieill' vâ trouver l' vieux, 'a dit : « Prroutt' ! vâ charcher... prroutt' ! le curé. Prroutt' ! p'is dépêch'-toi ! » Le vieux rent'e à l'écurie encôre : « Prroutt' ! Get over [15],

14. *Accoter* : En faire autant qu'un autre. Égaler.
15. *Over* [get] (angl.) : Tasse-toi.

Queen ! Prroutt' ! Laiss'-toé att'ler, Queen ! » Attell' la jument, p'is pren en bâs. I' arrive à 'a port' du presbytère, cogne... L' prêtre arrive, i' dit : « Quoi c' qu'i' y â ?

— Prroutt' ! Je l' l'ai... prroutt' ! p'is ma vieille... prroutt' ! p'is més t'oâs filles... prroutt' ! p'is l' dacteur... Prroutt' ! Dépêchez-vous ! Prroutt' ! Embarquez ! »

Le prêtre embarque, il arrive à maison ; connaissa't b'en l' dacteur... connaissa't b'en la famille. I' dit : « Quoi c' t' âs, l' dacteur ?

— I' dit, je l' l'ai... Prroutt' ! la vieille... prroutt' ! p'is le vieux... prroutt' ! p'is lés t'oâs filles.

— Comment ça s' fait, çâ ?

— Prroutt' ! I' dit, vâ éteind'... prroutt' ! lés t'oâs chandelles ! »

P'is l' curé approche au râ' 'és t'oâs chandelles, p'i' i' s' mè' à examiner lés t'oâs chandelles. Fa't tout l' tour dés t'oâs chandelles. S'arvir' par le vieux, i' dit : « Le pére, i' dit, i' y a pâs rentré, i' dit, quelqu'un, i' dit, écitte ?

— Oué ! Prroutt' !

— Où c' qu'il ést ?

— Prroutt' ! I' ést couché.

— I' dit, allez le faire l'ver !

— Le bonhomm' dit, prroutt' ! Rose... prroutt' ! vâ faire l'ver... prroutt' ! le jeune homme ! »

S'en vâ dans la chamb' p'i' 'a rouv' la porte... i' éta't couché su' l' dos, lâ, p'i' i' r'guia't [riait] comme in bon. L' curé dit : « Quoi c' qu'i' â ? L' curé dit, comment ça s' fa't qu' t' âs tout emmarphôsé çâ c'tte mond'-lâ, i' dit, écitte ?

— I' dit, écoutez, mecieu' l' curé, i' dit, me v'lâ rendu à l'âg' de cinquante ans, p'i' i' dit, moé, c'éta't ma promiér' sortie, p'i' i' dit, j'ai v'nu écitte, i' dit, pour asseyer, i' dit, m'avoèr enn' fille, i' dit. P'i' i' dit, il' ont ri tout' de d' moé, écitte ; p'is c'ést pour çâ qu'i's sont d' minme. P'is, tant qu' je 'n n'a'rai pâ' une, ça vâ rester d' minme ! »

Le bonhomme : « Prroutt' ! prroutt' ! prends-en une... prroutt' ! p'is marie-toi... prroutt' ! p'is bâdr'-nous [16] p'us ! »

16. *Bother* [to] (angl.) : Ennuyer, importuner, fatiguer.

LEXIQUE

ABRIER : Mettre à l'abri, recouvrir, 32, 74, 109.

ACCOTÉ : Appuyé, 80 ; En faire autant qu'un autre. Égaler, 239.

AGUETTE (d') : D'aguet ; nerveusement, prudemment, 84.

AMANCHÉ : Disposé, arrangé, constitué, 221 ; Mal amanché : Dans de beaux draps, 209.

AMER (au Canada, amet) : Point de repère quelconque, 146.

AMORPHOSÉ : Changé de forme, affublé d'une autre apparence. Ici, sens d'être séquestré, enfermé, 201.

ANYWAY (angl.) : De toute façon, quoi qu'il en soit, 221.

APIQUER : Mettre dans une position qui se rapproche de la verticale. Ici, tendre l'oreille, 158.

ARSÉNIES ET VIPÈRES : Formule qui dépeint la sorcière à la recherche de secrets, au moyen de l'ancienne alchimie, 37, 71.

AVANCER : Vendre à crédit ; livrer la marchandise sur simple promesse que l'on paiera plus tard, 214.

AUCUN : Tout. Sens anglais : En tout temps, 210.

AUCUNE : Sens de tout. Quel que soit l'endroit... à chaque place, 237.

BABICHE : Lanière de cuir, lanière de peau d'animal, 144.

BACK : Particule qui indique toujours retour en arrière. REVENIR BACK : Même sens que revenir vers..., 228.

BALLER : Se balancer dans l'espace, être ballant, 124.

BAN : Proclamation royale, 70.

BÂSIR : Disparaître, se tenir à l'écart, 201.

BÂTIMENTS : Toutes les constructions dépendant d'une ferme, 72.

BATTERIE : Partie de la grange où l'on bat le grain, 72.

BATTURE : Partie du rivage qui assèche à marée basse, 108, 146.

BILLS (angl.) : Billets, pièces, papier, argent, 212.

BLOC : Pâté de maisons circonscrit par des rues, 72.

BOIS DEBOUT : Forêt non attaquée par la hache, 76.

BOIS ROND : Poutres non équarries, 108.

BOOM (angl.) : Sorte de trottoir flottant d'où l'on surveille les billots, 215.

BOSS (angl.) : Maître, contremaître, 198.

BOTHER [to] (angl.) : S'inquiéter, s'occuper, 201, 240.

BRAILLER : Pleurer, se lamenter, 75, 122.

BRICOLER : Ici, attacher au moyen d'une bretelle (bricole), 154.

BRISE (d'une) : En vitesse, 107.

BRUN (la) : La brune ; au déclin du jour, 148.

BRUNANTE : Déclin du jour, la brune, 198.

BUSINESS (angl.) : Entreprise, commerce, affaires, 209.

CABANER : Camper sous une cabane, 163.

CALCULER : Penser, croire, escompter, 105, 121.

CALER : S'enfoncer, 108, 144.

CAPABLE : Fort, vigoureux, 110, 156.

CAPOT : Pardessus de fourrure ou d'étoffe, 151.

CAVALIER : Amoureux, prétendant, 87.

CHANGER (se) : Changer d'habit, 236.

CHARGE [to] (angl.) : Demander une somme, exiger, 222.

CHARS (prendre les) : Monter en voiture de chemin de fer, 105.

CHEMIN DE PIED : Sentier, 39, 108.

CLEAR [to] (angl.) : Se débarrasser, se libérer, 122, 215.

CONDAMNER (une maison): Clouer des panneaux et des planches dans les portes et les fenêtres d'une maison que l'on quitte pour longtemps, 154.
COOK (angl.): Cuisinier, 207.
COOK-HOUSE (angl.): Cuisine, centre d'alimentation, 207.
CORPS MORT: Arbre tombé dans la forêt, 76.
COTTAGE (angl.): Villa, chalet, 153.
CRAQUE: Fente, fissure, crevasse, 110.
CRÉATURE: Femme ou fille, 152.
CRIGNE: Crinière de cheval, 168.
DALLE: Canal qui amène l'eau à la roue à aubes d'un moulin, 33, 215.
DEBOUT (être): Être rétabli, 153.
DÉCOLLER: Partir, quitter rapidement, 113, 203.
DÉGENDRER: Détruire, 37.
DÉGRÉER (se dégreyer): Remiser les vêtements des visiteurs, 35.
DÉPENSE: Garde-manger, 79.
DIFFICULTEUX: Plein de difficultés, 42, 88.
DRÉS QUE: Dès que, 111.
ÉCARTÉ: Perdu, hors du chemin, 217.
ÉCORE (ou écorre): Rive escarpée d'une rivière, 30, 146.
ÉLÈVE (prendre en): En parlant d'un enfant, veiller à son entretien, à son éducation, 33, 72.
ENLUMINER: Éclairer, renseigner, 235.
ESPÉRER: Attendre, 226.
ÉTRIVER: Inquiéter, contrarier, 123.
ÉVENTER: Mettre le nez au vent pour découvrir quelque chose, 151.
FLAG (angl.): Drapeau, banderolle, 151.
FUN (angl.): Plaisir, joie, 86, 238.
GABOTER: Flâner, aller sans but apparent de côté et d'autre, 34.
GALÉ (galeux): Couvert de gale, 205.
GAME (angl.): Partie, jeu, 212.
GANG (angl.): Foule, troupeau, groupe, 123.
GARE: Action de se garer contre quelqu'un, quelque chose, 237.
GARROCHER: Lancer, projeter à la façon d'une roche, 107.
GRAVOUILLER: Gratter, 112.
GRÉYER: Gréer, équiper, organiser, 73, 120, 147, 207; S'habiller, revêtir ses habits, 71, 236.
GRIP (angl.): Mallette, sacoche, 222.
HALER: Tirer, 31, 112, 121, 145, 147, 207.
HALL (angl.): Salle, 200, 237.
HAUT-EN-BAS: Du haut en bas, 145.
HOUPPÉE: Tourbillon, vague, monticule, 108.
INTRODUIRE: Présenter, 105.
ITOU: De même, pareillement, 46, 73.
JEUN (faire à): Faire semblant, 40.
JEUNESSES (les): Les jeunes gens, 32, 74.
JOB (angl.): Ouvrage, occupation, travail, 218.
JOB [to] (angl.): Entreprendre un travail pour un prix convenu, 35, 106.
JOLIMENT: Beaucoup. En joliment: En grande quantité, 106.
JONGLER: Se concentrer, réfléchir intensément, 79, 210, 236.
LUCKY (angl.): Chanceux. Bad lucky: Malchanceux, 213.
LUNCH (angl.): Nourriture que l'on apporte pour consommer en route, 39, 204, 235.
MAGANÉ: Malmené, affaibli, 205.
MAIL (angl.): Courrier, poste, 202.
MAL (pas): Passablement, relativement, 151, 235.
MANQUE (bien): Probablement, vraisemblablement, peut-être, 143.
MANQUÉ: Rendu à bout, 85, 147.
MASSE (en): En quantité, beaucoup, 201.
MATRONE: Porteuse de l'enfant que l'on va faire baptiser, 70.
MISE: Partie flexible d'un fouet, 158.
MONTANT: Pente, 163.
NET (angl.): Résille, housse à mailles très lâches, 89.
OFFICE (angl.): Bureau, 221.
OKAY (angl.): Expression qui indique l'assentiment à une proposition, 203, 236.
ORDINAIRE: Cuisine, préparation des repas, 83.
OSSAILLES: Os décharnés auxquels il reste un peu de moelle ou de chair, 155.
OUVRIER: Menuisier, 153.
OVER [get] (angl.): Tasse-toi, 239.

PACK-SACK (angl.) : Havresac, 75.
PASSAGER : Passeur, 124.
PASSE-PARTOUT : Scie à guichet, à chantourner, 153.
PLACE : Plancher, sol d'une chambre, 111.
PLANCHE : Uni, dont la surface est égale, 77.
PLAQUÉ : Ensemble de marques faites à la hache pour indiquer la direction d'un chemin. Ici, une forêt de choix, 35.
PLEUMER : Enlever la peau d'un animal, l'écorcher, 144.
POUSSER (se) : Déguerpir, détaler en toute vitesse, 144.
PRATIQUES : Clients, patients, 222.
PRÉTENDRE : Ici, a le sens d'avoir des droits d'héritage, 103.
QUART : Baril, 219.
QUÉRIR : Chercher, 224.
RACK (angl.) : Sorte de panier à claire-voie posée sur une voiture pour transporter le foin, 207.
RAPPORT QUE : Parce que, 83, 104, 120, 150.
RAS (à ou au) : Près de, contre, proche de, 163.
RELEVER SA BRU : Aller soigner une accouchée jusqu'à ses relevailles, 153.
REVOLER : Jaillir, être projeté, 42, 110, 146, 164.
ROUGH (angl.) : Brutal, grossier, bourru, 223.
RULE (angl.) : Règle, habitude (Vx fr. riule : règle, gouvernement), 148.
RUN (angl.) : Course, voyage, tournée, 154.
RUN [to] (angl.) : Conseiller, décider, guider, 198.
SECOUSSE : Espace de temps, 36, 121, 143.
SERRER : Remiser, placer à l'endroit destiné à quelque chose, 79, 109, 150.
SHACK (angl.) : Chalet, maisonnette, bicoque, 208.
SHOP (angl.) : Atelier, service, boutique, 208.
SIGNER : Donner par document signé, 210.
SMART (angl.) : Agile, plein de talents, débrouillard, 35, 120, 215, 237.
SORTIR : Fréquenter une fille, 235.
SPORT (angl.) : Homme de qualité, distingué, 216.
SQUARE (angl.) : À angle droit, à l'équerre, 145 ; Quitte, 227.
STEAMER (angl.) : Bateau à vapeur. Ici, il s'agit d'un voilier, 144.
STEP [to] (angl.) : Faire des pas de danse (steps), 217.
START [to] (angl.) : Partir, commencer, démarrer, indique le début d'une action, 206.
STUFF (angl.) : Marchandises, 207 ; Ici, mets, nourriture, 199.
SUIT (angl.) : Habit, 215.
SUIT [to] (angl.) : Convenir, satisfaire, aller, 220.
SURE (angl.) : Certainement, volontiers, 202.
SWELL (angl.) : Bien mis, chic, 80.
TABLE (ramasser la) : Desservir la table, 77.
TAPON : Paquet, tas, masse, 107.
TEAM (angl.) : Paire, attelage, 46, 89, 205.
TERRIR : Prendre terre, atterrir, 152.
TICKET (angl.) : Billet de chemin de fer, 105.
TIP (angl.) : Pourboire, 35.
TONDRE OU TONDE : Bois pourri, sec, utilisé comme amadou, 164.
TRAIN : Bruit, vacarme, 158.
TRIM [to] (angl.) : Arranger, se comporter, vivre, 201.
TROUBLE (angl.) : Tracas, ennui, difficulté, 210.
TROUVAILLE (faire) : Donner naissance à..., 30, 70, 103, 153.
VIPÈRES : Produit pharmaceutique de la vipère, 37, 71.
WATCH [to] (angl.) : Surveiller, guetter, 84, 207.
WATCHMAN (angl.) : Surveillant, contrôleur, gardien, 207, 218.
WHOLESALE (angl.) : Commerce de gros, 207.
YARD (angl.) : Cour, cour à bois, 211.
ZIPPER (angl.) : Fermeture-éclair. Dézipper : Ouvrir un vêtement en faisant glisser la fermeture-éclair, 149.

INDEX ANALYTIQUE

ABSENCE ; Une jeune reine, en l'absence de son mari parti en guerre, met au monde un garçon et une fille de grande beauté. La reine-mère se débarrasse des enfants, 11 et 13.

ACCEPTATION ; Les trois frères sont heureux d'accepter l'offre de mariage que leur font trois filles, 172.

ACCUSATION : Après avoir enlevé le jeune prince, le Vieux Soldar révèle au roi que la reine a dévoré son enfant, 53.

ADOPTION ; Un meunier et sa femme adoptent deux enfants trouvés dans des paquets apportés par la rivière, 14.

AIGLES ; Des aigles transportent Ti-Jean au sommet d'une montagne, 127 ; Des princesses voyagent dans les airs sous un déguisement d'aigle, 131 ; L'aigle réclamait pour lui seul le cadavre du cheval sur la plage, 136.

AIGUILLE ; Une princesse enfonce une aiguille dans le cou de son mari qui prend l'apparence d'un mort, 100.

AMI ; Après avoir enlevé un petit prince âgé de quelques jours, le Vieux Soldar place l'enfant chez un ami, en lui demandant d'en prendre soin, 525.

AMITIÉ ; La mère de jeunes filles encourage un célibataire timide à développer de l'amitié à l'égard des gens du milieu, 230.

ANÉANTISSEMENT ; Un roi vise à l'anéantissement d'une partie de sa ville, 179.

ANNIVERSAIRE ; Une fée a prédit à un prince qu'il mourrait tragiquement le jour de son vingt et unième anniversaire de naissance, 93 et 95.

ANNULATION ; Le roi demande à une fée d'annuler, pour son fils, le pouvoir dont elle l'a gratifié à sa naissance, 52 ; Annulation du mariage d'une princesse qui était déjà promise au prince Balthazar, 68.

APPROBATION ; Philippe met sa femme au courant de son projet d'aller visiter une ville où règne l'inégalité. La femme approuve le projet, 173.

ARGENT ; Un orphelin et sa sœur ont bâti un château, et veulent s'assurer de bons revenus. Une fée leur suggère de creuser un lac et d'y attirer les pêcheurs. L'argent abondera ! 18 ; Le Vieux Soldar offre quinze cents dollars à son ami pour s'occuper du bébé volé dans la chambre de la reine, 53.

ARMÉE : Le roi de Marinka montre à deux orphelins une armée de soldats disciplinés, 26 ; Attaqué par un puissant ennemi, un roi déclare qu'il n'a pas d'armée, 68 ; En guise de protection contre la menace de la chienne blanche, le roi met ses armées à la disposition du prince, 96.

ATTITUDE d'un jeune prince devant la proposition d'un roi de lui faire épouser sa princesse, 95 ; L'attitude du prince, le jour de son vingt et unième anniversaire, dans l'attente de la chienne blanche qui veut le dévorer, 96 ; Attitude piteuse de Pierre obligé d'avouer qu'il a perdu, au jeu de cartes, ses objets précieux, 184.

AVERTISSEMENT; Pour déjouer les plans d'une fée, un jeune homme donne à sa sœur l'avertissement sévère de n'ouvrir la porte à personne, 18; Quoique blessée, la chienne de Paris lance l'avertissement qu'elle reviendra le lendemain, à la même heure, 97; Les vieux du village avertissent les jeunes de ne pas aller surprendre un feu-follet de peur de se faire enlever, 161; Un père donne à ses filles plusieurs avertissements d'aller se coucher, 231s.

AVEU; Pierre fait à son frère, un aveu pénible; il a joué aux cartes et a perdu les objets magiques dont il se dit dépositaire, 184.

AVOINE; En guise de récompense pour le cheval, le lutin lui donnait de l'avoine après une promenade, 167.

BAGUE; Une fée déguisée en mendiante donne une bague à une fille et lui suggère de la porter à son doigt. Cette bague transforme la jeune fille en statue de sel, 17; Une princesse donne une bague au prince Balthazar pour qu'il ne l'oublie pas, 65; Le prince Balthazar se fait identifier par la bague qu'il a reçue d'une princesse, 68.

BAN; Après le baptême du prince héritier, le roi proclame un ban invitant tous ses sujets à un banquet en l'honneur du nouveau-né, 51.

BASSIN; Le génie révèle au jeune orphelin comment choisir le bassin dans lequel se trouve le poisson magique, 20; Un grand bassin de ciment garni de robinets sert de piscine, 130.

BATAILLE entre deux chiennes; l'une attaque le jeune prince et l'autre le défend, 99.

BEAUTÉ; Pendant ses études et sous la protection du prince, la beauté de la jeune protégée s'épanouit, 11; Beauté d'une princesse dont la visite est réservée à très peu de nobles, 95.

BÉLIER; Berger du roi, Ti-Jean doit traverser la rivière sur le dos du bélier, 118.

BERGERS; Trois frères, Pierre, Jacques et Ti-Jean sont successivement bergers du roi. Seul Ti-Jean est un berger consciencieux. Il devient roi, 116ss.

BIENVEILLANCE; Le jeune orphelin retourne au château des génies pour obtenir l'oiseau d'or chanteur. Malgré le danger annoncé, le génie reçoit l'orphelin avec bienveillance et lui révèle comment procéder pour s'en emparer, 22s.

BOIS; Le père suggère aux enfants de couper du bois et de le vendre à la ville, 169; Pour améliorer le sort d'un quartier très pauvre, trois frères décident de faire couper du bois de construction et ensuite du bois de sciage, 181.

BONDS; En dépit des obstacles dressés par le roi, la chienne blanche réussit à faire des bonds prodigieux au-dessus de la tête des militaires et un autre bond jusqu'à la fenêtre du quatrième étage du château où se trouve sa victime, le prince, 97.

BORNE; Une borne constituée d'une pièce de poterie que l'on enterre et sur laquelle on place une pierre pour délimiter une propriété, 165.

BOURSE; Un roi et une reine font vœu de fonder une bourse de charité s'ils ont un enfant. Leur vœu est exaucé, 51.

BRANCHES; Des branches de pommier poussent sur les épaules et la tête d'une princesse qui a mangé des pommes magiques, 190.

BRAVOURE; Frappé par la bravoure d'un jeune orphelin, un génie, au lieu de le détruire, lui indique comment s'emparer de son poisson magique, 19 et 23.

BREBIS; Le sang d'une brebis répandu dans la chambre et le berceau du jeune prince fera croire qu'il a été dévoré, 52.

CABANE ; Un voyageur avait passé la nuit dans une cabane de branchages et y avait allumé un feu, 161.

CADAVRE ; Le Vieux Soldar tranche la tête de la princesse et en jette le cadavre par la fenêtre, 59, 61 ; Le cadavre d'un cheval sauvage rejeté sur la plage par la mer était au cœur d'une dispute entre un lion, une fourmi et un aigle, 136.

CADEAU ; En faisant miroiter l'espoir d'un cadeau, un capitaine enlève Ti-Jean, jeune fils d'une pauvre veuve, 126 ; Trois frères nouvellement mariés à trois princesses reçoivent de leur épouse, chacun un cadeau : une corne, une nappe et une bourse magique, 174.

CADET ; Le cadet des trois fils d'un pauvre fermier n'a que treize ans, mais va cependant demander un emploi chez le roi, 115.

CADETTE ; Ti-Jean, après avoir observé trois princesses qu'il trouve très jolies, se sent attiré vers la cadette, 131.

CAGE ; Oiseau merveilleux renfermé dans une cage dorée... ou une cage rouillée, 23.

CANOT ; Le vieillard conseille au jeune prince de se servir de son propre canot pour remonter la rivière, 98.

CAPITAINE ; Un capitaine de voilier, grâce à des discours mensongers gagne la confiance d'une veuve, lui enlève son fils, Ti-Jean, s'en sert pour s'enrichir et l'abandonne à ses propres ressources, 125–128.

CAPITAL ; Grâce à des économies, deux orphelins parviennent à amasser un capital suffisant pour se bâtir un château, 16.

CARROSSE ; Deux orphelins montent dans le carrosse du roi de Marinka pour aller assister à un déploiement militaire, 26 ; Le prince Balthazar voyage dans un carrosse lamé d'or, 67.

CARTES ; La princesse et le Vieux Soldar jouent aux cartes alors que Balthazar va se coucher, 58, 60, 61 ; Trois frères, dans un château magique passent leur veillée à jouer aux cartes, 170 ; Une princesse douée de pouvoirs magiques demande à son père de lui procurer un jeu de cartes, 181.

CÉLÉBRATION ; Le mariage des trois couples est célébré à l'église du village, 172.

CERCUEIL ; Une chienne jaune, qui n'a pas quitté un prince depuis quelques jours, accompagne son cercueil, finalement le tire de la fosse et retire du prince l'aiguille magique qui causait une sorte de paralysie, 100s.

CERTITUDE ; Une fée a la certitude que l'orphelin sera détruit s'il pénètre dans le château des génies, 19.

CHALOUPE ; Un capitaine invite Ti-Jean à l'accompagner jusqu'à sa chaloupe, puis jusqu'à son navire. Il enlève l'enfant, 126.

CHAMBRE ; En visitant un château mystérieux, trois frères découvrent, dans une chambre, un sabre et un pistolet, 171 ; À l'heure du coucher, une jeune fille indique une chambre à un visiteur timide, 232.

CHANDELLES ; Le célibataire timide suggère au père de trois jeunes filles d'allumer des chandelles à la place d'une lampe, 231.

CHANSONS ; Une orpheline, fière de son oiseau merveilleux, ordonne à ce dernier de lui chanter des chansons, 25.

CHASSE ; Durant ses séjours au château, le prince de Marinka se distrait en faisant une partie de chasse en forêt, 11 ; Chaque matin, le Vieux Soldar quitte le château pour aller à la

chasse, 57ss ; Ti-Jean chasse et pêche pour nourrir la jeune sirène et se nourrir lui-même, 133.

CHASSEURS ; Aux environs d'un château on construit deux routes : une pour les chasseurs qui veulent loger au château après une journée de chasse, 16.

CHÂTEAU ; À chaque année, le prince occupé par une guerre lointaine, revient au château paternel pour prendre des vacances et revoir la jeune fille dont il veut faire son épouse, 11 ; Deux orphelins se bâtissent une sorte de château grâce à leurs économies, 16 ; Une fée révèle à un orphelin que le château des génies se trouve au sommet d'une haute montagne, 18 ; Au milieu de la prairie s'élève un beau château, grâce à un souhait prononcé par un jeune prince, 56 ; Château invincible bâti pour protéger un prince contre la chienne blanche qui tentera de le dévorer, 96 ; La célébration de la naissance du prince a lieu au château, 93 ; Une fois descendu de la montagne, Ti-Jean marche toute la nuit sur le rivage vers cette lumière qu'il a aperçue du sommet de la montagne. Il aboutit à un château, 129 ; Profitant de sa capacité de métamorphose, Ti-Jean met peu de temps à atteindre le château des princesses qui l'ont hébergé autrefois, 137 ; Trois frères, après avoir marché toute la journée, arrivent en vue d'un château, 169 ; Château du roi qui dispose à son gré du sort de deux parties de sa ville, 175.

CHÂTIMENT ; Le roi fait périr sa mère par la corde et fait brûler son cadavre sur un bûcher, 28 ; Châtiment de l'écartèlement imposé par le roi à un vieil ami qui l'a trahi, 67.

CHEVEUX ; Une jeune fille se fait couper les cheveux pour mieux ressembler à un voyageur étranger, 181.

CHICANE ; Une chicane s'élève entre deux cultivateurs voisins à propos des limites de leurs propriétés, 165.

CHIEN ; Au lieu de tuer des enfants et d'en rapporter la langue, un domestique tue un chien et en prend la langue, 12s ; La reine-mère, jalouse de sa bru, écrit à son fils et lui annonce que sa femme a mis un chien au monde, 12.

CHIEN CANARD ; Pour punir le Vieux Soldar de ses crimes, le prince Balthazar, doué d'un pouvoir magique, le transforme en chien canard, 64s.

CHIENNE ; La fée Rosine souhaite à un prince naissant de se faire manger le jour de ses vingt et un ans, par la chienne blanche de Paris, 93 ; Chienne blanche de Paris, lors du vingt et unième anniversaire du prince qu'elle doit dévorer, 97 ; Chienne jaune qui se met au service du jeune prince, 98s ; La chienne blanche de Paris sera détruite par une chienne jaune venue au secours du prince, 99.

CHOIX ; La princesse de France demande au jeune homme de faire le choix d'une princesse parmi les trois, 64.

CLOISONS d'un château magique, 62.

COLIQUE ; Lorsque des jeunes filles soufflent une chandelle, elles ressentent une sorte de colique, et elles se mettent à péter, 232s.

COMMANDEMENT ; Éclairé par un oiseau merveilleux, un roi donne le commandement d'aller délier la reine punie injustement et de la ramener au château. Il commande à ses enfants de choisir la punition méritée par la reine-mère, 28 ; Froissée de la conduite de ses sœurs, la doyenne commande à celles-ci de retourner à la grotte, 51.

COMPORTEMENT ; Une vieille dame rencontrée sur la route dicte à un célibataire timide quel comportement adopter chez le père de trois filles qui désirent se marier, 230 ; Comportement de trois filles en présence d'un célibataire timide, 231.

CONDAMNATION ; Deux bergers du roi, Pierre et son frère Jacques sont condamnés à la pendaison, puis libérés grâce à leur initiative de trouver un autre berger, 116s.

CONDITION ; Le Vieux Soldar confie à un ami la garde du fils du roi, à condition que cet ami ne révèle à personne l'identité de cet enfant, 52 ; À la demande du lion de partager équitablement le cadavre d'un cheval, Ti-Jean accepte à condition que les trois animaux n'attentent pas à sa vie 136.

CONDUITE ; Un roi déclare à sa fille qu'il l'a chassée autrefois du château à cause de sa mauvaise conduite, 181.

CONFESSION ; Philippe demande à la princesse de lui confesser tous ses mauvais coups, 192s.

CONSEIL ; Sur le conseil d'un vieillard, un prince retourne à son château d'où l'a délogé la chienne blanche de Paris, 98 ; Philippe conseille à ses deux frères de se bâtir une maisonnette et de mettre à profit leurs talents de danseur et de violoneux, 187.

CONSENTEMENT ; Pour retenir son fils au château et assurer une succession au défunt roi, la reine-mère donne son consentement au mariage de son fils et d'une fille trouvée dans la forêt, 11.

CONSTATATION ; Le roi entre dans la chambre de la reine pour constater que le Vieux Soldar lui a dit la vérité et que la reine a bel et bien mangé son fils, 53 ; Une princesse constate que le prince Balthazar possède, sans le savoir, des pouvoirs magiques, 63.

CONSTRUCTION : La construction d'un château invincible pour protéger un prince contre une chienne blanche, 96.

CONVERSATION entre une fée déguisée en mendiante et un orphelin qui vit dans un château avec sa sœur, 18 ; Conversation entre le vieux roi et un hôte qui se dit de passage, 66 ; Après un repas d'herbages, un jeune prince et un vieillard engagent une conversation qui permet au prince de répéter l'histoire de sa vie, 98 ; Conversation de Ti-Jean et de sa femme attachée sur un lit et souvent martyrisée par ses sœurs, 139 ; Le père et la mère de trois filles réussissent à mettre un célibataire à l'aise et à nouer conversation avec lui, 231.

CORNE magique qui peut faire apparaître sept mille soldats, 174.

COURAGE ; Le jeune homme n'hésite pas à se faire tuer pour empêcher la princesse de subir ce même sort, 59ss ; Réconforté par une vieille dame, un célibataire timide reprend courage et va frapper à la porte d'une maison où demeurent trois filles, 230.

COURANT ; Malgré le fort courant de la rivière, un jeune prince remonte la rivière rapidement grâce à un canot magique, 99.

COURONNE ; Le prince de Marinka hérite de la couronne de son père mort après quelques années de guerre, 11.

CRAINTE ; Par crainte de voir son crime découvert, une reine s'adresse à sa marraine, une fée, pour détruire les gens capables de dire la vérité, 17 ; Malgré une grande crainte un jeune prince se résigne à retourner au château d'où l'a chassé la chienne blanche de Paris, 98 ; Condamné à la pendaison, Pierre, berger du roi, craint de mourir. Pour sauver sa vie, il affirme que son frère Jacques sera le berger idéal. Le roi retire sa condamnation mais chasse Pierre du château, 116 ; Ignorante des dons de Ti-Jean, son épouse craint qu'il soit mis à mort si ses sœurs l'aperçoivent, 139 ; Une voix mystérieuse semait la crainte parmi les usagers d'une route, 165.

CRINIÈRE ; Selon certains conteurs, les chevaux portaient dans leur crinière, deux petites tresses nattées par les lutins, 167.

CULPABILITÉ ; Un oiseau merveilleux démontre la culpabilité de la reine-mère pour avoir tenté de détruire les enfants de sa bru, 27.

CULTIVATEUR ; Un vieux cultivateur très pauvre décide d'envoyer ses trois fils travailler pour le roi. À celui qui gagnera le plus d'argent, il fera don de sa ferme à condition que ce fils héberge toute la famille, 115 ; Deux voisins, deux cultivateurs, se disputent à propos des limites de leurs propriétés, 165.

CURÉ ; Un père de famille va chercher le curé pour tenter d'expliquer une nouvelle maladie dont toute la maisonnée est affectée, 233.

DAME ; Une vieille dame vit seule avec son fils célibataire. Elle veut faire rencontrer à son fils les filles du voisin, 229.

DANSEUR ; Philippe suggère à ses deux frères de tirer parti de leurs talents de musicien et danseur, 187.

DÉCAPITATION ; Pour punir une princesse d'avoir désobéi, le Vieux Soldar lui tranche la tête et la jette par la fenêtre, 59s.

DÉCISION ; Devant l'opposition de sa mère à son mariage avec une fille trouvée en forêt, le prince de Marinka conduit cette dernière dans une maison d'éducation, 11 ; Mis au courant de leur adoption par le meunier, deux enfants prennent la décision de s'enfuir et de gagner leur vie eux-mêmes, 15 ; Après avoir découvert magiquement où se trouvent deux plus jeunes fées, une vieille fée prend la décision d'aller les chercher, chez le roi, 51 ; Pour éviter une grande humiliation à ses parents, un prince prend la décision de s'enfuir temporairement de son château natal, 94 ; Un vieux cultivateur prend la décision d'envoyer ses fils chez le roi pour y trouver un emploi, 115 ; Ti-Jean apprend le départ de sa femme et de son fils. Il prend la décision de les retrouver malgré les avis contraires de sa femme, 135 ; Trois frères prennent la décision de quitter leur famille et d'aller chercher un emploi ailleurs, 169 ; L'aîné décide d'entrer dans un château en compagnie de ses deux frères, 169 ; Décision prise de fermer le moulin à scie, 185.

DÉCLARATION d'un domestique à son roi sur la prospérité d'un quartier que l'on voulait anéantir, 178.

DÉCOUVERTE ; En l'absence de Ti-Jean, la sirène cadette, son épouse, fait la découverte de son habit de plumes, 135 ; Un domestique fait une découverte dans un quartier négligé par le roi, 178.

DÉGUISEMENT ; Ti-Jean observe que les sirènes sont revêtues d'un déguisement d'aigle, 131.

DÉLAI ; Une fille à demi sorcière demande un délai de trois jours pour trouver une solution au problème de son père, 181.

DÉLIBÉRATIONS entre une princesse et le prince Balthazar à propos de leur avenir, 65.

DEMANDE ; Un roi demande à une fée d'annuler les pouvoirs qu'elle a donnés à son prince, 52.

DEMEURE ; Trois enquêteurs entrent dans une demeure d'indigents et obtiennent d'y demeurer pour la nuit, 176.

DÉPART d'un enfant adoptif obligé de quitter ses parents nourriciers pour suivre son soi-disant père, 55 ; Départ d'un prince qui quitte le château natal pour éviter à ses parents l'humiliation de sa mort tragique, 94.

DÉPOSITAIRE ; L'aîné de trois frères, obligé de partir en voyage, fait Pierre dépositaire d'objets magiques, 182.

DÉSIR ; Ti-Jean exprime à la cadette de trois jolies princesses son désir de l'épouser, 132.

DÉSOBÉISSANCE : Le jeune orphelin désobéit aux instructions du génie ; sa désobéissance lui mérite d'être changé en masse de sel, 23 ; En l'absence des princesses, Ti-Jean ne peut contrôler sa curiosité. Il s'introduit dans le quatrième étage en dépit de la défense des princesses, 130.

DESTRUCTION ; La reine-mère, jalouse de sa bru procède à la destruction des deux enfants que la jeune reine a mis au monde, 12s ; Destruction de la chienne blanche de Paris par une chienne jaune chargée de défendre un jeune prince, 99 ; Destruction des soldats du roi par des soldats sortis d'une corne magique, 180.

DÉTRESSE ; En se promenant sur la plage, en compagnie d'une princesse, Ti-Jean fait des signaux de détresse en direction d'un navire de passage, 133.

DÎNER ; Philippe demande au surveillant de lui servir à dîner, 188.

DISCRÉTION ; La jeune reine ne parle pas à son époux de la conduite injuste de la vieille reine à son égard, ne souffle mot de la disparition de son enfant. Aussi, aucune mention n'est faite du chien dont a parlé la belle-mère, 13.

DOMESTIQUE ; La reine-mère ordonne à un domestique de conduire l'enfant dans la forêt et de le détruire, 12s.

DON ; Des fées font de précieux dons à un prince naissant ; À la fin du souper auquel ont été invitées trois fées, le roi leur demande quels dons elles accordent à son fils. La première lui souhaite le don des langues, la deuxième, la beauté et l'intelligence et la dernière lui souhaite la malédiction, 93s.

DOULEUR d'une orpheline en constatant que son frère ne revient pas, le soir venu, du château des génies, 23.

DOUTE ; Dans un château gardé par des génies, une orpheline s'entend appeler « Princesse de Marinka ». Un doute naît dans sa tête : serait-elle apparentée au roi de Marinka qui martyrise sa reine ? 24.

ÉCHANTILLON ; Le roi désire obtenir un échantillon du type de nourriture que mangent ses moutons durant la journée, 115ss.

ÉCONOMIES ; Grâce à leurs économies, deux orphelins parviennent à se bâtir un château, 16 ; Le père accepte de substituer les chandelles à ses lampes, puisqu'il va économiser, 231.

ÉCRITEAU ; Un écriteau à la porte d'un château annonce que l'on peut s'y procurer à boire et à manger gratuitement, 169 ; Un jeune homme s'habille en médecin et arbore un écriteau sur lequel apparaissent de faux titres : prêtre, médecin, guérisseur, 191.

ÉDUCATION ; Le vieil ami du Vieux Soldar doit garder le fils du roi et s'occuper de son éducation, 53.

ÉGLISE ; Au cours d'une escale, Ti-Jean et la princesse se rendent à l'église où Ti-Jean prend la princesse comme épouse, 133 ; Selon les ordres du jeune roi, on devait ligoter son épouse à une colonne de l'église pour se « faire jeter la pierre » par tous les hommes et jeunes gens qui entreraient à l'église, 13.

ÉMOTION du roi en constatant que ses enfants sont vivants et que la punition imposée à la reine est injuste, 28.

EMPLOI ; La propriétaire d'un hôtel donne un emploi à deux orphelins, 15 ; Trois frères quittent la ferme paternelle pour trouver de l'emploi chez le roi, 115.

ENFANT ; Pendant le séjour de son mari à la guerre, une jeune princesse donne naissance à un enfant, puis, à un autre, tous deux d'une grande beauté. La reine-mère, jalouse de sa bru, ordonne d'aller tuer les deux enfants. Le domestique les jette, un après l'autre,

dans une rivière. Ils seront adoptés par un meunier, 12ss ; Le roi et la reine sont sans enfants. Ils en obtiennent un, le prince Balthazar, mais un vieil employé l'enlève en laissant entendre que la reine l'a mangé. L'enfant est élevé par un ami du Vieux Soldar. Ce dernier tente de se faire passer pour le père de cet enfant royal, 51ss ; Un an après avoir promis de créer une fondation de bienfaisance, la reine donne naissance à un enfant, 93.

ENFER ; Sacre d'enfer : juron, 165.

ENLÈVEMENT ; Après avoir aspergé du sang d'une brebis le lit de la reine et le berceau du bébé, le Vieux Soldar enlève le jeune prince et laisse l'impression que la reine a dévoré son enfant, 52s ; Un capitaine de navire attire Ti-Jean à bord de son navire et hisse les voiles. Il enlève l'enfant, 126.

ENQUÊTE ; Un curé fait enquête dans une maison, pour découvrir la raison d'une nouvelle maladie. Il découvre qu'un célibataire timide dont les filles se sont moquées a ensorcelé toute la famille, 233.

ENTENTE ; Le Vieux Soldar et son ami s'entendent sur la surveillance temporaire d'un prince enlevé chez le roi, 53.

ENTRETIEN ; Trois frères ont un entretien avec le roi en vue d'obtenir un emploi, 185s.

ENTREVUE d'un prince avec le roi d'une ville étrangère, 95.

ENVOLÉE ; Ti-Jean se transforme en aigle et vole au-dessus de la mer Rouge jusqu'au château des sirènes, 138.

ÉPAULE ; Après avoir mangé sa pomme blanche, la princesse aperçoit un pommier pousser sur son épaule, 190.

ÉPOUSE ; Un célibataire timide promet à un père de famille de guérir toute la famille d'une maladie humiliante si l'une des filles devient son épouse, 234.

ÉPREUVE exigée pour vérifier l'habileté des futurs employés, 186.

ÉPUISEMENT ; Après avoir marché sans arrêt et sans nourriture pendant trois jours et trois nuits, un jeune prince se dit épuisé et ne veut plus avancer, 55s.

ERREUR ; Une pauvresse, à la vue de trois princes qui se présentent chez elle, croit à une erreur d'adresse, 176.

ESPOIR ; Abandonné au sommet de la montagne, Ti-Jean examine le terrain pour conclure que la rivière est son seul espoir de survie. Il lui faudra se jeter dans le courant en espérant que les tourbillons l'empêcheront de couler, 128s.

ÉTINCELLE ; Une étincelle était tombée dans un monceau de tondre, 161.

ÉTONNEMENT provoqué par la luminosité de trois simples chandelles, 231.

ÉVÉNEMENTS ; Un oiseau merveilleux fait revivre les événements survenus au château en l'absence du roi retenu à la guerre, 27s.

ÉVÊQUE ; Afin d'avoir un héritier, le roi et la reine visitent un évêque et font la promesse de créer une fondation de bienfaisance, 93.

EXAMEN ; Chargé d'expliquer l'apparition d'une nouvelle maladie, un curé fait l'examen de chandelles ; il découvre qu'elles sont magiques, 234.

EXIGENCE d'une jeune orpheline que le roi invite à assister à un déploiement militaire, 26.

EXPÉRIMENTATION ; Ti-Jean expérimente la valeur de cadeaux merveilleux. Il réussit ainsi à rejoindre trois princesses en quelques jours, 137.

EXPLICATION ; À force de questionner la reine, un prince reçoit les explications de la vie triste au château, 94 ; Le prince, au sortir d'une léthargie, donne à son beau-père l'explication de sa mort apparente : une aiguille que son épouse lui a insérée dans le cou, 101 ; Explication d'une flamme que l'on croyait lancée par un feu-follet, 161.

FAIM ; Le jeune prince déclare au vieillard qu'il a faim, 97s.

FALAISE qui surplombe la mer et sur laquelle Ti-Jean a été transporté par des aigles, 126s.

FÉE ; La marraine de la reine de Marinka est une fée. Cette fée tente de faire périr des orphelins dont la reine a voulu autrefois se débarrasser, 17 ; Trois fées viennent au château du roi, lors de la naissance du prince et donnent à ce dernier différents pouvoirs, 51 ; La doyenne de trois fées ne veut pas accepter l'invitation du roi qui fête la naissance de son fils, 51 ; Le roi invite trois fées à venir célébrer la naissance de son prince, 93 ; La fille du roi et de la reine est une sorte de fée. Elle est au courant du passé et peut lire l'avenir, 180s.

FESTIVITÉS ; La naissance d'un garçon au couple royal est l'occasion de grandes festivités, 51.

FÊTE ; Grande fête chez les princesses pour célébrer la libération de la jeune sirène, 140.

FEU ; Satisfaite de la mission du domestique, la reine-mère s'empare de la langue et la jette au feu, 12s ; Des gens aperçoivent un feu au bord du bois et pensent qu'il s'agit d'un feu-follet, 161.

FENÊTRE ; La chienne blanche de Paris tente d'attraper un prince en brisant une fenêtre, 97 ; Des sirènes revêtues d'habits de plumes d'aigle viennent se baigner dans un château en passant par une fenêtre ouverte, 130.

FILLE ; Le prince de Marinka ramène au château une fille qui avait été enlevée et abandonnée dans la forêt, 11 ; Dans un château mystérieux trois voyageurs voient défiler trois jeunes filles, 170 ; Dans une famille, une vieille dame découvre trois filles à marier, 229 ; Le roi a autrefois chassé sa fille du château ; il la fait revenir à cause de ses pouvoirs quasi magiques, 180s.

FILS ; Un vieux cultivateur avait trois fils, Pierre, Jacques et Ti-Jean ; il les envoie travailler chez le roi, 115 ; Un fils unique n'a jamais travaillé et il est trop gêné pour courtiser une fille et se marier, 229.

FLAMME ; Un gros globe de feu apparaît de temps en temps, jette quelques flammes et s'éteint, 161.

FOLIE ; Un père taxe de folie le comportement de ses filles qui parlent d'amour tout en ne pouvant contrôler leur pettage, 232.

FORÊT ; Un domestique est forcé par une reine d'aller tuer deux petits princes dans la forêt, 12s ; Deux orphelins marchent longtemps en forêt et s'y choisissent un bel emplacement en vue de leur futur château, 16 ; Après avoir quitté sa famille adoptive, le prince Balthazar suit le Vieux Soldar à travers la forêt, 55.

FOUET ; Ti-Jean déguisé en fourmi se rend compte que son épouse est traitée à coups de fouet par ses sœurs, 138.

FOURMI ; La fourmi réclamait sa part du cadavre d'un cheval, 136.

FRANCE ; La princesse de France est transportée magiquement au château du Vieux Soldar, 61.

FRÈRE ; Le Vieux Soldar invente l'existence d'un frère qui l'invite à venir partager une vie aisée et profiter de l'héritage, 54s.

FUMÉES ; Une fée examine le comportement de la fumée pour retrouver deux jeunes fées, 51.

FUNÉRAILLES ; Un prince semble mort. On lui fait des funérailles, mais une chienne jaune, à l'air mystérieux, ne quitte pas le cercueil, 100s.

GARÇONS ; De jeunes garçons décident d'aller à la rencontre d'un feu-follet, 161.

GARDIEN ; Un vieillard annonce à un prince en fuite qu'il a été constitué son gardien depuis plusieurs années. Le vieillard avait reçu comme mission de le protéger, 101s.

GÉNIES ; La fée révèle que trois génies résident dans un château au sommet de la montagne, 18s.

GIBIER ; Un fois arrivés au rivage, les matelots trouvent du gibier en abondance et en abattent pour se nourrir, 127.

GROTTE ; Les trois fées, invitées à célébrer la naissance du prince, habitent une grotte dans le domaine royal, 93.

GUÉRISON ; Un célibataire timide prédit la guérison de toute une famille si une fille de cette famille consent à devenir son épouse, 234.

GUERRE ; Un prince part en guerre ; sa femme met au monde un garçon, puis une fille. La lettre d'une personne jalouse brise la vie et la famille de ce prince, 11ss ; L'annulation d'un mariage provoque une guerre contre le roi de France, 68s.

HABIT de plumes. Voir PLUMES. Un célibataire timide se met au lit sans enlever ses habits, 232 ; Philippe, pour se venger d'une princesse, revêt un habit de médecin, 191.

HABITANT ; L'habitant ou fermier est le type aux manières rudes, mais le symbole de la force et du courage, 165.

HERBAGES ; Un jeune prince mange des herbages qu'un vieillard lui offre comme nourriture, 97.

HERBE ; Pierre et Jacques, bergers du roi, croient que les moutons se nourrissent d'herbe. Ils sont chassés du château, 116s.

HÉRITIER ; Un cultivateur choisit, comme héritier de sa ferme, celui de ses fils qui, après avoir servi le roi, rapportera le plus d'argent, 115 ; Le roi promet à sa fille de la constituer son héritière légale, malgré leur ancienne mésentente, 181.

HÉSITATION ; Malgré les exhortations de sa mère, un célibataire hésite à se présenter dans une famille où l'attendent trois jeunes filles, 230.

HISTOIRE ; Le prince Balthazar raconte l'histoire de sa rencontre avec le Vieux Soldar, 63 ; Le prince Balthazar oblige le Vieux Soldar à raconter l'histoire des événements du passé, 66 ; Ti-Jean raconte l'histoire de ses aventures à la princesse du château, 129.

HOMME ; Un homme avait trois fils. Il vivait en compagnie de sa femme en une grande pauvreté, 169.

HONORAIRES ; Le roi verse cent dollars à Philippe (faux médecin) pour avoir soulagé sa fille, et l'invite à revenir le lendemain, 192s.

HOSPITALITÉ ; Balthazar demande l'hospitalité au château de son père qu'il ne connaît pas, 65 ; Le père de trois jeunes filles recommande de donner l'hospitalité à un célibataire timide, 231.

HOSTIES ; Ti-Jean, berger du roi, constate que les moutons du troupeau vont se nourrir d'hosties à la table de communion. Il en rapporte une au roi comme échantillon de la nourriture du troupeau, 118.

HÔTEL ; Après avoir quitté leur famille adoptive, deux enfants trouvent un emploi dans un gros hôtel, 15.

HUTTE de bois non équarri où demeure un vieillard, 97.

INCONNU ; Un célibataire est reçu par le voisin, père de trois filles, mais le visiteur semble un inconnu, 230.

INCRÉDULITÉ ; Les femmes du royaume ne peuvent croire que la reine ait mangé son enfant, 54.

INDIGNATION d'une jeune sirène que Ti-Jean a privée de son déguisement d'aigle pour l'empêcher de retourner chez elle, 132 ; Indignation d'un père qui constate le comportement de ses filles à l'égard d'un célibataire timide, 231.

INÉGALITÉ ; Philippe juge que le roi est responsable de la pauvreté de la partie haute de la ville, 173.

INNOCENCE ; Un roi reconnaît l'innocence de sa reine injustement condamnée à un traitement de criminelle, 28.

INQUIÉTUDE d'un roi dont le fils a reçu d'une fée le pouvoir de faire ce qu'il voudrait, s'il agit au nom de cette fée, 52 ; Inquiétude du roi et de la reine à propos de leur prince menacé de mort lors de son vingt et unième anniversaire, 94 ; Inquiétude de Ti-Jean à propos de la façon dont il descendra d'une haute montagne aux parois abruptes, 128.

INSTRUCTIONS ; Avant de coudre Ti-Jean dans la peau de l'orignal, le capitaine lui donne ses instructions : une fois au sommet de la montagne, fendre la peau pour effrayer les aigles et remplir les sacs de poudre d'or, 127.

INSUCCÈS ; Les ouvriers tentent de scier les branches d'un pommier mais ne réussissent pas, 190s.

INTELLIGENCE de deux enfants trouvés dans une rivière par le meunier, 14.

INTENDANT ; L'intendant d'un château, pour n'avoir pas persécuté Ti-Jean, reçoit cette propriété en récompense de sa conduite, 140.

INTENTION ; Philippe annonce à ses frères son intention d'adresser la parole aux jeunes filles qui défilent en silence dans le château mystérieux, 170.

INTERDICTION ; Les princesses confient à Ti-Jean les clés de leur château, l'encouragent à visiter toutes les pièces, mais lui interdisent l'accès au quatrième étage. Elles ne lui donnent aucune explication, 130 ; Un roi interdit à des pauvres de travailler pour les faire mourir de faim, 177.

INTERROGATOIRE ; Le chef de trois frères soumet une pauvresse à un interrogatoire sur les conditions économiques de son quartier, 176.

INVITATION ; Le jeune homme lance une invitation aux gens de la ville de venir visiter un poisson merveilleux, dans le lac de son château, 21 ; Le roi de Marinka, au cours d'une visite chez deux orphelins, fait à ces derniers une invitation, 26 ; Le roi par l'entremise du Vieux Soldar invite les fées à célébrer la naissance de son prince Balthazar, 51 ; Le roi et la reine lancent une invitation à tous leurs sujets de venir fêter la naissance de leur fils, le prince Balthazar, 51 ; Trois princesses offrent à Ti-Jean un repas et lui font l'invitation de demeurer avec elles, 129.

ISOLEMENT ; Un jeune prince souffre d'isolement puisqu'il demeure seul toute la journée au château, 57.

JACQUES est le cadet de trois frères, 169.

JALOUSIE ; La reine-mère éprouve de la jalousie pour sa bru devant la beauté de ses deux enfants, 12.

JARDIN ; Balthazar répète les paroles d'une princesse, et un jardin magnifique apparaît devant le château, 63s.

JOIE ; Bien que bouleversé, le roi éprouve toutefois la joie de retrouver son fils Balthazar, 67.

JOURNAL ; En lisant un journal, Philippe est mis au courant d'un grand problème sociologique, 173.

LAC ; Une fée déguisée en mendiante se présente à un jeune homme et lui suggère de placer devant sa demeure un lac rempli de poisson, 18s.

LAMENTATION ; Transformé en fourmi, Ti-Jean entend les lamentations de sa femme victime des mauvais traitements de ses sœurs, 138s.

LANGUE ; La reine-mère exige d'un domestique la preuve qu'il a détruit un enfant : rapporter sa langue, 12 ; Une fée souhaite au fils du roi la connaissance de sept langues, 52.

LARMES ; Un prince remarque que, depuis ses dix-huit ans, il surprend souvent ses parents à verser des larmes, 94.

LECTURE ; Le capitaine avait appris, par la lecture au cours de ses croisières, l'existence d'une montagne couverte de poudre d'or, 128.

LÉTHARGIE ; Voir PARALYSIE.

LETTRE ; Jalouse de sa bru, la reine-mère écrit à son fils et accuse son épouse de libertinage et d'avoir donné naissance à un chien, 12 ; Pour mieux tromper le roi, le Vieux Soldar s'écrit une lettre supposément de son frère très riche qui lui offre une vie aisée en plus de l'héritage, 54s ; La sirène, épouse de Ti-Jean, après avoir retrouvé son habit de plumes d'aigle, écrit une lettre d'adieu à son mari et reprend son vol vers le château paternel, 135.

LIBERTÉ : Les jeunes filles ont retrouvé leur liberté lorsque les trois frères leur ont adressé la parole, 172.

LIBERTINAGE ; La reine-mère écrit à son fils et lui affirme que son épouse se livre au libertinage, 12.

LION ; Ti-Jean croise un lion doué de la parole. Le lion lui demande de partager équitablement le cadavre d'un cheval entre une fourmi, un aigle et lui-même, 136.

LIGNE ; La ligne officielle entre deux propriétés était garantie par une borne à chaque bout de la propriété, 165.

LIT ; Un visiteur timide se couche dans un lit sans enlever ses chaussures ni ses habits, 233.

LONDRES ; Roi de Londres, père de deux enfants qui ont été apparemment détruits dans une forêt, 24.

LOUPS-GAROUS ; Êtres qui, sous l'emprise d'une force mystérieuse, erraient la nuit et souvent semaient la terreur, 161.

LUMIÈRE ; Avant de tomber dans la rivière, Ti-Jean aperçoit une lumière qui brille le long du rivage. S'il réussit à ne pas se noyer, il se dirigera vers cette lumière, 128s.

LUTINS ; Êtres mystérieux qui conduisaient les chevaux, la nuit, 167.

MALADIE ; Délima constate qu'elle et ses deux sœurs ont contracté la maladie du pettage, 232.

MARIAGE ; Le prince de Marinka a rencontré dans la forêt une fille abandonnée. Il a l'intention de se l'unir par le mariage. Sa mère refuse. Plus tard, le mariage a lieu entre le prince et la fille trouvée en forêt, 11 ; Balthazar devra rejoindre la princesse de France dans un an et un jour, s'il veut l'épouser, 65 ; Mariage de la princesse de France à un autre prince, un peu avant l'arrivée du prince Balthazar, 67 ; Mariage du prince Balthazar à la princesse de France dont le premier mariage a été annulé, 68 ; Mariage d'une princesse et d'un prince destiné à être dévoré le jour de son vingt et unième anniversaire, 96 ; Trois filles, dans un château, proposent le mariage à trois frères qui cherchent fortune, 172.

MARINKA ; Le prince de Marinka, absent de son château au cours d'une guerre, se laisse tromper par une fausse nouvelle de sa mère et fait garotter sa femme à une colonne. Ses deux enfants ont été jetés dans une rivière et sont élevés par un meunier et sa femme. Après avoir conquis des animaux merveilleux, les enfants retrouvent leur père et ce dernier s'empresse de faire libérer la reine, 11 à 28.

MARRAINE ; Une fée est marraine de la reine de Marinka. Cette dernière a voulu faire périr ses petits-fils. Comme ils ont survécu, elle demande à sa marraine de les détruire, 17 ; Une fée est marraine du prince Balthazar et lui donne des pouvoirs magiques, 52 ; La plus jeune des trois fées accepte d'être marraine d'un jeune prince, 93.

MARQUES ; À sa naissance, un petit prince porte sur son bras gauche l'effigie d'un soleil d'or ; un an plus tard, la reine met au monde une petite princesse portant l'effigie d'un soleil d'or sur le sein gauche, 11s.

MÉCHANCETÉ ; Un roi croit que sa princesse est sous l'effet d'une punition à cause de sa méchanceté, 181.

MÉCONTENTEMENT ; La vieille fée est mécontente de la conduite de ses sœurs sorties sans permission, 51.

MÉDECINS ; Le roi exige d'avoir les meilleurs médecins pour soigner sa femme sévèrement punie pour des crimes inventés, 28 ; Le vieux roi fait venir les meilleurs médecins pour soigner la vieille reine, depuis longtemps martyrisée, 67 ; Un père va chercher un médecin pour tenter de guérir la maladie du pettage, 233.

MÉLODIES ; Au château, la jeune orpheline commande à l'oiseau d'or de chanter pour le roi les mélodies les plus romantiques, 25.

MENACE ; La reine-mère menace le domestique d'une mort certaine s'il désobéit à l'ordre donné de tuer la petite de sa bru et son fils, 13 ; Le roi profère une menace de mort contre le Vieux Soldar si celui-ci le fait lever pour une raison banale, 53s ; Le Vieux Soldar menace de tuer la princesse si elle ne tue pas le jeune homme, 58ss ; Le roi menace Pierre de pendaison si ce dernier ne lui rapporte pas un échantillon de la nourriture de ses moutons. Même menace, plus tard, à Jacques et à Jean, 115, 117 ; Trois princesses menacent de chasser Ti-Jean de leur château, s'il ne remet pas à la jeune sirène son habit d'aigle, 132 ; Un roi menace d'exterminer un quartier de sa ville si les promoteurs du renouveau ne mettent pas fin à leur activité, 180.

MENDIANTE ; Une fée déguisée en mendiante se présente dans un château bâti par deux orphelins. Elle leur propose d'acquérir différents objets dans le but de les faire périr, 16.

MENSONGE ; Un capitaine de voilier, grâce à des mensonges, parvient à enlever Ti-Jean à sa mère et à convaincre l'enfant de se laisser conduire par des aigles au sommet d'une montagne couverte de poudre d'or, 125–128.

MER ; Jetés à la mer au moyen d'un dispositif sophistiqué, trois frères parviennent à se sauver, 186 ; Montagne qui sépare deux mers dont la mer Rouge ; château bâti au milieu de la mer Rouge, 126, 131, 138.

MÉSENTENTE entre les enfants du meunier et les deux orphelins adoptés, 14.

MESSAGE ; À la naissance du prince Balthazar, le roi envoie le Vieux Soldar avertir les fées de venir au château, 51.

MÉTAMORPHOSE ; Un orphelin est changé en masse de sel pour avoir voulu s'emparer d'un oiseau merveilleux renfermé dans une cage dorée. L'orphelin reprendra vie quand sa petite sœur viendra oindre la masse de sel avec de l'onguent obtenu d'un génie, 23s ; Un prince très joli prend la forme d'une chienne, le jour, et d'un beau prince, la nuit, 100.

MEUNIER ; Un meunier trouve, dans la dalle de son moulin, un paquet contenant un enfant, 14.

MIROIRS ; Un poisson d'or magique, possède, sur son corps, des miroirs au lieu d'écailles, 21.

MISSION ; Au retour du domestique à la demeure royale, la reine-mère exige qu'il rende compte de sa mission, 12 ; Une chienne jaune révèle à un prince qu'elle a reçu comme mission de le protéger, 102.

MONTAGNE ; D'après les renseignements d'une fée, le château de trois génies est bâti au sommet d'une haute montagne, 18s ; Après une longue navigation, un capitaine jette l'ancre en vue d'une très haute montagne abrupte et couverte de poudre d'or. Ti-Jean montera sur cette montagne, enveloppé dans une peau d'orignal enlevée par des aigles, 126.

MORT apparente d'un prince provoquée par une aiguille à vertu magique, 100.

MOULIN ; En voulant débloquer la dalle d'un moulin à farine, on trouve un paquet contenant un enfant emmailloté, 14 ; Trois frères érigent un moulin à bois dans un quartier pauvre d'une ville, 177s.

MOYEN ; Comme un orphelin déclare à une fée qu'il manque de fonds pour creuser un lac près de son château, la fée lui indique un moyen de disposer d'un lac sans faire de grosses dépenses, 18.

MYSTÈRE ; Une princesse trouve qu'il y a du mystère dans un château, 62.

NAISSANCE ; En l'absence de son mari à la guerre, la jeune reine donne naissance à un petit garçon et une petite fille de grande beauté, 11 et 13 ; Grâce à un vœu, une vieille reine donne naissance à un garçon, le prince Balthazar, 51 ; Un an après leur promesse, le roi et la reine deviennent les heureux parents d'un fils, 93.

NAPPE magique qui, une fois dépliée, fournit la nourriture désirée, 174.

NOURRITURE ; Nappe qui fournit magiquement la nourriture désirée, 174.

OBÉISSANCE ; Un domestique, chargé par la reine-mère de détruire des enfants princiers, proteste de son obéissance, 12 ; Une mère finit par convaincre son fils adoptif qu'il doit obéissance à celui qui a payé les frais de son éducation, 55.

OBJETS MAGIQUES ; Bague donnée par une fée à une orpheline dont elle veut la mort. La bague transforme la fillette en statue de sel, 17 ; Cage dorée qui transforme un orphelin en masse de sel, 23 ; Onguent qui redonne la vie à cet orphelin, 24 ; Sifflet qui fait obéir un poisson, 20 ; Canot qui rebrousse le courant d'une rivière, 99 ; Aiguille qui cause une mort apparente, 100 ; Chandelles très lumineuses qui occasionnent une maladie humiliante : le pettage, 231.

OFFRE ; Le Vieux Soldar offre à son ami une somme de cent dollars par année pendant quinze ans pour s'occuper d'un bébé enlevé chez le roi, 53 ; Trois princesses offrent à Ti-Jean de choisir l'une d'elles comme épouse, 137.

OISEAU ; Une vieille fée conseille au jeune orphelin de retourner au château des génies pour s'emparer de la cage qui contient l'oiseau d'or chanteur, 22.

OMISSION ; Au cours d'une confession à un faux prêtre, une princesse omet de déclarer plusieurs actions graves, 192s.

ONGLE ; En signe de reconnaissance, la fourmi donne à Ti-Jean un petit ongle de sa patte ; cet ongle aura la vertu de transformer Ti-Jean en fourmi, s'il frotte ce cadeau ; un lion lui donne également un ongle qui aura la vertu de transformer Ti-Jean en lion, 136s.

ONGUENT merveilleux qui redonne vie à un orphelin changé en masse de sel, 24.

OR ; La poudre d'or abonde au sommet d'une haute montagne, 127.

ORDRE ; Une reine-mère, jalouse de sa bru et de la beauté de ses deux enfants, donne à un valet l'ordre de les conduire dans la forêt et de les détruire, 12 ; En voyant la chambre de la reine souillée de sang, le roi donne au Vieux Soldar l'ordre de dresser une potence devant la porte du château pour faire pendre la reine, 53 ; Le Vieux Soldar donne à une princesse l'ordre de préparer son déjeuner et son souper, 58ss.

ORIGINES ; Balthazar décide de retracer ses origines, 65.

ORIGNAL ; Des matelots aperçoivent un orignal qu'ils réussissent à abattre. Ils se serviront de sa carcasse pour attirer les aigles, 127.

PAIX ; Vaincu par un sabre magique, un roi demande la paix, 69.

PARALYSIE d'un prince causée par une aiguille magique que la princesse lui a insérée dans le cou, 100.

PARENTS ; Les parents nourriciers du petit prince s'occupent bien de l'enfant du roi et de la reine, 54s ; Les parents disent à leurs enfants que les lutins utilisent les chevaux pour se promener, 167.

PARI ; Le dépositaire d'objets précieux fait des paris dangereux avec un joueur de cartes, 182s.

PARIS ; La princesse de Paris est transportée magiquement au château du Vieux Soldar, 57.

PAROLE ; Un génie met un jeune orphelin en garde contre des poissons qui ont le don de la parole, 20.

PARTAGE ; Ti-Jean procède au partage du cadavre d'un cheval entre le lion, la fourmi et l'aigle, 136.

PAS ; Dans un château mystérieux, des voyageurs entendent des pas, vers minuit, 170.

PAUVRETÉ ; Le Vieux Soldar offre de l'argent à un vieil ami pour s'occuper de l'entretien et de l'éducation d'un petit prince enlevé chez le roi. Vu sa grande pauvreté, l'ami accepte le marché, 53 ; Une famille vivait en une grande pauvreté, 169, 176s.

PEAU ; Des marins enveloppent Ti-Jean dans une peau d'orignal et laissent les aigles le monter au sommet d'une haute montagne, 127.

PENDAISON ; Pierre et Jacques, deux frères et bergers du roi, sont condamnés à la pendaison pour n'avoir pas rapporté un échantillon de la nourriture des moutons, 115ss.

PÈRE ; Le père du prince de Marinka meurt et le fils hérite de la couronne. Le fils à son tour, devient père de deux enfants, 11ss ; Un ancien militaire qui a enlevé le prince Balthazar se fait passer pour son père, 55 ; Balthazar retrouve son père, grâce à un moyen magique, 65.

PERMISSION ; Un roi surpris de la prospérité de sa ville, demande au responsable de cette amélioration qui lui a donné la permission d'agir ainsi, 179.

PERSUASION ; En dépit de l'absence de la doyenne, les deux jeunes fées se laissent persuader de quitter leur grotte et de prendre part au baptême du prince héritier, 51.

PERTE ; Au cours d'une partie de cartes, Pierre perd des objets précieux dont il est dépositaire, 182s.

PETTAGE ; Maladie qui se propage chez tous ceux qui soufflent des chandelles magiques, 232s.

PEUR ; Certains des jeunes gens ont peur en s'approchant du feu-follet, 161.

PHILIPPE était l'aîné d'une famille, 169.

PIERRE (jeter la) : Expression qui signifie pincer, assener des coups, souiller de crachats, 54.

PIERRE, Jacques et Ti-Jean : fils d'un pauvre cultivateur et qui vont travailler chez le roi. Les trois frères deviennent l'un après l'autre, bergers du troupeau de moutons. Seul Ti-Jean satisfait aux exigences du roi. Il devient roi, 115 à 119 ; Pierre est le deuxième de trois frères, 169.

PISTOLET ; Des voyageurs trouvent un sabre et un pistolet dans une chambre d'un château mystérieux, 171.

PLUMAGE ; Un oiseau au plumage dégoûtant se transforme en oiseau chanteur et en oiseau doré dès qu'on l'expose au soleil, 25.

PLUMES ; Ti-Jean avait pu empêcher la jeune princesse de retourner chez elle en lui dérobant son habit de plumes d'aigle. La princesse n'avait cessé de chercher cet habit, 131s ; L'aigle donne à Ti-Jean une de ses plumes ; cette plume aura la vertu de transformer Ti-Jean en aigle s'il y touche, 136s.

POÈMES ; Un oiseau merveilleux raconte, en poèmes et en musique, la vie d'une orpheline et de ses parents, 25.

POIGNARD ; Le Vieux Soldar remet un poignard à une princesse et lui commande de tuer Balthazar aussitôt qu'elle le verra, 58ss.

POISSON ; Sur le conseil d'une fée, un jeune homme doit réclamer auprès des génies le lac merveilleux et le poisson d'or magique, 18ss ; Le génie explique à un jeune orphelin comment choisir le poisson d'or magique, 20.

POMMES ; Dans un verger on trouve des pommes blanches qui font pousser des branches sur la tête ou le corps ; les pommes rouges détruisent l'effet des pommes blanches, 188.

PORTEFEUILLE magique qui contient toujours cinq dollars, 174.

POUDRE ; Au sommet d'une haute montagne, se trouve de la poudre d'or que convoite le capitaine, 127.

POURRITURE ; Un génie conseille à un jeune orphelin de choisir un bassin qui exhale une odeur de pourriture, 20.

POUVOIR ; Un prince a le pouvoir de tout obtenir s'il fait sa demande au nom de telle fée, 52.

PRÉFÉRÉ ; Le plus jeune des trois fils appelé Ti-Jean devient le préféré du roi, 115.

PRÉPARATIFS d'enlèvement d'un enfant tout en laissant croire que sa mère l'a dévoré, 52s.

PREUVE ; Un domestique, chargé d'aller détruire deux enfants, doit rapporter une preuve de son obéissance : la langue de ceux qu'il a détruits, 12s.

PRINCE ; Le jeune prince de Marinka, fils unique, gère le royaume de son père pendant la guerre. Il épouse une fille trouvée dans la forêt. Celle-ci a deux enfants qui portent des marques de naissance. Le prince reçoit de fausses lettres. Ses enfants sont jetés à la rivière par la reine-mère et sont élevés par un meunier. Ils quittent leurs parents adoptifs et se bâtissent un château. Le prince de Marinka a condamné sa femme à être attachée à une colonne. Il revient de guerre, retrouve ses enfants, apprend la vérité, fait libérer sa femme. Ses enfants vont vivre dans le château qu'ils se sont bâti grâce à leurs économies, 11 à 28.

PRINCESSE ; Une orpheline, à la recherche de son frère, visite un génie qui lui donne le titre de princesse. Ignorante de ses origines, elle est réellement fille de roi, 24 ; Princesses de Paris et de France, 57 à 61 ; Un roi apprend à un prince étranger qu'il a une princesse d'une grande beauté, mais dont la visite est réservée à très peu de nobles, 95 ; Ti-Jean frappe à la porte du château ; une princesse vient lui ouvrir. Elle s'étonne de cette visite. Elle révèle qu'elle a deux sœurs qui habitent avec elle, 129.

PROGRÈS ; Le Vieux Soldar se renseigne régulièrement sur l'état du prince Balthazar, et constate que ce dernier fait de rapides progrès, grâce aux dons accordés par les fées, à sa naissance, 54.

PROMENADE ; Selon les parents, les lutins utilisaient les chevaux pour se promener, 167.

PROMESSE ; Un génie fait faire à un jeune orphelin la promesse de ne plus revenir dans son château, 20s ; En vue d'avoir un héritier, le roi et la reine font la promesse de créer une fondation de bienfaisance, 93 ; Le roi fait une promesse à son berger, Ti-Jean : s'il rapporte un échantillon de la nourriture des moutons, il recevra la princesse pour épouse et deviendra roi, 118 ; Philippe promet au vieillard de lui venir en aide dès qu'il se sera vengé du roi, 188s ; Un roi promet à sa fille de la constituer héritière légale, en dépit de leur ancienne mésentente, 181.

PRÔNE ; Des articles volés par la princesse seront retournés aux propriétaires après que le curé les aura mentionnés au prône, 194.

PROPHÉTIE ; Pour ne pas offusquer le roi, le prince lui révèle la prophétie de la fée Rosine, à son sujet : il sera dévoré lors de son vingt et unième anniversaire, 95.

PROPRIÉTÉ ; L'initiative de trois frères leur assure la propriété d'un château, 172.

PROSPÉRITÉ ; Grâce à la disparition du roi et de la reine, grâce surtout au retour des trois frères à la haute-ville, ce quartier connaît une grande prospérité, 197.

PRUDENCE ; Les employés s'offrent à travailler gratuitement, mais Philippe les avertit que si toutes activités ne cessent pas, le roi viendra mettre tout à feu et à sang, 185.

PUNITION ; À son retour d'une guerre quelconque, le jeune roi, influencé par le faux rapport de sa mère sur sa femme, fait punir cette dernière en la faisant ligoter à une colonne de l'église, 13 ; Le jeune prince répond à sa mère qu'il donnera lui-même la punition méritée par son épouse, 12 ; Punition injuste imposée par le roi à la reine, 53s ; Pour avoir ignoré les instructions du génie, le jeune orphelin s'empare de l'oiseau le plus beau. En guise de punition, il est changé en masse de sel, 23 ; Le roi croit que sa fille est frappée d'une punition divine, 191.

QUESTIONS : Un oiseau merveilleux pose des questions à un roi et l'amène à découvrir ses deux enfants qu'il croyait morts, 27 ; Les multiples questions d'un prince forcent ses parents à lui révéler la cause de leur tristesse, 94 ; Une voix mystérieuse répète toujours la même question : « Où vais-je la déposer ? », 165.

RÉACTION toute naturelle du prince Balthazar, quand on lui dit qu'il est le fils du Vieux Soldar : cet homme n'est pas mon père !, 55.

RECHERCHE ; Une orpheline se lance à la recherche de son frère disparu lors d'une visite au château des génies, 23s.

RÉCOMPENSE ; Pour avoir rapporté au roi un échantillon de la nourriture de ses moutons, Ti-Jean reçoit une double récompense : la princesse comme épouse et le royaume comme propriété, 119 ; Le lutin donnait de l'avoine au cheval en guise de récompense, 167.

RÉCUPÉRATION ; Philippe réussit à obtenir les trois objets magiques enlevés par la princesse, 194s.

REFUS ; Les jeunes gens refusent de choisir le châtiment réservé à la reine-mère ; ils refusent de venir vivre dans le château du roi, leur père, 28 ; En l'absence de leur doyenne, deux jeunes fées refusent d'aller célébrer la naissance d'un prince, 51 ; Une vieille fée, froissée du comportement de ses jeunes sœurs, refuse l'invitation du roi, 51 ; Épuisé à la suite d'une longue marche en forêt, le prince Balthazar refuse d'obéir aux ordres d'un soldat qui se dit son père, 55s.

REGRETS d'une princesse d'avoir quitté Ti-Jean pour revenir chez ses sœurs, 139s.

REINE ; La reine-mère s'oppose au mariage de son fils avec une fille inconnue. Devant l'insistance de son fils, elle donne enfin son assentiment. La princesse met au monde deux beaux jumeaux en l'absence de son mari. La vieille reine est jalouse de sa bru et décide de faire tuer les enfants. Un domestique les jette à la rivière. Ils sont recueillis par un meunier, puis quittent leurs parents adoptifs pour gagner leur vie. La princesse (jeune reine) est attachée à un poteau de l'église. Grâce à un oiseau merveilleux, les enfants retrouvent leurs parents princiers. La vieille reine est punie, 11 à 28 ; Une reine, accusée du meurtre de son bébé, est attachée à une colonne de l'église en punition de son supposé forfait. On apprendra son innocence une quinzaine d'années plus tard, 53 à 69 ; Un roi et une reine, privés d'enfant, donnent naissance à un fils après avoir fait la promesse de fonder une œuvre de charité. La reine met un fils au monde, mais ce fils devra mourir, d'après les prévisions d'une fée, sous les dents d'une chienne blanche, 93 ; Pour permettre au roi de se venger, une reine lui suggère d'avoir recours à l'une de ses filles, une sorte de fée, 180.

REMÈDE ; Une princesse à demi sorcière dispose de meilleurs remèdes que ceux du médecin, 191.

REMONTRANCE ; Un père fait une remontrance à ses filles qui semblent se moquer d'un garçon timide, 231.

RÉMUNÉRATION ; Le propriétaire d'un hôtel offre à des orphelins un petit salaire en échange de leurs services, 15.

RENCONTRE ; Lors d'une partie de chasse en forêt, près du château paternel, un prince fait rencontre d'une fille égarée, 11 ; Rencontre d'un orphelin et d'un génie gardien de grands trésors, 18s ; Rencontre d'une jolie princesse et d'un prince joli, mais destiné à mourir bientôt, 95 ; Un célibataire timide, en se rendant chez le père de trois jeunes filles, fait rencontre d'une vieille dame et lui fait part de ses soucis, 230.

RENSEIGNEMENTS ; Une jeune maman, privée de son enfant, demande des renseignements destinés à retrouver son nouveau-né, 12 ; À son retour au château, le prince constate que sa mère lui a donné de faux renseignements sur sa femme, 13 ; Les trois princesses informent Ti-Jean que sa femme demeure au château paternel en compagnie de ses

sœurs sirènes, mais qu'il ne pourra jamais revoir son épouse, 137; Après quelques jours d'isolement, une princesse donne à son père de précieux renseignements sur la manipulation de certains objets magiques, 184.

RÉPUGNANCE d'un domestique chargé par la reine-mère de détruire deux jeunes enfants, 12.

RÉPONSE; Un passant un peu ivre donne à une voix mystérieuse une réponse définitive à sa question, 165.

RESPECT; Une jeune orpheline fait preuve d'un grand respect pour une reine attachée à une colonne, 26.

RESSEMBLANCE de deux enfants qui ont abouti, à un an d'intervalle, chez un meunier, 14.

RETARD; Pour obéir à un rêve, le prince Balthazar se rend chez la princesse de France, mais il arrive en retard: la princesse vient d'en épouser un autre, 67s.

RETOUR; Ti-Jean retourne au village natal, y retrouve sa mère, s'achète une belle maison et s'y installe avec sa nouvelle épouse, une sirène, 134; Retour de trois frères qui ont laissé leurs épouses au château pour aller aider des gens maltraités par un roi, 197.

RÉUNION; Trois frères, ruinés par le vol d'objets précieux, se sont séparés, puis se réunissent quand l'un d'eux a récupéré ces objets, 187 à 196.

RÊVE; Le prince Balthazar a un rêve: sa fiancée doit épouser un autre prince, 67; Un oiseau merveilleux questionne un roi à propos de certains rêves, au cours de sa vie militaire, 27.

RÉVÉLATIONS; La mère adoptive de Balthazar est forcée de faire à ce dernier une grave révélation: il n'est pas son fils, mais le fils du Vieux Soldar, 55; Après une brève conversation avec Ti-Jean, un capitaine lui fait une fausse révélation: il est son oncle, le frère de son défunt père, 125s; Révélations de trois filles qui défilent dans un château mystérieux: elles n'avaient pas le droit de parler. En leur parlant, les trois frères sont exemptés de devenir esclaves, et propriétaires du château, 172; Après avoir mangé de la nourriture procurée par une nappe magique, deux frères déclarent qu'ils ont reçu, eux aussi, des cadeaux magiques, 175.

RÉVOLTE; Le jeune prince Balthazar se révolte contre le Vieux Soldar et refuse de lui préparer ses repas, 57.

RICHESSE; Au cours de son stage chez les princesses, au pays de la poudre d'or, Ti-Jean avait accumulé des objets de grande valeur. Il possède maintenant une grande richesse, 134.

RIVIÈRE; Plutôt que de les tuer, le domestique lance les enfants dans le courant bouillonnant de la rivière, 12s; Pour échapper à la chienne blanche de Paris, un prince se précipite du haut de son château et tombe dans la rivière, 97; Les moutons du roi doivent traverser une rivière pour trouver leur nourriture, 116s; Berger du roi, Ti-Jean doit traverser la rivière sur le dos du bélier, 118; Pour descendre d'une montagne aux parois abruptes, Ti-Jean se jette dans une rivière dont le courant est très fort et les bouillons très nombreux, 128s.

ROI; Le roi de Marinka meurt, à la suite d'une guerre, et laisse son royaume à son fils unique, 11; Afin d'avoir un héritier, un roi et une reine font vœu de fonder une bourse de charité. Il leur naît un enfant qui reçoit des pouvoirs de trois fées. Le Vieux Soldar, homme de confiance du roi, fait enlever l'enfant et fait croire que sa mère l'a mangé. Il fait élever l'enfant par un vieil ami. Quand l'enfant a quinze ans, le Vieux Soldar essaie de se faire passer pour le père du prince et profite un certain temps des pouvoirs magiques du jeune homme. La supercherie finit par se découvrir. Le roi retrouve son fils... qui sauve le royaume aux dépens de ses pouvoirs magiques. Le Vieux Soldar

meurt écartelé. Le prince devient roi, 51 à 69; Privés d'héritier, un roi et sa femme promettent de créer une fondation de bienfaisance, s'ils ont un fils. Leur désir est comblé, mais le fils, d'après une fée, est condamné à mourir à l'âge de vingt et un ans, sous les dents d'une chienne blanche, 93ss ; Un roi avait fait don, aux trois sirènes, d'un château sur un îlot au milieu de la mer Rouge, 131 ; Un roi règne sur une ville dont une partie est riche, mais l'autre, pauvre, 173.

RÔLE ; D'après certains conteurs, les tresses de la crinière des chevaux n'avaient d'autre rôle que servir d'appui aux pieds fourchus des lutins, 167.

ROMANCE ; Un oiseau au plumage dégoûtant, change d'apparence et chante des romances d'un art raffiné, 25.

SABRE ; Armé d'un sabre, le prince Balthazar obtient, au nom d'une fée, que son sabre ait des vertus magiques, 69 ; Des voyageurs trouvent un arbre et un pistolet dans une chambre d'un château mystérieux, 171.

SAC ; Ti-Jean, rendu au sommet d'une montagne, remplit de poudre d'or des sacs qu'il laisse tomber au pied de ce promontoir, 128 ; Philippe veut louer le sac du médecin, 191s.

SAINT JOSEPH ; Une chienne jaune révèle à un jeune prince que le vieillard de la grotte était saint Joseph chargé de le protéger, 101 ; Saint-Joseph, village beauceron situé sur la rive est de la rivière Chaudière, 161.

SALAIRE ; Trompé par une fausse lettre, le roi paie au Vieux Soldar son homme de confiance, le salaire de plusieurs années de service, 55.

SALON ; Trois jeunes filles invitent un garçon timide à passer au salon avec elles, 231.

SANG ; Le sang d'une brebis répandu dans la chambre de la reine et le berceau du jeune prince fait croire que la mère a dévoré son enfant, 52.

SCIENCE ; Le prince Balthazar fréquente l'école et fait preuve de plus de science que ses maîtres. Il profite d'un don que lui ont accordé les fées, 54.

SECOURS ; Après avoir fait ligoter la reine à une colonne de l'église, le roi permet seulement aux femmes de lui apporter certains secours, 54 ; Le roi ordonne qu'on porte secours à la vieille reine toujours vivante et attachée à la colonne de l'église, 66s.

SECRET ; Les propriétaires d'objets magiques, trois frères, veulent d'abord garder leur secret, 66s.

SEL ; Le malheur prévu par le génie se matérialise et le jeune homme, en touchant la cage d'or interdite, est converti en masse de sel, 23.

SENTENCE ; À la suggestion du Vieux Soldar, le roi change sa sentence à l'égard de la reine : au lieu de la pendre, on la ligotera à une colonne, 53s ; Instruit de la trahison de sa fille, un roi donne à son gendre la permission de prononcer contre son épouse la sentence qu'il préférera. Le prince choisit le pardon, 101.

SENTIER ; Au sortir de la rivière, un prince suit un sentier qui se dirige vers la montagne, 97.

SIFFLET ; Un jeune orphelin, qui a fait l'acquisition d'un poisson merveilleux, reçoit d'un génie un sifflet destiné à faire obéir le poisson à volonté, 20.

SIGNAUX ; À la vue de signaux de détresse, une chaloupe de marins vient à la plage, 133.

SIMULATION de la mort violente d'un enfant : sang répandu sur le berceau dans la chambre et sur le lit de la maman, 52s.

SIRÈNES ; Ti-Jean aperçoit trois sirènes qui se posent sur le bord de la fenêtre et se préparent à se baigner, 131 ; La sirène du moulin annonce le rassemblement des ouvriers, 185.

SŒURS ; Trois sœurs, filles de roi, vivent dans un château bâti au milieu de la mer Rouge et viennent se baigner dans une sorte de piscine intérieure, dans un autre château. Elles se déplacent grâce à un habit fait de plumes d'aigle, 130.

SOLDAR ; Homme de confiance du roi, le Vieux Soldar, ancien militaire, va abuser de la confiance du roi en enlevant le prince et en soumettant la reine-mère à un supplice abominable. Ses vilains plans seront éventuellement découverts, et il subira la peine de mort, 51ss.

SOLDATS qui obéissent tous ensemble à un seul commandement, 26 ; Corne magique qui peut faire apparaître sept mille soldats, 174.

SOLEIL ; Deux enfants de grande beauté portent sur un membre l'effigie d'un soleil d'or, 11s.

SOLITUDE ; Le roi se résigne à rester seul au château après le départ du Vieux Soldar, 55.

SOLUTION ; Un roi propose une solution au problème qui empêche un jeune prince d'épouser sa princesse, 96.

SOMMEIL ; Au sommet de la montagne, Ti-Jean se garde bien de dormir, de peur d'être dévoré par les aigles, 128.

SOUHAIT ; Un roi demande à une fée quel souhait elle fait à son jeune prince. Elle lui donne de précieux pouvoirs, 51 ; Le seul souhait de visiteurs fait apparaître, dans un château, des meubles, de la nourriture, du tabac, des cartes, 177 ; À la suite du Vieux Soldar, le jeune prince Balthazar répète un souhait : qu'apparaissent une plaine et un beau château ! Le souhait est exaucé, 56.

SOULAGEMENT ; Philippe, déguisé en médecin, soulage une princesse grâce à des pommes magiques, 193.

SOUPER ; Le roi et la reine célèbrent la naissance de leur fils, en invitant tous leurs sujets à un souper, 51 ; Pendant le souper, l'aîné annonce au père la décision de ses trois fils, 169.

STATUE ; Une jeune fille glisse la bague ensorcelée dans son doigt et est aussitôt transformée en statue de sel, 17.

SUCCÈS ; La fée apprend par des moyens magiques que le jeune orphelin a réussi à obtenir le lac au poisson merveilleux gardé par des génies, 22 ; Succès d'une princesse au cours d'une partie de cartes, 183.

SUCRES ; La saison des sucres, c'est-à-dire, la période mars-avril, 161.

SUCCESSION ; À la mort du roi de Marinka, son fils lui succède et prend le titre de roi et ses responsabilités, 11 ; Un vieux roi donne son royaume et sa couronne à son fils Balthazar qu'il vient de retrouver, 67.

SUGGESTION ; Lorsque le père demande à ses filles d'allumer les lampes, le célibataire suggère au père d'allumer ses trois chandelles, à la place, 231 ; La princesse suggère à son père de faire disparaître les trois frères qui ont adopté une nouvelle politique, 185s.

SUPPLICATIONS du roi pour engager la fée Rosine à libérer son prince de la malédiction qui pèse sur lui, 93.

SURPRISE de trois princesses à la vue de Ti-Jean en compagnie de la cadette des trois sirènes, 132.

SURVEILLANT ; Un vieillard est surveillant des champs de patates du roi, 187.

TÂCHE ; Le Vieux Soldar confie au jeune prince sa tâche principale : préparer le déjeuner et le souper, chaque jour, 57 ; Le roi assigne à Pierre la tâche de conduire ses moutons au pâturage et de lui rapporter un échantillon de leur nourriture, 115.

TI-JEAN ; Cadet de trois frères, Ti-Jean, trouve un emploi chez le roi. Il devient berger et parvient à rapporter un échantillon de la vraie nourriture des moutons du roi. Il est récompensé en recevant la couronne et le royaume, 115ss ; Fils unique d'une pauvre veuve, Ti-Jean est enlevé de sa mère par un capitaine. Ce dernier s'en servira pour accomplir une tâche difficile et ensuite l'abandonner à ses propres ressources. Ti-Jean vivra avec trois princesses et épousera ensuite une sirène qui lui donnera un fils et s'envolera avec son enfant. Grâce à des moyens magiques, Ti-Jean retrouvera sa femme, lui sauvera la vie et deviendra roi, 125 à 141.

TIMIDITÉ d'un célibataire poussé par sa mère vers les jeunes filles, 229s.

TONDRE ; Substance très inflammable produite par la décomposition de bois d'érable, 161.

TOURNÉE ; Un roi décide de faire une tournée d'observation dans un quartier de la ville, 179.

TRAHISON ; Une reine-mère se rend coupable de trahison en donnant à son fils de faux rapports sur son épouse, 12s.

TRAITEMENTS ; Mauvais traitements infligés au prince Balthazar par un ancien soldat qui se dit son père, 55s.

TRESSES ; D'après certains conteurs de légendes, les lutins nattaient des tresses dans la crinière des chevaux, 167.

TRICOT ; À la vue de la chienne blanche qui vient dévorer son mari, une princesse lance à l'animal son tricot. Les aiguilles de ce dernier pénètrent dans la gueule de la chienne et lui perforent la gorge, 97.

TRISTESSE ; Depuis la disparition de son fils et la séquestration de sa femme, le roi, malheureux ne paraît plus en public et vit dans la tristesse en compagnie du Vieux Soldar, 54 ; Tristesse d'une mère adoptive à la vue du Vieux Soldar qui vient réclamer l'enfant qu'elle a élevé, 55 ; Une atmosphère d'inquiétude et de tristesse règne au château à cause d'une malédiction qui menace un jeune prince, 93.

ULTIMATUM ; Une vieille paysanne qui sent ses forces diminuer, force son fils à travailler où à se marier, 229.

VENDEUR ; Philippe se présente chez le roi sous les dehors d'un vendeur de pommes, 189.

VENGEANCE ; Philippe punit le roi et la reine en les soumettant à la même épreuve qui a failli lui coûter la vie, 196s ; Un célibataire timide s'est vengé des moqueries dont il a été l'objet en affligeant toute une famille d'une maladie humiliante, 234.

VÉRITÉ ; Une indiscrétion des enfants force une mère à dire la vérité à deux enfants adoptés, 15.

VEUVE ; Mère d'un fils unique, Ti-Jean, une veuve se fait enlever son enfant par un capitaine qui se sert de Ti-Jean pour aller chercher une cargaison de poudre d'or, 125s.

VICTOIRE ; Le prince Balthazar, grâce à un sabre magique, remporte la victoire contre une puissante armée, 69.

VIEILLARD ; Un prince, à la recherche d'aide, arrive à une masure où demeure un vieillard, 97 ; Un vieillard se déclare surveillant des champs du roi, 187.

VIOLONEUX ; Philippe suggère à ses deux frères de s'installer près de la mer et de tirer parti de leurs talents de violoneux et de danseur, 187.

VILLE ; Par le journal, Philippe apprend l'existence d'une ville contrôlée par un roi, 173 ; Trois frères visitent une ville où deux parties, la haute-ville et la basse-ville, jouissent de conditions économiques très différentes, 176s.

VIPÈRES ; Une fée observe le comportement de vipères pour retrouver deux autres jeunes fées, 51.

VISITE ; Après avoir consulté sa filleule, la reine de Marinka, la fée Rosine décide de rendre visite une autre fois aux orphelins pour tenter de les détruire, 22 ; Le roi de Marinka, attiré par la curiosité, va rendre visite à deux jeunes propriétaires : ses deux enfants autrefois jetés à la rivière par une jalouse, 25s ; Sur l'invitation du roi, un faux médecin rend visite à une princesse qui a mangé des pommes magiques, 191s ; Les trois frères rendent visite au roi, 186.

VISITEURS ; Deux orphelins qui ont bâti et aménagé un château reçoivent de nombreux visiteurs, 21 ; Une princesse douée de certains pouvoirs magiques, se présente dans un magasin en tenue de visiteur étranger, 182.

VŒU ; L'absence d'un héritier pousse le roi et la reine à faire le vœu de fonder une bourse de charité, 51.

VOILIER ; Le capitaine d'un voilier attire Ti-Jean à bord de son navire et enlève l'enfant, 126.

VOISINS ; Deux cultivateurs voisins se disputent à propos des limites de leurs propriétés, 165.

VOIX mystérieuse qui effraie les passants, 165.

VOYAGEUR ; Un voyageur avait passé la nuit dans une cabane de branchages et avait allumé un feu à la porte de la cabane, 161.

TABLE DES MATIÈRES

Présentation 9

Contes

1 — Le Prince de Marinka (Conte-type 707)
Texte remanié 11
Texte original 29

2 — Le Vieux Soldar (Conte-type 652)
Texte remanié 51
Texte original 70

3 — La chienne blanche de Paris (Contes-types 939–1949)
Texte remanié 93
Texte original 103

4 — Les moutons blancs (Conte-type 471)
Texte remanié 115
Texte original 120

5 — Les Sirènes (Les Sereines) (Contes-types 400, 530, 302)
Texte remanié 125
Texte original 142

6 — Les feux-follets
Texte remanié 161
Texte original 163

7 — La borne et le revenant
Texte remanié 165
Texte original 166

8 — Les lutins
Texte remanié 167
Texte original 168

9 — Les sept mille soldats (Conte-type 566)
Texte remanié 169
Texte original 198

10 — Le garçon gêné
Texte remanié 229
Texte original 235

Lexique 241

Index analytique 245

COMPOSÉ AUX ATELIERS
GRAPHITI BARBEAU, TREMBLAY INC.
À SAINT-GEORGES-DE-BEAUCE

Pendant longtemps, le peuple a tourné les yeux vers l'université comme vers la source du haut savoir. Au cours du dernier demi-siècle, l'université s'est à son tour tournée vers la mémoire du peuple, pour recueillir une masse de documents qui avaient échappé aux écrivains et aux savants.

Depuis 30 ans, Germain Lemieux a interrogé avec ferveur des paysans du Nouvel-Ontario, de la Gaspésie, de l'Acadie et du Manitoba, pour compléter ses études et son enseignement universitaire. Gaspésien de naissance, ancien élève et collaborateur de Luc Lacourcière, le directeur de cette collection a consacré le meilleur de son énergie à recueillir le folklore canadien-français. Il a fondé le CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE dont les archives sonores, dans le cadre de l'Université de Sudbury, commencent à alimenter la collection LES VIEUX M'ONT CONTÉ.

Le présent volume est le dix-neuvième d'une longue série qui sortira des presses d'ici quelques années. Savants et chercheurs seront heureux de trouver dans les bibliothèques cette documentation que les paysans ont léguée à l'universitaire au cours de leurs multiples rencontres amicales.

En feront également leur profit, les artistes, les étudiants à tous les paliers, aussi bien que les rentiers ou les pensionnés en quête d'un délassement de caractère culturel. Savants, chercheurs, spécialistes, étudiants ou artistes avides d'inspiration, si cette littérature orale vous plaît, prenez patience ! Vous serez servis à souhait, quand le rythme de publication de nos contes aura pris son élan définitif.

La maquette de la couverture, création graphique de Pierre Peyskens, pourrait être le symbole du conte folklorique redonné au peuple par le folkloriste : les bribes de la tradition sont happées par un monstre vorace qui les emmagasine dans des rubans sonores. Ces derniers se transforment en deux yeux qui scrutent infatigablement l'univers merveilleux qui va du fond des abîmes aux donjons des châteaux suspendus entre le ciel et la terre.

Ces deux yeux dilatés, au cœur de notre symbole, invitent le lecteur à regarder longuement les richesses poétiques de notre folklore littéraire.